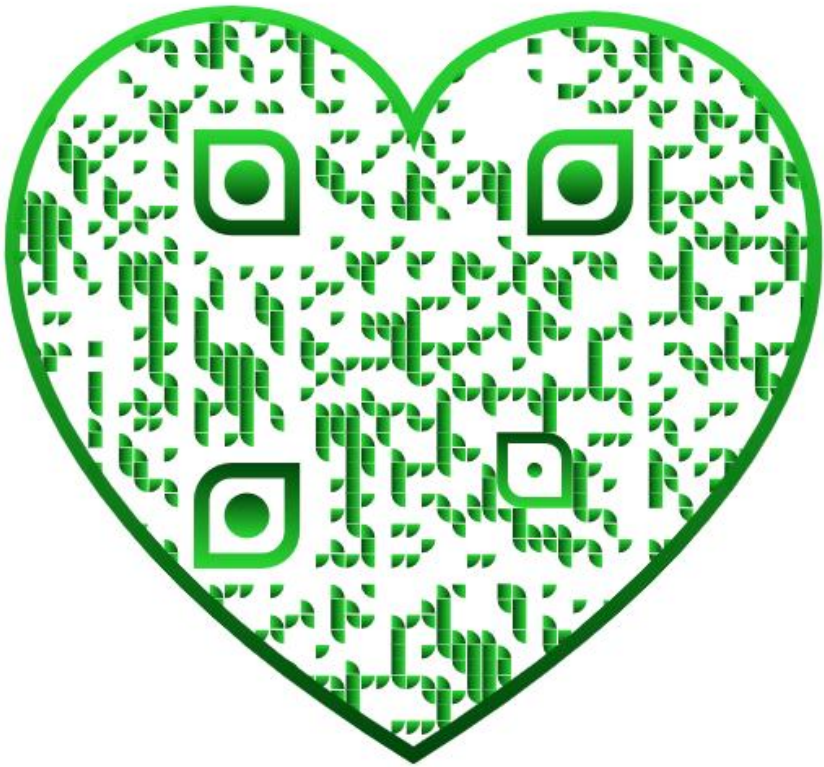
Élisabeth
ROUDINESCO

Dictionnaire amoureux de la Psychanalyse

PLON
SEUIL



Élisabeth
ROUDINESCO

Dictionnaire amoureux de la Psychanalyse

PLON
SEUIL

Élisabeth Roudinesco

Dictionnaire amoureux de la psychanalyse

Dessins d'Alain Bouldouyre

Plon/Le Seuil
www.plon.fr

Collection Fondée
par Jean-Claude Simoën

La liste des ouvrages du même auteur
figure en fin de volume

© Éditions Plon, un département d'Édi8, et Le Seuil, 2017

Dessins intérieurs d'Alain Bouldouyre
Sigmund Freud par Andy Warhol © www.bridgemanart.com
Photographie auteur © Bruno Klein

Éditions Plon
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

www.plon.fr

Graphisme : d'après www.atelierdominiquetoutain.com

EAN : 978-2-259-26390-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Pierre Bergé

Introduction

J'ai toujours aimé les dictionnaires. Ils recèlent un savoir qui ressemble à un mystère permanent. Chaque fois que j'ouvre un dictionnaire, je sais que je vais y trouver une chose nouvelle, un secret auquel je n'avais pas pensé, des histoires, des mots, des noms, des figures de rhétorique. Un dictionnaire est un vaste lieu de mémoire, un récit en forme de labyrinthe, un inventaire énergumène, une liste en expansion. Lorsque j'ai publié en 1997, avec Michel Plon, un volumineux *Dictionnaire de la psychanalyse,* plusieurs fois réédité, je n'imaginais pas qu'un jour je me remettrais à la tâche, d'autant que des dizaines de dictionnaires de la psychanalyse ont été publiés, depuis le premier du genre en 1938, date du départ de Freud pour Londres. Soixante ans plus tard, le nôtre prenait en compte, pour la première fois, les concepts, les pays d'implantation, les grands courants, les techniques de guérison, les acteurs de l'histoire, l'historiographie et les principales œuvres de Freud.

Aussi ai-je mis beaucoup de temps avant d'accepter de me lancer dans la belle aventure amoureuse orchestrée par Jean-Claude Simoën. Peur de la répétition, crainte d'être à ce point imprégnée des anciennes listes que je ne pourrais plus m'en départir, que sais-je encore ?

Il fallait abandonner le terrain académique qui était le mien pour laisser libre cours à des enchaînements inédits. On ne trouvera donc ici ni concepts, ni acteurs, ni pays mais des thèmes, des mots, des fictions et des territoires réunis de façon arbitraire, des citations et des renvois à d'autres dictionnaires amoureux, ainsi qu'un index des noms propres. Quelque chose comme une aventure de l'imaginaire tissée au fil de la plume, un vagabondage à la première personne, un parcours buissonnier, des entrées décalées ou inattendues, des chemins de traverse trompeurs, à lire dans l'ordre ou dans le désordre.

Pour ce *Dictionnaire amoureux de la psychanalyse*, j'ai adopté le style de la leçon de choses – classer, réfléchir, distinguer, nommer – afin d'éclairer le lecteur sur la manière dont la psychanalyse s'est nourrie de littérature, de cinéma, de théâtre, de voyages et de mythologies pour devenir une culture universelle. J'ai traversé des villes et des musées, rencontré des personnages, des poèmes et des romans qui me sont familiers ou que j'aime particulièrement. De Amour à Zurich, en passant par Animaux, Ferdinand Bardamu, Buenos Aires, *La Conscience de Zeno, Le Deuxième Sexe,* Sherlock Holmes, Hollywood, Göttingen, Jésuites, *La Lettre volée,* Marilyn Monroe, New York, Paris, Psyché, Léonard de Vinci, *W ou le Souvenir d'enfance,* etc., on trouvera ici une liste d'expériences et de mots qui permettent de tracer l'histoire et la géographie de cette saga de l'esprit en permanente métamorphose.

La psychanalyse est l'une des aventures les plus fortes du XX^e^ siècle, un nouveau messianisme, né à Vienne entre 1895 et 1900, au cœur de la monarchie austro-hongroise. Elle a été inventée par des Juifs de la Haskala, réunis autour de Sigmund Freud. Tous étaient en quête d'une nouvelle Terre promise : l'inconscient, la clinique des névroses et de la folie. Phénomène urbain, la psychanalyse est une révolution de l'intime sans nation ni frontières, héritière à la fois des Lumières – allemandes et françaises – et du romantisme, et fondée sur l'actualisation des grands mythes gréco-latins. Mondialisée dès sa naissance, elle s'est adaptée autant au jacobinisme français, au libéralisme anglais et à l'individualisme nord-américain qu'au multiculturalisme latino-américain et au familialisme japonais.

À cet égard, on peut se demander s'il existe encore une communauté psychanalytique qui se réclamerait d'un unique récit des origines ? Oui, dans la mesure où, d'un bout à l'autre de la planète, les psychanalystes se reconnaissent entre eux – positivement ou négativement – en revendiquant le nom de Freud et en se réunissant dans des associations internationales ; non, puisque l'on sait que cette communauté est désormais composée d'une extraordinaire mosaïque de groupes qui ne se fréquentent jamais localement tout en se réclamant chacun d'un courant internationalisé. Dans tous les pays, les psychanalystes se détestent entre eux, et chaque groupe prétend incarner le surmoi freudien au détriment des autres. En conséquence, les membres de ces groupes, attachés à une telle illusion, ignorent, la

plupart du temps, que la culture psychanalytique n'existe que parce qu'elle est plurielle et que, pour la comprendre, il est nécessaire de s'extirper de l'idée que chaque école serait supérieure à une autre. L'historienne que je suis apprécie cette atomisation. Rien n'est plus passionnant à mes yeux que de se promener, à chaque voyage, de façon transversale, au cœur des différents idiomes de la psychanalyse, afin de décrypter des codes, des mœurs, des récits singuliers qui renvoient à un universel souvent fantasmé.

La psychanalyse est devenue l'une des composantes majeures de la culture populaire, politique et médiatique du monde contemporain : presse à sensation, bandes dessinées, caricatures, séries télévisées, etc., elle est partout présente sous la plume des éditorialistes au point que son vocabulaire – lapsus, inconscient, divan, paranoïa, perversion, surmoi, narcissisme, etc. – est désormais incorporé à toutes les formes de discours.

En sa version originelle toujours active, elle annonce que l'homme, tout en étant déterminé par un destin, peut se libérer de ses chaînes pulsionnelles grâce à une exploration de lui-même, de ses rêves et de ses fantasmes. Une nouvelle médecine de l'âme ? Certes, mais aussi un défi au monde de la rationalité. Cette discipline étrange a été férocement attaquée autant par les religieux fanatiques que par les régimes totalitaires ou les scientistes forcenés, soucieux de réduire l'homme à une somme de circonvolutions cérébrales. Mais elle a été aussi tristement défigurée par ses adeptes qui ont parfois contribué à son abaissement à force de jargon. Quant à Freud, désormais reconnu comme l'un des plus grands penseurs du XX^{e} siècle, il a été aussi injurié que Marx, Darwin et Einstein.

Tel est le voyage à travers lequel j'ai essayé d'entraîner le lecteur de ce dictionnaire, un voyage au cœur d'un lac inconnu situé au-delà du miroir de la conscience.

Amour

Contre un seul instant d'amour…

Commencer la rédaction de ce *Dictionnaire amoureux* par une entrée consacrée à l'amour paraît d'autant plus évident que Freud a placé l'amour au centre de l'expérience psychanalytique en y associant angoisse, Éros, inceste, libido, passion, psyché, désir, transfert, sexualité, pulsion, Narcisse, Œdipe, perversion. À cet égard, cette première entrée renvoie à toutes les autres sans exception puisque la psychanalyse est aussi, en tant que thérapie et philosophie de l'âme, une exploration de soi qui, en principe, permet au sujet de comprendre ce qui a trait à la relation à l'autre et donc à l'amour, et donc aussi au désamour et à la haine, à l'« hénamoration » selon le néologisme fameux de Jacques Lacan : amour des amants accompagné de jalousie et de désir de meurtre, amour et rivalité des enfants pour les parents et réciproquement, amour conjugal, amour désexualisé, amour fraternel, amour dévorant, amour criminel, amour pervers, amour délirant pour le sexe, etc. Plusieurs oppositions entrent en jeu dans l'amour : aimer et être aimé, aimer sans être aimé, aimer et haïr, aimer être haï, etc. En bref, la question est aussi vaste que le mot qui la désigne.

Mais si Freud fit de l'amour l'objet d'une science tout en affirmant, en bon darwinien, que le principe chrétien d'aimer son prochain comme soi-même allait à l'encontre de la nature meurtrière de l'être humain, il fut aussi un homme amoureux dans la plus pure tradition du romantisme allemand tout en ayant hérité d'un puritanisme victorien qu'il ne cessait de critiquer. Freud était né dans un monde où les femmes, sanglées dans des corsets, maintenaient leurs corps à distance du regard des hommes, ce qui, du même coup, les rendaient désirables, comme si leur parole en berne, toujours brimée, toujours objet de refoulement, ne pouvait s'exprimer que par des hurlements. Beauté convulsive de l'hystérie faite femme selon André Breton et Louis Aragon, poètes du surréalisme. Névrose sexuelle entièrement tissée de causes génitales, disait le neurologue Jean-Martin Charcot lors de ses démonstrations à l'hospice de la Salpêtrière.

Dans ce monde-là, les hommes portaient la barbe, et les jeunes gens, frustrés dans leur aspiration libidinale, devaient ressembler à leurs pères et respecter la virginité des jeunes filles, elles-mêmes névrosées à force d'être éduquées tout à la fois dans l'horreur et dans l'exhibition du sexe. Autant dire qu'ils étaient contraints de séparer leur vie sexuelle de leur vie amoureuse en fréquentant les maisons closes ou les femmes mariées : « La monstrueuse extension de la prostitution en Europe jusqu'à la Guerre mondiale, écrit Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier* (1940), est sans doute difficile à imaginer pour la génération actuelle […] La marchandise féminine s'étalait publiquement à toute heure et à tout prix et il coûtait aussi peu de temps et d'effort à un homme de se payer une femme, un quart d'heure, une heure ou une nuit, qu'un paquet de cigarettes et un

journal […] Et c'était la même ville, la même société, la même morale qui s'indignaient quand des jeunes filles faisaient de la bicyclette, qui décrétaient la dignité de la science outragée quand Freud, à sa manière tranquille et pénétrante, faisait le constat des vérités qu'elles se refusaient à reconnaître. Ce monde qui défendait la pureté de la femme avec tant de pathos tolérait l'abominable commerce qu'on faisait de sa propre personne, l'organisait et en tirait profit. »

Freud a toujours pensé que l'amour d'une mère était essentiel à un enfant et il eut beaucoup de difficultés à imaginer qu'il en fût autrement. Adoré par sa jeune mère, Amalia Nathanson, qui l'appelait son « Sigi en or (*mein goldener Sigi*) », il eut avec elle une relation privilégiée. C'est à son contact qu'il élabora sa théorie du complexe d'Œdipe, tant il avait été troublé, à l'âge de 4 ans, par sa nudité quand, au hasard d'un voyage, il l'avait entrevue lors d'une toilette intime. Conscient de l'amour que lui portait Amalia, Freud déclarait volontiers que « lorsqu'on a été le favori de sa mère, on en garde pour la vie un sentiment conquérant, cette assurance de succès dont il n'est pas rare qu'elle entraîne effectivement après soi le succès ». Et il fut la preuve vivante de ce qu'il avançait puisque cet amour lui donna le courage non seulement d'affronter l'adversité mais aussi d'adopter à l'égard de la mort cette attitude d'acceptation typique de ceux qui se sentent immortels parce qu'ils ont su faire le deuil du premier objet d'amour : la mère aimante. La mère, ou son substitut quel qu'il soit, serait ainsi le prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures.

Née au cœur d'une société bourgeoise hantée par les tourments de l'âme et du corps, la psychanalyse se donna pour tâche de percer les secrets de l'amour qui restaient enfouis dans les jardins du rêve.

« Ma chérie, ma douce femme, ma petite princesse, mon trésor, mon cœur, ma bien-aimée Martoune, mon cher amour » : tels sont les mots de la langue courante qui fleurissent dans la correspondance de Freud avec Martha Bernays, sa fiancée de Hambourg, dont il fut éloigné des années durant, avant qu'elle ne devînt son épouse puis la mère de ses enfants, et enfin sa « bonne vieille », une fois passé l'élan de l'attirance charnelle. Après des années de souffrance, de privation, vinrent le bonheur et la satisfaction, puis l'attente menant à la sublimation, au risque de l'ennui et de la déception.

« Pourquoi ne tombons-nous pas amoureux tous les mois, de nouveau ? écrit-il le 29 août 1883. Parce que, lors de chaque

séparation, une partie de notre cœur serait déchirée. » L'amour, pour se perpétuer, suppose donc la possibilité de faire le deuil de l'objet aimé et donc de souffrir pour ensuite aimer à nouveau. Toute la littérature romanesque traite des souffrances liées à l'amour, à la perte, à la jalousie, à l'impossible, à la culpabilité, de *La Princesse de Clèves* à *Un amour de Swann* en passant par *Madame Bovary,* sans oublier Lancelot ou Tristan, amants coupables de femmes coupables, condamnés à l'errance, à la folie et au renoncement à la vie charnelle : « Je suis fou d'être amoureux, disait Roland Barthes, je ne le suis pas de pouvoir le dire » (*Fragments d'un discours amoureux,* 1977).

Mais l'amour selon Freud, c'est aussi l'amour pour le voyage, l'amour pour la nature, les paysages et les animaux et, pourquoi pas, l'amour d'un grand épistolier écrivant ces mots à sa femme en septembre 1900, alors qu'il s'apprête à visiter le sud de l'Italie : « Pourquoi, donc, quittons-nous ce lieu idéalement beau et calme et riche en champignons ? Simplement parce que […] notre cœur tend vers le Sud, vers les figues, les châtaignes, le laurier, les cyprès, les maisons ornées de balcons, les marchands d'antiquités et ainsi de suite. » L'amour ici se confond avec la joie.

Dans l'histoire de la psychanalyse, comme dans l'histoire de l'humanité, l'amour s'apparente également au sacrifice, à l'héroïsme, à la mélancolie. Aimer c'est à la fois vouloir vivre et désirer mourir. Telle est le « pur amour », celui que l'on voue à la patrie, à un idéal, à Dieu, à la Femme sublimée selon les règles de l'amour courtois : un amour impossible, impensable, inconditionnel qui ne se négocie jamais et ne suppose aucun objet, aucune récompense autre que celle de la perte de toute jouissance : « Il y a en moi un tel désir de toi, disait un poète soufi, que si la pierre en supportait un pareil, elle serait fendue comme par un feu violent. L'amour s'est insinué dans mes membres aussi intimement que dans l'âme la parole intérieure. Je ne peux soupirer sans que tu sois dans mon souffle et que tu ne vives dans chacun de mes sens. Mes yeux ne peuvent se fermer sans que tu ne te trouves entre la prunelle et les paupières. »

Adepte de la *Lebensphilosophie* (philosophie de la vie et de l'élan vital), Lou Andreas-Salomé considérait que les femmes étaient plus libres que les hommes dans la relation amoureuse car elles sont capables, disait-elle, de se donner tout entières dans l'acte sexuel sans la moindre honte. Mais Lou ajoutait aussi que la passion physique

s'épuise une fois le désir assouvi. En conséquence, seul l'amour intellectuel est capable de résister au temps. Dans un opuscule de 1910, elle commentait l'un des grands thèmes de la littérature – d'Emma Bovary à Anna Karénine – selon lequel le partage entre folie amoureuse et quiétude conjugale doit être pleinement vécu. Dans sa propre vie, Lou mit en pratique ce précepte (*Ma vie,* 2009).

C'est à Louis Althusser, philosophe marxiste entièrement habité par la conceptualité freudienne, que l'on doit une éclatante correspondance amoureuse, où se mêlent cure psychanalytique, mélancolie, passion délirante, amour mystique. En 1960, à l'âge de 42 ans, le philosophe s'éprend de Franca Madonia, une intellectuelle italienne. Et dans ses lettres, où l'on découvre autant le récit de ses séances d'analyse avec René Diatkine que son élaboration d'une refonte du marxisme, de ses épisodes dépressifs que de ses multiples internements qui le conduiront à un égarement définitif, il met en scène une sorte de folie de l'amour fou : « Franca, noire, nuit, feu, belle et laide, passion et raison extrêmes, démesurée et sage […] Mon amour, je suis brisé de t'aimer, jambes coupées ce soir à ne plus pouvoir marcher – et pourtant qu'ai-je fait d'autre aujourd'hui que penser à toi, te poursuivre et t'aimer ? […] Marche infinie pour épuiser l'espace que tu m'ouvres […] Je dis cela, mon amour, je dis cela qui est vrai – mais je le dis aussi pour combattre le désir de toi, de ta présence, le désir de te voir, de te parler, de te toucher […] Si je t'écris, c'est aussi pour cela, tu l'as si bien compris : l'écriture rend présent d'une certaine manière, c'est une lutte contre l'absence » (9 septembre 1961).

À de nombreuses reprises, j'ai remarqué que le nom de Freud surgit toujours de façon inopinée – tel un surmoi – dans les plus célèbres lettres d'amour de la seconde moitié du XX^{e} siècle, et pas seulement sous la plume des épistoliers les plus consciemment freudiens. Ainsi dans une lettre du 16 juillet 1970, François Mitterrand avoue à Anne Pingeot qu'il a souvent souhaité lui faire un enfant : « Il y a dans l'amour qui me lie à toi un absolu, terrible, définitif. Je t'aime comme tu ne peux pas savoir. Tu vas me juger plus mauvais que je ne suis : j'ai souvent pensé à te faire un enfant. Freud eût été content du transfert ! Au moins, j'aurais créé un être qui était toi » (*Lettres à Anne,* 2016).

Disciple préféré de Freud, Sándor Ferenczi fut le plus subtil

clinicien de l'histoire de la psychanalyse. Et sa longue correspondance avec Freud – trois volumes qui s'étendent de 1908 à 1933 – est un morceau d'anthologie où se mêlent amour, estime, critique, inventivité au long cours, témoignages sur la vie quotidienne à Vienne et à Budapest.

Amoureux de sa maîtresse, Gizella Pálos, Ferenczi n'hésite pas à la prendre en cure. Et, par la suite, il fait de même avec la fille de celle-ci, Elma, dont il tombe amoureux. Se rendant compte de la situation délicate où il se met, lui, le grand technicien de la relation transférentielle – nécessaire à toute pratique de la cure –, il demande à Freud d'intervenir. Le maître de Vienne le prend alors sur son divan pendant quelques séances en même temps qu'il analyse Elma. Et il l'oblige à renoncer à la fille pour épouser la mère.

Si Ferenczi eut le sentiment d'avoir été dépouillé de ses passions par un père autoritaire, il accepta néanmoins d'avoir été « normalisé » pour son plus grand bonheur. Ferenczi fut le premier à penser la question de la relation archaïque avec la mère, à théoriser l'ambivalence et la haine liées à l'amour, et à souligner que si l'on impose aux enfants plus d'amour ou un amour différent de celui qu'ils désirent, cela risque d'entraîner les mêmes conséquences que la privation d'amour. Ferenczi était donc un amoureux de la psychanalyse. Il l'aimait comme on aime sa mère ou comme on désire une femme. Pour l'amour de la psychanalyse, plus que pour l'amour de Freud, il la pratiquait au-delà de ce qui était raisonnable et vouait à ses patients une sorte de dévotion, cherchant sans cesse à explorer de nouvelles techniques pour la cure. C'est ainsi qu'il inventa la notion de « technique active » qui consistait à intervenir dans la cure par des gestes de tendresse et d'empathie. Il alla même jusqu'à affirmer que l'analyste pouvait manifester sa tendresse par des baisers.

Ferenczi confondait donc amour et transfert, c'est-à-dire ce processus constitutif de la cure psychanalytique par lequel les désirs inconscients se reportent sur le thérapeute. Et on comprend pourquoi. Il fallut en effet beaucoup de temps au mouvement freudien pour ne pas mélanger les genres. Il était fréquent, au début du XX^{e} siècle, de confondre le transfert avec l'amour de transfert. « Que vous êtes sublime », « Que vous êtes beau », « Comme vous ressemblez à ma mère, à mon père, à mon oncle, à mon idéal », voilà les termes par lesquels un patient témoigne de l'amour qu'il porte à son analyste,

lequel représente toujours un autre personnage.

Soucieux de conserver l'amour de Ferenczi, Freud se plaçait toujours avec lui sur le terrain du bon sens et de l'amour du père. Dans une lettre du 13 décembre 1931, il fait voler en éclats la technique du « baiser » en soulignant qu'il est impossible de donner de telles satisfactions érotiques aux analysants : « Imaginez quelle sera la conséquence de la publication de votre technique. Il n'y a pas de révolutionnaire qui ne soit surpassé par un plus radical encore […] Il en viendra de plus hardis qui feront le pas supplémentaire jusqu'à montrer et regarder et bientôt nous aurons inclus dans l'analyse tout le répertoire de la demi-virginité et des "*petting-parties*". » Et il ajouta : « Comme vous jouez volontiers le rôle de mère tendre envers d'autres […] il faut donc que vous entendiez, par la voix brutale du père, le rappel […] que la tendance aux petits jeux sexuels avec les patientes ne vous était pas étrangère aux temps pré-analytiques. »

Mais l'amour de transfert, c'est aussi la haine déguisée en un véritable bestiaire : « J'ai vu en rêve un crapaud qui ressemblait à ma mère et à mon analyste ; et puis j'ai suivi un crocodile affublé d'un vagin qui se transformait en une figure humaine : une sorte de cyclope », et puis « le cyclope se métamorphosait en rat, en punaise, en cloporte ». Et encore : « Je suis comme Gregor Samsa, l'insecte monstrueux de *La Métamorphose* de Kafka, je reçois les insultes de ma famille. Je lutte contre l'infâme balai qui veut me faire disparaître. J'aime ceux qui me font souffrir et me haïssent. »

Il existe donc un amour monstrueux, un amour porté par la haine, un amour de la haine elle-même, celui des jaloux, des meurtriers, des antisémites, des racistes, mais aussi celui de Narcisse bourreau de lui-même.

À la grande différence de Freud, et comme de nombreuses femmes psychanalystes, Melanie Klein, psychanalyste anglaise d'origine viennoise, slovaque et polonaise, eut une enfance difficile. Ni désirée par sa mère, tyrannique et possessive, ni soutenue par son père, elle transforma de fond en comble la doctrine freudienne de l'amour en mettant l'accent, comme son maître Ferenczi, sur la relation archaïque de l'enfant à la mère, montrant que tout sujet est habité par une sorte de haine primitive envers l'objet aimé. Elle lia l'amour à l'envie, à la terreur, à l'angoisse, à la gratitude et à l'idéalisation. Aussi bien explora-t-elle toutes les facettes d'un territoire fantasmatique de

l'amour et de la haine, peuplé de bons et de mauvais objets que le sujet, sa vie durant, cherche tantôt à détruire ou à endommager et tantôt à fétichiser, comme dans un tableau de Max Ernst.

Personnage transgressif et libertin, Lacan était marqué par la lecture des œuvres de Sade, par son contact avec Georges Bataille et par l'enseignement de son maître en psychiatrie Gaëtan Gatian de Clérambault, fétichiste des étoffes et clinicien des délires passionnels. Et de même qu'en 1932 il avait soutenu sa thèse de médecine sur l'histoire d'une femme folle atteinte d'érotomanie – Marguerite Anzieu – à laquelle il donna le prénom d'Aimée, de même il aima toute sa vie la folie féminine et les figures chrétiennes de l'extase.

Amoureux laïc de l'Église catholique romaine, Lacan était fasciné par *L'Extase de sainte Thérèse* du Bernin et par Hadewijch d'Anvers, ardente mystique du XIIIe siècle qui s'adressait ainsi à Dieu : « Combien douce est l'habitation de l'aimé dans l'aimé, et comme ils se pénètrent de telle sorte que chacun ne sait plus se distinguer. Cette jouissance est commune et réciproque, bouche à bouche, cœur à cœur, corps à corps, âme à âme. » Et Lacan en déduisait que l'amour supplée à l'absence du rapport sexuel.

Les mystiques ont d'ailleurs inventé, non seulement un discours, mais aussi des pratiques érotiques : « La prière est un coït avec la présence divine », disait le rabbi Israël Baal Shem Tov, fondateur au XVIIe siècle du judaïsme hassidique. Du judaïsme à l'islam, en passant par le christianisme et l'hindouisme, nombreux sont les récits d'extases qui montrent que faire l'amour avec Dieu, c'est s'anéantir en lui afin de réussir à jouir de l'horreur de soi-même. Autant dire qu'il s'agit, pour ces fous de Dieu, d'une pulsion destructrice à l'état pur.

La vie de Catherine de Sienne, sainte chrétienne canonisée en 1461, en est l'illustration. En rébellion contre sa famille, elle refuse dès son jeune âge tous les attributs de la féminité. Elle se mutile, pratique le jeûne et se plaît à être défigurée par la petite vérole afin de s'enlaidir. Après être entrée en religion chez les sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, elle cultive extases et mortifications jusqu'à se convaincre que Jésus l'a prise pour amante : « Puisque par amour pour moi, tu as renoncé à tous les plaisirs, lui dit-il, j'ai résolu de t'épouser dans la foi et de célébrer solennellement mes noces avec toi. » Jésus lui donne un anneau invisible, elle suce ses plaies et mange le pus des seins d'une cancéreuse.

Dès sa jeunesse, le plus grand mystique indien du XIX^e^ siècle, le Bengali Râmakrishna, connaît des expériences extatiques qui lui procurent d'indicibles plaisirs. Adorateur de la terrible déesse Kali qui porte sur sa poitrine une guirlande de crânes et dont la langue rouge s'allonge en dehors de la cavité buccale, il est recruté comme prêtre et se met en tête de la séduire. Rien ne le rebute et surtout pas les multiples bras de cette amante rêvée qui s'agitent à chaque transe frénétique en jetant sur l'univers des imprécations mortifères. Quand enfin il croit pouvoir l'étreindre, il se sent transporté dans un océan de vagues éblouissantes : « Il reconnut alors sans le savoir l'irruption des vagues de l'orgasme devant la plus hideuse des déesses du panthéon hindou » (Catherine Clément, *Faire l'amour avec Dieu,* 2017).

À l'amour qu'il portait aux mystiques et à l'art baroque, Lacan ajoutait un attrait pour l'homosexualité grecque, ce qui le poussait à regarder toute forme d'amour comme un acte pervers, au point d'en faire une captation inépuisable du désir de l'autre : « L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas », ou encore : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça. » Et pour bien montrer que le désir pervers caractérise autant l'homosexualité que l'hétérosexualité, Lacan commentait ainsi l'œuvre de Marcel Proust : « Souvenez-vous de la prodigieuse analyse de l'homosexualité qui se développe chez Proust dans le mythe d'Albertine. Peu importe que ce personnage soit féminin, la structure de la relation est éminemment homosexuelle. »

En 1960, dans son célèbre commentaire du *Banquet* de Platon (*Le Transfert. Le Séminaire*, VIII), il n'hésita pas à comparer la place faite à l'homosexualité en Grèce à celle occupée par l'amour courtois dans la société médiévale. L'une et l'autre auraient acquis, selon lui, une fonction de sublimation permettant de perpétuer l'idéal d'un maître au sein d'une société sans cesse menacée par les ravages de la névrose. Autrement dit, disait-il, l'amour courtois place la femme dans une position équivalente à celle que l'amour homosexuel grec attribue au maître. En conséquence, le désir pervers, présent dans ces deux formes d'amour, est désigné par Lacan comme favorable à l'art, à la création, à l'invention de formes nouvelles du lien social et enfin à la possibilité du transfert dans la cure qui suppose, pour qu'un sujet existe, une relation d'amour entre un maître et un disciple, entre un analyste et un analysant. Mais puisque l'amour est désir, il est aussi fondé sur le

manque : ce qu'on n'a pas, ce dont on manque, voilà les objets de l'amour. Lacan s'inspire, là aussi, de Socrate.

L'amour est donc, dans sa puissance première, et quel qu'en soit l'objet, un acte sans condition, un acte de liberté.

Par certains côtés, la psychanalyse réactive les deux grands mythes de l'imaginaire amoureux : le mythe socratique, selon lequel l'amour engendre le discours amoureux, et le mythe romantique, qui permet de transformer une passion en œuvre littéraire. D'un côté, le *Banquet* de Platon, de l'autre le *Werther* de Goethe. À quoi s'ajoutent l'amour mélancolique – lorsque la perte et le deuil sont impossibles – et l'amour mystique.

Voir : Angoisse. Animaux. Antigone. Budapest. Désir. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Femmes. Folie. Göttingen. Jésuites. Maximes de Jacques Lacan. Narcisse. Psyché. Rome. Saint-Pétersbourg. Salpêtrière. Sexe, genre & transgenres. Terre promise. Vienne. Wolinski, Georges.

Angoisse

Délicieux vertige

À la différence de l'effroi qui est un état suscité par un danger auquel on ne s'attend pas, et de la peur qui porte sur une situation attendue ou sur des fantasmes et des rumeurs, l'angoisse est toujours existentielle et parfois despotique, sans être forcément pathologique comme l'est la phobie dont le symptôme est la terreur face à quelque chose (objet, sujet, situation) ne présentant aucun danger réel.

L'angoisse est non seulement universelle mais ontologique. Aucun être humain n'en n'est dépourvu sauf à perdre son humanité, même si l'on sait que les animaux peuvent éprouver des états de panique face à l'imminence d'un danger réel. Mais on sait aussi que la panique instinctive n'a pas de mot pour s'exprimer, au contraire de l'angoisse.

La question de l'angoisse, comme celle de l'amour, est centrale dans la doctrine psychanalytique. D'autant qu'elle a trait à la notion de sujet et à celle d'existence singulière qui fait que seul un être libre

peut en faire réellement l'expérience. Comme le soulignait Søren Kierkegaard, elle est un vertige du possible et n'est ressentie que lorsque le sujet est contraint de faire un choix qui met en branle l'ensemble de son existence au point de lui faire percevoir le néant, le tombeau, le passage de la vie à la mort. Aussi bien l'angoisse peut-elle être associée à la mélancolie, à l'emprise du spleen sur la psyché, au désir d'une extinction de l'âme…. Insoutenable angoisse !

Une littérature psychanalytique considérable a été produite sur l'angoisse par les plus grands auteurs, pour lesquels elle est présente de la naissance à la mort, en passant par l'activité sexuelle et amoureuse : angoisse de la séparation d'avec le corps de la mère chez Otto Rank, angoisse de ne plus être aimé ou angoisse de perte et de culpabilité chez Freud, angoisse de morcellement chez Melanie Klein, angoisse de destruction de soi chez les théoriciens de la *Self Psychology* (psychologie du soi) et enfin angoisse de ne plus éprouver d'angoisse chez Lacan, le maître de l'angoisse, lui-même très angoissé, et qui n'hésitait pas à faire de celle-ci un principe majeur de la subjectivité humaine : « Pas de manque du manque », affirmait-il volontiers. Et il est vrai que si l'on évacue toute angoisse chez l'être humain, il souffre bien plus de ne plus en éprouver que de pouvoir la mobiliser comme une expérience créatrice : « Je m'efforce, disait Georges Bataille, de tourner mon angoisse en délice. »

Quant à Jean-Paul Sartre, autre maître de l'angoisse, il savait que d'avoir peur de ce que l'on peut faire témoigne du pouvoir que confère la liberté : et c'est de là que naît l'angoisse authentique.

C'est bien parce que l'angoisse est une nécessité existentielle qu'il est vain de vouloir la neutraliser par des médications excessives qui en interrompent les symptômes les plus effrayants mais sans aucune efficacité sur son emprise despotique si bien décrite par Baudelaire : « Et de longs corbillards sans tombeau ni musique / Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir / Vaincu pleure et l'Angoisse, atroce, despotique / Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »

À cet égard, il faut s'interroger sur la folie des laboratoires pharmaceutiques. Avec l'aide de l'Association mondiale de psychiatrie, qui prône à l'échelle planétaire des classifications comportementales, ils ont réussi à médicaliser de façon outrancière nos anxiétés, c'est-à-dire l'angoisse existentielle, propre à la condition humaine. Avec la ferme volonté de réduire à néant, au nom d'une morale sécuritaire, toutes les manifestations de la souffrance humaine.

Aussi bien ont-ils mis au point des molécules efficaces contre la terreur de l'angoisse mais également contre des angoisses « normales » : contre la crainte de perdre son travail par temps de crise économique, contre l'angoisse de mourir quand on est atteint d'une maladie mortelle, contre la peur de traverser une autoroute à un endroit dangereux, contre le désir de bien manger parfois avec excès, contre le fait de boire un verre de vin par jour ou d'avoir une vie sexuelle ardente, etc.

Je me demande avec angoisse, et par amour pour ce que l'angoisse nous apporte, comment on pourra faire barrage un jour à l'expansion de ces thèses aberrantes, si prégnantes dans les sociétés du XXIe siècle, et qui ont pour objectif politique de faire entrer dans des tableaux pathologiques l'existence ordinaire des hommes.

Voir : Animaux. Bonheur. *Conscience de Zeno* (*La*). Désir. Enfance. Folie. Green, Julien. Psyché. Psychiatrie. Psychothérapie. Rebelles.

Animaux

Les animaux vivent, l'homme existe

Dans toutes les grandes mythologies, les dieux, les hommes, les

plantes et les animaux sont interchangeables. Elles mettent en scène des métamorphoses à travers lesquelles un être humain se transforme en un animal ou en une fleur pour mieux dissimuler son identité. Si depuis toujours les animaux sont les compagnons des humains, seuls les dieux ont le pouvoir de changer l'homme en un animal, en général pour le punir. Dans les sociétés premières, un animal peut être vénéré comme un totem qui désigne l'ancêtre d'un clan. Au contraire, les religions monothéistes ont banni la figure de l'animal divinisé pour l'envoyer en enfer. Cependant, elles ont transformé les anges – créatures volantes asexuées, célébrées par Léonard de Vinci – en messagers de Dieu auprès des hommes. Quant au démon, ange déchu, il est toujours représenté par un animal grimaçant qui personnifie le mal et la sexualité débridée.

Depuis l'Antiquité, les philosophes ont pensé la question de l'animalité de deux manières. Les uns affirment qu'il existe un clivage absolu entre le monde humain et le monde animal et que seuls les humains sont dotés d'une âme, d'une conscience et d'un langage, tandis que les autres, soucieux de réinscrire le vivant dans une continuité, abolissent ce clivage en affirmant qu'il n'a aucun fondement dans la réalité.

Pendant longtemps, les animaux furent considérés comme des choses au même titre que les esclaves ou les fous. Il fallait donc les dresser ou les enfermer dans des cages ou alors les affamer pour leur apprendre à tuer des hommes. Comme les fous, les animaux furent parqués dans des ménageries puis dans des zoos. On venait leur rendre visite. Et du coup, ils étaient comparés aux « anormaux » – bossus, nains, albinos, siamois – ou encore aux enfants sauvages qui, abandonnés à leur naissance, survivent dans des forêts sans jamais apprendre le langage.

Les hommes des Lumières renoncèrent à diviser le monde entre une humanité sans Dieu – les infidèles, les barbares, les primitifs, etc. – et une humanité consciente de sa spiritualité. Aussi se proposèrent-ils d'étudier le fait humain dans sa diversité et son possible progrès : d'un état sauvage à un état de civilisation. D'où l'abolition de l'esclavage. Mais, avec les conquêtes coloniales, les peuples premiers furent traités, de nouveau, comme des animaux que l'on exposait dans des cirques ou des zoos humains.

Les savants de la seconde moitié du XIX^{e} siècle imposèrent une

autre définition de la nature issue de la théorie de l'évolution. Puisque Charles Darwin avait affirmé que les hommes étaient des hominidés qui descendaient des singes – bonobos et chimpanzés – mais qu'ils étaient seuls capables de parler, de marcher debout et d'acquérir une faculté morale, ils en déduisirent que l'état de nature n'était rien d'autre que celui du règne de l'animalité première de l'homme. L'homme porte en lui la trace du babouin, dira Freud, grand admirateur de Darwin. Et c'est sans doute la raison pour laquelle il fut accusé d'avoir inventé avec la psychanalyse une « psychologie de singe ».

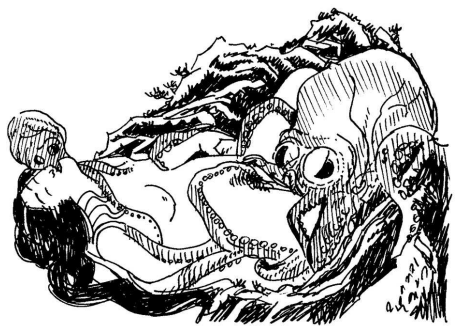
C'est à travers cette modification du regard porté sur la nature que le paradigme darwinien de l'animalité fit son entrée, non seulement dans les textes littéraires – on songe au *Dracula* de Bram Stocker (1897), homme chauve-souris, grand séducteur de rats – mais aussi dans le discours des sciences humaines naissantes et dans celui de la médecine mentale. Il permettait d'affirmer que si l'animal, inférieur à l'homme, l'avait précédé dans le temps, l'homme civilisé avait conservé à des degrés divers – dans son organisation corporelle autant que dans ses facultés mentales ou morales – la trace indélébile de cette antériorité et de cette infériorité. En son for intérieur, l'animal humain pouvait donc se muer, à tout moment, en une bête humaine.

Et c'est dans cette perspective que les humains n'ont pas cessé de s'insulter entre eux en utilisant un vocabulaire animalier : tête de linotte, cervelle d'oiseau, poule mouillée, âne bâté, punaise de bénitier, grosse vache, face de rat, vieille chouette, vipère lubrique.

Issue de la révolution darwinienne et proche par certains côtés de toute une littérature fantastique centrée sur la terreur de l'animalité, la sexologie, rattachée à la psychiatrie, s'est plu à décrire, depuis la fin du XIX^e^ siècle, les grandes perversions humaines. Et, parmi elles, la zoophilie qui n'est rien d'autre que la traduction en langage scientifique de ce qu'on appelait la bestialité. Autrefois, celle-ci était passible du bûcher autant pour l'animal que pour l'homme. Mais si la bestialité était un crime, la zoophilie fut assimilée à une perversion c'est-à-dire à une maladie mentale que l'on doit soigner. Aussi bien l'animal fut-il alors exempté de toute culpabilité. Contemporain de Freud, Richard von Krafft-Ebing, psychiatre autrichien et observateur infatigable des pathologies sexuelles, dressa la liste de toutes les formes possibles de relations charnelles entre les humains et les

animaux sans jamais prendre en compte la souffrance animale. On sait donc aujourd'hui que toutes les pratiques de franchissement de la barrière des espèces existent. Les animaux servent ainsi de supports à la sexualité humaine. De nos jours, seule la maltraitance envers les animaux est passible des tribunaux. Sodomiser un chat qui hurle de douleur n'est pas un exercice semblable à une fellation pratiquée sur le pénis d'un cheval.

Si la zoophilie suscite l'horreur quelles que soient ses modalités, la représentation picturale ou littéraire des relations sexuelles entre les humains et les animaux fait partie des fantasmes les plus universaux de l'histoire de l'humanité. Je ne songe pas seulement aux métamorphoses que l'on trouve dans les mythologies anciennes mais aussi à la tradition japonaise du *Shokushu* ou pénétration par les tentacules. Katsushika Hokusai s'en est inspiré pour composer en 1814 sa célèbre estampe *Le Rêve de la femme du pêcheur*, où l'on voit une femme en extase, le sexe béant, enlacée par les tentacules de deux pieuvres. La plus petite étreint ses seins et sa bouche et la plus grande pratique un cunnilingus. Cette estampe d'une stupéfiante beauté m'a toujours semblé être un équivalent de la représentation fantasmatique de la tête de méduse qui a été commentée par tous les psychanalystes ou encore de *L'Origine du monde* de Courbet. À ceci près que les tentacules de la pieuvre, sorte de pénis mouvants et flexibles, capables de se faufiler partout, ne se fatiguent jamais. Aussi bien incarnent-ils autant la jouissance féminine que le fantasme masculin le plus désirable : celui de l'érection sans limites. En 2010, Patrick Grainville, fin connaisseur de la cure psychanalytique, en a fait un roman : *Le Baiser de la pieuvre.*



Héritière autant des anciennes mythologies que de la révolution darwinienne, la psychanalyse s'est emparée à sa manière de la théorie des métamorphoses tout en revalorisant – par l'exploration de l'inconscient, du rêve et du fantasme – l'idée d'une coexistence constante entre l'espèce humaine et l'animalité, entre les enfants et les animaux. Ainsi les psychanalystes, à commencer par Freud, racontent-ils leurs cas cliniques comme des récits de fables qui renvoient autant à Ovide qu'à Apulée. Dans cette perspective, chaque patient peut être décrit en fonction de la peur ou de l'attirance que suscite en lui tel ou tel animal.

En 1907, Ernst Lanzer, militaire viennois, consulte Freud parce qu'il souffre d'obsessions sexuelles et morbides. Il lui raconte alors une terrible histoire de supplice oriental consistant à introduire des rats vivants dans l'anus d'un prisonnier jusqu'à ce que mort s'ensuive. Freud publiera le cas sous le nom de « L'homme aux rats ». Et de même, il prend en analyse en 1910 un aristocrate russe du nom de Sergueï Constantinovitch Pankejeff qui un jour lui parle d'un rêve au cours duquel il voit des loups blancs aux oreilles dressées installés sur un arbre. Terrifié, le patient se réveille craignant d'être dévoré par les bêtes. Freud l'appellera « L'homme aux loups » et il deviendra célèbre sous ce nom. Notons aussi qu'en 1908, Herbert Graf, plus connu sous le nom du « petit Hans », fut analysé à l'âge de 5 ans par son père, le musicologue Max Graf, parce qu'il souffrait d'une phobie des chevaux. Freud raconta le cas.

De son côté, Ferenczi décrit en 1913 le cas d'Arpad qu'il appelle « Un petit homme-coq ». À la suite d'un séjour à la campagne, cet enfant de 5 ans avait subi un traumatisme au point de se prendre pour un animal à plumes : « Il caquète et pousse des cocoricos de façon magistrale. À l'aube il réveille toute la famille au son d'un vigoureux cocorico. » Mordu par un coq, Arpad passe son temps à fabriquer des gallinacées en papier afin de les égorger ou de leur crever les yeux. Identifié à un poussin, il rêve de se métamorphoser en coq, d'épouser plusieurs femmes, dont sa mère, afin de devenir l'empereur d'une immense basse-cour. Ferenczi en déduit qu'Arpad, à la suite du traumatisme de la morsure, est en réalité terrorisé par une angoisse de castration. La fascination de l'enfant pour les poules et les coqs a donc une origine sexuelle.

C'est dans le cinéma américain que la présence de cette forme

fantasmatique d'animalité est la plus impressionnante, autant comme une effroyable métamorphose – *La Mouche* de David Cronenberg (1986) – que comme la représentation terrifiante de la phobie dont *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock (1963) semblent être la quintessence. Mais je songe aussi à la cohabitation beaucoup plus sensuelle des animaux et des humains dans de très nombreux films hollywoodiens : somptueux cheval du *Cavalier électrique* (1979) de Sydney Pollack, vision incongrue d'un léopard sur la banquette arrière d'une voiture dans *L'Impossible Monsieur Bébé* de Howard Hawks (1938).

Freud aimait la nature et les animaux mais il avait une prédilection pour les chiens et particulièrement pour les chows-chows femelles de couleur rousse. Il les regardait comme des êtres d'exception sur lesquels la civilisation n'avait aucune prise. On pouvait, disait-il, les aimer entièrement car elles incarnent une existence parfaite en soi, dénuée d'ambivalence. Toute sa vie, il vécut avec ses chiennes au milieu de sa famille. Il les plaçait sur le même plan que les « occupants humains » et les appelaient des « dames ». Il affirma toujours qu'entre l'humanité et l'animalité existait une césure : celle du langage et de la culture.

Lorsqu'en 1951 le psychanalyste anglais Donald Woods Winnicott invente le terme d'objet transitionnel – le fameux « doudou » – pour désigner un objet matériel ayant pour le nourrisson et l'enfant une valeur élective, il pense à un animal réel ou en peluche. Il établit donc un lien entre les animaux-objets (les jouets) et les véritables animaux qui sont tous deux des médiateurs de sociabilité. À l'appui de cette thèse, il raconte l'histoire d'un « garçon aux lapins ». À l'âge d'un an, celui-ci s'appuie sur un lapin en peluche pour traverser la difficile épreuve d'un sevrage. Dix ans plus tard, il reporte cette affection sur de véritables lapins qui deviennent ses amis. On trouve cette présence de l'objet transitionnel dans le film de Charlie Chaplin, *Une vie de chien* (1918), lorsque Charlot, clochard solitaire, mouille la queue de son chien avec tendresse pour qu'il puisse se désaltérer ou encore quand il l'accommode comme un oreiller avec une infinie tendresse.

L'humain a donc « l'animal à l'âme », et l'on sait que les assassins d'animaux éprouvent une jouissance comparable à celle des tueurs en série qui sélectionnent leur proie pour en faire les fétiches de leurs pulsions morbides. Il me semble, en revanche, que le rejet absolu de toute forme de contact avec le monde animal, tel qu'on le trouve chez

certaines sectes véganes, n'est pas étranger à un désir de mettre à mort l'espèce humaine. Tout acte de manger l'animal ou de consommer des produits d'origine animale serait en soi, disent ses adeptes, un acte criminel aussi abject que de torturer par plaisir un animal. Cette attitude, qui d'ailleurs unifie toutes les espèces animales – du grand fauve au cafard –, laisse entendre que l'homme serait par essence un génocidaire et donc un être inférieur à l'animal, ce qui revient à le déposséder de sa faculté de juger.

Comme le souligne le psychanalyste anglais John Bowlby, les animaux, et notamment les mammifères, ont en commun avec les hommes l'attachement, la perte et la séparation. Les uns et les autres ont besoin, à leur naissance, d'un contact charnel avec leur mère (ou un substitut). Ils souffrent ensuite de la perte de ce contact, et quand l'objet de l'attachement premier disparaît, ils en cherchent un autre dans leur groupe ou dans la société.

Jacques Lacan reprend à son compte l'idée freudienne et darwinienne de la césure entre le monde humain, fondé sur la parole, le langage, la culture et le désir, et le monde animal ancré dans la nature, l'instinct, l'affect et le besoin. Et pour signifier la différence entre les deux mondes, il s'appuie sur une histoire juive racontée par Freud : « Deux Juifs se rencontrent en wagon dans une station de Galicie. "Où vas-tu ? dit l'un. — À Cracovie, dit l'autre. — Quel menteur ! s'exclame le premier. Tu dis que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg. Mais je sais bien que tu vas à Cracovie." »

Lacan avance la thèse selon laquelle l'animal peut répondre à des stimuli, être sensible à des captations imaginaires (« savoir feindre »). Mais en aucun cas, il ne peut mentir ni dire le vrai pour égarer l'autre, comme le font les deux personnages de l'histoire juive. Autrement dit, l'animal n'accède ni à la fonction symbolique ni au langage, car il est « incapable de feindre de feindre ». L'animal n'a donc pas d'inconscient au sens freudien.

Dans un texte célèbre, *L'animal que donc je suis* (2006), Jacques Derrida a critiqué cette proposition en soulignant que l'homme s'attribue ainsi une toute-puissance qu'il refuse à l'animal. Derrida ne partage pas l'idée lacanienne du clivage radical entre l'homme et l'animal mais, pour autant, il refuse d'affirmer, comme le font certains primatologues, qu'il n'y aurait aucune différence entre le singe et

l'homme.

Je ne crois pas qu'il soit souhaitable de vouloir à toute force instaurer un brouillage des frontières entre l'homme et l'animal en imaginant qu'il y aurait une pensée sans langage, c'est-à-dire une nature pensante. Seuls les humains ont le pouvoir – et le devoir – de ne pas faire souffrir les animaux et donc de leur accorder le droit à une vie digne en évitant qu'ils soient traités comme des choses ou torturés comme cela se fait dans les abattoirs ou les élevages industriels. Toutefois, la panthère n'est pas ma sœur et le singe n'est pas mon frère.

Si les psychanalystes sont sans cesse confrontés à l'animal, tantôt pour constater à quel point l'être humain est habité par toutes les formes possibles d'animalité, tantôt pour réfléchir à la césure qui existerait entre deux mondes, ils ont, eux aussi, leurs animaux préférés. Sans doute reconnaissent-ils chaque patient à son odeur ?

À la grande différence des chiens, les chats n'ont aucun maître et ne sont jamais sensibles à la moindre domestication. Freud les comparait à des êtres féminins narcissiques, solitaires et indomptables. Un jour il fut séduit par une chatte qui s'était installée sur son divan sans même se soucier de sa présence. Elle se promenait silencieusement au milieu des objets de collection sans leur causer le moindre dommage. Freud observait avec délice ses yeux verts, obliques et glacés, et il considérait que son ronronnement était l'expression de son véritable narcissisme.

Je comprends la difficulté que peuvent éprouver les chats de psychanalystes quand ils se glissent sans le moindre bruit sur le divan des patients au point de les contraindre à partager avec eux le temps d'une séance. Plusieurs ouvrages ont été consacrés à ces chats freudiens : « Être chat de psychanalyste n'est pas une mince affaire : accueillir les patients quand ils sonnent à la porte, les accompagner dans la salle d'attente si je le juge nécessaire, me frotter contre le bas du pantalon de certains dont l'angoisse est un appel à l'aide, me laisser caresser, ronronner parfois, et même aller jusqu'à les raccompagner en bas de l'escalier » (Patrick Avrane, *Le Chat du psychanalyste,* 2013).

Octave Mannoni, mon analyste, aimait les chats autant que moi, et pendant huit ans son chat fut mon compagnon de divan et souvent mon complice. Parfois, il semblait s'ennuyer et demandait à sortir, parfois, au contraire, il me regardait fixement comme pour saisir la

signification de mes paroles ou de mes silences. Ce chat, dont j'ai oublié le nom, observait bizarrement Octave qui voulait toujours le chasser. Il semblait sans cesse s'indigner de trouver porte close et d'être obligé de pénétrer dans le bureau par le balcon en frappant à la fenêtre. Mon analyse prit fin avec la mort du chat.

C'est à Jacques Derrida que je pense lorsque je me souviens de la manière dont ce chat observait mon analyste : « Souvent je me demande, écrit le philosophe, moi, pour voir, qui je suis – et qui je suis au moment où, surpris nu, en silence, par le regard d'un animal, par exemple les yeux d'un chat, j'ai du mal, oui, du mal à surmonter une gêne. Pourquoi ce mal ? J'ai du mal à réprimer un mouvement de pudeur. Du mal à faire taire en moi une protestation contre l'indécence. Contre la malséance qu'il peut y avoir à se trouver nu, le sexe exposé, à poil devant un chat qui vous regarde sans bouger, juste pour voir. »

Voir : Amour. Apocryphes & rumeurs. Déconstruction. Dernier Indien (Le). Divan. Enfance. Éros. Fantasme. Folie. Humour. Injures, outrances & calomnies. Londres. Miroir. Narcisse. *Origine du monde (L')*. Psyché. Psychiatrie. Rêve. Vinci, Léonard de.

Antigone

Envers et contre tout

On m'a reproché bien souvent de présenter l'histoire de la psychanalyse à la fois comme la réactualisation des dynasties héroïques de l'ancienne Grèce et du théâtre élisabéthain, et comme la critique d'un idéal de la famille bourgeoise fondée sur la déconstruction de la figure du père, le tout conduisant à l'avènement de l'émancipation des femmes et des enfants. D'où les liens historiques qui, selon ce raisonnement, se seraient forgés à la fin du XIX^e^ siècle entre le freudisme (changer le sujet), le socialisme (changer la société) et le féminisme (changer l'homme). Cette hypothèse m'a toujours semblé la plus apte à expliquer l'émergence de cette étrange discipline (entre 1895 et 1897), la psychanalyse, qui eut pour projet essentiel, à

travers la parole de Sigmund Freud, de restaurer des mythes ancestraux susceptibles de donner corps à une nouvelle représentation du psychisme (Psyché). Se tourner vers le passé pour mieux décrire le présent : telle fut la mission freudienne.

Renonçant à la fin du XIX^e^ siècle à l'étude du cerveau et des neurones, Freud invente une discipline qui a pour originalité, non pas d'être une science ou une véritable psychologie, mais une mythographie : il propose d'interpréter la langue de l'inconscient en termes de mythes, de rêves et de légendes, manière de fuir la modernité apparente pour tenter d'expliquer les comportements humains par des structures de la parenté dont les écrivains, les poètes et les dramaturges avaient su révéler, mieux que la science, la valeur de vérité. C'est ainsi que Freud a inscrit la psychanalyse dans un temps qui n'est pas celui de la conscience agissante mais du temps immobile : un lieu de mémoire toujours à l'œuvre dans l'au-delà de la conscience. Et parmi ses grands modèles de généalogie de la parenté, il a choisi deux personnages majeurs : Œdipe et Hamlet. Le premier incarne à ses yeux le théâtre de l'inconscient, celui qui reste méconnu du sujet, et le deuxième renvoie à la conscience coupable : Sophocle pour la Grèce, Shakespeare pour la culture chrétienne, entre Moyen Âge et Renaissance. Deux moments de l'histoire occidentale. Deux villes, Thèbes et Elseneur, deux histoires de pères morts et de fils héritiers d'une souillure et d'un crime. Deux incarnations des dynasties héroïques qui peuplent notre imaginaire.

Et ce n'est pas un hasard si, parmi les tragédies grecques, il a choisi l'histoire maudite des Labdacides qui met en scène une double impossibilité : celle de situer la femme à sa juste place et celle de régler la succession des générations. Aussi bien l'ordre générationnel est-il boiteux de bout en bout, ainsi que les comportements sexuels. Le fruit de tant d'incohérences conduit à l'extinction de la race (*genos*) par l'inceste, rendant « boiteuse » (*Labdacos*) toute forme de souveraineté du père.

Dans la conception freudienne du psychisme, l'absence de cette figure d'une souveraineté qui serait liée à la race, à la nation ou à l'organe biologique explique pourquoi le savoir positif lui fut aussi hostile. Mais cette absence a pour causalité une situation historique précise.

Première tragédie de la trilogie des Labdacides composée par

Sophocle (442 avant J.-C.), *Antigone* est la troisième dans l'ordre chronologique puisqu'elle fait suite à *Œdipe* et à *Œdipe à Colone*.

Maudits par leur père, Œdipe – dont ils sont à la fois les fils et les frères –, Étéocle et Polynice s'entretuent, le premier au service de Créon, leur oncle, frère de Jocaste, devenu roi de Thèbes, le deuxième en révolte contre lui. Polynice a désobéi à Créon et il doit donc mourir sans le moindre rite funéraire. Désobéissant à l'ordre de son oncle, Antigone, fille d'Œdipe et de Jocaste, décide, au prix de sa propre vie, de donner une sépulture à son frère.

Cette tragédie a de tout temps été beaucoup plus commentée que les deux autres de la trilogie. Plus facile à présenter sur scène et plus susceptible d'être interprétée de façons multiples, elle est aussi beaucoup plus politique que celle d'*Œdipe* qui se déroule dans un temps mythique : celui de la mémoire plus que de l'histoire. *Antigone* est une tragédie du délire beaucoup plus que du destin, une tragédie qui intègre la folie et la division des sexes, une tragédie centrée sur la mise en cause par les femmes – et par une femme en particulier – de la souveraineté monarchique et de l'autorité du père.

Et c'est la raison pour laquelle Freud ne s'y est guère intéressé, lui qui était habité par la thématique de la rébellion des fils contre les pères. Aussi bien regardait-il Antigone comme une fille fidèle, gardienne du foyer familial, accompagnant tout au long de sa déchéance physique le vieux père meurtri par son destin, et il n'hésitait pas à comparer sa propre fille, Anna, à une Antigone, ce qu'elle ne fut jamais. Sans le savoir, Freud s'appuyait sur une interprétation de la pièce, dominante jusqu'au XVI^e^ siècle, et qui faisait d'Antigone l'incarnation de la piété filiale, de l'amour du prochain et des valeurs de la famille chrétienne : « Je ne suis pas venue pour apporter la haine mais l'amour. »

C'est à la fin du XVIII^e siècle qu'apparaît « l'autre Antigone », héroïne politique, rebelle à l'autorité monarchique, et dont Hölderlin fera une sorte de « cannibale », sortie d'un chaos et assumant de manière sublime et jusqu'à la folie les excès d'une parole blasphématoire.

Quant à Hegel, il interprète la tragédie comme l'illustration d'une opposition dialectique entre les lois de l'État (Créon) et celles de la famille (Antigone). Le tragique réside dans cette opposition : les deux héros doivent mourir pour que s'accomplisse l'avancée de l'Esprit. D'où l'idée nouvelle que la tragédie d'Antigone n'est pas celle de la rébellion d'une fille contre un tyran abusant de son pouvoir, mais un conflit entre deux vérités qui se valent en droit mais dont l'une doit triompher de l'autre (celle de l'État) au terme d'un conflit conduisant à la mise à mort des deux protagonistes. Antigone et Créon sont donc les héros à part entière d'une histoire qui les dépasse. Tel est le tragique de l'existence humaine moderne : celui de l'avènement de l'État, conséquence, selon Hegel, de la Révolution française. Et à cet égard, c'est la politique qui, dans cette perspective, prend la place du destin.

On sait bien, comme l'a souligné George Steiner en 1986 (*Les Antigones*), que les systèmes philosophiques du XIX^e siècle sont construits sur le modèle d'une tragédie. D'où l'importance accordée par Hegel à *Antigone* plutôt qu'à *Œdipe*.

Dans l'histoire de la psychanalyse, c'est à Jacques Lacan que l'on doit l'interprétation la plus saisissante du personnage d'Antigone : il y est revenu à plusieurs reprises pendant une dizaines d'années, entre

1954 et 1964. Si Freud a préféré Œdipe pour renouer avec la notion de destin au sens grec, Lacan, au contraire, s'est voulu l'héritier de la philosophie allemande mais au prix de rompre avec la dialectique hégélienne.

À ses yeux en effet, Antigone assume son martyre comme un absolu au point de rendre son bourreau plus humain que sa victime. Loin d'être une rebelle défiant l'autorité, l'Antigone de Lacan supporte le fardeau d'une mort conduisant à une autre mort. Pour avoir voulu éviter à son frère une mort sans sépulture, elle est emmurée dans une grotte où elle se donne la mort par pendaison. Rayée du monde des vivants sans être encore morte, elle est réduite à une « entre-deux-morts », incarnant l'essence de la pulsion génocidaire des Labdacides puisqu'elle sacrifie l'avenir au passé en affirmant qu'un frère est plus irremplaçable dans la famille qu'un enfant ou un époux. Telle est « l'inhumanité » d'Antigone. Intraitable et inflexible, elle soutient son désir « envers et contre tout », jusqu'à en mourir. Dans cette affaire, Lacan distingue la sépulture des funérailles et il souligne que seul l'acte des funérailles – le rite – préserve, par-delà la mort, l'être du sujet et que la sépulture ne suffit pas : on ne doit pas enterrer les morts comme des « restes », dit-il.

J'ai toujours soutenu que, à travers sa réflexion sur Antigone, Lacan réinscrivait la pensée freudienne dans la tragédie de la seconde moitié du XX^e^ siècle. Aussi bien prend-il en compte la césure d'Auschwitz en montrant que l'idée de destruction propre à l'histoire des Labdacides trouve sa réalisation extrême dans l'extermination des Juifs. Avec sa conception de la pulsion de mort, Freud l'avait pressenti, mais Lacan en a tiré la leçon que cette traversée des catastrophes marquait chaque sujet dans sa généalogie.

Avant d'avoir pris connaissance de l'interprétation lacanienne de la pièce de Sophocle, j'avais été frappée en 1967 par la manière dont Julian Beck et Judith Malina avaient mis en scène l'*Antigone* de Bertolt Brecht pour le Living Theater, transformant la tragédie en une véritable transe, en une célébration sacrée de la rébellion pure : acteurs dénudés circulant au milieu des spectateurs, corps déployés dans une violence extrême, exhibition triomphale de la révolte contre la tyrannie. Un grand moment de théâtre qui, par certains côtés, n'était pas étranger à cette vision freudienne de la pulsion de mort réactivée par Lacan.

Voir : Amour. Bonaparte, Napoléon. Célébrité. Famille. Femmes. Folie. Francfort. Guerre. Hamlet blanc, Hamlet noir. Hitler, Adolf. Hollywood. Inceste. Livres. Œdipe. Psyché. Vienne.

Apocryphes & rumeurs

Peste, doudou, complot

On qualifie d'apocryphe un texte dont l'authenticité n'est pas établie.

La liste des phrases attribuées à des célébrités est impressionnante. Voltaire n'a jamais dit : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai pour que vous ayez le droit de le dire. » Galilée n'a jamais défié le Saint-Office en affirmant : « Et pourtant elle tourne. » Henri IV n'a jamais prononcé cette phrase : « Paris vaut bien une messe. » André Malraux n'a jamais affirmé que le XXIe siècle serait religieux ou ne serait pas. Il a simplement souligné : « Je pense que la tâche du prochain siècle en face de la plus terrible menace qu'ait connue l'humanité, va être d'y intégrer les dieux. »

Le mouvement psychanalytique adore les citations inventées, les fantasmes, les fables et les légendes. De nombreux praticiens ont ainsi doctement commenté des phrases que Freud n'avait jamais prononcées. Par exemple, en 1909, en arrivant devant la statue de la Liberté, Freud n'a jamais dit à Sándor Ferenczi et à Carl Gustav Jung : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste. » Il a simplement murmuré : « Si seulement ils savaient ce que nous leur apportons… » De même, en quittant Vienne en 1938, il n'a jamais écrit sur le document officiel que lui tendaient les nazis : « Je recommande la Gestapo à tous. »

De très nombreuses formules ou concepts de Lacan ont été attribués à Freud : le concept de forclusion (mécanisme de défense propre aux psychoses), par exemple, ou encore l'énoncé : « La femme n'existe pas. » Certains psychanalystes pensent que Lacan a dit : « Que veut la femme ? » De nombreux freudiens attribuent à Lacan des citations forgées de toutes pièces par ses disciples, et de même, les

partisans de Françoise Dolto sont convaincus qu'elle a inventé le « doudou » de Winnicott.

Aux textes apocryphes, s'ajoutent de nombreuses rumeurs.

Plusieurs psychanalystes sont persuadés que Freud est né le 6 mars 1856 et non pas le 6 mai, ce qui leur permet d'affirmer que Jacob Freud aurait abusé sexuellement de la jeune Amalia Nathanson, la mère de Freud, avant la date de son mariage. Cette affirmation est d'autant plus étonnante que l'acte de naissance, consultable à Pribor (Freiberg), ville natale de Freud, indique sans le moindre doute la date du 6 mai. D'autres psychanalystes ont imaginé que Freud n'était pas le fils de son père et qu'il était indifférent à sa mère. Et ils en ont conclu que son roman familial était la tache aveugle de la psychanalyse qui aurait été ainsi construite sur un immense mensonge. Des commentateurs ont même inventé que Freud aurait été le fils d'un accouplement incestueux entre Amalia et son propre père (Jacob Nathanson) ou entre celle-ci et son demi-frère (Philipp), issu du premier mariage de Jacob Freud avec Sally Kanner.

Certains auteurs ont contesté l'existence du cancer de Freud pour mieux affirmer qu'il aurait été victime de mauvais traitements de la part de ses médecins. Il aurait donc été assassiné à petit feu par ses disciples. Il aurait également entretenu, pendant quarante ans, une relation sexuelle avec sa belle-sœur et l'aurait contrainte à un avortement en 1923, alors qu'elle était âgée de 58 ans.

Quelques psychanalystes ont affirmé, sans le moindre doute, que Lacan était juif. D'autres sont convaincus qu'il était un catholique fervent, d'autres encore qu'il aurait organisé, avec des barques de fortune, le long de la Loire, le sauvetage de nombreux Juifs pendant l'Occupation. J'ai rencontré des psychanalystes qui soutenaient des thèses complotistes selon lesquelles Lacan aurait été assassiné par sa famille. Des antilacaniens affirment que Lacan était issu d'une relation charnelle entre le père de son père (Émile Lacan) et sa mère (Émilie Baudry), épouse de son père. Et ils en déduisent que, pour cette raison, il aurait inventé le terme de forclusion afin d'éliminer Alfred (son propre père) de sa généalogie.

Plusieurs psychanalystes qui ont suivi une cure sur le divan de Lacan, entre 1977 et 1981, sont persuadés que le temps de leurs séances était très long, alors qu'à cette date celui-ci recevait des patients toutes les cinq minutes.

En 1976, la presse française divulgua une folle rumeur selon laquelle Valéry Giscard d'Estaing, président de la République, faisait venir un psychanalyste à l'Élysée. Il était, dit-on, atteint de sérieux troubles psychiques. On suspecta Serge Lebovici, pédopsychiatre et membre de la Société psychanalytique de Paris, qui s'empressa de démentir. Plusieurs psychanalystes se mirent alors à chercher si l'analyste du Président appartenait ou nom à leur société. Était-il lacanien ou freudien orthodoxe ? Quel âge avait-il ? Où se trouvait le divan ? Un président en exercice avait-il le droit de confier le destin de son pays à un autre que lui ? Le principal intéressé ne démentit jamais la rumeur.

Tout historien a le devoir d'analyser la genèse des textes apocryphes et des rumeurs. Ceux-ci témoignent de la manière dont un groupe social éprouve le besoin de se reconnaître dans un récit fondateur qui lui semble, en général, beaucoup plus chargé de signification que le simple énoncé d'une vérité prouvée. À cet égard, la psychanalyse n'échappe pas à ce principe. Elle est tissée de fables et de fantasmes qui donnent corps à une communauté sans cesse fragile et toujours menacée de dissolution.

Depuis le début du XXIe siècle, les thèses complotistes, les rumeurs et les textes apocryphes se sont multipliés du fait des innovations liées aux nouvelles technologies. D'où l'apparition d'une thématique de la « postvérité » qui justifie l'idée aberrante selon laquelle il n'existerait aucune information vraie et que les fausses nouvelles inventées ou fantasmées (*fake news*) divulguées par les réseaux sociaux seraient beaucoup plus vraies et fiables que celles diffusées par la presse jugée « officielle », et donc suspecte de désinformation.

Voir : Argent. Célébrité. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Fantasme. Hitler, Adolf. Holmes Sherlock. Hollywood. Injures, outrances & calomnies. Maximes de Jacques Lacan. New York. Présidents américains. Rebelles. Roman familial. Séduction. Vinci, Léonard de.

Argent

Bon valet, mauvais maître

Selon l'historien André Gueslin, il faut distinguer plusieurs manières de concevoir l'argent selon qu'il s'agit d'un échange commercial ou d'un objet de désir. À la fois haïssable et valorisé, l'argent est aussi la source de formidables pathologies, autant dénoncées par la morale catholique que ridiculisées par les plus grands écrivains – de Dante à Molière en passant par Dickens et Balzac (André Gueslin, *Les Peurs de l'argent,* 2017).

Ce n'est pas un hasard si l'avarice fait partie des sept péchés capitaux, c'est-à-dire des vices les plus extrêmes, définis par saint Augustin. Elle se traduit par une thésaurisation complète sans aucune volonté de dépense : l'avare se prive de tout pour ne manquer de rien. Aussi l'avarice est-elle personnifiée par une femme au sinistre visage, coiffée d'un lambeau d'étoffe et assise sur un coffre qu'elle ferme de la main droite tandis que sa main gauche reste crispée et comme paralysée. Quant à ses pieds, ils peinent à retenir des sacs remplis d'écus : jouissance de la possession pour elle-même, sans altérité. Rétention absolue de toutes les parties du corps.

Du point de vue psychopathologique, l'avarice doit être considérée comme une véritable perversion, et d'ailleurs Harpagon ou le père Grandet, qui en sont les archétypes, ne jouissent que de la destruction qu'ils opèrent sur leur entourage et qui se retourne contre eux-mêmes jusqu'à l'anéantissement de leur corps et de leur psychisme.

Par certains côtés, Freud hérite de cette conception, mais il tente de faire entrer la relation que l'homme entretient avec l'argent dans le cadre de sa théorie des névroses et de la sexualité. Il pense notamment que les affaires d'argent sont traitées par les humains de la même manière que les choses sexuelles. À partir de 1908, il assimile l'excès d'esprit économique à un plaisir anal hérité de la prime enfance et qui

consiste à retenir les matières fécales dans l'intestin, et non pas à les transformer en un don. Il ajoute qu'un apprentissage trop contraignant de la propreté chez les enfants peut se traduire chez l'adulte par une névrose obsessionnelle liée à un plaisir anal de rétention, source d'avarice, d'envie ou de morosité. Et, du coup, il critique la rigidité consciente et inconsciente de l'éducation bourgeoise trop obsédée par la propreté. Il s'en prend à l'excès d'intrusion dans l'univers enfantin, notamment quand des nourrices ou des mères passent trop de temps à nettoyer de façon compulsive le corps de l'enfant.

L'idée de l'assimilation de l'argent à un excrément n'est pas nouvelle et, sur ce point, les théories freudiennes reprises par la quasi-totalité des psychanalystes ne sont pas très heureuses car elles risquent de justifier toutes les escroqueries concernant le prix de la cure psychanalytique.

Inventée pour des grands bourgeois névrosés de la Belle Époque, la psychanalyse a toujours été liée à une pratique libérale de la médecine et à un contrat entre deux personnes, ce qui suppose que le thérapeute soit d'abord un honnête homme ayant de l'empathie pour son patient et ne cherchant pas à l'exploiter. Car chacun sait que l'argent peut servir chez son possesseur à avoir une emprise sur les autres, et plus encore sur des personnes fragilisées par leur état psychique.

C'est dans ce cadre que Freud pose les bases des conditions financières de la cure. Le prix de la séance et sa durée doivent être fixés par avance et selon un cadre précis : « Pour ce qui est du temps, je suis favorable à l'idée de la location d'une heure déterminée. Chaque patient se voit attribuer une certaine heure dans les disponibilités de ma journée de travail. Cette heure est la sienne, il en est redevable, même s'il ne l'utilise pas. Je travaille quotidiennement avec mes patients, à l'exception des dimanches et des jours de grande fête, donc habituellement six fois par semaine. Pour les cas légers ou pour la poursuite des traitements qui ont grandement progressé, trois séances suffisent » (« Sur l'engagement dans le traitement », in *La Technique psychanalytique*, 1913).

Telle était la « cure type » selon Freud : elle durait de trois semaines à trois mois à raison de six séances par semaine d'une durée d'une heure. À cet égard, et malgré le flot d'injures qui s'est déversé sur sa prétendue rapacité et sur les nombreux échecs réels qu'il a rencontrés à Vienne au cours de sa pratique, Freud n'a jamais été un

escroc. Entre 1900 et 1914, il avait acquis un statut social équivalent à celui des professeurs de médecine viennois qui recevaient, eux aussi, des patients en privé. Et son train de vie était similaire. Il entretenait une nombreuse famille : femme, belle-sœur, mère, sœurs, enfants et plusieurs domestiques, ainsi que des élèves et amis moins fortunés que lui. Ruiné par la Première Guerre mondiale et par la crise économique, il ne parvint à reconstituer sa fortune que grâce à des médecins américains qui venaient se faire analyser à Vienne. Sans l'intervention de Marie Bonaparte, il n'aurait pas pu payer la rançon que lui demandaient les nazis en 1938 pour quitter Vienne (E. Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre,* 2014).

Avec l'implantation progressive de la pratique psychanalytique dans le champ de la médecine mentale et sociale – et notamment dans le traitement des psychoses et des névroses des adultes et des enfants –, la question de l'argent a été abordée de façon différente. Dans un tel contexte, l'approche psychanalytique n'a plus rien à voir avec une cure type où la relation contractuelle s'effectue entre deux personnes privées. Dans toutes les institutions de soin et dans presque tous les pays, les patients d'origine modeste sont pris en charge financièrement par des organismes de santé. Les thérapeutes de toutes tendances sont rémunérés par l'institution et non pas par le patient, ce qui montre bien que l'argent n'est en rien nécessaire à la pratique de la psychanalyse. Les cures gratuites sont aussi valables que les autres.

Dans l'histoire du mouvement psychanalytique, les conditions de la pratique privée de la psychanalyse, fondée sur une relation contractuelle et transférentielle entre un patient et un thérapeute, se sont considérablement modifiées. Et c'est presque toujours sur des questions d'argent, de durée de séance ou de cures qu'ont eu lieu les plus grandes querelles entre les écoles psychanalytiques. Dans les sociétés démocratiques de la seconde moitié du XX^{e} siècle et du début du XXI^{e}, les cures sont devenues interminables – de cinq ans à dix ans et parfois davantage –, et, de même, le nombre et la durée des séances : deux à trois fois par semaine, entre trente et quarante minutes. Le pire a été la manie du silence. Combien de patients n'ont jamais entendu, pendant des années, la voix de leur analyste !

D'une manière générale, les associations psychanalytiques punissent les praticiens qui transgressent les règles de la cure, soit en abusant sexuellement de leurs patients, soit en les exploitant

financièrement de façon éhontée.

Parmi les grands cliniciens de la psychanalyse, Jacques Lacan est le seul à avoir transgressé toutes les règles de la cure en réduisant la durée des séances à quelques minutes. Durant les dix dernières années de sa vie, il devint à la fois avare et prodigue, et il manifesta une certaine attirance pour l'or, au point de collectionner des lingots. J'ai pu établir qu'entre 1970 et 1980 il reçut une moyenne de dix patients à l'heure pour une moyenne de quelque vingt jours ouvrables par mois, à raison de huit heures d'analyse par jour, sur dix mois par an. À sa mort, il était richissime : en or, en patrimoine, en argent liquide, en collections de livres, d'objets d'art et de tableaux (E. Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée,* 1993).

Le témoignage le plus intéressant sur les relations de Lacan à l'argent et sur cette dissolution du temps de la séance est celui du psychanalyste lacanien Jean-Guy Godin : « Pour chacun de nous, Lacan était une société par actions dont nous détenions chacun une part ; d'autant que, dans ce début des années soixante-dix, sa cote ne cessait de monter. Mais il ne nous appartenait pas vraiment, même si nous en avions l'illusion, d'en payer une partie, d'en acheter un morceau, et, pour l'instant, cette action donnait droit à des devoirs ; pour les dividendes, ils viendraient s'il y en avait – plus tard, beaucoup plus tard […] Dans le cabinet de Lacan, la séance pouvait se clore sur le premier mot d'un rêve, voire avant même ce premier mot. Dans cette brièveté, nous les patients, les analysants, étions privés de quelque chose. Car si nous pouvions entendre notre voix, nous ne pouvions qu'à peine – à de rares moments – nous écouter parler. Ces séances ne permettaient pas de se complaire dans les mots […] La vitesse, la rapidité de ces quelques échanges interdisaient ce bénéfice habituel de la parole, l'impression d'être, comme une baudruche, regonflé » (*Jacques Lacan, 5 rue de Lille,* 1990).

Lacan affirma un jour : « J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande » (*Écrits,* 1966). On ne saurait mieux dire. Il n'empêche que cette pratique a beaucoup contribué au discrédit de la psychanalyse, d'autant plus que plusieurs héritiers de Lacan, en France et ailleurs, l'ont non seulement approuvée mais n'ont eu de cesse de l'imiter. Quand on hérite d'une pratique, il faut savoir lui être infidèle.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Auto-analyse. Berlin. Déconstruction. Désir. Divan. Folie. Gershwin, George. Göttingen. Injures, outrances & calomnies. *Lettre volée* (*La*). Miroir. New York. *Origine du monde* (*L'*). Présidents américains. Princesse sauvage. Psychanalyse. Rebelles. Rome. Vienne.

Auto-analyse

Organiser le retour du refoulé

L'auto-analyse est une investigation de soi par soi. En ce sens, le terme est l'équivalent de plusieurs autres couramment utilisés : introspection, confession, mémoires, autobiographie, autofiction, ego-histoire, roman personnel, journal intime, plaidoiries *pro domo*, etc.

Freud lui donne une signification particulière en déclarant dans une lettre de novembre 1897 adressée à son ami Wilhelm Fliess : « Mon auto-analyse reste en plan. J'en ai maintenant compris la raison. C'est parce que je ne puis m'analyser moi-même qu'en me servant de connaissances objectivement acquises comme pour un étranger. Une vraie auto-analyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie. Comme mes cas me posent certains autres problèmes, je me vois forcer d'arrêter ma propre analyse. »

Freud considère donc qu'aucune auto-analyse n'est possible dans le cadre de la cure par la parole. Mais dans la mesure où il donne le nom d'auto-analyse à la période durant laquelle il est passé, tout au long de sa correspondance avec Fliess (1887-1904), de la pratique de l'hypnose à l'invention de la psychanalyse, puis à l'organisation de son mouvement, le terme a pris ensuite une extension phénoménale dans la communauté psychanalytique, au point de donner naissance à la légende selon laquelle Freud aurait été un savant solitaire, capable de tout inventer sans rien devoir ni à son époque, ni au passé, ni à un quelconque héritage, ni aux travaux des autres spécialistes des médecines de l'âme.

Et c'est Ernest Jones, son biographe, qui popularise, en 1953, le terme d'auto-analyse dans le sens d'un « auto-engendrement » de la

nouvelle science du psychisme. Face à Fliess, faux savant démoniaque, Freud aurait triomphé de l'obscurantisme de ses contemporains par une simple introspection. Cette légende dorée doit son origine au fait que la psychanalyse a été inventée par un « père fondateur », même si ensuite elle est devenue un domaine de discursivité – concepts, doctrine, etc. – qui n'a plus grand-chose à voir avec la subjectivité de son initiateur. S'il est évident que cette notion doit être critiquée, il n'en demeure pas moins que la psychanalyse a donné un essor nouveau à toutes les modalités littéraires de l'écriture de soi. En témoigne, notamment, le succès de l'autofiction et de l'ego-histoire.

Directement inspirée par la cure psychanalytique, la notion d'autofiction a été popularisée par Serge Doubrovsky en 1977 avec la publication d'un étonnant roman, *Fils,* dans lequel sont mêlés des faits empruntés à la réalité et des éléments fictifs ou fantasmatiques tirés de l'expérience du divan. Il s'agit donc d'un récit fondé, comme l'autobiographie et comme l'investigation de l'inconscient, sur le principe d'une fusion entre trois identités : l'auteur est à la fois le narrateur et le personnage principal, et le récit se réclame de la fiction dans ses modalités narratives.

Quant à l'ego-histoire, largement utilisé en France lors des soutenances d'habilitation à diriger des recherches (HDR) en histoire, elle a été promue dés 1954 par Philippe Ariès qui, dans son essai *Le Temps de l'histoire,* mettait en relation ses souvenirs d'enfance et sa vocation d'historien. L'ego-histoire consiste en une sorte de retour sur soi, d'une part, et d'exposé méthodologique de l'autre. Pourquoi devient-on historien et quelle est la part d'histoire individuelle, la part aussi de mémoire, qui fait que l'on devient historien plutôt qu'autre chose ? J'ai moi-même participé à cet exercice de réflexivité en 1991 (*Généalogies*, 1994).

Je dirais volontiers que plus on refuse de souscrire à l'art biographique ou autobiographique, plus on finit par y céder sous une forme ou sous une autre. C'est le cas notamment de Pierre Bourdieu qui, après avoir critiqué toutes les formes possibles d'ego-histoire ou de récit de soi, affirmant qu'elles n'étaient rien d'autre que l'illustration d'un narcissisme démesuré, a fini par rédiger, à la fin de sa vie, entre octobre et décembre 2001, un texte parfaitement freudien, *Esquisse pour une auto-analyse,* publié à titre posthume, d'abord en allemand puis en français en 2004 : « En adoptant le point

de vue de l'analyste, je m'oblige (et m'autorise) à retenir tous les traits qui sont pertinents du point de vue de la sociologie, c'est-à-dire nécessaires à l'explication et à la compréhension sociologiques, et ceux-là seulement. Mais loin de chercher à produire par là, comme on pourrait le craindre, un effet de fermeture, en imposant mon interprétation, j'entends livrer cette expérience, énoncée aussi honnêtement que possible, à la confrontation critique, comme s'il s'agissait de n'importe quel autre objet. »

« Ceci n'est pas une autobiographie », affirme Bourdieu, sans craindre d'être accusé de dénégation et tout en parodiant René Magritte qui avait peint un tableau célèbre : *Ceci n'est pas une pipe* (1927). L'intention du peintre était de démontrer que, même peinte de la manière la plus réaliste, une telle pipe n'est jamais une « vraie » pipe, servant à fumer, mais une image de pipe qu'on ne peut ni bourrer, ni ranger dans un porte-pipes.

Telle est donc cette *Esquisse pour une auto-analyse*, superbement écrite, qui commence et s'achève par une série de dénégations au sens freudien : « Je n'ai pas l'intention de […] Je ne cache pas mes appréhensions […] Je ne puis pas gager que je sais […] Je ne ferai rien pour cacher qu'en vérité je n'ai pas découvert, etc. » Et encore : « Sans être véritablement inconscients, mes choix se manifestaient surtout dans des refus et dans des antipathies… »

Ego-histoire mélancolique, construite sur le mode du doute et de la négativité, cette *Esquisse* relate l'histoire d'une insurrection permanente contre le principe même de l'autobiographie, auquel le narrateur cède pour mieux le dynamiter de l'intérieur. Dans sa quête d'une identité fondée sur la différence, Bourdieu reprend sa thématique des dominés et des dominants pour exprimer une sorte de haine de soi : « Je n'aime pas l'intellectuel en moi. » Aussi explique-t-il que les grands contemporains auxquels on le compare souvent – Foucault, Derrida, Habermas – sont moins présents en lui que d'autres auteurs plus anonymes. Plutôt que de raconter ce qu'il est devenu, Bourdieu décrit la manière dont il s'est arraché à ce qu'il ne voulait pas être : un philosophe censé incarner une noblesse de la pensée à côté de laquelle le sociologue ne serait que l'artisan d'une discipline subalterne, conforme à ses propres origines sociales.

À lire cette auto-analyse, on a l'impression que le monde subjectif de Bourdieu contredit les lois de la sociologie dont il se veut, à la suite

de Émile Durkheim, le refondateur. Et, du coup, il la décrit comme une discipline conflictuelle consistant à « organiser, dans le champ des sciences sociales, un “retour du refoulé” ». Pour démontrer à quel point la sociologie serait frappée de discrédit dans le monde intellectuel, il la compare à la psychanalyse, maltraitée elle aussi, et partageant avec elle « l’ambition de rendre compte scientifiquement des comportements humains ». Et il rend hommage à Freud et à Lacan d’avoir donné à la psychanalyse une vraie dignité en revenant aux mythes grecs. Mais aussitôt, il la condamne comme une discipline trop subjective pour la ranger du côté du « spiritualisme » et du catholicisme : celui de sa mère.

Aussi bien consacre-t-il de nombreuses pages à son enfance, à la fois désastreuse et sublimée, et qui, finalement, serait à l’origine de ses inhibitions, de ses transgressions et de sa terreur de ne jamais être là où il doit être. Cette enfance terrienne, pauvre et « béarnaise », Bourdieu la décrit en des termes qui ne sont pas sans évoquer *Les Mots* (1963) de Jean-Paul Sartre, autre récit autobiographique d’inspiration freudienne. Mais surtout, il exprime l’extraordinaire ambivalence de sa position. Soumis à la permanence d’un surmoi persécuteur, dont il explore les différentes facettes inconscientes, Bourdieu affirme avoir trahi ses origines de classe en devenant le parfait représentant d’un idéal républicain : un dominant de l’insoumission.

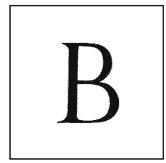
Mais ce qui donne à ce texte sa plus grande puissance subjective, c’est que le narrateur se débat, non pas avec la rationalité de ses concepts, mais avec les pulsions qui le submergent à mesure qu’il prétend les refouler. Aussi bien cette autobiographie, qui ne dit pas son nom, est-elle la part secrète et intime d’un homme qui transforme ses tourments en une sorte d’aveu contredisant sa doctrine. La confidence s’achève sur l’entrée au Collège de France (1981), stade suprême d’une réussite intellectuelle, présentée ici comme une terrible épreuve puisqu’elle a lieu au moment de la mort de son père, mort tragique d’un « pauvre diable » écrasé sur une route : « Bien que je sache qu’il aurait été très fier et heureux, je fais un lien magique entre sa mort et ce succès constitué en transgression-trahison. »

Entièrement immergé dans la conceptualité freudienne – un moi maternel et un surmoi paternel –, ce roman familial bourdieusien montre que tout travail novateur n’est que l’histoire d’un cheminement où se mêlent fiction et vérité, erreur et subjectivité,

conscience de soi et irruption des forces de l'inconscient.

L'auto-analyse réprouvée par Freud et transformée en légende dorée par ses héritiers, trouve ici ses meilleures lettres de noblesse.

Voir : Angoisse. Bardamu, Ferdinand. Berlin. Buenos Aires. *Conscience de Zeno* (*La*). Déconstruction. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Fantasme. Narcisse. Œdipe. Roman familial. *W ou le Souvenir d'enfance*.



Bardamu, Ferdinand

Docteur Freud et Mister Destouches

Je n'ai jamais participé à la moindre célinomanie, mais j'ai été frappée par la beauté de la thèse de médecine que Louis Destouches (Louis-Ferdinand Céline) consacra, en 1924, à la vie et à l'œuvre d'Ignace Philippe Semmelweis (1818-1865), obstétricien hongrois qui démontra, bien avant l'ère pastorienne, l'utilité du lavage des mains lors des accouchements, quand un médecin avait auparavant procédé à la dissection d'un cadavre. Ses idées sur la transmission de la fièvre puerpérale furent violemment rejetées par ses collègues qui se sentaient accusés de transmettre eux-mêmes la maladie. Interné dans un asile de Vienne après avoir contracté la fièvre à la suite d'une autopsie, il mourut des suites de ses blessures après avoir été accusé d'être devenu fou. Sa santé mentale s'était détériorée à mesure qu'il était persécuté.

Dans ce texte, Céline brosse un tableau crépusculaire de la société austro-hongroise du milieu du XIX^e^ siècle, immergée dans l'obscurantisme, et de ce médecin maudit pour avoir découvert une vérité dont il ne pouvait pas établir les véritables causes. Mais déjà, sous sa plume, on perçoit une terreur des microbes et une indignation contre les élites qui nourriront son délire antisémite, fondé sur le rejet du prétendu « virus juif ». Dès cette époque, Céline avait pris connaissance des idées freudiennes et notamment de la notion de pulsion de mort (*Au-delà du principe de plaisir,* 1920) qui le marquera tant dans le *Voyage au bout de la nuit* (1932), sombre roman nihiliste écrit dans une langue à la fois argotique, réaliste, répugnante, délirante et châtiée : « Les travaux de Freud sont réellement très

importants pour autant que l'Humain soit important » (1933). Cette adhésion n'empêchera pas Céline de proférer des injures contre Freud. Quant à celui-ci, on s'en doute, il avait en horreur l'univers célinien, comme il le dira à Jones et à Marie Bonaparte : « Je n'ai aucun goût pour cette peinture de la misère, pour la description de l'absurdité et du vide de notre vie actuelle, qui ne s'appuierait pas sur un arrière-plan artistique […] Je demande autre chose à l'art que le réalisme. »

Antihéros absolu, spectre de Louis Destouches parlant à la première personne, Bardamu traverse la Première Guerre mondiale dans un désenchantement total. Il vomit l'armée, fait preuve d'une immense lâcheté, dénonce l'enfer des tranchées – « abattoir international en folie » – avant d'être hospitalisé pour des traumatismes divers. Il part pour l'Afrique, est pris de délires et décrit les horreurs de la colonisation, haïssant tout autant les colonisateurs et les colonisés : « Les nègres, vous vous en rendez tout de suite compte, c'est tout crevés et tout pourris ! […] Des morceaux de la nuit tournés hystériques ! Voilà ce que c'est que les nègres, moi j'vous le dis ! Enfin, des dégueulasses… Des dégénérés quoi ! » Bardamu émigre à New York puis à Détroit, entretient des relations sinistres avec les femmes, puis retourne à Paris pour exercer la médecine sans jamais pouvoir sauver de la mort le moindre patient. Après avoir été mêlé à un assassinat, il devient directeur d'un hôpital psychiatrique, continue à haïr le monde entier et se retrouve seul au bord d'un canal emporté par un remorqueur qui entraîne tout sur son passage : la Seine, la ville, le ciel, la campagne…

Les personnages de ce roman, qui influencera toute une génération, ne sont pas de véritables personnages mais des porte-parole de l'inconscient célinien. Et d'ailleurs, Bardamu lui-même n'existe que par son langage. Son nom n'est pas un patronyme mais une chose qui « se meut avec son barda » dans un monde qui n'est rien d'autre qu'un champ de ruines : « La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou, faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie tout entière. »

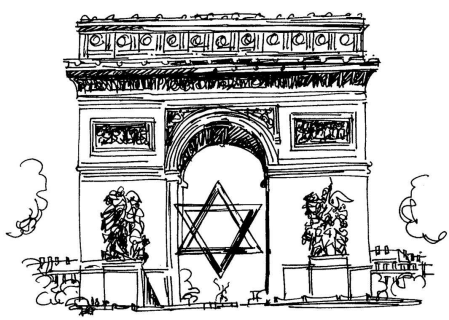
Mais Bardamu est aussi le nom d'un personnage de fiction réinventé par Patrick Modiano en 1968 dans *La Place de l'étoile,* récit freudien entièrement rédigé dans le style des pamphlets antisémites de Céline (*Bagatelles pour un massacre, L'École des cadavres, Les Beaux Draps)* publiés entre 1937 et 1941. En reconstruisant un pamphlet dans la langue des pamphlets, Modiano fait surgir ce qui était masqué dans le *Voyage au bout de la nuit* : la présence de la langue abjecte de l'antisémitisme français, héritée de la *France juive* d'Édouard Drumont (1886).

Premier ouvrage de l'auteur né en 1945, *La Place de l'étoile* est un extraordinaire exercice de style conçu sur le modèle de *L'Interprétation du rêve*. On y retrouve les mécanismes de la condensation (fusion de plusieurs idées) et du déplacement (glissement associatif) décrits par Freud, ainsi que de nombreuses figures de rhétorique bien connues. Il s'agit d'un délire rédigé à la première personne par un narrateur fou, Raphaël Schlemilovitch, obnubilé par sa judéité et qui se plaint d'être la victime d'un dénonciateur juif, le docteur Bardamu, lequel le pourchasse parce qu'il a refusé, « contrairement aux bonnes âmes », de passer sous silence ses pamphlets antisémites : « Bardamu éructait sur mon compte : "Schlemilovitch ? Ah la moisissure de ghettos terriblement puante !… Pâmoison, chiotte !… Foutriquet prépuce !… Arsouille libano-canaque !… rantanplan… Vlan !… Contemplez donc ce gigolo yiddish… cet effréné empaffeur de petites Aryennes !…" »

Soumis à mille identités contradictoires, Raphaël croise des personnage réels ou fictifs, collabore avec le nazisme dans Paris occupé, parle la langue de Céline et s'insulte lui-même en racontant son parcours halluciné, sa liaison avec Eva Braun, son amitié avec la fille d'un officier SS proche de Himmler et avec les gestapistes français de la rue Lauriston, sa crainte de voir la France « enjuivée ». Traversant l'espace et le temps, comme dans un récit de science-fiction, il est capturé par des Israéliens nazis qui le déportent dans un kibboutz concentrationnaire dont il s'évade grâce à une certaine Rebecca. Celle-ci le conduit dans une boîte de nuit peuplée de Juifs déguisés en nazis. Enfin, il atterrit à Vienne dans le cabinet du docteur Freud, ressuscité, qui lui prescrit une cure psychanalytique, lui conseille de lire les *Réflexions sur la question juive de* Jean-Paul Schweitzer de la Sarthe et adopte la langue sartrienne pour le convaincre de renoncer à son obsession : « Le Juif n'existe pas […]

Vous n'êtes pas juif, vous êtes un homme parmi d'autres hommes […] vous avez simplement des délires hallucinatoires, des fantasmes, rien de plus, une très légère paranoïa […] Nous vivons actuellement dans un monde pacifié, Himmler est mort, comment se fait-il que vous vous rappeliez tout cela ? Vous n'étiez pas né… » Schlemilovitch ne veut rien entendre et, malgré les sanglots de Freud, il réclame Bardamu, son persécuteur, en s'avouant vaincu par la fatigue.

Jamais aucun écrivain n'avait réussi à ce point à réunir en un même récit Céline, *alias* Mister Bardamu, sombre canaille, et Freud, vaincu par la fureur antisémite d'un antihéros atteint de cette fameuse haine de soi juive si prégnante au cœur de l'Empire austro-hongrois qui avait vu naître la psychanalyse. Sans doute Modiano a-t-il pris pour modèle son père, Albert Modiano, qui échappa à l'extermination en faisant du marché noir ? Mais le plus étonnant, c'est l'histoire juive mise en exergue : « Au mois de juin 1942, un officier allemand s'avance vers un jeune homme et lui dit : "Pardon, monsieur, où se trouve la place de l'Étoile ?" Le jeune homme désigne le côté gauche de sa poitrine. »



Quand on sait que ce titre – *La Place de l'étoile* – est aussi celui d'une pièce de théâtre de Robert Desnos, exterminé par les nazis, on comprend combien Modiano a voulu rendre hommage à la ville de Paris, « capitale de la douleur », comme il le dira en 2014 dans son discours de réception du prix Nobel : « Dans ce Paris de mauvais rêve, où l'on risquait d'être victime d'une dénonciation et d'une rafle à la sortie d'une station de métro, des rencontres hasardeuses se faisaient entre des personnes qui ne se seraient jamais croisées en temps de paix, des amours précaires naissaient à l'ombre du couvre-feu sans que l'on soit sûr de se retrouver les jours suivants. Et c'est à la suite de ces

rencontres souvent sans lendemain, et parfois de ces mauvaises rencontres que des enfants sont nés plus tard. Voilà pourquoi le Paris de l'Occupation a toujours été pour moi comme une nuit originelle. Sans lui je ne serais jamais né. Ce Paris-là n'a cessé de me hanter et sa lumière voilée baigne parfois mes livres. »

Voir : Auto-analyse. Budapest. *Conscience de Zeno (La)*. Divan. Enfance. Fantasme. Folie. Guerre. Hitler, Adolf. Injures, outrances & calomnies. Paris. Psychiatrie. Rebelles. Résistance. Rêve. Roman familial. Roth, Philip. Vienne. Villes. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Berlin

La croisée des destins

Dans l'histoire des villes qui ont permis la diffusion de la psychanalyse, Berlin joue un rôle essentiel. Après Budapest et Zurich, elle fut la troisième Terre promise du freudisme dans le monde germanophone. Freud lui-même admirait la puissance berlinoise. Lui l'Autrichien, lui le Viennois, lui le Juif de la diaspora ne concevait pas que la psychanalyse pût demeurer l'affaire des minorités juives de l'Empire austro-hongrois, alors même qu'il avait songé, en 1910, à une extension de son mouvement vers l'est, vers Budapest, ville de son disciple préféré, Sándor Ferenczi. Aimant l'autorité, tout en connaissant ses limites, il n'était pas insensible au fait que Berlin fût l'incarnation d'une puissance impériale, héritière de la monarchie prussienne.

Dès son amitié avec Wilhelm Fliess, oto-rhino-laryngologiste adepte de théories extravagantes sur les relations entre le nez et les organes génitaux, il rêvait que Berlin devînt la capitale de sa nouvelle science du psychisme. Et c'est pourquoi quand son plus fidèle disciple, Karl Abraham, né à Brême et formé à la clinique du Burghölzli de Zurich, décida de s'installer à Berlin, haut lieu de la tradition psychiatrique allemande, il en fut ravi : « En Allemagne comme Juif, disait Abraham en 1907, en Suisse comme non-Suisse, je n'ai pu aller

au-delà d'un poste d'assistant. Maintenant, je vais essayer d'exercer à Berlin comme spécialiste des maladies nerveuses et psychiques. » Et Freud de répondre : « La "vie au grand air" et votre condition de Juif, en augmentant vos difficultés, aura pour nous tous l'effet de manifester à plein vos capacités. »

Berlin fut en 1908 le premier bastion de l'association psychanalytique allemande. Sous l'impulsion d'Abraham, celle-ci adopta des positions plutôt conservatrices et orthodoxes qui seront ensuite contestées par les freudiens de gauche, issus de l'École de Francfort.

En 1920, après la défaite de Empires centraux et la ruine des psychanalystes autrichiens, Berlin acquiert une puissance intellectuelle que l'ancien royaume de Habsbourg a perdue. Sous la république de Weimar, la ville devient, selon le mot d'Ernest Jones, « le cœur de tout le mouvement psychanalytique international ». Elle attire tous les freudiens d'Europe de l'Est et de la Mitteleuropa, Juifs pour la plupart, et qui fuient les persécutions antisémites.

C'est à Max Eitingon, Juif sioniste et fortuné, immigré de Biélorussie, que l'on doit la création d'une Policlinique et d'un Institut de formation des psychanalystes qui serviront de modèles dans toutes les villes du monde, permettant ainsi le développement de cures gratuites ou peu onéreuses et la formation des psychanalystes. Inauguré le 14 février 1920 dans des locaux aménagés par Ernst Freud, fils de Sigmund et architecte de talent, au 29 de la Potsdamer Strasse, cet Institut dessinera, au fil des années, les contours d'une véritable professionnalisation de la psychanalyse avec ses règles strictes, pour le meilleur et pour le pire : enseignement théorique, obligation d'une cure didactique et d'une formation clinique fondées sur la supervision, interdiction de prendre en analyse ses proches, ses enfants, sa famille, durée du traitement et des séances, règles techniques contraignantes…

J'aime à imaginer la vie trépidante de la mélancolique Alix Strachey à Berlin vers 1922. Psychanalyse anglaise mariée à James Strachey, traducteur de l'œuvre freudienne, elle découvrit alors à quel point Melanie Klein apportait une révolution dans l'approche clinique de l'enfance. Berlin, à cette époque, était à l'apogée de sa splendide décadence. Alix adorait fréquenter les cabarets et les bals où elle recherchait un partenaire convenable qui aurait sa taille et ses talents.

Melanie l'accompagnait. Toutes deux aimaient se déguiser, l'une en Cléopâtre, l'autre en paysanne flanquée d'un panier d'osier. Ainsi passaient-elles de longues nuits à tournoyer sans se soucier des rumeurs ou des remarques pudibondes.

Mais si Berlin fut pendant treize ans la plaque tournante d'un rayonnement sans précédent de la clinique et de la formation psychanalytiques, elle fut aussi, entre 1933 et 1945, le lieu du plus grand désastre de l'histoire du mouvement freudien. C'est dans cette ville, en effet, transformée en « capitale du Troisième Reich », que s'effectua entre 1933 et 1945 la destruction de la culture freudienne de langue allemande. En un premier temps, Freud ne vit rien venir, convaincu qu'un pays qui avait produit Goethe ne pouvait pas sombrer dans la barbarie.

Avec le déferlement du nazisme, la situation de la psychanalyse en Europe se modifia donc une nouvelle fois. La chute des Empires centraux avait déjà contribué à changer son visage. Mais la prise du pouvoir par Hitler en Allemagne eut pour conséquence une émigration massive vers la Grande-Bretagne et surtout vers les États-Unis, des principaux pionniers allemands, hongrois et autrichiens de la psychanalyse. Tous avaient bénéficié de l'essor du modèle berlinois inauguré par Eitingon, lequel prit la route de l'exil en décembre 1933 pour s'installer à Jérusalem et fonder un nouveau foyer freudien d'inspiration sioniste.

Les images ne manquent pas pour montrer combien le nazisme fut une catastrophe pour le freudisme : persécutions, autodafés de livres, arrestations et déportation, cessations des activités des Juifs et des psychanalystes en tant que tels puisque la psychanalyse était considérée comme une « science juive ». En contraignant toute la psychanalyse européenne à un exil forcé, le nazisme contribua à une transformation radicale de la doctrine viennoise originelle, imprégnée de philosophie allemande, de métaphysique, d'ontologie, en une théorie plus pragmatique, plus hygiénisme et plus médicale : celle de l'adaptation de l'individu à la société libérale. Durant l'entre-deux-guerres, la langue allemande fut supplantée par la langue anglaise dans l'ensemble du mouvement psychanalytique international. Au grand désespoir de Freud qui considérait que sa doctrine devenait ainsi la « bonne à tout faire » de la psychiatrie américaine.

Mais la plus sinistre humiliation vint de Matthias Heinrich Göring,

cousin du maréchal, psychiatre et psychothérapeute, adepte de l'hypnose et de la psychologie d'Alfred Adler, nazi convaincu et grand maître de la psychothérapie allemande dite « aryanisée », c'est-à-dire débarrassée autant de ses praticiens juifs que de son prétendu « esprit juif ». Il fonda au 41 de la Keithstrasse un sinistre institut, réplique de celui créé par Eitingon et dirigé pendant toute la période nazie par des freudiens non Juifs qui acceptèrent de collaborer avec le nouveau régime au nom d'un prétendu « sauvetage » de la psychanalyse.

Avec l'accord de Ernest Jones, lui-même soutenu par Freud contre Eitingon, fut mise en œuvre à Berlin et sous la houlette de Göring une politique de collaboration qui fut la honte du mouvement psychanalytique, sa période la plus noire, et qui eut ensuite des conséquences désastreuses sur l'ensemble de la communauté freudienne, incapable de penser son histoire.

Les locaux des deux instituts, le glorieux et l'infâme, furent réduits en cendres lors de la conquête de Berlin par les Alliés, et jamais le mouvement psychanalytique berlinois ne parvint à surmonter cette destruction.

J'ai toujours beaucoup aimé Berlin précisément à cause de ce mélange qu'on y trouve de grandeur impériale et de blessures, d'illusions et de catastrophes. Berlin est à mes yeux une ville généalogique mais aussi la ville de la science historique. Chaque fois que j'y fus invitée, j'y rencontrai essentiellement des historiens, au Centre Marc-Bloch notamment, mais aussi quelques psychanalystes lacaniens comme mon ami Claus-Dieter Rath. Il aime autant que moi la fracture berlinoise qui, si elle a disparu de la géographie de la ville avec la suppression de ce haut lieu de la guerre froide qu'était Checkpoint Charlie, n'en n'est pas moins présente dans les consciences et la mémoire.

Quand je suis à Berlin, je pense à Lacan qui, après sa première intervention en 1936 dans un congrès de l'International Psychoanalytical Association (IPA), quitta Marienbad pour se rendre aux Olympiades et « regarder » la parade nazie, ses emblèmes, sa puissance mortifère. Il éprouva à ce spectacle un profond dégoût. J'ai toujours pensé que Lacan ne devint un maître dans l'histoire de la psychanalyse en France que parce qu'il était habité par la philosophie allemande, comme si se jouait dans cette emprise qu'avait sur lui la langue allemande, qu'il ne parlait pas, le condensé des relations

conflictuelles entre la *Kultur* et la Civilisation, la France d'André Breton et celle de Charles Maurras, l'Allemagne de Goethe et celle de Hegel.

Mais à Berlin, je pense autant à Bertolt Brecht, à Fritz Lang et au roman d'Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz,* qui raconte, à la manière de Joyce, comment un antihéros amputé d'un bras et devenu fou passe d'une vie criminelle à une existence normalisée, après avoir erré dans la ville au milieu de la pègre. Roman initiatique et expressionniste sur le Berlin de l'entre-deux-guerres, l'ouvrage est une description clinique des classes urbaines. Döblin était psychiatre de formation.

Je suis souvent allée à Berlin pour y donner des conférences, et comme d'autres j'ai maintes fois franchi le fameux Checkpoint Charlie qui séparait l'Est de l'Ouest : d'un côté comme de l'autre, la psychanalyse avait disparu au même titre que les deux instituts. Mais on y parlait beaucoup de Freud, du freudo-marxisme, d'Althusser, de Marc Bloch, de l'École des Annales, de Sartre. À l'Est, l'enthousiasme était toujours plus grand qu'à l'Ouest, comme si les frustrations liées à un régime honni et à un abaissement de tout idéal révolutionnaire suscitaient un nouveau rêve de lendemains qui chantent. À l'Ouest, où s'étalaient le luxe et la beauté d'une cité servant de vitrine à un essor postmoderne de la culture et de la mode, régnait en fait un certain désespoir.

Je me souviens être allée une dernière fois à l'Est, en 1989, à la veille de la réunification, pour parler d'un livre qui m'est cher, *Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution.* En expliquant combien l'exaltation révolutionnaire avait permis à cette femme girondine d'échapper à la folie et comment ensuite elle y avait sombré quand son idéal s'était éteint sous la Terreur, je m'aperçus que le désir de réunification qui avait saisi tout un peuple n'était rien d'autre qu'un nouvel espoir de Révolution.

Par la suite, lors d'un voyage, je retrouvais deux vrais amis, l'un philosophe, l'autre historien, l'un de Berlin-Est, l'autre de Berlin-Ouest, tous deux enfin réunis dans une ville qui n'était plus fracturée par Checkpoint Charlie. Né en 1939 en France de parents juifs résistants et communistes, Vincent von Wroblewsky était retourné avec sa mère en République démocratique allemande en 1950. Quand je fis sa connaissance à Berlin-Est, il était déjà le principal traducteur et commentateur de l'œuvre de Sartre, et il avait choisi l'existentialisme qui lui permettait de survivre dans la grisaille du stalinisme : « Vivre chaque situation comme un choix renouvelé d'homme libre », disait-il. Il habitait près du quartier de Mitte, où avait vécu Brecht, et il était prêt à tout perdre – son poste à l'université, son salaire, son appartement – pour avoir le droit de voyager, de manger ce qu'il aimait, de jouir de la vie, d'aller au supermarché du Kurfürstendamm. Et la chute du Mur avait été pour lui une bénédiction. L'autre, Peter Schöttler, né en 1950, était un historien de gauche, althussérien et marxiste, petit-fils d'un colonel de la Waffen SS. Il habitait le quartier de Kreutzer. Tous deux étaient aussi berlinois que je suis parisienne, et tous deux étaient de grands lecteurs de l'œuvre freudienne.

Au cours de notre longue promenade dans Berlin réunifiée, nous avions le sentiment, enfin, que le savoir qui nous unissait était plus fort que toutes les formes de frontières qui s'étaient accumulées dans notre histoire. Mon père aurait pu être le père de l'un et le grand-père de l'autre. Après avoir quitté la Roumanie, il s'était engagé en 1914 dans l'armée française pour « casser du Boche ». Nous étions finalement devenus des Européens convaincus, des Européens franco-allemands de Paris et de Berlin, des antinationalistes urbains, sociaux-

démocrates. Et puis soudain, au détour d'une rue où nous regardions les vestiges des anciens locaux de la Stasi, et tandis que je demandais à l'un et à l'autre où pouvaient se trouver les bâtiments qui avaient remplacé les deux instituts – celui de Eitingon et celui de Göring –, Peter expliqua que sans doute, autrefois, au coin de la large avenue que nous traversions, son grand-père avait peut-être croisé dans son char en 1945 le père de Vincent, et que peut-être il était son meurtrier. Nous étions là, tous trois, les héritiers de cette histoire commune et dispersée : communisme, nazisme, freudisme, judéité, Brecht, Döblin, Freud, Sartre, Marc Bloch, deux guerres mondiales. En réalité, le père de Vincent était mort en France dans les maquis.

Chaque fois que je retourne à Berlin, je pense à cette promenade, et du même coup me revient en mémoire l'insurrection des ouvriers de RDA venus protester en masse contre le régime, le 17 juin 1953, sur la Staline Allee, anciennement Karl Marx Strasse, tout près d'Alexanderplatz. Ils furent accusés d'une « tentative de putsch, soutenue par des agents occidentaux, en vue de modifier le régime en République démocratique allemande ». Et je ne peux m'empêcher alors de songer à ce poème de Brecht qui nous réunissait ce jour-là : « Après l'insurrection du 17 juin, le secrétaire de l'Union des Écrivains fit distribuer des tracts dans la Stalin Allee. Le peuple, y lisait-on, a, par sa faute, perdu la confiance du gouvernement. Et ce n'est qu'en redoublant d'efforts qu'il peut la regagner. Ne serait-il pas plus simple alors pour le gouvernement de dissoudre le peuple et d'en élire un autre ? »

Voir : Enfance. Femmes. Francfort. Guerre. Hitler, Adolf. Hollywood. Londres. Miroir. New York. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Rebelles. Résistance. Salpêtrière. Sexe, genre & transgenres. Terre promise. Vienne. Zurich.

Beyrouth

Du sang et des larmes

Bien que la psychanalyse se soit très peu implantée dans les pays

du Maghreb et du Levant, j'ai toujours pris un grand plaisir à me rendre à Beyrouth et à constater combien cette ville était vivante, du fait d'une confrontation permanente avec la mort. Ce sont essentiellement des chrétiens maronites, des Jésuites et des laïcs formés à Paris qui ont réussi à fonder quelques groupes freudiens depuis la création, en 1980, de la Société libanaise de psychanalyse. Ce sont des amitiés et des rencontres exceptionnelles qui me rattachent à cette ville.

C'est en 1977 que je rencontrai pour la première fois Chawki Azouri, lors d'un congrès de l'École freudienne de Paris. Nous avions en commun, à cette époque, la passion de la psychanalyse et nous étions tous deux des militants du freudisme, convaincus que cette pensée devait être agissante dans le champ social et politique et qu'il fallait en finir avec l'idéologie de « neutralité » qui avait conduit tant de praticiens sur la voie d'un désengagement radical, consistant à se servir de la clinique pour interpréter tout et n'importe quoi.

Après sa formation, Azouri retourna à Beyrouth, sa ville natale, ravagée par les guerres civiles et plus encore sans doute par la mémoire des violences guerrières inscrites dans les consciences des Libanais. Ayant progressivement une audience plus large qu'en France, il mena divers combats, notamment contre les laboratoires pharmaceutiques. Au fil des rencontres, j'appris à connaître ce que peut être la pratique de la psychanalyse dans un pays hanté par la permanence de la guerre, par l'imminence toujours présente des dangers et des tortures. En 2005, nous organisâmes ensemble, grâce au soutien des services culturels français, une rencontre sur une question brûlante – *La psychanalyse dans le monde arabe et islamique* –, avec notamment Fethi Benslama, Christian Jambet, Antoine Courban, Jalil Bennani, Ghassan Tuéni. Trois semaines plus tard, Samir Kassir, qui nous avait donné une belle intervention sur les « Lumières dans le monde arabe », fut assassiné. Du sang et des larmes, tel est le destin de ceux qui, au péril de leur vie, luttent en faveur de la liberté. Journaliste et historien engagé à gauche, Samir Kassir connut ce destin-là.

Lors du dernier colloque de 2011, qui s'est déroulé à l'hôpital Mont-Liban, la thématique de la guerre, de la mémoire et de l'histoire fut abordée : *Guerre finie, guerre infinie.* Une fois encore, il s'agissait de l'analyse qui n'en finit jamais de finir, de la guerre qui n'en finit

jamais de revenir, des ennemis qui n'en finissent jamais de se haïr pour ne pas se quitter, des traumatismes qui n'en finissent jamais de répéter d'anciens traumatismes.

Comme dans un rêve, étaient présents dans nos mémoires les psychanalystes du premier cercle freudien qui avaient eu pour point commun de voir se dérouler sous leurs yeux la première guerre du XX^e^ siècle, sanglante boucherie des tranchées, avec armes chimiques, combats aériens et destruction des populations civiles : cette guerre qui, en son temps, avait transformé de fond en comble le destin de la psychanalyse. Depuis, je songe toujours à retourner à Beyrouth.

Voir : Cuernavaca. Dernier Indien (Le). Guerre. Jésuites. New York. Psychiatrie. Rebelles.

Bonaparte, Napoléon

L'âme du monde sur l'Acropole

Le nom de Bonaparte est partout présent dans l'œuvre de Freud, d'une part parce qu'il admire les conquérants, au prix de s'identifier par ailleurs à Hannibal ou à Christophe Colomb, mais aussi parce que ce nom est pour lui le témoignage vivant de sa relation avec celle qui fut à la fois sa patiente et sa disciple la plus fidèle : Marie Bonaparte, sa chère princesse, fille de l'anthropologue Roland Bonaparte et arrière-petite-nièce de l'Empereur. Pourtant, Freud considérait aussi l'Empereur comme un vaurien ou une magnifique canaille qui parcourait le monde, cherchant à se perdre dans la folie des grandeurs. De nombreuses fois, il s'intéressa à ses relations avec son frère Joseph qui lui rappelait le héros biblique du même nom, fils de Jacob, petit-fils d'Abraham. Quand il visita le Parthénon en 1904 avec son frère Alexander, il éprouva un trouble de mémoire et se souvint encore de Napoléon et de Joseph en constatant quel chemin il avait parcouru. Son vieux père, dit-il, en serait étonné. Et il se rappela que le jour de son couronnement, l'Empereur s'était tourné vers Joseph en disant : « Que dirait Monsieur notre père s'il pouvait être ici maintenant ? »

Le plus étonnant est que les mots les plus célèbres de Bonaparte servent souvent de références à Freud. Ainsi, dans sa première théorie de la sexualité féminine, il lui emprunte en 1912 une formule célèbre qu'on ne peut interpréter correctement que si l'on en connaît l'origine : « Le destin, c'est l'anatomie. »

Contrairement à ce qu'on a pu affirmer, Freud ne soutient pas que l'anatomie serait le seul destin possible pour la condition humaine. On sait que lors d'une rencontre avec Goethe à Erfurt, le 2 octobre 1808, l'Empereur évoqua les tragédies du destin qu'il désapprouvait et qui, selon lui, avaient appartenu à une plus sombre époque : « Que nous importe aujourd'hui le destin, avait-il dit, le destin c'est la politique. » Freud emprunte donc cette formule par laquelle Napoléon avait voulu inscrire l'histoire des peuples à venir dans la politique plutôt que dans une référence constante à d'anciens mythes.

Autrement dit, par cette formule, Freud, qui revalorise pourtant les tragédies antiques, n'en transforme pas moins en une dramaturgie moderne et presque politique la grande affaire de la différence sexuelle. Par certains côtés, il s'inspire de la scène du monde et de la guerre des peuples – pensées par l'Empereur – tout en préfigurant une nouvelle guerre des sexes qui prendrait pour enjeu les organes de la reproduction afin d'y introduire le langage du désir. Sans le savoir, il était aussi fasciné par le pouvoir de séduction de ce conquérant d'un nouveau genre que l'avait été Hegel quand il vit entrer à Iéna celui qu'il appelait « l'âme du monde ». Le philosophe venait alors d'achever sa *Phénoménologie de l'Esprit* : « J'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance. C'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine » (Lettre du 13 octobre 1806).

En résumé, je dirais que si pour Freud l'anatomie fait partie de la destinée humaine, au même titre que la politique pensée par l'Empereur, elle ne saurait en aucun cas demeurer, pour chaque humain, un horizon indépassable. Telle est bien la théorie de la liberté propre à la psychanalyse : reconnaître l'existence d'un destin pour mieux s'en émanciper.

Mais Napoléon est aussi l'une des grandes figures de l'univers asilaire postimpérial et toujours présent dans la conscience collective moderne. Voici l'homme qui se prend pour Napoléon : monomane

coiffé d'un bicorne, la main dans sa redingote grise et le regard braqué sur un horizon de gloire. Cette présence est attestée par un rapport rédigé en 1847 : « L'année où l'on ramena à Paris le cercueil de Napoléon, le docteur Voisin constata à Bicêtre l'entrée de treize à quatorze empereurs […] Cette présence de Napoléon parmi nous, les images, les signes extérieurs dont on entoura sa mémoire et qui semblaient pour ainsi dire multiplier sa figure, tout contribua à créer dans cet événement une cause particulière d'aliénation mentale » (Laure Murat, *L'homme qui se prenait pour Napoléon : pour une histoire politique de la folie,* 2011).

Chaque maison de fous héberge donc ses dieux, ses rois, ses reines, ses empereurs, ses ministres et ses courtisans, ce qui signifie bien que le discours de la folie va de pair avec une organisation de l'asile et de la clinique qui ne fait que refléter l'ordre social dont il est issu.

Voir : Célébrité. Descartes, René. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Femmes. Folie. Londres. Paris. Princesse sauvage. Salpêtrière. Sexe, genre & transgenres. Terre promise. Vienne.

Bonheur

Là ou croît le péril, croît aussi ce qui sauve

« Je crois toujours, disait Gabriel Péri, à la veille de son exécution par les nazis en 1941, que le communisme est la jeunesse du monde et qu'il prépare des lendemains qui chantent. » Cette phrase me rappelle celle de Saint-Just, prononcée le 3 mars 1794, alors que la France était menacée d'invasion : « Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux sur la terre ni un oppresseur sur le territoire français ; que cet exemple fructifie sur la terre […] Le bonheur est une idée neuve en Europe. » Mais, en contrepoint, je songe aussi à ces mots de Talleyrand qui ont servi de titre, en 1964, à un très beau film de Bernardo Bertolucci : « Celui qui n'a pas vécu au dix-huitième siècle avant la Révolution ne connaît pas la douceur de vivre et ne peut imaginer ce qu'il y a de bonheur dans la vie. »

Je me réclame d'un temps sans cesse suspendu entre l'avant et

l'après. L'espoir, la patrie, l'héroïsme : ces thèmes liés à une conception révolutionnaire du bonheur semblent avoir disparu de la société occidentale – société dépressive et angoissée – en même temps que se sont effacées à la fin du XX^e^ siècle les références patriarcales issues de l'État-nation : l'armée, le parti, l'autorité.

Certes, la révolution de l'intime mise en œuvre par la psychanalyse se veut très éloignée de l'idéal du bonheur collectif voulu par les philosophes des Lumières et par leurs héritiers révolutionnaires. Et pourtant, Freud n'hésitait pas à faire du bonheur la réalisation d'un désir infantile et même « préhistorique », allant jusqu'à rêver d'une possible « pulsion de bonheur » : « L'amour sexué, disait-il, procure à l'être humain les plus fortes expériences vécues de satisfaction en lui fournissant à proprement parler le modèle de tout bonheur. » Et il n'était loin de penser que la civilisation devait procurer au sujet, par-delà toute culpabilité, une certaine matérialité sociale et psychique du bonheur, comme si le savoir sur la mort, qui caractérise l'être humain en l'arrachant à l'animalité, pouvait devenir une source de bonheur beaucoup plus forte que toute croyance en l'immortalité. Mais il soutenait aussi, comme Chateaubriand, que les humains ressemblent à des enfants avides qui ne supportent pas le bonheur de leurs voisins : non contents de leur propre hochet, ils veulent encore saisir ceux des autres.

Malgré son pessimiste qui lui fit penser, notamment à partir de 1920, que l'être humain est d'abord un meurtrier des autres et de lui-même, Freud était l'héritier des penseurs des Lumières : Lumières françaises et allemandes mêlées, Lumières sombres. Contre toutes les théologies de la chute et tout en conservant l'idée tragique de destin chère aux Anciens, il donnait la primauté au sentiment, à la nature, à l'intime, à la sensibilité, à condition toutefois que fussent tout autant valorisées la volonté, la raison, l'intellect. En ce sens, il rejoignait l'idéal des inventeurs de la liberté, fort bien défini par Jean Starobinski. Au-delà d'une conception de la liberté selon laquelle le moi n'est pas maître en sa demeure, Freud pensait que les nations modernes devaient jeter les fondements d'une société capable d'assurer le bonheur de ses citoyens. Et c'est bien pourquoi, en 1930, dans *Malaise dans la civilisation*, il réaffirma que seul l'accès à la civilisation peut mettre un frein à la pulsion de destruction inscrite au cœur de l'humanité. Au fond, il souscrivait sans le dire à cette

prophétie d'Hölderlin : « C'est quand le danger est le plus grand que le salut est le plus proche. »

Contre Freud et contre les Lumières – fussent-elles sombres –, contre l'idéal proposé par Saint-Just, les adeptes de la réaction et du comportementalisme ont tenté d'affirmer, à la fin du XX^e^ siècle, que les humains seraient plus heureux dans un monde dominé autant par la spéculation financière que par un hygiénisme qui assimilerait tout comportement normal à une pathologie : boire un verre de vin relèverait de l'alcoolisme, aimer Internet serait une addiction, penser à la révolution un acte sanguinaire. Impossible d'être anxieux, exalté ou rebelle sans être aussitôt contraint d'avoir recours à des pilules afin de ne plus songer aux lendemains qui chantent.

À la fin du XX^e^ siècle, on affirmait volontiers que l'échec du communisme signifiait l'impossibilité pour l'homme d'accéder à l'égalité. On s'est ensuite aperçu que le capitalisme dans sa version la plus illimitée, la plus spéculative, favorisait la misère psychique et économique, au même titre d'ailleurs que les « États de non-droit » qui, par haine d'un Occident ayant certes commis des crimes, tournent en dérision la Déclaration des droits de l'homme afin de mieux persécuter leurs propres citoyens. Ultralibéralisme sans limite et sans âme d'un côté, fanatisme religieux de l'autre : deux grands écueils au bonheur. Deux manières de ne pas l'aimer.

Le premier réduit l'homme à une chose, à une marchandise ; le second le condamne au néant, à la fusion avec un Dieu persécuteur. L'un est réformable, l'autre ne l'est pas. Contre la démocratisation hygiéniste des conduites, une aspiration à une autre forme de vie peut toujours surgir qui se traduit par une insurrection des consciences et par le réveil d'un idéal de transformation. Mais il ne suffit pas de proclamer le retour des lendemains qui chantent, encore faut-il que les lendemains soient source de bonheur. On sait bien depuis 1789 que jamais aucune révolution – pas même la révolution freudienne – n'a réussi à concilier la liberté et l'égalité, et c'est la raison pour laquelle – de l'URSS à la Chine – on a assisté à un renversement de l'idéal révolutionnaire en son contraire. Est-ce une raison pour renoncer à l'idéal du bonheur porté par la Révolution ? Certainement pas.Le rêve d'un ailleurs à venir non encore circonscrit, voilà ce que serait le vrai nom de l'aspiration au bonheur : « Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés sur les eaux tranquilles, disait Baudelaire,

ces robustes navires à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : quand partons-nous pour le bonheur ? »

Voir : Amour. Angoisse. Bonaparte, Napoléon. Francfort. Guerre. Paris. Psyché. Psychiatrie. Résistance. Terre promise. Vienne.

Budapest

Plaisir de l'irrationnel

Après Vienne, sa sœur jumelle, Budapest fut la deuxième ville des commencements de la psychanalyse. Au point que Freud songea, après la Première Guerre mondiale, à en faire la capitale de son mouvement. En plein cœur de la Mitteleuropa, et durant le long déclin de la fameuse monarchie bicéphale qui unissait le royaume de Hongrie à l'empire des Habsbourg, l'activité freudienne y fut d'une grande intensité, notamment durant la période bénie de la Belle Époque et grâce à la place éminente occupée par Sándor Ferenczi, intellectuel de grand talent et clinicien inouï, auteur d'une œuvre importante et d'une correspondance volumineuse avec Freud dont il était le plus proche disciple. Freud l'aimait comme un fils et il rêva même de lui donner sa fille Mathilde pour épouse, comme il lui en fit l'aveu au lendemain du mariage de celle-ci avec Robert Hollitscher : « Je peux vous l'avouer maintenant, lui écrit-il le 7 février 1909, cet été, j'aurais bien voulu vous voir à la place du jeune homme, que j'ai appris à aimer depuis, et qui est maintenant reparti avec ma fille. »

À l'évidence, il eût souhaité que ses futurs petits-enfants fussent ainsi les héritiers de celui qu'il considérait comme un membre de sa famille, issu du même creuset culturel que le sien. Et, le 2 mars 1917, quand il sut que Mathilde ne pourrait pas être mère, il lui écrivit ces mots : « Il vaut la peine de noter que si vous aviez pu épouser Mathilde, vous n'auriez pas eu d'enfants, ce que d'ailleurs je ne savais pas encore à l'époque. » C'est à lui encore qu'il raconta, en novembre 1917, qu'il traitait un œdème douloureux du palais en fumant davantage de cigares. Freud, le darwinien rationaliste, n'était pas à l'abri des pires divagations.

Ferenczi marqua de son empreinte toute l'école hongroise dont les membres furent, pour la plupart, contraints à l'exil par vagues successives, d'abord pour s'installer à Berlin puis à Londres ou dans des villes d'outre-Atlantique : Melanie Klein, Géza Róheim, Michael Balint, Franz Alexander, Sándor Radó ou René Spitz.

Ferenczi fut l'âme de Budapest – baroque, sensible, musicale –, en perpétuelle rivalité avec Karl Abraham, le Berlinois le plus orthodoxe des premiers disciples de Freud. Budapest et Berlin : antithèse absolue, deux villes liées l'une à l'autre par un malheur commun et par le souvenir d'un destin impérial. La première fut détruite par le fascisme en 1920, après la chute de la Commune initiée par Béla Kun, l'autre anéantie par le nazisme treize ans plus tard. Puis ce fut le tour de Budapest une deuxième fois, puis de Vienne, puis de toute l'ancienne Europe ravagée par la peste brune. Une autre antithèse avait déjà vu le jour autour des années 1920 : entre Budapest et Londres, entre Ferenczi et Ernest Jones. Ferenczi fut analysé par Freud avant de devenir l'analyste de Jones, lequel fut d'ailleurs le successeur d'Abraham à la tête de l'International Psychoanalytical Association (IPA) après la chute des Empires centraux.

Ferenczi et Budapest, Freud et Vienne : les quatre noms sont à mes yeux inséparables, et les conflits entre le maître et le disciple, pour violents qu'ils furent, ne doivent pas nous faire oublier qu'ils avaient raison l'un et l'autre. Tous deux appartenaient à un monde qui fut plusieurs fois détruit, plusieurs fois vaincu : 1918, 1921, 1933, 1945. Entre Freud et Ferenczi, entre Vienne et Budapest, la langue de la psychanalyse était la langue allemande. Et cette langue s'effacera progressivement au profit de la langue anglaise, langue des vainqueurs, à mesure que les praticiens de la Vieille Europe, souvent venus de l'Est – Russie, Pologne –, seront contraints à l'immigration, *via* Berlin, Francfort ou Paris, vers Londres, Boston ou New York, etc.

Impossible aujourd'hui de ne pas aimer Ferenczi quand on est freudien, et réciproquement. Et je suis honorée de faire partie, depuis novembre 2007, du comité international, fondé par mon ami Carlo Bonomi, psychanalyste florentin passionné d'histoire, qui a permis de transformer en musée l'ancienne maison de Ferenczi.

Je vais donc parler de Budapest en évoquant à nouveau Ferenczi, un homme, né en 1873, qui n'était pas magyar mais issu d'une famille d'émigrés juifs polonais. Son père, Baruch Fränkel, avait changé de

nom et donné à son fils une éducation où prévalait le culte de la liberté et un goût prononcé pour les arts et la littérature. Choisissant la carrière médicale, Sándor travailla à l'hôpital Saint-Roch où, quarante ans avant lui, un autre grand médecin hongrois, Ignace Philippe Semmelweis, redécouvert par Louis-Ferdinand Céline, avait tenté en vain de faire reconnaître sa découverte de l'infection puerpérale. Et comme son illustre prédécesseur, Ferenczi se montra, dès sa jeunesse, un adepte de la médecine sociale, plus amoureux que Freud de l'idée du bonheur et toujours hanté par toutes les formes de pensée, des plus savantes aux plus irrationnelles.

Toujours prêt à aider les femmes en détresse, les opprimés ou les marginaux, il prit en 1906 la défense des homosexuels dans un texte courageux présenté à l'Association médicale de Budapest. Il y réfutait les préjugés issus des théories de l'époque et qui désignaient ceux qu'on appelait les « Uraniens » comme les responsables « dégénérés » du désordre social.

Autant Freud cherche, à travers l'analyse, à théoriser le mécanisme des névroses et des psychoses, même en l'absence de tout succès thérapeutique, autant Ferenczi voit en elle un moyen de soulager la souffrance de ses patients. L'un est un théoricien pour lequel la guérison vient de surcroît, l'autre un praticien qui ne croit guère aux grandes hypothèses spéculatives quand elles ne sont pas la conséquence d'une modification dans la pratique. L'un est d'abord un savant, inventeur d'une doctrine, l'autre d'abord un thérapeute au service du patient.

Il n'est donc pas étonnant que Ferenczi, plus inventif que Freud, se soit tant intéressé à la technique de la cure. C'est lui qui invente, en 1908, la notion de contre-transfert en constatant qu'il a tendance à regarder les affaires du malade comme les siennes propres. Et c'est Freud qui, deux ans plus tard, théorise cette notion comme un dispositif essentiel de la cure pour en faire l'ensemble des manifestations de l'inconscient du psychanalyste face au transfert de son patient, processus par lequel sont transposés les désirs inconscients de celui-ci sur la personne du thérapeute.

Mais l'échange entre Vienne et Budapest n'est pas seulement épistolaire, intellectuel ou clinique. Pour Ferenczi, la pratique de la psychanalyse est une manière de vivre, d'aimer, de souffrir, d'exister : elle est aussi et avant tout une affaire de famille. C'est pourquoi il

expérimente sur lui-même tout ce qu'il découvre en soignant ses patients.

À partir de 1919, avec Otto Rank, psychanalyste viennois de la première génération, autre fils rebelle de Freud, Ferenczi s'engage sur la voie d'une refonte radicale de la technique de la cure. Il préconise l'analyse mutuelle dans laquelle le patient est invité à codiriger la cure, il prône la nécessité d'une empathie, beaucoup plus que d'une neutralité, il parle de relation archaïque à la mère, de régression nécessaire du patient à l'état fœtal, et il ressuscite l'idée que des traumatismes réels – séduction dans l'enfance – puissent être à l'origine de la névrose : toutes choses que Freud ne peut pas accepter, d'autant que Ferenczi s'attaque aussi à la professionnalisation du métier de psychanalyste voulu par Jones, sur le modèle des corporations médicales, et nécessaire à l'expansion du mouvement freudien vers l'ouest. En bref, il est un rebelle qui se veut plus freudien que Freud lui-même.

Mais ce qui oppose Budapest et Vienne, de façon plus symptomatique encore, c'est le débat sur la transmission de pensée, ou télépathie, c'est-à-dire cette idée selon laquelle il existerait une communication à distance par la pensée entre deux personnes réputées en relation psychique. On est plus près ici du magnétisme minéral à la façon de Joseph Balsamo que du magnétisme animal de Franz Anton Mesmer qui donnera naissance à l'hypnose. Fasciné par tous les phénomènes de transfert et désireux de voir dans la télépathie un mode de communication occulte témoignant d'une sorte de présence archaïque de l'inconscient dans la psyché, Ferenczi fréquente dès 1909 une diseuse de bonne aventure à laquelle il pose des questions sur ses amis viennois. Fine mouche, la dame lui fournit la prédiction qu'il a envie d'entendre à propos de Freud : « Ce n'est pas seulement lui qui est utile mais toi aussi. »

L'expérience n'apporte aucune preuve de l'existence d'une quelconque transmission de pensée mais elle montre combien la nouvelle science freudienne risquait toujours de se voir ramener à l'obscurantisme. Cela ne gênait pas Ferenczi qui adorait le grand folklore de la voyance et des traditions populaires. Chez les Tziganes et les astrologues, il cherchait, comme dans son auto-analyse, à se comprendre lui-même. Et, du coup, il croyait dur comme fer à la télépathie, à ce corps étranger que la psychanalyse ne parvint jamais à

éradiquer de son histoire. Car, à chaque crise théorique et institutionnelle, sans cesse revenait, comme un symptôme, cette étrangeté – l'occulte, le démoniaque, les esprits frappeurs et les histoires de spiritisme – qui ne faisait que la psychanalyse à ses origines fort peu scientifiques.

Freud laissait Ferenczi s'égarer dans les banlieues de Budapest tout en restant, à Vienne, partagé entre un combat pour la reconnaissance de la scientificité de sa doctrine, incarné par Jones, et une attirance pour les phénomènes occultes : « Quand j'irai à Vienne, lui dit un jour Ferenczi, je me présenterai à vous comme astrologue de cour des psychanalystes. » Et Freud à Jones : « Il est vraiment difficile de ne pas froisser les susceptibilités anglaises. Aucune perspective de pacifier l'opinion publique en Angleterre ne s'ouvre à moi, mais j'aimerais au moins vous expliquez à vous mon apparente inconséquence pour ce qui est de la télépathie […] Quand on alléguera devant vous que j'ai sombré dans le péché, répondez calmement que ma conversion à la télépathie est mon affaire personnelle, comme le fait que je sois juif, que je fume avec passion […] et que le thème de la télépathie est par essence étranger à la psychanalyse. »

Entre 1920 et 1931, Freud et Ferenczi se livrèrent à un échange incroyable sur la question de l'occulte au nez et la barbe de Jones, horrifié par cette plongée de son maître et de son ancien analyste dans les délices d'une pensée irrationnelle qui n'était autre qu'une manière, pour l'un et l'autre, de se souvenir des mythes et des légendes de ce

monde austro-hongrois de leur jeunesse englouti par la guerre.

Voir : Amour. Berlin. Bonheur. Désir. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Famille. Femmes. Guerre. Hitler, Adolf. Hypnose. Londres. New York. Rebelles. Roman familial. Séduction. Sexe, genre & transgenres. Vienne. Worcester.

Buenos Aires

Rêver le moi

Historiens et sociologues se sont toujours demandé pourquoi la psychanalyse avait eu un tel impact en Argentine, au point de devenir une sorte de culture de masse et un véritable phénomène de société. D'après les chiffres que j'ai pu établir, on sait qu'à la fin du XX^{e} siècle le nombre de psychanalystes pour la population argentine était l'un des plus élevés du monde, à côté de la France et de la Suisse. Quant aux sociétés psychanalytiques argentines, leur nombre est également important, et surtout leur diversité, puisqu'elles regroupent toutes les tendances du freudisme

Mais l'Argentine n'est pas seulement devenue, durant la seconde moitié du siècle, la première puissance psychanalytique du continent américain, elle a aussi favorisé une formidable expansion du mouvement psychanalytique sur l'ensemble du territoire latino-américain, avec des différences pour chaque pays. Au Brésil, premier pays d'implantation du freudisme durant l'entre-deux-guerres, mais qui ne fut jamais à cette époque une terre d'exil pour les psychanalystes européens, les Argentins apportèrent après 1945 un souffle nouveau, à travers des migrations successives ou des échanges cliniques. Ainsi contribuèrent-ils à transformer l'ensemble du continent latino-américain en un miroir de l'Europe, capable de rivaliser avec l'Europe elle-même, mais aussi avec le continent nord-américain, où la psychanalyse connut un déclin, paradoxal d'ailleurs, à partir de 1960.

Quand on parle de l'Argentine, on parle d'abord de Buenos Aires, et on aime Buenos Aires, car c'est là que s'est réalisé le miracle

argentin de la psychanalyse, dont on sait que, dans tous les pays, elle est d'abord un phénomène urbain.

Durant l'entre-deux-guerres, Buenos Aires a en quelque sorte réinventé l'amour de la psychanalyse, cette passion freudienne qui avait tant marqué l'Europe. Elle l'a réinventé jusqu'à la fin du XX^e^ siècle, à un moment où les héritiers de l'épopée viennoise semblaient atteints d'une sorte de mélancolie, liée à ce que j'ai appelé la société libérale dépressive, une société où les traitements de l'âme s'en remettent à la pharmacologie plutôt qu'à la difficile immersion dans l'inconscient.

Buenos Aires, ce n'est rien d'autre que la nouvelle Vienne, la nouvelle Athènes, la nouvelle Jérusalem rêvée par l'Occident freudien, et cela n'est vrai que parce que en Argentine, avec comme tête de pont Buenos Aires, la psychanalyse, c'est d'abord et toujours l'Europe, une Europe illimitée, démultipliée, sans frontières.

D'où une situation très particulière qui donna une belle vivacité à cette étrange académie d'intellectuels *portenõs* si différents les uns des autres mais unis par un exil commun, par des passions violentes à la manière des anciennes dynasties héroïques. Ils furent les fondateurs de l'école argentine de psychanalyse, et leurs héritiers émigrèrent ensuite en Europe et partout dans le monde pour former une diaspora, comme l'avaient fait avant eux les pionniers européens forcés à l'exil par le fascisme. Mais plutôt que de reproduire la hiérarchie des instituts européens et nord-américains, où dominait la relation maître/élève, ils formèrent plutôt une « République des Égaux », toujours exilés ou héritiers d'exilés, et ils pensèrent sérieusement à accueillir Freud sur leur continent quand il fut contraint de quitter Vienne. Ils s'appelaient Enrique Pichon Rivière, Marie Langer, Ángel Garma, Arminda Aberastury… J'ai rencontré leurs héritiers et je leur ai consacré de longues entrées dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*.

En Argentine, la psychanalyse est donc un flux migratoire. Et de même que quand un Européen urbanisé arrive à Buenos Aires, il éprouve un sentiment de déjà-vu, ou d'inquiétante étrangeté – ayant l'impression de se retrouver dans une ville qu'il connaît déjà, Barcelone ou Madrid –, de même quand il rencontre un psychanalyste argentin, il a en face de lui, non seulement son semblable, mais une image curieusement inversée de lui-même. Dans cette torsion, dans cette figure topologique, qui aurait fasciné Lacan, s'il avait eu

l'occasion de se rendre à Buenos Aires aussi souvent qu'il se rendait à Rome, tout se passe comme dans un récit de Jorge Luis Borges, comme dans un cosmos cosmopolite à la Borges. Les mots sont les mêmes, les références sont les mêmes, les hommes et les femmes sont les mêmes. Quant à la ville, elle ressemble à une tour de Babel – cité virtuelle par excellence – qui contient tous les possibles, tant et si bien que le moi ne sait plus s'il existe, s'il rêve ou s'il est rêvé.

À partir de 1930, l'Argentine subit le contrecoup des événements européens. La classe politique fut divisée entre partisans et adversaires du fascisme, tandis que dans les débats intellectuels, freudisme et marxisme devinrent les deux doctrines d'un rêve de liberté. Dans cette société construite en miroir de l'Europe et où désormais les enfants d'immigrés accédaient au pouvoir, la psychanalyse semblait devoir être en mesure de donner à chaque sujet une connaissance de soi, un accès à des racines, fussent-elles imaginaires. En ce sens, elle fut moins une médecine de la normalisation, réservée à de véritables malades, qu'une expérience de soi au service d'une utopie communautaire, désenclavée pourtant de tout projet communautariste. Et parce qu'elle ne demeura pas, comme aux États-Unis, la chasse gardée d'une médecine psychiatrique attachée à un idéal hygiéniste de nature puritaine, elle ne fut jamais réduite à un simple traitement psychique pour névrosés. Autrement dit, elle mit en jeu une éthique du désir plutôt qu'un individualisme de la jouissance ou du besoin.

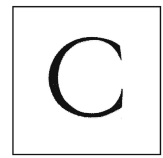
D'où son succès, unique au monde, auprès des classes moyennes urbanisées. D'où aussi son extraordinaire liberté, sa distance à l'égard des dogmes, ou, au contraire, sa fascination exacerbée pour un dogmatisme baroque teinté de dérision. Buenos Aires est la seule ville au monde où j'ai rencontré une vraie secte psychanalytique dont la prêtresse, initiée au chamanisme en Afrique, vénérait les nœuds borroméens (ou figures topologiques faites de trois anneaux) de Lacan à la manière de symboles alchimiques.

Mais surtout, et de façon plus sérieuse, Buenos Aires fut, parmi tous les lieux d'implantation du freudisme, la seule ville au monde où l'on inventa une expression spécifique pour désigner la cure, une définition qui semblait exclure le transfert : on dit s'analyser et non pas faire une analyse, ou suivre une analyse, ou entrer en analyse. En outre – et ce ne fut jamais une mode –, l'amour de la psychanalyse y fut toujours intense. Au point que chaque sujet urbanisé de ce monde

cosmopolite semble avoir ressenti, durant des décennies – malgré les crises économiques et les horreurs d'une des dictatures les plus sanglantes du continent –, le désir de ne jamais quitter le divan, et donc de s'analyser plusieurs fois au cours de la vie, par « tranches » successives, tantôt pour aller à la rencontre des multiples facettes de son moi éclaté, tantôt pour expérimenter différentes techniques dans la recherche d'un inconscient sans cesse introuvable et toujours refoulé : une analyse kleinienne, une autre freudienne, une troisième lacanienne, etc.

Si j'ai croisé à Buenos Aires toutes les modalités de la culture freudienne, je n'ai guère rencontré de psychanalystes qui sachent réellement danser le tango argentin. Jusqu'à aujourd'hui en tout cas. Et peu d'intellectuels. Comme si, dans cette pensée, ce chant, cette danse, nés dans les abattoirs du Sud, entre gens de couteaux et lupanars – dans cette pensée triste qui se danse, et dans ce chant qui chante ce qui est à jamais perdu –, venait se condenser l'expression la plus vive d'une autre culture, une culture populaire issue pourtant, elle aussi, d'un mélange migratoire, mais d'où est exclue toute forme de quête rationnelle de soi. Dans ce monde-là règne l'envers de la psychanalyse : la bravade virile, la complaisance au désespoir. Un monde que sans doute les Argentins urbanisés que j'ai croisés préfèrent renvoyer aux marges de leur histoire, ou encore à une histoire dont l'Europe leur avait elle-même renvoyé, par son culte du tango mondain, une image difficile à assimiler.

Voir : Auto-analyse. Berlin. Budapest. Désir. Divan. Femmes. Folie. Guerre. Jésuites. Londres. Paris. Terre promise. Villes. Villes brésiliennes.



Célébrité

Rich and famous

Freud aimait les célébrités, et ce n'est pas un hasard si la psychanalyse transforme l'intimité de chaque sujet en une histoire de généalogie royale. Mieux vaut être Œdipe ou Hamlet qu'un malheureux patient dont on observe le comportement. Mais Freud n'imaginait pas qu'un jour ce qu'il avait valorisé se retournerait en son contraire. La société démocratique moderne a dévoré la psychanalyse. Elle transforme des personnages insignifiants en idoles célébrées, haïes ou méprisées pour leurs postures sexuelles, leurs affects ou l'étalage de leurs sentiments. Elle célèbre la célébrité au détriment de la renommée, du talent, de la valeur, du courage. Elle se nourrit de l'intime, du sexe et du néant érigé en religion.

En bref, ce qui est arrivé de pire à la psychanalyse, à la fin du XX^e^ siècle, c'est d'être devenue l'instrument d'une psychologisation de l'existence et de la politique. Télé-réalité, culte de l'autofiction littéraire, exhibitions de l'âme et du sexe, confessions des grands de ce monde – les Windsor, ou encore les Grimaldi, Monica Lewinsky, etc. –, chaque histoire célèbre des célébrités, mobilise des lanceurs d'alertes ou des cellules psychologiques. Alerte permanente et dictature de la transparence : il s'agit toujours de recueillir l'effroi, la peur, l'angoisse. Dès qu'un problème se pose, n'importe lequel, les médias se tournent vers des « psys » plus ou moins célèbres – psychiatres, psychologues, psychanalystes – afin de solliciter une expertise. Les « psys » : horrible mot. Jamais le vocabulaire de la psychanalyse n'a été autant utilisé pour alimenter les rumeurs ou, plus sérieusement, pour décrire les pathologies réelles des élus de la République. En France notamment,

depuis l'élection présidentielle de 2007, Nicolas Sarkozy a été la cible les journalistes qui n'ont pas cessé de « psychanalyser », à coups de diagnostics foudroyants, ses manies, ses phobies, ses colères, ses tics, ses pulsions, ses discours outranciers ou insultants.

La famille Le Pen, prototype d'une structure népotique du pouvoir, a fait l'objet de multiples interprétations « œdipiennes » : meurtre d'un patriarche paranoïaque par une fille carnassière, rivalité féroce de la nièce envers la tante ou des sœurs entre elles : « Sur le divan, l'inconscient de Marion Maréchal-Le Pen aurait de quoi être bavard. Il raconterait sans doute qu'il avait besoin d'une idéologie rigide pour se faire un chemin dans cette famille totalement foutraque, structurée par les ruptures et la violence, terreau de passions pour les têtes coupées » (Marion Van Renterghem, *Vanity Fair*, avril 2017).

Plus aucune célébrité de la vie politique ne saurait échapper désormais au discours psychanalytique. Peut-être est-ce l'expression d'un rejet, de la part de la société civile, de laisser le pouvoir à des élus incapables de maîtriser leurs pulsions et leurs vices ? Mais cela signifie aussi que l'identification émotionnelle à des chefs charismatiques est devenue plus importante que la confiance rationnelle accordée à des institutions représentatives, ce qui est toujours dangereux pour la démocratie.

Je me souviens qu'au moment de l'arrestation à New York de Dominique Strauss-Kahn en mai 2011, un hebdomadaire m'a appelée vers 7 heures du matin pour me poser à brûle-pourpoint la grande question du jour : « Est-il pervers ? » J'avais déjà une longue habitude de ce genre d'interrogation. Je ne me suis pas contentée de refuser, j'ai essayé d'expliquer au journaliste qu'une telle demande, adressée à un supposé expert, n'avait aucun sens et qu'elle contribuait tout autant à ridiculiser les médias qu'à effacer l'histoire d'un sujet au profit d'un seul acte sexuel dont personne ne connaissait encore le contenu. Peine perdue. Quelques jours plus tard, un grand quotidien du matin publiait une vingtaine de diagnostics. Tous se réclamaient de la « science du psychique », mais pas un seul n'était identique à l'autre.

Depuis cette date, l'homme célèbre, promis à un beau destin politique, est devenu, pour son activité sexuelle, le cas clinique le plus commenté de la planète : films, thèses universitaires, romans, témoignages, études psychanalytiques.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Bonheur. Désir. Femmes. Hollywood. New York. Présidents américains. Roth, Philip. Séduction. Sexe, genre & transgenres.

Che vuoi ?

Le diable amoureux

Cette formule est utilisée par Lacan en 1966 pour définir la logique du désir (ou graphes du désir) : Que me veut-il ? Que veux-tu (*Che vuoi* ?) ? Elle est tirée du *Diable amoureux*, roman libertin de Jacques Cazotte, publié en 1772. Alvare convoque le diable qui lui apparaît d'abord sous les traits d'un horrible dromadaire puis d'une séduisante jeune femme, Biondetta. Tous deux participent à une noce et se retrouvent dans la même chambre. Biondetta jette le masque et se transforme en Belzébuth, hydre effrayante à plusieurs têtes. « *Che vuoi ?* » dit le dromadaire à Alvare qui lui retourne la question : « Beaucoup de Français qui ne s'en vantent pas sont allés dans des grottes, y ont trouvé de vilaines bêtes qui leur criaient *che vuoi* et qui, sur leur réponse, leur présentaient un petit animal de treize à quatorze ans […] » Ayant repris le visage du diable, Biondetta « articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *che vuoi* qui m'avait tant épouvanté dans la grotte ». À l'interrogation du démon répond celle d'Alvare. Tel est, selon Lacan, le jeu du désir.

Hostile aux Lumières, considérant la révolution comme l'incarnation de Satan, Cazotte fut soupçonné de comploter avec les royalistes et mourut sur l'échafaud le 25 septembre 1792.

De nombreux psychanalystes lacaniens se servent du *Che vuoi* comme d'un mot de passe. Aussi sert-il de thème à des colloques ou de titre à des revues.

Voir : Cuernavaca. Désir. *Deuxième Sexe* (*Le*). Fantasme. Femmes. Hypnose. Jésuites. *Origine du monde* (*L'*). Psyché. *Schibboleth*.

Conscience de Zeno (*La*)

Mourir dans l'état précis où on est né

L'importance de ce roman d'Italo Svevo publié en 1923 est liée aussi bien aux débuts de l'implantation de la psychanalyse en Italie qu'à la situation géographique de Trieste, ville portuaire et baroque, voie de passage entre la Mitteleuropa et la péninsule Italienne. Au début XIX^e^ siècle, celle-ci fait partie de l'Empire austro-hongrois (Maurizio Serra, *Italo Svevo ou l'Antivie,* 2013).

En octobre 1908, Freud voit arriver à Vienne un jeune étudiant en médecine, Edoardo Weiss, fils d'un industriel juif de Bohême, qui lui voue une solide admiration depuis qu'il a lu *L'Interprétation du rêve* : « Lorsque je me préparai à partir, dira-t-il à Kurt Eissler, Freud me demanda pourquoi j'étais si pressé. Je me dis alors qu'il était heureux de rencontrer quelqu'un qui venait de Trieste. Dans le passé, il avait lui-même, comme on sait, séjourné dans la cité julienne. Il aimait l'Italie et s'était réjoui à l'idée que quelqu'un en provenance de Trieste fût intéressé par ses travaux. J'avais alors 19 ans. La visite finie, je lui demandai combien je lui devais pour la consultation et d'une manière charmante, il me répondit qu'il n'acceptait rien d'un collègue. »

Freud ne veut pas conduire l'analyse de celui qui va devenir l'introducteur de sa doctrine en Italie et l'un de ses meilleurs disciples. Aussi l'envoie-t-il se former sur le divan de Paul Federn, qui deviendra son maître et son ami jusque dans l'exil américain.

Très semblables aux Viennois de la Belle Époque, les intellectuels triestins se veulent « irrédentistes », revendiquant non seulement leur identité italienne, mais aussi un profond attachement à cette culture européenne qui les rend sensibles à tous les grands mouvements de l'avant-garde littéraire et artistique. Quant aux intellectuels juifs déjudaïsés et issus de la bourgeoisie commerçante – riche ou

désargentée –, ils aspirent à une émancipation identique à celle des Viennois, tout en déployant une critique féroce et mélancolique de la monarchie des Habsbourg. En bref, ils se sentent plus italiens qu'autrichiens, plus juifs qu'italiens, et assez tourmentés par les névroses familiales pour être attirés par l'idée d'explorer leur subjectivité.

Au moment où Weiss s'engage dans la cause de la psychanalyse, Italo Svevo, de son vrai nom Ettore Schmitz, s'intéresse, lui aussi, à l'œuvre freudienne. Il a épousé sa cousine Livia Veneziani, dont les parents fortunés se sont convertis au catholicisme et dont le frère, Bruno Veneziani, homosexuel, tabagique et toxicomane, est un ami de jeunesse de Weiss. Olga Veneziani, la mère de Livia et de Bruno, semble sortir tout droit d'un récit de cas. Frénétique, haïssant son gendre, souffrant des frasques d'un mari qui la trompe, elle s'est éprise de son unique fils au point de vouloir faire de lui un génie. Sur le conseil de Weiss et de sa mère, Veneziani consulte plusieurs psychanalystes. Puis, entre 1912 et 1914, il s'étend par intermittence sur le divan de Freud, qui met beaucoup de temps à s'apercevoir qu'aucun traitement ne viendra jamais à bout de telles pathologies si fortement désirées par le patient. Le 31 octobre 1914, exaspéré, il affirme qu'il n'y a rien à faire avec ce « mauvais sujet ».

Frappé par l'échec radical du traitement de son beau-frère, Svevo en conçoit une vive amertume et acquiert la conviction que la cure psychanalytique est dangereuse : inutile, dira-t-il, de vouloir expliquer ce qu'est un homme. Seul le roman vécu comme une auto-analyse permet, selon lui, de ne pas « soigner la vie », sachant que celle-ci est en soi une maladie mortelle (E. Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre,* 2014*)*. Sous les apparences de la plus grande normalité dans sa vie professionnelle d'homme d'affaires dirigeant l'entreprise de ses beaux-parents, Svevo souffre, dans sa vie privée, de fantasmes sexuels et homicides. Il rêve de dévorer sa femme par morceaux en commençant par ses bottines.

S'appuyant sur l'histoire de l'errance de son beau-frère, qui lui évite l'expérience du divan, alors même qu'il rêve d'être analysé par Freud, Svevo invente avec *La Conscience de Zeno* (1923) l'un des personnages les plus fascinants de la littérature du XX^{e} siècle : un antihéros moderne, tourmenté par son inconsistance, sa mélancolie, sa tabagie et les absurdités d'une vie vouée à l'échec. En bref, Svevo est

le premier écrivain de sa génération à créer de toutes pièces un patient freudien du premier quart du XX^e^ siècle, malade chronique, confronté à un psychanalyste impuissant et vengeur – le docteur S. –, hanté par la mort du père et la puissance des femmes, rivalisant avec un alter ego suicidaire et rêvant enfin d'une grandiose catastrophe qui ferait exploser la planète : « Un homme, écrit-il […] un peu plus malade que les autres, dérobera cet explosif et s'enfoncera au centre de la Terre afin de le placer là où son effet pourra être le plus fort. Il y aura une détonation énorme que nul n'entendra, et la Terre, revenue à l'état de nébuleuse, continuera sa course dans les cieux, débarrassées de parasites et de maladies. »

Ce roman se présente comme l'autobiographie d'un riche commerçant triestin, écrite à la demande de son psychanalyste. Le lecteur a ainsi devant lui un acte thérapeutique. Aussi occupe-t-il la place d'un analyste confronté à la nécessité de décrypter un texte qui, sous couvert d'objectivité, est une autodéfense. Zeno Cosini livre un récit fragmentaire, qui oscille entre deux époques, celle de l'écriture, autour de 1914-1916, alors que Zeno approche de la soixantaine, et le passé des événements racontés, environ vingt-cinq ans plus tôt. Zeno évoque, à première vue, les grandes étapes d'une vie qu'on pourrait qualifier d'ordinaire : des fiançailles, un mariage, une liaison extraconjugale, des débuts en affaires. Toutefois, il met en œuvre une stratégie ironique, où la dissimulation devient la structure profonde du roman.

Le récit se révèle trompeur : si on suit Zeno, sa vie apparaît, dans un premier temps, comme une suite d'échecs ou, pour le moins, d'entreprises inabouties. Zeno ne finit pas ses études, souffre par intermittences d'une douleur lancinante, d'origine inconnue, qui le fait boiter, n'épouse pas la femme qu'il aime mais sa sœur, ne parvient pas à s'arrêter de fumer, n'a pas vraiment d'activité professionnelle car son beau-père le place sous la tutelle d'un homme de confiance, autant d'insuccès qui font du récit l'exposé presque clinique d'une névrose (Anne-Rachel Hermetet, « Italo Svevo et la conscience moderne », *Études,* 2011).

Ce roman psychanalytique, reconnu comme une œuvre fondatrice et traduit dans le monde entier, n'eut guère d'écho chez les psychanalystes. Freud n'eut même pas l'idée de le lire tant la littérature de son temps le laissait indifférent, et plus encore quand

elle s'inspirait de sa doctrine. Quant à Weiss, il refusa de donner un compte rendu de l'ouvrage, malgré la demande de l'écrivain. Pire encore, trente ans après la mort de celui-ci, il continuait à affirmer que le roman ne reflétait en rien la méthode psychanalytique et que lui-même ne ressemblait pas au docteur S. Une fois encore, comme la plupart des psychanalystes, il cherchait dans les œuvres littéraires le reflet de la doctrine freudienne, sans accorder la moindre importance à la manière dont celle-ci avait contribué à un renouveau de la littérature.

Voir : Angoisse. Argent. Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. Divan. Famille. Fantasme. Folie. Green, Julien. Roman familial. Rome. Roth, Philip. Vienne. Villes. Vinci, Léonard (de). *W ou le Souvenir d'enfance*. Washington.

Cronenberg, David

Sabina Spielrein, Freud et Jung

J'ai beaucoup aimé le film du cinéaste canadien David Cronenberg, *A Dangerous Method* (2011), qui relate un épisode crucial de l'histoire de la psychanalyse à travers le destin de trois de ses acteurs majeurs : Freud, Carl Gustav Jung, Sabina Spielrein. Cronenberg s'est pourtant appuyé sur un ouvrage d'un essayiste américain, John Kerr, qui a été ensuite utilisé par Frederick Crews, violemment hostile à Freud et à Jung. Le film, très différent du livre, est statique, cérébral, figé comme dans un rêve, et l'on ne peut s'empêcher de songer à une longue scène proustienne réinventée par le pinceau de Francis Bacon. Fort bien servi par son scénariste, Christopher Hampton, auteur d'une pièce de théâtre sur le sujet, Cronenberg rend un hommage vibrant à l'Europe de la Belle Époque. Entre 1904 et 1913, l'aristocratie au déclin vivait une vie bourgeoise et mélancolique en préférant la quête de soi au pouvoir politique. Moment unique de décadence et de beauté, de passion et de frustration qui se transformera en un cauchemar sanglant.

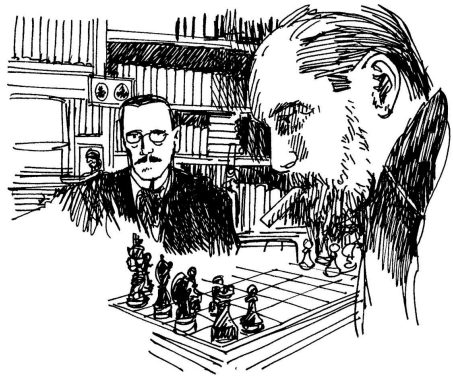
Dirigés de main de maître, les trois principaux comédiens Michael

Fassbender (Jung), Viggo Mortensen (Freud) et Keira Knightley (Sabina) jouent à contre-emploi de ce qu'ils sont, comme si le cinéaste avait voulu les contraindre à se tenir au plus près d'un conflit qui les mènera chacun à une rupture tragique. D'où un certain académisme dans la manière de présenter ce monde en errance dans lequel les hommes ressemblent à leurs pères qu'ils détestent, tandis que les femmes imitent leurs mères déjà haïes pour les avoir frustrées. La présence fugitive d'Otto Gross (Vincent Cassel) rappelle combien folie, psychiatrie et psychanalyse se nourrissaient d'une même trame narrative, d'un même langage.

Cronenberg saisit ce moment particulier de l'histoire de la psychanalyse où se mêlent, en une intimité commune, la cure et la relation charnelle sans que l'on sache encore comment manier les règles du transfert. En 1904, Jung accueille à la clinique du Burghölzli près de Zurich une jeune fille folle, Sabina Spielrein, issue d'une famille de la bourgeoisie russe. Il la guérit tout en devenant son amant et son thérapeute. Il raconte cette histoire à Freud qui met fin à la cure tandis que lui-même se sépare de son disciple favori dans des conditions dramatiques.

En ce temps-là, avant la Première Guerre mondiale, seuls des êtres aisés avaient les moyens d'interroger leurs peurs et de laisser parler leur inconscient. Qu'ils fussent anarchistes et toxicomanes comme le psychiatre Otto Gross, déguisé ici par Cronenberg en démon tentateur de Jung, ou conservateurs ou encore progressistes ou puritains, ils appartenaient à la même élite intellectuelle, et le film en est le reflet : vêtements somptueux, baisemains, élégance des corps vêtus ou dénudés, splendeur des palaces et des luxueuses cliniques, villes imprégnées d'une culture ancestrale, de Zurich à Berlin et de Vienne à Saint-Pétersbourg. Au point que l'on a l'impression de naviguer en permanence sur un paquebot aux allures de *Titanic* où se croisent des êtres ravagés par leurs névroses, inaptes à entrer dans une vie qui ne serait pas celle d'un rêve.

Tel est bien l'univers filmé par Cronenberg qui aime d'autant plus la détresse de Jung qu'il se passionne pour le génie indomptable de Freud. Voilà donc un cinéaste freudien qui sait parler du jeune Jung, fougueux et désarmé face à l'intransigeance du maître viennois, sûr de lui, convaincu de la justesse de sa doctrine tout autant que de la haine qu'elle suscite : une haine antijuive.



Cronenberg reprend à son compte sans le savoir le mythe lacanien de la « peste » en filmant Freud et Jung de dos, lors de leur arrivée à New York en 1909, face à la presqu'île de Manhattan qui semble sortir tout droit d'un film expressionniste. Spectre de l'Amérique ou fantôme d'une Europe dont on projette les fantasmes en espérant un bonheur à venir ?

Maltraitée dans son enfance, Sabina Spielrein est écoutée par Jung avant de devenir elle-même psychiatre et l'une des fondatrices du mouvement freudien en Russie. Protestant et coupable du désir que suscite en lui Sabina, Jung ne parvient ni à devenir le dauphin non-juif rêvé par Freud pour diriger le mouvement psychanalytique, ni à aimer vraiment Sabina qui lui échappera pour avoir été mieux comprise par Freud. En un geste ultime, elle tentera de réconcilier les deux hommes : son amant qui l'a guérie et son maître qui a su l'accueillir comme disciple.

Si Jung transgresse les règles de la cure, sous le regard lucide et désespéré de sa femme Emma qui le voudrait plus freudien, et tout en considérant que la sexualité n'est pas la cause unique des névroses, Freud, obsédé par les causes sexuelles, et furieusement matérialiste, est aussi celui qui résiste au sexe pour en parler et le théoriser. Seule la science est à ses yeux une véritable Terre promise capable d'éloigner la psychanalyse de la marée noire de l'obscurantisme.

Voir : Animaux. Apocryphes & rumeurs. Berlin. Divan. Femmes. Guerre. Hollywood. Hypnose. Monroe, Marilyn. New York. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Saint-Pétersbourg. Séduction. Terre promise. Vienne. Worcester. Zurich.

Cuernavaca

Le diable sur la croix

En 1960 se produisit un événement sans précédent dans l'histoire mouvementée des relations entre l'Église catholique et la psychanalyse. À cette époque, un vaste mouvement de discernement des vocations avait été lancé par les autorités du Vatican soucieuses de mieux connaître les pratiques sexuelles des prêtres et d'éviter le recrutement de pervers et de pédophiles. C'est ainsi que dans le monastère bénédictin Sainte-Marie de la Résurrection, situé à Cuernavaca, à 70 kilomètres de Mexico, un prieur d'origine belge, le père Grégoire Lemercier, proche de l'évêque Sergio Méndez Arceo, théologien de la libération, décida de faire une analyse. Dans la nuit du 4 octobre 1960, alors qu'il était étendu, il eut une sorte d'hallucination : plusieurs visages lui apparurent et il crut que Dieu lui parlait. Sur le conseil de son ami Santiago Ramirez, fondateur de la psychanalyse au Mexique, il consulta Gustavo Quevedo, clinicien hors pair, qui s'aperçut, au bout de quelque temps, que Lemercier avait un cancer de l'œil. Cela expliquait en partie ses troubles de la vue. Devenu borgne après une opération réussie, Lemercier proposa à ses moines de faire l'expérience d'une thérapie de groupe conduite par deux praticiens : Quevedo et Frida Zmud, formée dans le sérail des théories kleiniennes (Juan Alberto Litmanovich, *Un monasterio en psicoanálisis*, 2015).

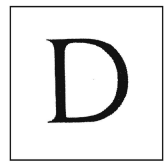
Lemercier était d'autant plus convaincu de la nécessité pour les prêtres d'interroger leur sexualité qu'il avait été confronté, comme Méndez Arceo, aux exactions d'une des figures les plus emblématiques des Légionnaires du Christ, escroc et pédophile, le père Marcial Maciel Degollado. Celui-ci avait violé plusieurs dizaines d'enfants et d'adolescents et continuait à être en partie protégé par le Vatican malgré les témoignages de ses victimes.

Soixante moines acceptèrent l'expérience proposée par Lemercier qui se demandait, comme de nombreux religieux dans le monde, quelles seraient les conséquences d'une exploration de soi sur la foi, d'une part, sur les vœux de chasteté, de l'autre. Comme j'ai eu l'occasion de le constater en interrogeant des prêtres français, la cure

analytique détruit rarement la « vraie foi » mais elle conduit soit à un abandon de la chasteté, soit à une sublimation de la libido. L'expérience de Cuernavaca devint d'autant plus célèbre qu'elle coïncidait avec le déroulement du concile Vatican II.

Toujours est-il qu'elle fut condamnée par la Congrégation du Saint-Office. Lemercier et quarante moines se défroquèrent pour se marier ou avoir des relations sexuelles. En 1973, Paul VI adopta à l'égard du freudisme une position de neutralité hostile qui sera désormais le credo d'une Église respectueuse de la laïcisation du savoir, ce qui contrastait avec les années 1930 durant lesquelles l'Église catholique avait dénoncé le freudisme et le marxisme comme des théories diaboliques responsables d'une destruction de la famille chrétienne.

Voir : Amour. Beyrouth. *Che Vuoi ?*. Éros. Jésuites. Livres. Mexico. Rome. Séduction. Villes brésiliennes.



Déconstruction

Spectre de Freud

Emprunté à l'architecture, le terme « déconstruction » signifie déposition ou décomposition d'une structure. Il a été utilisé par Jacques Derrida en 1967 et il est désormais employé dans tous les domaines du savoir et de la politique. Le mot a fait fortune. Dans sa définition première, il renvoie à un travail de la pensée inconsciente (« ça se déconstruit ») qui consiste à défaire sans jamais le détruire un système de pensée hégémonique ou dominant.

C'est dans un texte intitulé « Fidélité à plus d'un : mériter d'hériter où la généalogie fait défaut » (1998, colloque organisé à Rabat par Fethi Benslama) que l'on repère sans doute le mieux la manière dont Derrida se situe dans l'héritage qui est le sien au cœur d'une généalogie politique et philosophique. D'emblée, il prétend occuper une position dite « intenable », de « l'entre-deux », c'est-à-dire d'un « citoyen du monde », Juif français excentré de son origine, mais portant dans sa généalogie les « restes » de son pays natal autrefois colonisé : l'Algérie.

Nul n'est contraint, dit-il en substance, d'accepter la totalité d'un héritage, et nul n'est obligé de se laisser prendre dans le filet d'une ethnie, d'une religion, d'une culture, d'un nationalisme, d'un idiome, d'un colonialisme. En conséquence, la meilleure façon de rester fidèle à une généalogie, c'est encore de lui être infidèle, de la prendre en défaut, sans pour autant la renier : ni aliénation identitaire, ni victimologie. Ainsi la véritable liberté consiste-t-elle à refuser le dogme d'une appartenance au nom d'une reconnaissance des forces de l'inconscient présentes dans la singularité de chaque destin. J'ai

adopté cette devise qui colle parfaitement à l'éthique de l'historien : être fidèle, c'est être infidèle.

Derrida est un freudien conséquent, un héritier fidèle et infidèle de Freud. On peut voir dans son freudisme la marque de ce décentrement, de cette déconstruction qui le mène toujours à s'intéresser aux marges d'une pensée, à ses bords, à son littoral et, en un mot, à sa part d'irrationnel, à ce qui lui échappe.

Derrida n'a pas cessé de questionner ce qui, dans la pensée de Freud, fait problème : la télépathie, la question de la trace archaïque, celle de la judéité, et enfin la partie la plus spéculative de cette œuvre : la pulsion de mort. Il s'interrogeait volontiers sur « ce goût de mort en poste restante » qui le poussait à rôder sans fin en compagnie de quelques autres dans les parages de la réflexion freudienne sur la pulsion de mort (*Résistances de la psychanalyse,* 1996). Derrida a été habité par le spectre de Freud, lequel, à son évocation, devient multiple. Au point que l'on peut dire qu'il y a chez lui la permanence d'un rappel à l'ordre. Chaque fois que l'on commence à faire comme si la psychanalyse n'avait rien apporté, Derrida ramène à ce qu'elle a d'essentiel : une certaine façon de cerner l'inconscient. Tout discours sur la raison, affirme-t-il, doit prendre en compte « cette nuit de l'inconscient » dont Freud a ouvert la voie.

Je dirais volontiers que ce que je dois à Derrida, outre l'idée de l'infidélité fidèle, c'est d'avoir mis en scène, dans le monde antifreudien de la fin du XX^e^ siècle, le spectre de Freud. Malgré la force de toutes les tentatives d'abolition de l'idée freudienne d'inconscient, Freud est toujours là quand on ne l'attend pas.

Voir : Argent. Budapest. Descartes, René. Désir. Femmes. Folie. Francfort. Hamlet blanc, Hamlet noir. *Lettre volée (La)*. New York. Œdipe. Paris. Psyché. Résistance. Sexe, genre & transgenres. Terre promise.

Dernier Indien (Le)

La route de notre avenir nous conduit vers le passé

Dans *De la démocratie en Amérique* (1835), Alexis de Tocqueville compare les Indiens du Nouveau Monde aux Germains de l'ancienne hiérarchie féodale, attachés aux valeurs viriles de leurs ancêtres et incapables de s'adapter à la nouvelle société industrielle. En rendant visite à de nombreuses tribus, il comprend que la déchéance des dernières grandes nations indiennes est aussi inéluctable que celle de l'aristocratie française à la veille de la Révolution. Les Indiens d'Amérique connurent leurs dernières heures de gloire à la fin du XIX^e^ siècle avant d'être sauvagement massacrés à la mitraillette quelques années plus tard, puis condamnés à une lente agonie avant d'être définitivement parqués dans des réserves.

C'est alors que le grand anthropologue Alfred Kroeber, né en 1876 et élève de Franz Boas, créa à l'université de Berkeley un département d'anthropologie qui servira de modèle dans le monde entier à tous les chercheurs soucieux d'étudier la vie et la pensée des peuples autochtones, et à recueillir les traces d'un passé englouti.

En 1911, il fit une rencontre qui allait bouleverser son existence. Près d'Oroville, un homme affamé surgit un jour de la montagne après avoir perdu les membres de sa famille lors d'une expédition meurtrière menée par des hommes blancs. Il était le dernier Indien d'Amérique à avoir vécu depuis sa naissance (vers 1865) sans le moindre contact avec le monde moderne. Hébergé à l'université de Berkeley, il devint l'ami de Kroeber et de son équipe et reçut le nom de Ishi. Il travailla avec le linguiste Edward Sapir qui déchiffra son dialecte. Il conserva toujours un regard emprunt de tristesse et refusa obstinément de devenir un Indien des temps modernes.

Kroeber et son équipe le conduisirent dans le Chaparral afin qu'il retrouvât son milieu d'origine. Ishi devint alors le maître des hommes de science qui apprirent de lui les mœurs et les coutumes des anciens Yahi. Il leur enseigna les vertus des plantes médicinales et l'art de fabriquer des flèches et des harpons. De retour à Berkeley, il contracta la tuberculose. Kroeber était alors parti pour l'Europe. Apprenant que la fin de Ishi était proche, et redoutant que son corps fût livré à l'autopsie, il recommanda à son assistant de respecter le rite funéraire yahi. L'indien ne devait aborder le royaume des morts qu'après avoir été entièrement incinéré. Mais quand il apprit que le corps de Ishi avait été découpé, au nom de la science, et son crâne conservé au musée avant l'incinération, il cessa pour toujours de prononcer le nom

de son cher Indien. Il traversa un grave épisode mélancolique, entra en analyse à New York avec Gregory Stragnell qui s'intéressait tout particulièrement aux mythes et au folklore de l'Europe de l'Est. De retour à San Francisco, Kroeber pratiqua lui-même la psychanalyse, devenant ainsi le premier freudien de la côte ouest.

J'ai toujours été touchée par l'histoire de ce dernier Indien, comme je l'étais dans mon enfance – et encore aujourd'hui – par la figure hollywoodienne de l'Indien guerrier qui continue de hanter la mémoire de l'Amérique. Et j'ai toujours pensé que si les studios de la côte ouest avaient fait revivre le passé des nations indiennes pour mieux l'exorciser, l'anthropologie s'était vouée, avec les moyens de la science, à une tâche identique. Kroeber et bien d'autres furent ainsi la conscience humaniste d'une Amérique meurtrière. Et de même, l'anthropologie française contribua, elle aussi, depuis le réseau du musée de l'Homme tombé sous les balles des nazis, à réparer les crimes du colonialisme.

Quand je regarde la photographie de Kroeber et de Ishi, unis dans une même pose, l'un portant la barbe et le col monté, l'autre au visage glabre et à la cravate en tire-bouchon, je me dis que j'aurais bien aimé connaître celui qui avait connu le dernier Indien avant d'être le premier freudien de Californie.

Voir : Bardamu, Ferdinand. Hamlet blanc, Hamlet noir. Hollywood. New York. Psychiatrie. Topeka. Villes brésiliennes.

Descartes, René

Je rêve donc je pense

Durant la nuit de la Saint-Martin, du 10 au 11 novembre 1619, Descartes, âgé de 23 ans, dort dans une auberge située au cœur d'un village de Souabe. Il vient de terminer de brillantes études chez les Jésuites et songe à la manière de rédiger un traité sur la nature mathématique du monde. Selon Adrien Baillet, son biographe (*La Vie de Monsieur Descartes,* 1691), qui s'appuie sur *Les Olympiques* (petit cahier manuscrit, 1619), Descartes fait trois rêves au cours desquels il a des visions, tels des vestiges tracés par Dieu ou par le mauvais génie (le diable). Le premier vient « d'en bas », les deux autres « d'en haut ».

Dans le premier rêve, Descartes croise des fantômes (ou fantasmes) qui l'épouvantent. Comme il peine à marcher et sent une grande faiblesse dans le côté droit, il se renverse sur le côté gauche. Il aperçoit un collège, y entre et croise un passant qu'il ne salue pas. Il tâche alors de gagner l'église pour y prier. Mais un vent violent le plaque contre le mur. Il s'étonne de voir ceux qui l'entourent droits et fermes sur leurs pieds puis s'entretient avec un homme qui l'appelle par son nom et lui dit qu'il souhaite apporter quelque chose à Monsieur N. Le rêveur (Descartes) imagine qu'il s'agit d'un melon. Il se réveille puis se tourne sur son côté droit pour dormir à nouveau.

Dans le deuxième rêve, il aperçoit des étincelles de feu répandues dans sa chambre. Dans le troisième, plus complexe, il se trouve à sa table de travail face à un *Dictionnaire.* Voulant s'en emparer, il saisit un autre livre, le *Corpus Poetarum*, dont le contenu lui est familier depuis l'enfance. Il l'ouvre et cherche le vers qu'il connaît bien : *Quod vitae sectabor iter ?* (« Quel chemin suivrai-je dans la vie ? »). Apparaît alors un inconnu avec lequel il évoque une Idylle concernant le oui et le non de Pythagore sur l'ambiguïté de la vie, à partir des mots les plus brefs de la langue, ceux-là mêmes qui exigent le plus de réflexion. Il ne les trouve pas et tombe sur des petits portraits gravés en taille douce. C'est alors que reparaît le *Dictionnaire* à l'autre bout de table auquel il manque des pages. L'inconnu disparaît avec le *Corpus.*

En interprétant ce dernier rêve, Descartes décide de suivre le bon chemin et de consacrer sa vie à cultiver la raison et à avancer dans la

connaissance de la vérité. Autrement dit, dans le premier rêve, il se confronte à ses démons personnels (le mauvais génie, le côté gauche) puis se rétablit pour ensuite régresser avant de comprendre qu'il ne possède pas le savoir absolu et qu'il doit apprendre (le collège) tout en s'inclinant devant Dieu (l'église). Le don du melon est interprété comme le signe d'une fécondité future. Dans le deuxième rêve, surgit une illumination qui annonce l'œuvre à venir, et dans le troisième, Descartes donne sens à sa vie en décidant de se consacrer à la connaissance de la vérité.

À aucun moment il n'interprète ces rêves initiatiques comme des oracles. Il y voit des injonctions issues à la fois de son propre subconscient et d'une « révélation ». Et il constate qu'au moment où il a rêvé, il n'était pas en état d'ivresse. À la fin de l'hiver, il contacte des libraires pour l'impression de son ouvrage.

Ces rêves ont été maintes fois commentés. Ils signifient en tout cas que Descartes, penseur de la raison, se détache de la croyance en une clé des songes et qu'il accorde, tels les savants rêveurs du XX^{e} siècle, une grande importance à son activité onirique dont il fait un élément essentiel de tout acte créateur. Il y a donc, selon lui, une continuité entre le monde du rêve, de la divagation et des fantasmes, et celui de la raison (le Cogito).

C'est bien pour cette raison qu'en 1929, alors qu'il prépare une biographie de Descartes, Maxime Leroy, historien français, s'adresse à Freud pour lui demander son avis sur les rêves du célèbre philosophe. Il s'attend sans doute à une réponse d'envergure. Il devra déchanter.

Dans une lettre d'une belle sobriété, Freud lui répond qu'à la lecture du texte, et en l'absence du rêveur, il lui est difficile d'interpréter des « rêves d'en haut » qui sont de même nature qu'une réflexion à l'état de veille. Et il ajoute que le philosophe interprète lui-même ses rêves et que l'explication qu'il en donne est acceptable. Freud remarque aussi que le « côté gauche » renvoie à une représentation du mal ou du péché et que le vent est une figure du malin génie (« en bas »). Quant au melon, il y voit un contenu sexuel qui pourrait renvoyer à un plaisir solitaire : la masturbation (Maxime Leroy, *Descartes, le philosophe au masque,* 1929).

À l'évidence, Freud ne se risque pas à réinterpréter les rêves de Descartes. Non seulement il respecte l'interprétation que celui-ci en donne, mais il refuse d'aborder ce continent de la philosophie dont il se méfie.

Les héritiers de Freud n'ont guère suivi ce chemin. Nombre d'entre eux se sont livrés à des interprétations aussi sauvages que ridicules. C'est le cas notamment du philosophe dublinois John Oulton Wisdom, adepte d'une formidable langue de bois psychanalytique qui, en 1947, expliquera que, dans le rêve, le corps de Descartes représente son phallus, que son effort pour se tenir debout exprime une volonté de surmonter son impuissance, que le vent est une menace de castration et que le fait de se rendre à l'église signifie un désir de se cacher dans le giron d'une mère protectrice (« *Three Dreams of Descartes* »).

En France, entre 1920 et 1938, le nom de Descartes a été dévoyé par les premiers psychiatres et psychanalystes qui ont cherché à doter le freudisme d'une « identité nationale » afin d'extirper de son corpus toute référence à une imaginaire « mentalité germanique ». Habités par une forte germanophobie et soucieux de combattre les antifreudiens qui traitaient la psychanalyse de « science boche », ils opposèrent un prétendu génie cartésien, source de rationalité, à une imaginaire barbarie allemande chargée d'obscurantisme « teuton ». Et du coup, ils fabriquèrent une chimère : une psychanalyse dite « cartésienne » jugée supérieure à celle dite « dégénérée » du monde germanophone.

C'est contre ce cartésianisme chauvin que, en 1946, Jacques Lacan revendique autrement le nom de Descartes en rattachant le « je pense donc je suis » (*Cogito ergo sum*) du *Discours de la méthode* (1637) à la fondation de la pensée moderne dont Freud serait l'héritier par sa

conception du sujet. Sans le savoir, il se lance dans une extraordinaire controverse qui n'aura jamais de fin.

Pour ce grand retour philosophique à Descartes, il commente la fameuse phrase de la première des *Méditations métaphysiques* (1641*)* qui porte sur la nature de la folie : « Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps soient à moi si ce n'est peut-être que je me compare à certains insensés de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile qu'ils assurent constamment qu'ils sont rois lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'il sont tout nus ou qu'ils s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre ? Mais quoi, ce sont des fous et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples. »

Dans son commentaire, Lacan laisse entendre que la fondation par Descartes de la pensée moderne n'exclut pas le phénomène de la folie. Trois ans plus tard, dans sa conférence de Zurich sur le stade du miroir, il affirme le contraire : la psychanalyse, dit-il, s'oppose radicalement à toute philosophie issue du Cogito. D'un côté donc il revendique le nom de Descartes qui a pensé la folie avec le Cogito, de l'autre il révoque le Cogito tel qu'il est utilisé par les psychologues contre le moi freudien.

L'affaire rebondit en 1961, lorsque dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault prend le parti inverse de celui de Descartes en soulignant qu'il ne cherche pas à faire l'histoire des fous à côté de celle racontée par des gens « raisonnables » – philosophes, aliénistes, psychiatres, etc. – mais qu'il veut plutôt analyser l'histoire du partage incessant entre folie et raison. Et il distingue le rêve de la folie, puisque le rêve, au sens cartésien, fait partie des virtualités du sujet dont les images sensibles deviennent trompeuses sous l'assaut du malin génie. Freud y avait pensé.

Par ce geste, Foucault exclut la folie du Cogito sans faire référence à la position de Lacan. Aussi provoque-t-il une polémique dans le milieu des psychiatres et des psychanalystes qui n'acceptent guère la liquidation de leur savoir et de leurs classifications au profit d'une valorisation du discours de la folie. À cette date, Lacan salue le geste de Foucault sans bien percevoir à quel point la controverse prend la suite de la sienne.

À son tour, Jacques Derrida entre dans la bataille en 1963, lors

d'une conférence intitulée « Cogito et histoire de la folie ». Sans le savoir, il prend le parti de Lacan en refusant à Foucault le droit d'accomplir sur le Cogito un acte d'enfermement asilaire. Là où Foucault fait dire à Descartes qu'un homme ne saurait être fou si le Cogito ne l'est pas, Derrida affirme qu'avec l'acte cartésien, la pensée n'a plus à redouter la folie car le Cogito vaut même si je suis fou. En conséquence, selon Derrida, lecteur de Descartes, la folie est incluse dans le Cogito et sa fissure est interne à la raison.

Cette étonnante controverse, qui fait suite au refus de Freud d'interpréter les rêves de Descartes, ont suscité des dizaines de commentaires, au point d'ailleurs que périodiquement elle devient un sujet de thèse à la manière de la fameuse Bataille d'*Hernani* de 1830 au cours de laquelle s'opposèrent les partisans du drame romantique (Victor Hugo) et les adeptes du théâtre classique. À ceci près que dans la séquence Descartes/Freud/Lacan/Derrida/ Foucault, on ne sait pas qui sont les Anciens et qui sont les Modernes. Tous ont raison à tour de rôle, et aucun commentateur sérieux ne peut donner tort ou raison à l'un des protagonistes de cette grande mise en scène des paradoxes du rêve, de la raison et de la folie. Tel est d'ailleurs l'enjeu de toute véritable controverse. Préférez-vous le ballon rond ou le ballon ovale ? Le bordeaux ou le bourgogne ? Michel-Ange ou Léonard de Vinci ? Les chats ou les chiens ? Balzac ou Flaubert ? L'art contemporain ou l'art du passé ? Hollywood ou le cinéma d'avant-garde ? La nouvelle histoire ou l'ancienne ?

Pour ma part, je n'ai jamais su choisir mais j'aime les controverses, l'entre-deux, l'impossible résolution des conflits.

Voir : Animaux. Auto-analyse. Cuernavaca. Déconstruction. Fantasme. Folie. Hollywood. Humour. Jésuites. Maximes de Jacques Lacan. Psychiatrie. Rêve. Roth, Philip. Sexe, genre & transgenres. Vinci, Léonard de. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Désir

Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir

Inséparable de l'amour, le désir est d'abord, et depuis toujours, le désir de ce que l'on ne peut posséder. En ce sens, aimer, c'est manquer et désirer, c'est désirer le désir ou encore être hanté, à l'infini, par le désir du désir. C'est à Platon que l'on doit la définition la plus forte du désir dans sa relation à l'amour : l'amour est-il l'amour de quelque chose ou de rien ? L'amour désire-t-il ou non l'objet dont il est amour ? Un homme qui est grand ne saurait vouloir être grand, ni un homme qui est riche vouloir être riche. Et pourtant cet homme-là désire toujours ce qu'il n'a pas : la richesse non encore acquise, la grandeur plus grande encore, l'immortalité au-delà de la santé. On l'aura compris, le vocable désir – l'un des plus beaux de toute la langue littéraire et philosophique – fait partie d'un immense continent où se mêlent amour, bonheur, plaisir, jouissance, possession, manque, mort, destruction, objet. Et l'immense continent qui le retient est aussi celui de la psychanalyse. Désir nécessaire, désir simple, désir artificiel, désir irréalisable.

On ne s'étonnera pas de retrouver au cœur de ce continent les péchés de cette grande religion du désir qu'est le catholicisme : un désir coupable. Le désir c'est l'excès : gourmandise, luxure, cupidité, envie, orgueil. Et quand le désir devient désir de se dépasser soi-même, il conduit au crime, à l'ascétisme, à l'extase ou à la quête de la vérité. Le désir est coupable, et l'on ne peut désirer que si l'on se sent coupable de ses désirs.

Mais alors, le désir est aussi une mutilation puisqu'il est lié à l'objet ou à la culpabilité. Spinoza dit le contraire. À ses yeux, l'homme lui-même est une puissance désirante : il est désir parce que son essence est de désirer. Déployer le désir, dire oui au grand appel du désir, rompre avec la religion du désir coupable, tel est le programme de toutes les rébellions et de toutes les utopies : prenez vos désirs pour des réalités.

Héritier de ces traditions, Freud pense que l'homme ne renonce jamais à rien et qu'il ne fait que remplacer une chose par une autre. Plusieurs mots allemands s'entrecroisent sous sa plume pour désigner le désir : *begierde* (désir), *wunsch* (souhait), *lust* (plaisir). Mais d'emblée, le désir est situé du côté de l'inconscient : il est désir inconscient, il est refoulé, interdit, sexualisé, il est une appétence, un désir du désir ou un désir d'accomplissement du désir. Il est toujours peu ou prou un désir de conquérir la mère, de braver les interdits, de

tuer le père.

Pour Lacan, lecteur de Hegel, le désir est l'expression d'un appétit qui tend à se satisfaire dans l'absolu, sans le support d'un objet réel et en dehors de toute réalisation d'un souhait. Au sens lacanien, le désir renvoie ainsi à une dialectique de la lutte à mort. Il n'est ni une demande, ni un besoin, ni l'accomplissement d'un vœu inconscient, mais une quête de reconnaissance impossible à assouvir puisqu'il porte sur un fantasme, c'est-à-dire une illusion ou une production de l'imaginaire. Il est désir du désir de l'Autre.

Je me souviens avoir passé trois années à l'université de Vincennes où j'achevais la rédaction de ma maîtrise de lettres. Dans une salle enfumée, Gilles Deleuze, merveilleux Socrate spinoziste, parlait du désir en dynamitant tout l'édifice de la psychanalyse. D'une voix chantante, il pointait les défaillances du désir interdit ou coupable en racontant des histoires de meutes, de loups, de steppes, de baleines et de mers déchaînées. « Deviens ce que tu es, disait-il, et regarde le désir comme un flux continu, subversif et créateur. » Sous les yeux ébahis de ceux qui l'admiraient sans jamais l'idolâtrer, il inventait les machines désirantes, renonçant aux tragiques, à la Grèce, aux dynasties royales. Il parlait des usines et du désir illimité. Quelle allégresse ! Il substituait aux théories une essence machinique et plurielle d'un désir de nature délirante. Exalté mais rationnel, il parlait sans notes comme si le livre qu'il portait en lui, *L'Anti-Œdipe* (1972), était inscrit au tréfonds de son être. Merci à Gilles Deleuze, magicien du clair-obscur qui pensait qu'il fallait toujours prendre ses désirs pour des réalités.

Voir : Amour. Antigone. Bonheur. Cronenberg, David. Éros. Fantasme. Folie. Hollywood. Œdipe. Psyché. Rebelles.

Deuxième Sexe (*Le*)

La psychanalyse faite femme

Dès sa parution en 1949, *Le Deuxième Sexe* fit scandale, comme si l'ouvrage était sorti tout droit de l'enfer de la Bibliothèque nationale.

Et pourtant, il ne ressemblait ni à un récit du marquis de Sade, ni à un texte pornographique, ni à un traité d'érotisme. Simone de Beauvoir étudiait la sexualité à la manière d'un savant, d'un historien, d'un sociologue, d'un anthropologue, d'un philosophe, s'appuyant à la fois sur l'enquête d'Albert Kinsey (*Le Comportement sexuel de l'homme,* 1948) et sur les œuvres d'un nombre impressionnant de psychanalystes, tout en prenant en compte, non seulement la réalité biologique, sociale et psychique de la sexualité féminine, mais les mythes fondateurs de la différence des sexes, pensés par les hommes et par les femmes, ainsi que le domaine de la vie privée.

Soudain, le sexe féminin faisait irruption d'une manière nouvelle dans le champ de la pensée : on dira désormais *Le Deuxième Sexe* comme on disait déjà *Le Discours de la méthode, Les Confessions, L'Interprétation du rêve,* etc. À l'avenir, lutter pour l'égalité sociale et politique ne suffira plus. Il faudra aussi prendre en compte, en tant qu'objet anthropologique et vécu existentiel, la sexualité de la femme.

Il n'en fallait pas tant pour déclencher un torrent de haine et d'injures : « frigide », « nymphomane », « lesbienne », « mal baisée », « bacchante », « Penthésilée de Saint-Germain-des-Prés », etc. Il faut dire que les extraits de l'ouvrage, parus en avant-première dans deux numéros des *Temps modernes,* avaient déjà suscité une indignation phénoménale. Sartre et Beauvoir furent soudainement accusés d'immoralisme, de volonté de destruction de la littérature, d'abaissement de la nation et de corruption de la jeunesse. Ces « monstres », disait-on, avaient inscrit l'abjection, la démence et l'anormalité au cœur des Belles-Lettres et, pire encore, au plus profond de la langue et de la civilisation françaises. Ils avaient préféré la déviance, la perversion et le culte du bas-ventre à la splendeur d'une prose romanesque vouée à l'héroïsme, à l'amour, à la vertu.

François Mauriac déclencha les hostilités dans *Le Figaro littéraire* (30 mai 1949) en faisant publier des articles signés de quelques grandes plumes de l'après-guerre, ainsi que des textes de jeunes étudiants. La chasse aux ennemis de l'ordre moral était donc ouverte, et Mauriac y prit part personnellement en rédigeant contre *Le Deuxième Sexe* un article perfide, très significatif d'ailleurs d'un certain sottisier français de l'époque. Il s'en prenait non seulement à Beauvoir, mais à André Breton, au surréalisme, à Freud, à la psychanalyse et à Gide, responsables à ses yeux de l'avilissement « sadien » de la culture

française. Germanophobie, misogynie, stigmatisation de l'homosexualité, chauvinisme, détestation de toute une tradition rebelle de la littérature : tel était donc le jugement de celui qui pourtant n'avait jamais cédé à l'esprit pétainiste mais qui sans doute se mit à haïr, à la lecture de ce livre, une partie de ce qu'il était lui-même. Il le savait fort bien puisque, en réponse à un article de François Erval paru dans *Combat*, il admit qu'on pouvait lui mettre le « nez dans ses propres affaires ». N'était-il pas fasciné dans ses écrits par ce qu'il prétendait dénoncer ?

La diatribe de Mauriac mérite d'être citée. Non seulement Beauvoir y apparaît comme une dévergondée, mais Freud, qui n'a pas lu une ligne de l'œuvre de Sade, est accusé d'avoir contribué à son succès dans la France de l'après-guerre. En outre, Mauriac semble ignorer à quel point Gide s'était nourri dans ses romans de la clinique psychanalytique : « Il importe de ne pas s'hypnotiser sur Breton ni sur Sartre et de ne pas perdre de vue d'abord André Gide dont l'œuvre, qui rayonne sur trois générations, a reçu la consécration du prix Nobel, et après lui le philosophe dont les découvertes marquent évidemment la coupure la plus visible entre deux époques littéraires : le docteur Sigmund Freud. Il ne dépend de personne que la psychanalyse n'ait ouvert de nouvelles routes et n'ait profondément modifié les méthodes pour connaître l'homme. Qu'elle ait introduit la sexualité dans la littérature, c'est un fait contre lequel aucun interdit moral n'a de pouvoir. Freud d'abord est responsable de la place disproportionnée que Sade et ses émules occupent aujourd'hui dans les préoccupations de la critique moderne, dont on dirait que la vocation est de reconstruire la cathédrale littéraire autour de quelques gargouilles. »

Traitée de bourgeoise par le parti communiste, Beauvoir ne fut pas soutenue par les associations féministes. Celles-ci avaient centré leur combat sur la reconnaissance de l'égalité sociale entre hommes et femmes, sur le droit à la contraception et sur la valorisation du statut de la mère au sein de la famille. En conséquence, elles ne pouvaient en aucune façon entendre soudainement parler de vagin, d'orgasme, de clitoris, de masturbation, et encore moins de la possibilité pour les femmes d'être homosexuelles, de revendiquer l'avortement, de refuser le mariage ou de ne point vouloir de la procréation. Tout cela n'empêcha pas des milliers de femmes de témoigner à Beauvoir, par

lettre, leur gratitude. L'ouvrage fut un best-seller, traduit dans le monde entier, et il l'est encore aujourd'hui.

Beauvoir, qui pourtant n'était pas freudienne, fut insultée de toutes parts, au même titre et pour les mêmes raisons que Freud l'avait été et continuait de l'être : lui pour avoir osé parler au début du siècle de la sexualité infantile « perverse et polymorphe », elle pour avoir eu l'arrogance, quarante-cinq ans plus tard, de décrire sans aucun effet littéraire la jouissance féminine. L'un et l'autre analysaient la sexualité humaine la plus normale et c'est la raison pour laquelle ils furent regardés pour le contraire de ce qu'ils étaient : des pervers sadiens. Quant à la psychanalyse, en tant que doctrine de la sexualité, elle continuait, dix ans après la mort de Freud, à être brocardée *comme si elle était une femme*, une prostituée, une débauchée, une invertie, portant atteinte à la morale civilisée.

Dans l'histoire du débat intellectuel sur la sexualité féminine, *Le Deuxième Sexe* fut sans aucun doute le premier ouvrage cohérent à prendre pour objet la sexualité féminine dans tous ses états. À ce titre, il est fondateur, non seulement du féminisme moderne, mais aussi d'une relève théorique propre à l'histoire du mouvement psychanalytique.

Pour la première fois donc, dans une analyse érudite, un lien était tissé entre les diverses théories de la sexualité féminine issues de la refonte freudienne et les luttes pour l'émancipation. Presque tous les grands noms du corpus psychanalytique étaient cités par Beauvoir :

Freud, Wilhelm Stekel, Alfred Adler, Carl Gustav Jung, Helene Deutsch, Karen Horney, Ernest Jones, Karl Abraham, Jacques Lacan, etc. À quoi s'ajoutaient les noms de Havelock Ellis, Gaëtan Gatian de Clérambault, bien d'autres encore. À tel point que l'ouvrage était non seulement traversé de part en part par la théorie psychanalytique, mais il était comme l'équivalent d'une sorte de psychanalyse faite femme, émergeant soudainement du continent noir où on l'avait reléguée. Beauvoir affirmait donc l'existence d'un deuxième sexe : « On ne naît pas femme, dit-elle, on le devient. » La formule est nouvelle, et les pages que consacre Beauvoir à l'enfance et à l'adolescence meurtries des filles sont d'autant plus poignantes qu'elles s'appuient sur les grands cas de la littérature psychanalytique ou psychopathologique.

Femme libre et indépendante, Beauvoir entrait donc dans la modernité en concevant un ouvrage sur l'aliénation féminine dans lequel elle décrivait des situations en apparence fort éloignées de la sienne mais dont elle ressentait, mieux que quiconque sans doute, la double puissance de destruction et d'émancipation.

À l'exception de quelques livres – *La Force de l'âge* ou *La Cérémonie des adieux* –, je n'ai jamais été, comme nombre de femmes de ma génération, une grande lectrice de l'œuvre beauvoirienne, et je n'ai découvert que tardivement, vers 1980, l'importance du *Deuxième Sexe*. Cela tient à la place très particulière d'un certain féminisme incarné par ma tante Louise Weiss. La force qui se dégageait de cette femme m'avait très tôt impressionnée sans pourtant susciter en moi la moindre admiration. Elle était avant tout un monument de malheur et de narcissisme blessé, intriguant chaque jour pour recevoir tel prix, telle croix d'honneur, telle récompense.

Aussi fus-je toujours très surprise que des féministes, que pourtant je respectais, puissent à ce point la porter au pinacle (*Les Temps modernes,* janvier-mars 2008, dossier coordonné sous la direction de Liliane Kandel). Car ce que j'avais retenu de ma tante – au-delà de l'indéniable combat féministe de la première partie de sa vie – était sa fascination pour le maréchal Pétain, qu'elle aurait servi si sa famille ne s'y était pas opposé en lui rappelant qu'elle était juive et qu'elle avait rencontré Lénine, puis sa détestation du gaullisme doublée de son ardeur colonialiste, et enfin son hostilité profonde à toute forme de mise en cause de la loi de 1920 sur l'interdiction de l'avortement.

De tout cela, j'avais été le témoin, et les féministes ne le mentionnaient guère. Progressivement, les choses ont changé grâce à la publication par Célia Bertin en 1999 d'une excellente biographie qui rétablit la vérité.

J'avais lu *La Lettre à un embryon,* étrange pamphlet publié en 1973, dans lequel Louise Weiss s'en prenait à la décadence de la famille française, considérant que l'obtention du droit à l'avortement serait l'étape ultime, pour les femmes, de leur acceptation de la domination masculine. Je savais aussi qu'elle avait eu l'intention, en 1978, de faire jouer au théâtre de l'Odéon une pièce en trois actes qu'elle venait de rédiger sur Sigmaringen et dans laquelle elle faisait de Pétain un héros qui avait su, dans ce moment d'exil, résister à l'ivresse d'un pouvoir factice.

À vrai dire, ma mère, Jenny Aubry, très différente de sa sœur, vouait à Simone de Beauvoir une solide admiration. Elle était favorable à l'avortement et à toutes les formes de libertés sexuelles. En outre, elle avait toujours eu le courage de prendre le parti de Sartre chaque fois que dans les réunions familiales il était sauvagement insulté autant que Freud.

Pour ma part, je n'ai jamais eu l'impression d'être aliénée sous quelle que forme que ce fût. Au contraire, je regardais ma condition de femme comme une chance exceptionnelle. L'émancipation pour moi avait eu lieu avant, à la génération précédente, et ma mère en était, comme Beauvoir, l'inspiratrice majeure.

Voir : Auto-analyse. Bonaparte, Napoléon. Cronenberg, David. Enfance. Famille. Femmes. Göttingen. Injures, outrances & calomnies. Paris. Princesse sauvage. Résistance. Sexe, genre & transgenres.

Divan

Accueillir en lui la splendeur du monde

En Orient, le divan (*Diwan*) est un recueil de poésies, comme en témoigne le *Divan occidental-oriental*, publié par Goethe entre 1818 et 1827 en hommage à la poésie persane. Dans chacun des douze livres,

un texte en persan voisine avec un autre en allemand. Quant à l'objet du même nom, son origine est également orientale. Le mot divan désigne en effet une salle garnie de coussins et d'un sofa où se réunissait le Conseil du sultan de Turquie. Il fait son apparition en Europe à la même époque que le grand mouvement orientaliste, lié au développement des voyages et à la quête romantique d'un ailleurs fantasmé, dont on retrouve les thèmes aussi bien dans la littérature – de Chateaubriand à Flaubert – que dans la peinture, de Delacroix à Jean-Léon Gérôme. Pendant tout le XIX^e^ siècle, l'Orient devient une question centrale dans la politique des puissances européennes. Dans sa passion pour l'Égyptologie, née de l'expédition de Bonaparte sur la terre des pharaons, Freud en est l'un des représentants les plus fervents.

On ne s'étonnera donc pas que « divan » – cette sorte de sofa sans dossier ni bras – soit devenu le symbole même de la cure psychanalytique. La légende veut qu'il ait été « inventé » par une patiente de Freud, Fanny Moser, qui lui aurait un jour demandé de se placer derrière elle pour pouvoir parler sans la surveillance de son regard. Ainsi serait née la cure par la parole, fondée sur l'association libre : le patient doit s'efforcer de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, et principalement ce qu'il voudrait dissimuler. Autant dire que le divan serait le signifiant même de la psychanalyse.

La réalité est différente de la légende. En se détachant progressivement des autres méthodes d'exploration du psychisme – hypnose, suggestion, catharsis, etc. –, Freud s'installe en effet dans un fauteuil situé derrière le patient allongé, substituant ainsi une clinique de l'écoute (la psychanalyse) à une clinique du regard (la médecine). Le divan freudien se distingue du divan médical que l'on appelle « divan d'examen », ce qui signifie bien que, dans un cas, le thérapeute ne doit jamais « toucher » le corps de son patient, alors que dans l'autre, au contraire, il doit l'inspecter sous toutes les coutures. L'exploration du psychisme suppose que le corps soit dissimulé sous un vêtement, alors que l'examen médical exige que le patient soit dénudé.

Toutes les sociétés psychanalytiques ont instauré un règlement pour la pratique de la cure. Pour les freudiens de toutes tendances, la durée de celle-ci varie en fonction du patient, mais le temps de la séance est d'au moins trois quarts d'heure à raison d'au moins trois

séances par semaine. Lacan a inventé la « ponctuation » qui permet à l'analyste d'interrompre une séance à sa guise et selon ce que dit l'analysant. À la fin de sa vie, il a réduit le temps de la séance à cinq minutes. Plus personne ne s'allongeait sur son divan, plus personne n'en avait le temps.

Le premier divan de l'histoire de la psychanalyse fut offert à Freud par Mme Annica Benvenisti. Il s'agissait d'un lit très court orné de tapis d'Orient et de coussins, un divan oriental donc, que l'on peut contempler aujourd'hui au Freud Museum de Londres.

Au fil des décennies et de la succession des générations, le divan est devenu, dans le monde entier, l'accessoire principal des cabinets de psychanalystes. Mais cela ne veut pas dire que chaque patient soit contraint de s'y allonger. Bien au contraire. Car une véritable cure psychanalytique peut aussi se dérouler en face à face, le patient étant assis dans un fauteuil en général semblable à celui de son thérapeute. Et, bien souvent, il choisit lui-même, soit le fauteuil soit le divan, selon qu'il éprouve le besoin de voir son analyste ou au contraire de ne pas le voir.

Toutes les modes se sont succédé : divans baroques, divans minimalistes, chaises longues, lits de repos, canapés chargés ou non de coussins ou de napperons de tête, matelas confortables ou volontairement déglingués : de nombreuses variations sont possibles, et les psychanalystes de toutes tendances – freudiens classiques, kleiniens, lacaniens, etc. – rivalisent d'imagination, selon la place qu'ils peuvent consacrer à cet instrument de travail qui fascine les photographes et les journalistes, curieux de se glisser dans l'intimité des déchiffreurs de l'inconscient.

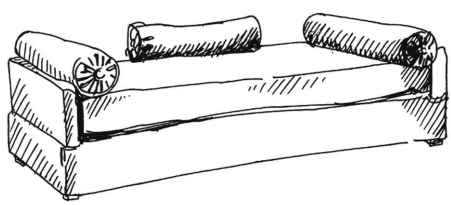
En 1964, Andy Warhol tourna un film, *Couch,* dont le titre était une allusion autant aux coucheries hollywoodiennes qu'au divan viennois, représenté comme une immense baignoire rouge dans laquelle des couples nus se livrent à une sexualité débridée. De belles photographies, tirées du film, montrent un divan envahi de personnages divers, les uns en train de rêver, les autres de parler ou de se prélasser.

Le 6 mai 2006, lors de la commémoration à Příbor (Freiberg) du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud, de nombreux artistes exposèrent leurs œuvres parmi lesquelles des divans fabriqués de toutes pièces. Certains entassèrent sur des lits des tissus colorés en

hommage aux traditions populaires de la Mitteleuropa, d'autres créèrent des objets insolites, tel un divan de forme ronde, en fer, sans un seul bout de tissu, ne cachant rien et laissant apparaître son intériorité comme pour répondre aux besoins de l'utilisateur. Un autre artiste exposa un divan plus sexuel, répondant aux fantasmes des patients. Une plasticienne confectionna un divan bourgeois, couvert de broderies et conforme aux rêves et aux confidences des Viennoises de la Belle Époque. Une autre inventa un divan sur lequel reposait une poupée de taille humaine en forme de jardin avec des roses plantées sur le corps.

À Vienne, la célébration de cet anniversaire se déroula au 19 Berggasse, l'appartement de Freud transformé en musée, avec une exposition intitulée « Le divan ou le repos de la pensée ». Je ne suis pas certaine que l'on puisse ainsi qualifier le divan.

En 2003, une photographe canadienne, Sorel Cohen, rencontra des psychanalystes lacaniens pour réaliser une exposition de « divans maudits » : « Il n'y a ici ni description, ni démonstration, écrivit l'un d'eux, mais une monstration, au sens de Lacan […] Faire œuvre du lieu même de la sublimation – la psychanalyse et son laboratoire le divan – est-ce renvoyer la création à ses propres fondements, ou est-ce renvoyer ironiquement la psychanalyse à ses propres prétentions ? »



Ce qui est certain en tout cas, c'est que si le divan de Freud est devenu un objet d'art, celui de Lacan, simple lit de couleur grise accompagné d'un polochon, a été vendu aux enchères par sa fille Sibylle à l'hôtel Drouot le 5 octobre 1991. L'acheteur n'était ni lacanien, ni adepte de la « monstration », mais il voulait l'offrir à sa fiancée psychologue. Quelque temps plus tard, il prit contact avec moi, cherchant à le revendre à des psychanalystes. Je lui conseillai d'en faire don au Freud Museum ou à une libraire parisienne célèbre nommée « Le divan ». Nul ne sait à ce jour où il se trouve.

Sans doute cette disparition est-elle la seule réponse lacanienne

que l'on puisse donner à la question des « divans maudits » ou des divans sur lesquels les analysants n'ont pas le temps de s'allonger tant la durée de la séance est courte.

De nos jours, le divan – mot et meuble – est largement utilisé par les médias dans des émissions censées recueillir « psychanalytiquement » les confidences de diverses célébrités ou de personnes anonymes. Divan jaune de tel journaliste, divan vert ou noir de tel autre, divan fluorescent surmonté de logos freudiens : Joconde, Sphinx, cigares, intailles grecques, lèvres ouvertes en forme d'utérus, etc.

Voir : Amour. Animaux. Argent. Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. Bonaparte, Napoléon. Célébrité. Hollywood. Hypnose. Monroe, Marilyn. *Lettre volée* (*La*). Londres. New York. *Origine du monde* (*L'*). Paris. Princesse sauvage. Psychanalyse. Saint-Pétersbourg. Vienne. Wolinski, Georges.

Enfance

L'enfance est le sommeil de la raison

Des milliers de livres ont été consacrés à l'enfance, au concept d'enfance, aux enfants réels, à leur vie quotidienne, ou encore au regard que l'adulte porte sur les enfants ou sur sa propre enfance. Enfants heureux, enfants tristes, enfants abandonnés ou maltraités, enfants glorifiés, tout semble avoir été dit. Chacun de nous se souvient de son enfance et nous avons tous en mémoire de bouleversants récits. Comment ne pas songer à Gavroche, l'enfant des rues, né d'un couple immonde – les Thénardier –, et qui n'a de cesse d'être le protecteur de tous les enfants de la misère ? « Paris a un enfant et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'appelle le moineau ; l'enfant s'appelle le gamin. » Il bat le pavé, loge en plein air, chante des chansons obscènes, hante les cabarets, jure comme un damné mais n'a rien de mauvais dans le cœur.

Freud aimait les enfants autant que Victor Hugo, mais il n'avait pas le même regard que lui sur eux. Il ne s'occupait guère des enfants de la misère mais plutôt du corps sexué de l'enfant, ou de l'enfant présent dans l'imaginaire des adultes, ou encore de ces souffrances psychiques solitaires et inavouées qui caractérisent les enfants issus des classes bourgeoises : enfance mélancolique, enfance coupable des enfants élevés dans le culte de la réussite et du bonheur. Comme tous les médecins, psychiatres, pédagogues et psychologues de son temps, héritiers de la philosophie des Lumières, Freud était confronté, à la fin du XIX^{e} siècle, à l'énigme de la sexualité infantile. Il se demandait quelle était la place de l'enfant dans une société où celui-ci était devenu un objet de prédilection pour les hygiénistes soucieux de

bonne éducation sexuelle. En ce temps-là, des centaines d'ouvrages exposaient les méfaits de la masturbation infantile dans la genèse des perversions et des névroses. Aussi bien l'enfant masturbateur était-il associé à l'homosexuel et à la femme hystérique en tant que paradigme d'un mal qui rongeait l'ordre familial.

Puisqu'il était admis désormais que l'enfant n'était point un objet inerte, déguisé en « petit adulte », mais un sujet sexué, il fallait lui trouver un cadre juridique et psychique afin de le protéger, tout autant de ses excès que des méfaits de la séduction. D'où l'invention, en Allemagne notamment, de méthodes éducatives fondées sur des sévices corporels et destinées à combattre le vice. Pédagogie noire contre pédagogie éclairée. Les premiers pensaient que l'on pouvait créer, dès l'enfance, un homme nouveau – esprit pur dans un corps sain, comme le montre l'admirable film de Michael Haneke, *Le Ruban blanc* (2009), dont l'action se situe avant la Première Guerre mondiale. Ce ruban entoure le bras des enfants d'un pasteur du nord de l'Allemagne afin qu'ils se souviennent de la distance qui les sépare de la pureté exigée par la religion. Habités, au nom de cette pureté, par la haine et la jouissance du mal, ces enfants deviennent des assassins. Quant aux adeptes de la pédagogie des Lumières, ils pensaient au contraire qu'il fallait éduquer l'enfant réel par des paroles et la transmission d'un savoir rationnel.

Parler de la sexualité aux enfants et analyser leur sexualité et la manière dont ils l'expriment, tel fut le programme mis en œuvre par Freud et ses premiers disciples avec la publication en 1905 d'un livre fameux : *Trois essais sur la théorie sexuelle.*

C'est d'abord aux femmes que fut dévolu le rôle d'analyser les enfants. Cette fonction dite « éducative » ne les obligeait pas à poursuivre des études médicales – réservées aux hommes – et leur permettait d'acquérir une liberté et une place dans le mouvement freudien. À cet égard, la pratique de la psychanalyse avec des enfants favorisa leur émancipation tout en étant le lieu de nombreux drames. De même que les premiers freudiens analysaient leurs proches, de même ils prirent en thérapie leurs propres enfants en bas âge, ou ils les envoyèrent chez des collègues. On trouve parmi les premières praticiennes de la cure infantile un nombre impressionnant de suicides : Arminda Aberastury (Argentine), Sophie Morgenstern, Eugénie Sokolnicka (France), Tatiana Rosenthal (Russie).

Quant à Hermine von Hug-Hellmuth, elle fut à l'origine d'un des plus grands scandales de l'histoire de la psychanalyse : elle rédigea un faux journal d'une adolescente puis, en 1924, elle fut assassinée par son neveu après avoir tenté de l'élever selon les principes de la doctrine psychanalytique : interprétations sexuelles outrancières de tous les actes de la vie, applications dogmatiques du savoir freudien.

Par la suite, deux figures se détachent : Anna Freud, analysée par son père, et Melanie Klein, toutes deux issues de l'Empire austro-hongrois et toutes deux émigrées à Londres, toutes deux rivales, l'une plus pédagogue et plus soucieuse d'ancrer l'analyse des enfants dans un contexte social et éducatif, l'autre beaucoup plus inventive. Melanie Klein fut la véritable fondatrice de l'approche psychanalytique des enfants. Elle n'aimait ni les enfants, ni sa propre enfance, mais elle fut la première à supprimer les barrières qui empêchent le thérapeute d'accéder à l'inconscient de l'enfant en bas âge. Aussi créa-t-elle un cadre nécessaire à l'exercice des cures spécifiquement infantiles : jouets, meubles, petites chaises. Chaque enfant, disait-elle, devait avoir son espace à lui : cubes, balles, animaux en peluche, ciseaux, crayons, pâte à modeler. On n'imagine pas aujourd'hui à quel point tous les spécialistes de l'enfance sont kleiniens sans le savoir.

Parmi les grands psychanalystes de l'enfance, je retiendrai deux hommes très différents par leur pratique et leur destin : Donald Woods Winnicott et John Bowlby. Tous deux héritiers d'Anna Freud et de Melanie Klein, ils donnèrent à l'école anglaise de psychanalyse une supériorité incontestable. Au point que quand on parle de psychanalyse d'enfant, on ne peut pas ne pas songer à Londres, haut lieu de la clinique la plus élaborée au monde.

Considéré par ses collègues comme un « enfant terrible », Winnicott avait un solide bon sens qui lui permit de résister à l'emprise de tous les dogmes. Pédiatre de formation et homme de terrain, il avait le souci de la clarté et de la pédagogie et il n'hésita pas à faire sortir la psychanalyse de son ghetto institutionnel pour s'adresser au public le plus large, et notamment aux mères de famille, à la radio ou dans de multiples conférences prononcées dans les lieux les plus divers. Il inventa des termes qui font aujourd'hui partie du vocabulaire courant, comme celui de « faux *self* » (soi) qui définit un type d'existence subjective en trompe l'œil, ou encore celui d'« objet

transitionnel » (ou « doudou ») pour désigner un objet – jouet, animal en peluche ou bout de tissu – pieusement conservé par le bébé ou l'enfant et ayant pour fonction d'effectuer une transition entre le monde imaginaire de la relation maternelle, lieu de dépendance psychique, et le monde extérieur, source d'indépendance sociale.

À propos de l'adoption, Winnicott soulignait que le traumatisme de l'abandon initial ne peut jamais être cicatrisé. Plutôt que de vouloir l'effacer, en gâtant exagérément l'enfant, les parents adoptifs, et notamment les mères, ne doivent pas faire *comme si* l'enfant adopté était un enfant ordinaire. Car, *de facto,* dit-il, ces parents-là deviennent aussi des thérapeutes : ils se voient attribuer un patient et non pas un enfant.

En conséquence, rien ne sert de mentir. Affirmant à juste titre que les enfants adoptés connaissent toujours « inconsciemment » leur véritable origine et que tôt ou tard ils finiront par en être informés. Dans un de ses ouvrages, Winnicott raconte comment il a lui-même pris le risque de révéler le secret de sa naissance à une fillette de 8 ans, allant ainsi à l'encontre de la décision parentale. Quand il la revit, dix ans plus tard, elle lui confia que malgré le choc ressenti, cette parole lui avait été indispensable pour accéder à une véritable identité. À propos des enfants « illégitimes » – nés d'un inceste ou d'un adultère –, Winnicott préconise la même attitude.

Quant à la manière dont il aborde l'énurésie ou l'autisme – qu'il appelle schizophrénie infantile –, il est frappant de voir qu'il préfère toujours comprendre la signification d'un état psychique, d'une histoire ou d'un symptôme plutôt que de prétendre l'annuler avec des moyens chimiques ou des techniques comportementales, efficaces dans l'instant, mais inadéquats dans la longue durée. Aussi choisit-il de dialoguer avec les parents, sans toutefois les culpabiliser, plutôt que de leur laisser croire à une causalité purement organique qui les déposséderait de toute implication dans la relation avec l'enfant : « J'aimerais pouvoir déclarer à la face du monde, disait-il, que l'attitude des parents n'a aucune incidence sur l'autisme, la délinquance ou la révolte de l'adolescent. Mais je ne le peux pas. Quand bien même je le pourrais, cela équivaudrait à nier le rôle des parents lorsque les choses se passent bien. »

C'est pendant la Seconde Guerre mondiale, auprès des enfants privés de soins maternels, que Winnicott commença à élaborer son

approche de la dépendance psychique et biologique. En 1964, il énonça son célèbre aphorisme, *le bébé n'existe pas*, pour signifier que le nourrisson n'existe jamais par lui-même, mais toujours comme partie intégrante d'une relation à la mère. D'où l'idée que si la mère est défaillante, absente ou abusive, l'enfant risque de sombrer dans la dépression ou d'adopter des conduites délinquantes, comme le vol ou le mensonge, afin de retrouver par compensation une « mère suffisamment bonne » *(good-enough mother)*.

Ces notions viennent nous rappeler combien il est nécessaire de critiquer quelques idées reçues qui tendent à affirmer tantôt que « tout est joué d'avance », puisque le psychisme se réduirait à des circuits physico-chimiques, tantôt que le fœtus serait *déjà* une personne dont on pourrait écouter la « parole ». Contre ces deux extrêmes, Winnicott montre que c'est avec la naissance que le nourrisson devient un sujet *en situation,* plongé dans un univers de langage. On ne peut donc « psychanalyser » les bébés que dans leur relation avec un entourage.

Moins connu que Winnicott, John Bowlby a pourtant inventé des notions devenues si populaires qu'on a oublié d'où elles venaient : attachement, séparation, résilience, privation, perte, carence de soins maternels, lien affectif, détresse, conflit, ambivalence, etc. Autrement dit, quand on expose à la télévision ou dans la presse à grande diffusion des histoires d'enfants heureux ou malheureux, nourris au sein ou au biberon, mis à la crèche, placés en nourrice ou admis à l'école, soignés à l'hôpital avec ou sans leurs jouets, élevés en alternance par une mère ou un père, traités comme des objets par des adultes pervers, moqués par un entourage haineux, infériorisés, délaissés, on fait du Bowlby sans le savoir. Celui-ci eut en effet le génie de traiter tous les aspects de la vie infantile en donnant un contenu clinique et conceptuel à des mots tirés du vocabulaire courant.

Bowlby a toujours pris à rebours les idées préconçues de son époque, soulignant par exemple que le conflit, l'angoisse, l'ambivalence, les pleurs, les émotions sont nécessaires à toute forme d'humanisation, beaucoup plus que le calme plat du silence, de la norme et de la soumission apparente ; ou encore que le sourire des bébés sert autant à captiver le parent qu'à contribuer à la survie de l'espèce humaine, que la voix ou le regard doivent accompagner le nourrissage, que la confiance en soi est une donnée fondamentale de

la socialisation, que les enfants peuvent être aussi endeuillés ou violents que les adultes. Toutes choses aujourd'hui intégrées à l'éducation des « tout-petits ».

Contrairement à ses collègues, Bowlby accordait une importance aussi grande au psychisme qu'à l'environnement, à l'éducation et à la continuité entre le monde animal et le monde humain. De là découlait son intérêt pour l'évolutionnisme et les travaux de Konrad Lorenz sur le phénomène de l'empreinte constaté chez les oisillons qui s'attachent au premier objet mobile présent à leur naissance. Comme Freud, Bowlby aimait les animaux et les enfants. Mais il soutenait que le bébé est avant tout « un être de relation ». Pour devenir autonome, il doit s'attacher à une mère (ou à un substitut maternel), seule manière pour lui de construire un « socle de sécurité ». Bowlby envisageait l'attachement comme un processus qui se répète au fil de la vie et permet à l'organisme de s'adapter aux situations les plus dangereuses (résilience).

Ce que montre l'expérience clinique, c'est qu'il ne sert à rien d'appliquer des théories à l'éducation des enfants. Jamais l'éducation ne peut fabriquer un homme parfait. L'histoire de Hermine von Hug-Hellmuth, assassinée par son neveu qu'elle avait gavé de préceptes freudiens, en est le témoignage le plus terrible.

La psychanalyse a aussi permis d'écouter les souffrances terribles des enfants maltraités. Je songe notamment à ce livre bouleversant du psychanalyste américain Leonard Shengold (*Meurtre d'âme. Le destin des enfants maltraités,* 1998). L'auteur expose avec talent des histoires de patients ordinaires ayant choisi la cure freudienne pour mieux comprendre, séance après séance, la signification des terribles violences physiques ou psychiques qu'ils ont subies dans leur enfance ou leur adolescence : « Il est des histoires racontées par ces patients, écrit Shengold, qui pourraient faire sangloter un psychiatre : "Mon père frappait si fort qu'il nous cassait les os." "Ma mère mettait de la lessive dans les flocons d'avoine de mon frère retardé mental." "Ma mère laissait la porte de sa chambre ouverte quand elle ramenait des hommes à la maison pour nous montrer qu'elle couchait avec eux." "Mon beau-père prenait des bains avec moi et me faisait le sucer jusqu'à qu'il éjacule et quand je l'ai dit à ma mère, elle m'a donné une gifle en me traitant de menteur." »

Les aveux ne portent pas seulement sur des abus sexuels, ils

révèlent aussi des tortures morales où la haine et l'indifférence règnent en maître, comme dans l'histoire de ce jeune homme dépressif et suicidaire issu d'une richissime famille. Son père, alcoolique et paranoïaque, l'avait toujours traité comme un objet tout en manifestant un amour démesuré pour ses chevaux. Quant à sa mère, elle n'avait jamais cessé de l'humilier alors même qu'elle lui procurait, avec un luxe démesuré, de somptueuses satisfactions matérielles. Le jour où elle sut qu'il avait entrepris une analyse, elle lui offrit pour cadeau d'anniversaire une paire de pistolets ayant appartenu à son propre père.

C'est à Daniel Paul Schreber, juriste fou éduqué par son père selon les principes de la pédagogie noire, et auteur d'une célèbre autobiographie commentée par Freud en 1911 (*Mémoires d'un névropathe*), que Shengold emprunte le mot « meurtre d'âme » pour désigner les destructions subies dans l'enfance ou l'adolescence. Il ne se contente pas de les décrire, il analyse comment elles déterminent le destin ultérieur des victimes. Pour survivre, le sujet préserve une image positive du parent meurtrier en justifiant ou en refoulant les mauvais traitements qui lui ont été infligés. Aussi risque-t-il ensuite de maltraiter à son tour d'autres personnes, enfants ou adultes. À travers des exemples de patients ou d'écrivains célèbres – Dickens, Kipling, Tchekhov –, Shengold montre qu'il est néanmoins possible de rompre cette logique répétitive, soit par une cure psychanalytique qui conduit le sujet à dépasser son impuissance et sa révolte, soit par le développement d'un talent artistique qui le pousse vers une sublimation de son malheur.

Jenny Aubry a introduit en France, entre 1950 et 1960, les thèses de Bowlby. Héritière des Lumières mais consciente des impasses d'un idéal éducatif trop rationnel, plus proche de Victor Hugo que de Freud, très londonienne dans ses choix, ma mère a consacré sa vie à l'enfance, aux enfants abandonnés à l'Assistance publique, aux enfants psychotiques, autistes, aux enfants perturbés des quartiers populaires de Paris, aux enfants maltraités et aux enfants atteints de maladies incurables. Et pourtant, son enfance ne ressemblait pas à l'enfance de ces enfants-là. La mienne non plus. Issue de la grande bourgeoisie judéo-protestante, deuxième femme médecin des hôpitaux en 1939, elle était une pure représentante de l'idéal républicain, alliant l'esprit scientifique à la philanthropie. Je mesure aujourd'hui à quel point il

est difficile d'être un enfant de la psychanalyse. Mais pour moi ce fut un grand bonheur d'avoir une mère absolument exceptionnelle.

Les enfants dont ma mère s'occupait étaient nés comme moi à la fin de la guerre, et parfois je m'étais identifiée à leurs souffrances. Sans doute voulais-je inconsciemment leur ressembler pour mieux défier l'autorité de cette mère qui leur avait consacré une part si essentielle de sa vie ? Toujours est-il que je fus longtemps une mauvaise élève, indisciplinée. C'est bien pourquoi je ne fais pas partie de ceux qui, aujourd'hui, manifestent une nostalgie pour l'école d'autrefois. Je m'y sentais mal. Je n'aimais pas les blouses obligatoires, les contraintes, la discipline rigide. Pourtant, même si je n'ai pas la nostalgie des anciennes salles de classe, jamais je ne reprocherai à ma mère de m'avoir transmis l'idéal républicain qui était le sien. Elle avait cent fois raison de m'imposer avec douceur une autorité dont je ne voulais pas.

À l'âge de 9 ans, j'ai fait une analyse très courte avec une autre pionnière de la psychanalyse d'enfants en France : Françoise Dolto. Je me souviens de la manière inouïe dont elle s'adressait à moi dans une langue élégante : entre Pierre Fresnay et Louis Jouvet. Elle savait parler aux enfants sans jamais utiliser ce gazouillis stupide et infantile que d'aucuns assimilent à une prétendue « langue de l'enfant ». Elle leur parlait comme à des sujets à part entière. Élevée dans la foi chrétienne et dans le culte de l'*Action française,* elle ne ressemblait pas du tout à ma mère. Elle était terriblement française et sans connaissance du monde anglophone. Elle n'appartenait pas à la même France que celle de ma mère mais elles avaient en commun le génie de l'enfance, de toutes les enfances.

Je dois à ma mère de m'avoir très tôt initiée autant à la connaissance intime de *À la recherche du temps perdu* qu'à la découverte des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Comme beaucoup de femmes de sa génération et de son milieu, elle vouait une véritable admiration à Simone de Beauvoir tout en conservant le souvenir émerveillé de la littérature proustienne, et plus encore de ce fameux récit du baiser de la mère. D'un côté le devenir femme, de l'autre les beautés de l'enfance. Combien de fois ai-je vécu avec cette idée que ma mère, comme celle du narrateur de la *Recherche,* pourrait parfois oublier ce grand rituel de consolation et d'apaisement qui seul me préservait de l'insomnie. Les mots de Proust sont toujours présents dans ma mémoire qui n'est autre que celle de ma mère : « Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. »

Voir : Amour. Animaux. Auto-analyse. Bonheur. Désir. *Deuxième Sexe* (*Le*). Famille. Femmes. Guerre. *His Majesty The Baby*. Hitler, Adolf. Inceste. Londres. Miroir. Monroe, Marilyn. Œdipe. Roman familial. Séduction. Vinci, Leonard de. *W ou le Souvenir d'enfance.*

Éros

Le banquet et les larmes

Toujours soucieux d'ancrer sa doctrine et ses concepts dans la grande histoire des mythes, des dieux et des héros grecs, Freud utilise Éros comme un synonyme de la pulsion de vie mais il ne manque pas

d'affirmer que son emploi risque de camoufler la réalité matérielle de la sexualité. Toujours est-il que ce dieu de l'amour, qui donne son nom à l'amour lui-même, va de pair avec le terme latin de libido utilisé par les sexologues pour désigner l'énergie sexuelle. Ce qui intéresse surtout Freud, ses contemporains et ses héritiers, c'est le mythe d'Aristophane raconté dans *Le Banquet* de Platon. Jadis, il y avait trois espèces d'hommes : le mâle, la femelle et une troisième composée des deux autres. C'était l'espèce androgyne qui avait l'allure et le nom des deux autres. Chaque espèce était de forme ronde, […] deux visages tout à fait pareils sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la procréation, et tout le reste à l'avenant. Un jour, les habitants de la Terre voulurent escalader le ciel, ce qui obligea Zeus à prendre une décision. Refusant de détruire la race humaine, de peur de mettre fin au culte qu'elle rendait aux dieux, il coupa les hommes en deux. Chacun se mit alors à regretter sa moitié. C'est de ce moment que date l'amour inné qui recompose l'ancienne nature. Car la réalisation du désir amoureux, c'est de rencontrer l'autre moitié de soi.

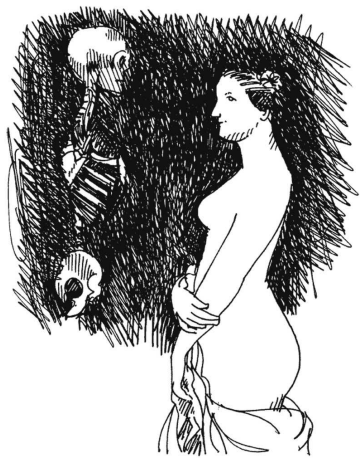
Ce mythe, modernisé autant par Freud que par la sexologie, renvoie à l'idée qu'il existerait dans la sexualité humaine et animale une disposition biologique dotée de deux composantes et donc une bisexualité originelle, c'est-à-dire une forme d'amour charnel entre des personnes appartenant tantôt au même sexe, tantôt au sexe opposé.

Mais Éros, dieu de l'amour, est aussi le dieu de l'épouvante, un dieu biface : « Éros, il faut m'en croire, disait Georges Bataille, appelle les larmes. Il les appelle avec brutalité. » Éros c'est l'angoisse (*Les Larmes d'Éros*, 1961). Mais ce qui délivre de l'angoisse, c'est « l'identité de ces parfaits contraires opposant à l'extase divine une horreur parfaite ».

Lorsque Georges Bataille commence son analyse avec Adrien Borel, celui-ci lui donne une photographie de Louis Carpeaux prise en 1905 et reproduite dans le *Traité de psychologie* du psychiatre Georges Dumas. Elle montre le supplice d'un Chinois coupable de meurtre sur la personne d'un prince et condamné par l'empereur à être découpé en cent morceaux. Dumas avait assisté à la scène et l'avait commentée en soulignant que l'attitude du supplicié ressemblait à celle des mystiques. Mais il ajoutait que cette impression découlait des multiples injections d'opium dont on abreuvait le moribond. Avec ses

cheveux hirsutes, son regard d'une effrayante douceur et son corps en lambeaux, l'homme ressemblait à une vierge du Bernin transfigurée par une visitation divine. « Il existe donc, disait Bataille, un lien fondamental entre l'extase religieuse et l'érotisme. » Un sadisme : « Du plus inavouable au plus élevé. »

« L'amour est la compagne de la mort, disait Freud, ensemble ils dirigent le monde. »



Le psychisme est donc un champ de bataille où s'affrontent deux forces primordiales – Éros et Thanatos – vouées à s'aimer et à se haïr pour l'éternité. Autant Freud était un romantique cherchant à imposer à l'homme la nécessité d'une sublimation des forces obscures de l'Éros, autant Bataille était un mystique sans dieu, capable de décrypter les formes les plus transgressives de ce même Éros : jouissance du crime, tortures, extases.

Voir : Amour. Désir. Famille. Psyché. Psychiatrie. Psychothérapie. Sexe, genre & transgenres.

Famille

Je vous aime, je vous hais

Fondée pendant des siècles sur la souveraineté divine du père, la famille occidentale s'est transformée en une famille biologique dès le début du XIX^e^ siècle, avec l'avènement de la bourgeoisie qui accordait à la maternité une place centrale. Le nouvel ordre familial put alors contrôler le danger que représentait la montée en puissance de la place des femmes dans la société à venir. Face au développement du mouvement féministe, il fallait sérieusement mettre en cause l'ancienne puissance patriarcale.

Du déclin de celle-ci, Freud se fit le témoin privilégié. Il pensait que chaque fils désirait épouser sa mère et tuer son père et que chaque être humain était l'héritier de situations généalogiques inconscientes qu'il répétait sans cesse. Quant à la psychanalyse, elle fut d'emblée une histoire de famille.

Née avec l'ère victorienne, dont elle subvertit les idéaux, la psychanalyse contribue donc – à travers ses constructions mythiques – à une déconstruction généralisée de l'ancien ordre social. Elle vante en effet les mérites d'un moi libéré par un travail d'exploration du sens intime et elle s'appuie sur un projet d'émancipation des femmes, des enfants et des homosexuels qui débouche, entre 1870 et 1890, sur une mise en cause des figures classiques de l'autorité patriarcale.

À la fin du XIX^e^ siècle, au moment de l'invention de la psychanalyse, les démographes redoutaient que les femmes en travaillant ne devinssent des hommes et que fût abolie la différence des sexes. Et pourtant, c'est ce processus de déconstruction de la place omniprésente du père qui permit aux femmes d'affirmer leur

différence – notamment en séparant maternité, désir et procréation –, puis aux enfants d'être regardés comme des sujets de droit et non pas comme des corps appartenant aux adultes, et enfin aux homosexuels de se normaliser. Ce mouvement généra une angoisse et un désordre spécifiques liés à une terreur de l'effacement de la différence des sexes, avec, au bout du chemin, la perspective toujours fantasmée d'une dissolution de la famille.

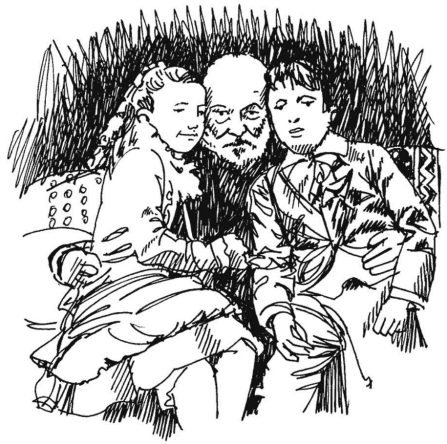
Et chaque fois que se produit une transformation majeure dans l'ordre familial, cette même crainte d'une prétendue « fin de la famille » se répète, comme si celle-ci ne pouvait qu'être une institution figée dans l'immobilité. Il y a *de la famille* parce que l'histoire des transformations de l'ordre familial n'est rien d'autre que sa perpétuation.

Institution spécifiquement humaine et désormais laïque, le mariage est la traduction juridique légale d'un certain état de la famille à une époque donnée. Rien n'est jamais immuable dans ce domaine, tout est toujours en mutation, comme le montrent les révisions que le code civil lui a fait subir depuis 1792. Partout, dans les sociétés démocratiques, l'institution du mariage est en devenir, au même titre que la famille. En d'autres termes, le processus de « défamilialisation » de la société occidentale effectué par l'invention de la psychanalyse n'est en rien l'abolition de la famille mais bien plutôt sa perpétuation sous d'autres formes.

Et c'est pourquoi, contrairement à de nombreux psychanalystes, j'ai été favorable à l'instauration d'une loi permettant aux personnes du même sexe d'accéder au mariage. Et comme bon nombre de sociologues, anthropologues et historiens, j'ai été surprise de la violence avec laquelle les homosexuels furent stigmatisés, en février 2013, lors des débats de l'Assemblée nationale, lorsque Christine Taubira, ministre de la Justice, vint défendre courageusement son projet de loi. Et j'étais intervenue à ce sujet, en novembre 2012, à la demande d'Erwann Binet, rapporteur de ce projet ouvrant le mariage aux personnes du même sexe.

Ce jour-là, j'ai fait l'éloge de Victor Hugo, grand amoureux de la famille, des familles, des femmes, des enfants, des anormaux, écrivain français le plus populaire, le plus célébré dans le monde, le plus républicain aussi, à la fin de sa vie. Dans *Les Misérables,* il a donné la plus belle définition que je connaisse de la nudité malheureuse de la

famille : le père chômeur et exploité, la mère réduite à l'esclavage, l'enfant vagabond. Hugo avait épousé durant son existence toutes les formes de liens charnels propres à son époque : mariage d'amour et amours hors mariage. Il était à lui seul un *Dictionnaire amoureux* de l'amour et de la famille sous toutes ses formes : des plus grotesques au plus sublimes.



Il fut tout à la fois un époux, un père, un amant, un patriarche, un grand-père, un père malheureux face à la folie d'une fille et à la mort d'une autre, un père amoureux de l'amour. Et de cette expérience, il a forgé avec Jean Valjean un personnage célèbre sur lequel devraient réfléchir tous ceux qui prétendent que le bien de l'enfant requiert, par essence, la présence absolument nécessaire d'un homme et d'une femme, d'un père et d'une mère.

Surgi de la misère, habité par le désir du mal, pendant les dix-neuf ans qu'il avait passés au bagne, puis converti par un homme d'Église à la volonté de faire le bien, Valjean n'avait jamais connu, à l'âge de 55 ans, la moindre relation charnelle ou amoureuse. Vierge, il n'avait aimé ni père, ni mère, ni maîtresse, ni femme, ni ami.

Quand il apprend par Fantine, ancienne prostituée, l'existence de Cosette, enfant martyre, enfant humiliée par les Thénardier, il va la chercher et il devient son père, sa mère, son éducateur, son tuteur, en bref le substitut de tout ce qui manque à l'enfant sans amour : un seul substitut qui suffit à assurer alors le bonheur à venir de l'enfant le plus miséreux de la terre. Neuf mois : le temps d'une grossesse. Le cœur du

forçat, souligne Hugo, est « plein de virginités », et, en regardant Cosette, il éprouve pour la première fois de sa vie « une extase amoureuse qui va jusqu'à l'égarement ». Aussitôt, il ressent les « épreintes », c'est-à-dire les douleurs de l'accouchement : « Comme une mère, et sans savoir ce dont il s'agit. » Littéralement donc, il accouche d'une enfant, et l'amour qu'il lui porte est maternel. De son côté, l'enfant, ayant oublié le visage de sa mère, n'ayant connu que les coups, n'ayant aimé qu'une seule fois dans sa vie, non pas un humain, mais un animal – un chien –, regarde cet homme qu'elle va appeler père sans savoir qui il est et sans jamais connaître son véritable nom. Elle va l'aimer au-delà de la différence des sexes, au-delà de toute connaissance de la différence entre une mère et un père, comme un saint, dénué de sexualité.

Si bien que j'ai envie de dire que le meilleur éloge que l'on puisse faire de la famille, c'est de souhaiter à chaque enfant d'avoir pour mère et père à la fois l'équivalent d'un Jean Valjean.

Voir : Amour. Angoisse. Antigone. *Conscience de Zeno* (*La*). *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Femmes. Guerre. Hamlet blanc, Hamlet noir. Hitler, Adolf. Londres. Œdipe. Paris. Rebelles. Roman familial. Roth, Philip. Vienne. Sexe, genre & transgenres. Vinci, Léonard de. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Fantasme

L'imagination est l'œil de l'âme

Production de l'imaginaire, scénario, fiction ou rêve diurne, le fantasme représente de façon déformée une réalité. Il peut être à la fois conscient et inconscient. Employé par Freud après l'abandon de la théorie de la séduction, ce mot, comme celui de refoulement, fait partie intégrante du corpus psychanalytique. Il préside même à l'avènement de celui-ci puisqu'il définit la réalité psychique comme distincte de la réalité matérielle et qu'il place la subjectivité au cœur de la condition humaine. Le terme a d'ailleurs été remis à l'honneur dans la langue française par la psychanalyse en même temps que les

verbes fantasmer et fantasmatiser. À l'origine, il renvoie à fantôme, spectre, hallucination, beaucoup plus que le terme allemand *Phantasie* choisi par Freud qui mêle imagination et activité créatrice. D'où des débats interminables entre les traducteurs, les uns souhaitant le remplacer par fantaisie et les autres par production de l'imaginaire. Les héritiers de Melanie Klein distinguent deux sortes de fantasmes : le fantasme conscient (*fantasy*) pour désigner les rêveries diurnes et les fictions, le fantasme (phantasme) inconscient (*Phantasie*) pour les processus mentaux inconscients. Pour ma part, je préfère fantasme.

L'abandon de la théorie de la séduction suppose qu'il existe des fantasmes originaires – ou scènes primitives –, c'est-à-dire un rapport sexuel entre les parents tel qu'il peut être regardé ou fantasmé par l'enfant qui l'interprète comme un acte de violence de la part du père à l'égard de la mère. Peu importe que la scène ait eu lieu réellement ou qu'elle soit une fiction. En tout cas, Freud, et tous les psychanalystes après lui, en ont fait un mythe, présent aux origines de l'humanité. À cet égard, les scènes imaginées par les patients en analyse qui croient avoir vu leurs parents s'accoupler sont de même nature que les scènes reconstruites par le thérapeute. Freud adorait imaginer de telles scènes, les retrouver dans la littérature, le théâtre ou la peinture. Lors de la cure qu'il mène, entre 1910 et 1914, avec un patient russe, Sergueï Pankejeff, (surnommé « L'homme aux loups »), Freud imagine que dans son berceau celui-ci a assisté à un coït *a tergo* entre ses parents. Et, de même, il pense que Marie Bonaparte a vu, au même âge, des scènes de fellation. Peu importe qu'il s'agisse d'un fantasme ou d'une réalité, ce qui compte c'est la réalité fantasmée.

Quant à Lacan, il consacra une grande partie de son enseignement à décrire la logique du fantasme et passa beaucoup de temps à détailler des scènes de fantasmes sadiques, hystériques, obsessionnels, masochistes. Il pensait que le fantasme était un « arrêt sur image » et parfois un moyen de masquer le surgissement d'un épisode traumatique. Cette définition s'applique parfaitement à la manière dont il s'approprie *L'Origine du monde,* son objet fétiche, scène primitive sans cesse masquée et exhibée, jalousement conservée comme « sa chose ».

Une autre « chose » fantasmatique attirait Lacan : l'Orient. S'il avait appris le chinois et rêvait d'aller en Chine, il eut aussi avec le Japon une relation érotique au point que, en 1971, après un voyage et

un séminaire sur la traduction de ses *Écrits*, il assista en 1976, grâce au producteur Anatole Dauman, à une projection privée du film de Nagisa Ōshima, *L'Empire des sens,* dont l'action se déroule dans un bordel de Tokyo en 1936. Sada Abe, ancienne prostituée devenue domestique, aime épier les ébats amoureux de ses maîtres. Son patron Kichizo l'entraîne dans une escalade érotique qui ne connaîtra plus aucune limite. Progressivement, ils vont avoir de plus en plus de mal à se passer l'un de l'autre, et Sada va de moins en moins tolérer l'idée qu'il puisse y avoir une autre femme dans la vie de son compagnon. Lors d'un rapport sexuel, il demande à Sada de l'étrangler, ce qu'elle accepte de faire. Puis elle lui tranche le pénis et écrit en lettres de sang sur son torse : « Sada et Kichi maintenant unis ». L'histoire était tirée d'un fait divers des années 1930 très connu au Japon : une femme avait été arrêtée en état d'errance alors qu'elle tenait à la main, tel un trophée, les attributs de son amant persécuteur.

Censuré au Japon, le film connut un succès mondial. Il n'était pas sans rappeler la scène du supplice chinois décrite par Georges Bataille dans *Les Larmes d'Éros.* Soufflé par ce spectacle au cours duquel un homme « avait la queue coupée par une femme », Lacan déclara : « L'érotisme féminin semble y être porté à son extrême et cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme » (*Séminaire* XXII. *Le Sinthome,* 1976).

Le sexe béant de la femme – dont Lacan avait fait « sa chose » – s'apparente chez lui à une représentation toujours meurtrière non seulement de la mère possessive mais de la jouissance féminine. D'où la reprise du mythe de Méduse (la Gorgone), réactivé par Freud, mais transformé par lui en une vision fantasmatique selon laquelle un sexe féminin béant est semblable à une bouche ouverte où l'homme se perd : une bouche dentée en forme de crocodile. Et du coup, il est fasciné par ce qu'il appelle « la chose japonaise », par la cérémonie du thé et par ce qu'il imagine être l'art d'aimer, de mourir et de jouir selon la logique d'une théâtralité infinie. La « chose japonaise » est donc un fantasme lacanien, un fantasme qu'il cherche à formaliser selon une logique. Des centaines de commentaires ont été rédigés sur ce grand fantasme lacanien.

Si la psychanalyse a permis de sexualiser le fantasme, elle a été aussi à l'origine d'une normalisation, autant de la littérature pornographique centrée sur l'autobiographie – transformée en auto-

analyse fantasmatique – que d'un discours sexologique fondé sur le culte de performances imaginaires.

Voir : Amour. Animaux. Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. *Che Vuoi ?*. Désir. Divan. Éros. Hollywood. Inceste. Orgonon. *Origine du monde (L')*. Psyché. Rêve. Roth, Philip. Saint-Pétersbourg. Séduction. Sexe, genre & transgenres. Vienne. Vinci, Léonard de. Wolinski, Georges.

Femmes

Soudain, le deuxième sexe

Lors de la naissance de la psychanalyse, les femmes n'étaient présentes dans l'histoire des disciplines psychopathologiques qu'au titre de patientes. Femmes folles ou hystériques, soignées à l'hospice de la Salpêtrière ou dans les divers asiles ou sanatoriums d'Europe, puis « écoutées » par Freud et son ami Josef Breuer (auteurs des *Études sur l'hystérie)* dans le secret d'un cabinet médical, elles entraient en scène par la maladie psychique.

Le féminin était alors assimilable à un corps enfermé dans des frustrations et des convulsions, et ce corps se mettait à parler, soit dans les cris des femmes du peuple comme à la Salpêtrière à Paris, soit dans les aveux privés des femmes de la bourgeoisie viennoise.

À cet égard, les premières psychanalystes furent tantôt d'anciennes patientes, soignées pour de graves troubles psychiques – hystérie ou mélancolie –, tantôt des femmes marquées par un destin exceptionnel : psychose, assassinat, suicide, violences diverses. Leurs souffrances et leur volonté de se faire reconnaître exprimaient une protestation et une révolte contre leur condition au sein de la société occidentale de la fin du siècle. Leur situation doit être comparée à celle des premiers hommes psychanalystes.

Nées entre 1860 et 1885, les premières femmes psychanalystes furent intégrées progressivement à ce groupe d'hommes tantôt à cause de leur valeur personnelle et tantôt parce qu'elle étaient leurs épouses. Nombre d'entre elles, en effet, firent carrière dans le freudisme à

travers leur mariage. Ainsi l'histoire du mouvement psychanalytique est-elle en grande partie l'histoire d'une famille où les conjoints – et souvent les enfants nés du mariage de deux psychanalystes – devenaient des psychanalystes. C'est à partir de la deuxième génération que des femmes purent devenir, au même titre que des hommes, de véritables chefs d'école.

Celles-ci furent plutôt des élèves de Freud, venues à la cure parce qu'elles s'intéressaient à la doctrine et voulaient devenir psychanalystes. Issues d'un milieu aisé ou cultivé, elles purent accéder à des études de médecine, de pédagogie ou de littérature. Elles ne furent donc pas émancipées par leur entrée dans la psychanalyse mais par l'engagement dans des études. Parmi les plus éblouissantes, il y eut Lou Andreas-Salomé, Marie Bonaparte, Sabina Spielrein.

Après la Première Guerre mondiale, les femmes jouèrent un rôle déterminant dans le mouvement en s'orientant vers la psychanalyse des enfants ou en occupant des fonctions politiques dans les institutions freudiennes. Ces femmes formèrent un groupe plus homogène que celles de la première génération et elles eurent entre elles de violents conflits, au même titre que les hommes. D'une manière générale, elles furent moins individualistes et moins marginales ou hors normes que les femmes de la première génération. Je songe notamment à Anna Freud, Helene Deutsch, Marie Bonaparte et à des dizaines d'autres.

Vinrent ensuite les femmes qui ne firent pas partie des disciples directs de Freud à Vienne, même si elles le rencontrèrent. Et parmi elles, Melanie Klein, la seule qui élabora un système de pensée capable de rénover le premier freudisme. Pour la plupart, ces femmes connurent une enfance difficile faite de relations troublées avec leurs mères. En s'engageant dans la psychanalyse, elles cherchèrent autant à exister professionnellement qu'à réparer les souffrances d'une vie tumultueuse. C'est dans cette génération qu'elles eurent un rôle prédominant, souvent supérieur à celui de leurs homologues masculins.

Après la Seconde Guerre mondiale, le processus de féminisation du mouvement psychanalytique s'accentua fortement au point qu'à l'orée du XXI^{e} siècle les femmes sont majoritaires dans la quasi-totalité des institutions psychanalytiques.

Voir : Amour. Antigone. Cronenberg, David. Désir. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Famille. Folie. Göttingen. Inceste. Livres. Londres. Monroe, Marilyn. New York. *Origine du monde* (*L'*). Paris. Princesse sauvage. Salpêtrière. Séduction.

Folie

Citoyen es-tu fou ?

Passion, tumulte, frénésie, rage, errance, la folie est toujours une sorte d'envers de la raison. Mais elle peut être aussi un excès, une démesure, une posture déviante : folie des grandeurs, folie douce, folie de l'amour fou, etc. Dans toutes les cultures, les fous furent tantôt sacralisés comme des créatures hors normes que l'on devait respecter ou idolâtrer, tantôt persécutés comme appartenant à une « race » inférieure, au même titre que les Juifs, les homosexuels et les pervers. Et ce n'est pas un hasard si les nazis décidèrent à partir de 1933 d'exterminer des hommes, des femmes et des enfants souffrant de troubles mentaux ou neurologiques et de malformations génétiques. Tous furent soumis à un programme spécial d'euthanasie qui prétendait les « libérer d'une vie indigne d'être vécue ». La mort était administrée soit par des injections de substances mortelles, soit par « dénutrition », soit, à partir de 1940, par l'emploi d'un gaz, utilisé ensuite pour le génocide des Juifs et des Tziganes.

Dès lors qu'on arrache la folie à l'univers de la magie, du sacré ou de la persécution, elle peut être pensée de plusieurs manières. La première consiste à la faire entrer dans le cadre de la psychiatrie en la désignant par des mots savants – schizophrénie, paranoïa, psychose maniaco-dépressive (bipolarité) –, la deuxième vise à l'analyser en fonction des différences culturelles. Quant à la troisième, elle consiste à écouter l'homme fou pour décrypter son vécu, son langage, ses modalités d'expression. D'un côté un regard clinique, une folie pensée et apprivoisée, de l'autre un sujet en souffrance agité par un délire. D'un côté, les psychiatres, les psychologues et les psychanalystes, de l'autre ceux qui, désignés comme fous, en assument toutes les

souffrances, jusqu'à la mort : Antonin Artaud, Hölderlin, Van Gogh, et bien d'autres encore.

Je pense notamment au célèbre logicien Kurt Gödel, né en 1906 au cœur de l'Empire austro-hongrois et dont l'histoire, racontée par Pierre Cassou-Noguès (*Les Démons de Gödel,* 2007), m'a toujours intéressée. Elle montre à quel point le spectre de la folie hante la raison et la science, et réciproquement.

En 1931, Gödel démontre qu'un système axiomatique ne peut pas être à la fois cohérent et complet, et que, si le système est cohérent, alors la cohérence des axiomes ne peut être prouvée au sein d'un même système. Par ce théorème dit de « l'incomplétude », Gödel remet donc en cause toute forme de croyance en un système axiomatique universel. Cela veut dire, en clair, qu'aucune vérité ne saurait être intégralement formalisable. Par ce geste cartésien, Gödel réinscrit donc le doute – c'est-à-dire l'incertitude ou l'incomplétude – dans le discours de la raison et de la science, tout en en faisant un principe fondateur pour les mathématiques.

En 1940, il s'installe à Princeton où il devient l'ami très proche d'Albert Einstein. Chaque jour, les deux hommes traversent en devisant l'immense campus de cette fabuleuse université où sont réunis, au moment de la Seconde Guerre mondiale, les plus grands savants venus du monde européen. Convaincu que des fantômes habitent dans les bois et persuadé que l'on cherche à l'empoisonner, Gödel invente toutes sortes de régimes pour éviter de consommer une nourriture jugée suspecte.

Au fil des années, il élabore un système logique qui lui permet de considérer, d'une part que la religion doit être traduite en une science rigoureuse, et, de l'autre, que des mondes imaginaires cohabitent avec le monde humain. D'où l'idée de donner un fondement théorique à l'existence des démons, des anges et des extraterrestres. Non seulement Gödel applique son théorème d'incomplétude au diable en soulignant que le mal est ce qui échappe à toute axiomatique, mais il propose de faire de la psychanalyse et de la théorie de la relativité les fondements d'une interprétation des croyances. Il savait que Einstein et Freud avaient échangé autrefois leurs idées sur la guerre.

Mais, du même coup, il établit des corrélations extravagantes entre des événements, des lieux, des personnes et des structures. Tantôt il donne rendez-vous à une admiratrice dans la même salle de

l'université où se trouve une femme qu'il veut séduire, et tantôt il définit la famille comme un atome dont l'homme serait le noyau et la femme l'électron diabolique ou télépathe. Une fois, conformément à l'idée que les univers sont tournants, il réserve à Paris plusieurs chambres d'hôtel afin de les habiter simultanément dans un temps à deux dimensions. En 1978, il cesse de s'alimenter et meurt de cachexie. Avant l'issue fatale, il a fait circuler auprès de ses amis un texte sur la preuve ontologique de l'existence de Dieu, inspiré de l'argument de saint Anselme dont la méthode consistait à ne s'appuyer en rien sur l'autorité et à ne prouver ses assertions que par la seule raison.

Gödel fabrique donc un système logique capable d'être tout à la fois la version sublimée de la folie d'un homme et la traduction d'un discours de la raison capable d'intégrer à ses fondements le théorème d'incomplétude.

Si l'on se place du côté du médecin, on voit bien que celui qui soigne ne raconte pas l'histoire de la folie de la même façon que le patient, peintre, logicien ou poète. Dès lors, un autre problème se pose qui continue à troubler la conscience des fous comme celle des thérapeutes. La folie est-elle hors de la raison ou interne à la rationalité elle-même ?

C'est sous la Révolution française que fut achevée la transformation de la folie en une maladie mentale et l'enfermement des fous dans des lieux spécifiques. L'invention de l'asile moderne donna naissance, non seulement à l'aliénisme puis à la psychiatrie, mais aussi au récit légendaire très apprécié de Freud, à travers lequel le célèbre aliéniste, Philippe Pinel, fut consacré comme le héros d'une légende devenue plus vraie que la réalité : « Sous la Terreur, dit la légende, Pinel reçut à Bicêtre la visite de Georges Couthon qui souffrait de douleurs articulaires et avait perdu l'usage de ses jambes. Chacun tremblait devant l'aspect du fidèle de Robespierre qui se faisait porter à bras d'hommes. Pinel le conduisit devant les loges où la vue des agités lui causa une peur intense. Accueilli par des injures, il se tourna vers l'aliéniste et lui dit : "Citoyen, es-tu fou toi-même de vouloir libérer de pareils animaux ?" Le médecin répondit que les insensés étaient d'autant plus intraitables qu'ils restaient privés d'air et de liberté. Couthon accepta donc la suppression des chaînes mais mit en garde Pinel contre sa présomption. On le transporta jusqu'à sa

voiture et le philanthrope commença son œuvre : il enleva leurs chaînes aux fous et donna naissance à l'aliénisme. »

L'aliéniste de la fin du XVIIIe siècle était l'héritier du prêtre, et il se devait de soutenir et d'aider le malade. Une fois laïcisée, la maladie mentale ne relevait donc plus de la possession démoniaque. Aussi le fou échappait-il à l'église, aux chamans, aux sorciers et aux exorcistes. Quant au médecin, devenu psychiatre après avoir été aliéniste, il reçut pour mission de recueillir l'aveu de la souffrance psychique. Ce fut le traitement moral : un mélange de soins physiques et de techniques de contraintes et de persuasion. Si l'aliéné n'était plus un insensé, cela signifiait que sa folie, et la folie en général, pouvait être comprise et expliquée, et donc guérie. Chez l'aliéné, disait-on, un reste de raison demeure, et ce reste suffit à en faire un sujet, c'est-à-dire un être identifiable.

Le traitement moral supposait d'emblée l'idéal utopique de la guérison, de l'éradication et donc d'une subjectivité : pas de guérison sans la participation consciente d'un sujet *aliéné* mais jamais *insensé*. Il fallait en effet intégrer le fou, en tant que sujet de droit, à l'espace juridique issu de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Si le fou devenait un sujet à part entière, cela voulait dire que la folie pouvait être classée en une série de signes *visibles,* destinés à distinguer une norme et une pathologie. Elle était donc *observable* à l'infini, soit dans une iconographie, soit dans des commentaires écrits ou parlés définissant une clinique. Quant à l'asile, il devait ressembler à une sorte de jardin botanique de la souffrance mentale où viendrait s'échouer, comme dans un tableau de Géricault, les fragments égarés d'une déraison morbide, tout entière soumise à la logique d'un grand désir de classification.

À la fin du XIXe siècle, l'enfermement asilaire fut regardé, en soi, comme le moyen unique de soigner la folie. La longue durée de l'asile devint alors le seul traitement possible de toutes les maladies mentales : une armée de grabataires plongés dans le néant. L'institution asilaire s'implanta dans la plupart des régions du monde où se constituait un État de droit respectueux des libertés individuelles, c'est-à-dire dans les pays occidentaux à régimes démocratiques, ou potentiellement démocratiques, mais aussi dans ceux qui s'ouvraient à des réformes : Russie, Japon, Chine, etc., des pays où s'effondrait lentement l'ancien ordre féodal et où se

constituait progressivement la notion juridique et philosophique de sujet.

Avec l'apparition des différentes méthodes de traitement psychique, et plus encore avec celle de la psychanalyse, les fous furent moins regardés comme les simples objets d'une classification. Dès lors, l'impératif du soigner et du guérir changea de camp. Le traitement moral ne se réduisit plus à une technique de persuasion. Le devenir du sujet malade reposa plutôt sur un travail de son inconscient qui s'effectuait au sein d'une relation transférentielle. En donnant la parole au patient, et non plus au médecin, à l'inconscient et non plus au conscient, à un inconscient verbalisé et non plus somnambulique, la psychanalyse posait les fondements d'une clinique qui s'éloignait de la posture bienveillante de la consolation.

Freud indiquait les limites de la volonté de guérir en introduisant le doute au cœur de la relation thérapeutique : la demande d'un sujet peut être en effet l'expression d'un désir de ne jamais guérir et de ne pas être soigné. D'ailleurs, en psychanalyse, on n'utilise plus le terme de malade mais celui d'analysant ou de patient. On ne s'adresse pas à celui qui souffre passivement mais à celui qui *déjà* accepte, par le transfert, d'analyser sa souffrance de façon dynamique et non pas plaintive ou passive.

La psychanalyse est donc née de la ruine d'un système de pensée qui avait mis l'asile, la philanthropie, la guérison puis l'incurabilité au cœur de ses préoccupations. Freud considérait que la méthode psychanalytique ne s'appliquait qu'aux névroses. Il n'aimait pas les fous (les psychotiques) et pensait qu'ils étaient incurables. Mais il fut critiqué par ses premiers disciples – presque tous psychiatres – qui virent, à juste titre, dans la psychanalyse, le moyen de transformer de fond en comble le milieu asilaire.

Contrairement à Freud, Lacan, psychiatre de formation, était un vrai clinicien de la folie. Dans sa thèse de médecine de 1932, célébrée par les surréalistes, il exposa le cas de Marguerite Anzieu (cas Aimée), internée à l'hôpital Sainte-Anne après avoir tenté de tuer une comédienne. Il fit d'elle une paranoïaque érotomane cherchant à se punir. Par ses projets littéraires, cette femme ressemblait à Emma Bovary : elle rêvait d'une autre vie que la sienne. J'ai longuement retracé son histoire dans ma biographie de Lacan et j'ai mis en parallèle leurs deux destins. Elle détestait son psychiatre, et l'accusait

de l'avoir traitée comme un « cas » et de lui avoir dérobé ses manuscrits. Et pourtant, elle était liée à lui de façon tragique et romanesque puisque, par un hasard extraordinaire, elle avait été placée, à sa sortie de l'asile, comme gouvernante chez le père de Lacan.

Quant au fils de Marguerite, analysé par Lacan, il apprit de la bouche de sa mère que celui-ci avait été autrefois son psychiatre. Les conflits entre Didier Anzieu et son analyste furent aussi violents que ceux qui opposèrent Marguerite à son psychiatre. J'en ai déduit que l'histoire de ce « cas » illustre à merveille combien les patients sont hostiles à leurs thérapeutes tout en étant les acteurs d'une aventure qui les réunit, leur vie durant, pour le pire et le meilleur.

De nos jours, plus aucun psychanalyste n'a le droit de raconter l'histoire d'un patient sans avoir obtenu son autorisation. Mieux encore, ce sont désormais les patients qui se sont transformés en narrateurs de leur histoire au point de déposséder les thérapeutes de leur pouvoir de dire, à leur place, la vérité de leur cas. À cet égard, l'autofiction, comme genre littéraire né dans les années 1980, n'est rien d'autre que le symptôme d'un changement de paradigme issu de ce renversement. De nombreux récits « autofictifs » ressemblent bien plus, en effet, à des exposés de cas clinique sortis tout droit d'une expérience de cure qu'à de la littérature romanesque ou autobiographique.

J'ai toujours admiré Ludwig Binswanger, descendant d'une dynastie de psychiatres, prince des aliénistes modernes. Il dirigea toute sa vie la clinique de Bellevue à Kreuzlingen si bien décrite par Joseph Roth dans *La Marche de Radetzky* (1932) : « Cette maison de santé du lac de Constance où des soins empressés mais dispendieux attendaient les aliénés des milieux aisés qui avaient l'habitude d'être choyés et que les infirmiers traitaient avec une délicatesse de sage-femme. » Autant dire que les montagnes, les forêts et plus encore les lacs sont, en Suisse alémanique, les éléments essentiels du traitement classique de la folie, calqué sur celui de la tuberculose, comme si le « grand air » était toujours préférable à l'immersion dans un milieu urbain.

Disciple critique et ami de Freud, Binswanger proposait une approche phénoménologique de la folie. Sa méthode prenait pour objet l'existence du sujet selon la triple dimension du temps, de

l'espace et de la relation au monde. Il était âgé de 73 ans quand Michel Foucault lui rendit visite, en 1953, après avoir travaillé comme stagiaire à l'hôpital Sainte-Anne.

À cette époque, la psychiatrie avait changé de visage avec la généralisation de traitements nouveaux – électrochocs, insulinothérapie, narco-analyse – mais surtout avec l'apparition des premiers psychotropes – Largactil et Tofranil (Geigy) – qui mettront fin, vingt ans plus tard, à l'enfermement asilaire. La camisole chimique était donc déjà en train de supplanter toutes les autres approches. Et pourtant, la nouvelle génération psychiatrique rêvait encore de mêler tous les traitements possibles afin de mieux cerner les facettes de la personnalité humaine : le corps avec ou sans organe, la relation transférentielle, le jeu, le désir, le carnaval.

Le 2 mars 1954, entouré de l'équipe de l'asile cantonal de Münsterlingen, situé lui aussi sur le lac de Constance, Foucault assista au fabuleux rituel du défilé des fous costumés, grimés, déguisés, portant haut et fort sur leurs chars fleuris des objets divers sortis tout droit des contes de fées ou d'une mythologie populaire.

Tous avaient travaillé avec ardeur pour confectionner des parures bariolées, des masques aux allures grotesques ou tragiques, des sceptres, des couronnes, des baguettes magiques. Le moment le plus émouvant, le plus hugolien, était celui où défilaient ensemble la « gentille dame Largactil », connue pour ses vertus calmantes, et la « méchante dame Geigy », haïe pour ses effets secondaires.

Initié par les médecins et les soignants, ce carnaval posait une nouvelle fois la grande question cartésienne de l'inclusion de la folie dans la raison. S'agit-il, dans ce rituel, d'un moment où le fou peut être reconnu par le soignant pour autre chose que pour sa pathologie ?

Et si un fou est capable de jouer au fou, peut-il avoir conscience de sa folie ? Le carnaval des fous a-t-il pour objectif souterrain de mettre en scène une critique du monde de la normalité ? Enfin, quel est le statut possible d'une conscience énonciative de la folie ?

De nos jours, après le triomphe de la chimie dans l'approche des maladies mentales, on se demande si les psychiatres, qui ont abandonné, dans le monde entier, la perspective humaniste, ne sont pas devenus fous eux-mêmes.

On peut le penser quand on connaît l'itinéraire du psychiatre Robert Leopold Spitzer, responsable à partir de 1980 de la révision du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM)*. Humaniste et visionnaire déçu par la psychanalyse, il fut l'artisan sincère de la plus grande folie jamais rêvée par la psychiatrie : construire un discours universel sur les troubles mentaux valable pour la planète entière. Le plus étonnant, c'est que le *DSM* a atteint son objectif au point d'être devenu l'outil dominant de toute la psychiatrie chimique, mais aussi le « monstre » le plus contesté par une majorité de psychiatres qui en récusent les principes après les avoir longtemps adoptés.

Entre 1970 et 1980, entouré d'une équipe « d'experts », Spitzer procéda à un « balayage athéorique » du phénomène psychique, substituant à la terminologie classique un jargon digne des médecins de Molière. Les concepts de la psychiatrie furent bannis au profit de la seule notion de trouble (*disorder*) qui permit de faire entrer dans le *Manuel* 292 maladies imaginaires : la timidité, l'angoisse de mourir, la peur de perdre son travail, le syndrome traumatique consécutif à un acte violent, etc. Dans le *DSM-IV,* publié en 1994, on en comptabilisera trois cent cinquante, et dans les versions suivantes bien plus encore.

En conséquence, les « fous » d'aujourd'hui multiplient les rites de carnaval – les *Mad Pride* – hérités de l'époque des années cinquante et calqués sur la *Gay Pride.* Ces défilés ont pour caractéristique d'exhiber l'existence d'une fierté positive de la folie détachée de toute référence à un quelconque discours psychiatrique, fût-il celui classique de la psychanalyse ou de la phénoménologie, ou celui dit « scientifique » de la chimie. Désormais, le patient est en passe de décider lui-même du statut de son Cogito. À lui de savoir si oui ou non la folie fait partie intégrante du grand discours de la raison occidentale. À lui de dire qui

est le plus fou : le psychiatre, adepte du *DSM,* ou le fou.

Comme le névrosé, le fou du premier quart du XXIe siècle est devenu l'acteur-narrateur de sa folie transformée en un théâtre de l'autofiction.

Voir : Amour. Angoisse. Animaux. Antigone. Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. Berlin. Descartes, René. Désir. Guerre. Hypnose. Œdipe. Orgonon. Présidents américains. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Psychothérapie institutionnelle. Rebelles. Résistance. Salpêtrière. Zurich.

Francfort

Goethe et Adorno

Chaque fois que je me rends à Francfort, ville natale de Goethe, je songe à ce que fut cette ville dans l'histoire de la psychanalyse. Comme tous ses disciples, Freud avait une admiration sans bornes pour Goethe auquel il s'identifiait. Comme lui, il était le préféré de sa mère et il était né « noir » (avec des cheveux). Quant au personnage de Faust, il occupe dans l'œuvre freudienne une place aussi importante que celle d'Œdipe ou d'Hamlet.

En 1917, Freud rédige un cours récit consacré à un souvenir de l'écrivain. Dans son enfance, celui-ci avait brisé puis jeté par la fenêtre la vaisselle de famille. Freud analyse cet événement comme une tentative du jeune Goethe d'expulser un « intrus » : son frère cadet mort en bas âge. En 1930, Freud reçoit le prix Goethe, et c'est sa fille Anna qui se rend à Francfort pour le recevoir et lire le discours de son père. Celui-ci rend hommage autant à la *Naturphilosophie,* symbole du lien spirituel qui unit l'Allemagne à l'Autriche, qu'à la beauté de l'œuvre goethéenne proche, selon lui, de l'*Éros* platonicien niché au cœur de la psychanalyse.

Mais Francfort c'est aussi et surtout la ville d'un de mes philosophes préféré : Theodor Adorno. Avec Max Horkheimer et Leo Löwenthal, il fonde en 1923 l'Institut für Sozialforschung (Institut de recherches sociales). Ils seront rejoints par Herbert Marcuse, venu de

Berlin, élève de Husserl et de Heidegger. Noyau de la future École de Francfort, cet institut élabore la « Théorie critique », doctrine sociologique et philosophique qui s'appuie sur la psychanalyse, la phénoménologie et le marxisme pour réfléchir aux conditions de production de la culture au sein d'une société dominée par la rationalité technologique. Magnifique projet. Comment concilier deux thèses contradictoires quand on sait que, pour Marx, le passé annonce toujours le futur alors que, pour Freud, le futur ne fait que répéter le passé. D'un côté, une révolution rêvée doit déboucher sur la réalité concrète d'une conscience de classe, de l'autre, une rébellion permanente contre un père devient le mythe fondateur d'un inconscient collectif. Il faut le destituer puis le reconstruire pour qu'advienne une subjectivité.

Tous ceux qui s'engagèrent dans cette aventure se réclamaient soit de la gauche sociale-démocrate, soit du communisme, soit du freudo-marxisme – visant à lier révolution subjective et transformation sociale –, soit encore d'un néofreudisme orienté vers un dépassement ou une révision de la conceptualité freudienne. Entre 1920 et 1933, une très grande modernité était à l'œuvre pour la psychanalyse autant à Francfort qu'à Berlin, alors que Vienne semblait se replier sur des valeurs anciennes.

En 1929, l'Institut de recherches accueille dans ses murs un nouvel Institut de psychanalyse où se retrouvent des praticiens de tous bords : Karl Landauer, venu de Munich et analysé par Freud, Heinrich Meng, pionnier de l'hygiène mentale, militant socialiste et végétarien, Erich Fromm, freudo-marxiste convaincu, Frieda Reichmann, psychiatre et analyste de Fromm avant de devenir son épouse, ainsi que plusieurs autres encore.

Les deux instituts entretenaient des relations étroites, et Francfort devint ainsi l'un des grands bastions de la gauche freudienne allemande. Analysé par Landauer, Horkheimer participait comme Fromm à de nombreuses activités d'enseignement qui mêlaient psychanalyse, philosophie, sciences sociales.

En 1933, les fondateurs des deux instituts prennent la route d'un exil américain. De son côté, Landauer émigre aux Pays-Bas. En 1943, arrêté au cours d'une rafle, il est déporté au camp d'extermination de Bergen-Belsen où il meurt en janvier 1945.

En février 1938, au moment de s'embarquer pour New York en

compagnie de Gretel, son épouse, Adorno imagine ce que sera l'extermination des Juifs : « La situation en Europe est complètement désespérée ; les pronostics de ma dernière lettre semblent se confirmer dans le pire des sens : l'Autriche va échoir à Hitler et, dans un monde complètement fasciné par le succès, cela va le stabiliser à nouveau *ad infinitum*, et sur la base de la plus épouvantable des terreurs. On ne peut plus guère douter que les Juifs encore présents en Allemagne vont être exterminés : car expropriés comme ils le sont, aucun autre pays au monde ne les accueillera. Et une fois de plus il ne se passera rien : les autres méritent leur Hitler » (Stefan Müller-Doohm, *Adorno, une biographie*, 2003).

Installés sur la côte ouest des États-Unis, où se croisent, comme à Hollywood, plusieurs dizaines d'intellectuels européens, Adorno et Horkheimer poursuivent leurs travaux. En 1942, à la demande de Löwenthal, Horkheimer précise à quel point, en ces temps sombres, il reste attaché à la pensée freudienne, pierre angulaire de la Théorie critique : « On a beaucoup dit, vous vous en souvenez, que sa méthode originale correspondait essentiellement à la nature de la bourgeoisie très raffinée de Vienne à l'époque où elle fut conçue. C'est bien entendu totalement faux dans l'ensemble, mais, y aurait-il au fond un grain de vérité là-dedans que cela n'invaliderait en rien l'œuvre de Freud. Plus une œuvre est grande, plus elle est enracinée dans une situation historique concrète. Il n'y a qu'à regarder de plus près ce rapport entre la Vienne libérale de l'époque et la méthode originale de Freud pour voir à quel point c'était un grand penseur. C'est justement la décadence de la vie familiale bourgeoise qui permit à sa théorie de parvenir à ce nouveau stade qui apparaît dans *Au-delà du principe de plaisir* et les écrits qui suivent » (Martin Jay, *L'Imagination dialectique. Histoire de l'École de Francfort, et de l'institut de recherches sociales, 1923-1950*, 1973).

J'ai adopté depuis longtemps ce jugement, et quand j'ai rédigé ma biographie de Freud, j'ai ajouté cette idée que ce que Freud croyait découvrir n'était au fond que le fruit d'une société, d'un environnement familial et d'une situation politique dont il interprétait magistralement la signification pour en faire une production de l'inconscient.

Depuis leur grand exil californien, Adorno et Horkheimer rédigèrent ensemble l'un des textes philosophiques les plus marquants

de la seconde moitié du XX^e siècle, un texte qui a toujours été présent dans ma mémoire à chaque étape de ma démarche historique : *La Dialectique de la Raison* (*Dialektik der Auklärung*, 1944). Il s'agissait là de penser la question des Lumières sombres et de l'extermination des Juifs d'Europe en s'inspirant d'ailleurs du dernier manuscrit de Walter Benjamin qui s'était suicidé le 26 septembre 1940, juste avant de franchir la frontière qui séparait la France de l'Espagne.

Comment la raison peut-elle s'inverser en son contraire ? Comment le progrès et l'émancipation peuvent-ils engendrer la barbarie ? Pourquoi l'Allemagne a-t-elle été, pendant plus d'une décennie, le théâtre d'un anéantissement programmé de ses valeurs les plus élevées ? Adorno et Horkheimer se livraient à une longue digression sur les limites de la raison et les idéaux du progrès : de Homère à Auschwitz en passant par Sade et la philosophie des Lumières. Les deux auteurs soutenaient que l'entrée de l'humanité dans la culture de masse et dans la planification biologique de la vie risquait fort de donner naissance à de nouvelles formes de totalitarisme si la raison ne parvenait pas à se critiquer elle-même, ni à surmonter ses tendances destructrices. Tel avait été le message de Freud en 1929 dans *Malaise dans la civilisation.* À l'évidence, Foucault prend appui sur ce texte pour élaborer son *Histoire de la folie.* Quant à Lacan, il s'en inspire sans le dire dans un article célèbre de 1962 – « Kant avec Sade » – pour renvoyer dos à dos le penseur de la raison et celui de l'abolition de la raison.

De retour à Francfort après la Seconde Guerre mondiale, Adorno et Horkheimer jouèrent un grand rôle pour la refondation du mouvement psychanalytique à Francfort. Ils apportèrent leur soutien à Alexander Mitscherlich, praticien de gauche, qui, après avoir assisté à Nuremberg au procès des médecins nazis accusés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, décida de se consacrer à l'invention d'une nouvelle médecine débarrassée de toute technologie des corps et des esprits. En 1960, il sauva l'honneur de la psychanalyse en Allemagne en fondant le Sigmund-Freud-Institut. Il fut l'initiateur avec Ilse Grubrich-Simitis d'une nouvelle édition des œuvres de Freud et d'une réflexion sur les troubles psychiques liés au refoulement collectif des événements du Troisième Reich en République fédérale allemande. Il créa aussi la revue *Psyché* où furent publiées des études sur la collaboration des psychanalystes avec le nazisme, notamment à Berlin. En 1968, il

apporta son soutient aux étudiants en révolte contre la société de consommation.

Je suis allée plusieurs fois à l'Institut Freud de Francfort et j'y ai rencontré chaque fois de remarquables praticiens. En 1998, j'ai invité Ilse Grubrich-Simitis à Paris pour qu'elle donne une conférence à la Maison des écrivains sur le retour aux textes de Freud. Ce fut une belle intervention et je la dois à deux amis germanistes, Alain Lance et Jacques Le Rider.

Malgré son essor, l'Institut Freud n'a jamais réussi à promouvoir en Allemagne – ce pays que j'aime tant – une véritable renaissance de la psychanalyse. Le nazisme l'avait bel et bien détruite.

En 2001, Derrida m'annonça qu'il avait reçu le prix Adorno et qu'il devait se rendre à Francfort. C'était un peu avant le 11 septembre et nous avions, lui et moi, réalisé un dialogue (*De quoi demain)* dans un livre qui allait paraître précisément ce jour-là : date de l'anniversaire d'Adorno et date de la destruction des *Twin Towers.*

Nous avions parlé plusieurs fois d'Adorno, et je lui avais fait remarquer combien son œuvre me faisait penser à la sienne. Dans son discours de Francfort, il décida de l'aborder en commentant une lettre du 12 octobre 1939 adressée par Walter Benjamin à Gretel Adorno à propos d'un rêve dans lequel il « s'agissait changer en fichu une poésie ». Et Derrida parlait de la langue de l'autre, de la langue de l'exilé, de l'attentat du 11 Septembre, des flux migratoires à venir en Europe, dans cette Europe prise elle-même dans la spirale de la mondialisation. Il savait qu'Adorno était un grand rêveur et qu'il avait

raconté ses rêves. Et il se demandait si un rêveur peut parler de son rêve sans se réveiller. Une fois de plus, il mêlait poésie, littérature, philosophie, psychanalyse tout en évoquant la lucidité d'Adorno : « Quant à cette lucidité, cette *Aufklärung* d'un discours rêveur sur le rêve, j'aime justement à penser à Adorno. J'admire et j'aime Adorno, quelqu'un qui n'a jamais cessé d'hésiter entre le "non" du philosophe et le "oui, parfois cela arrive" du poète, de l'écrivain ou de l'essayiste, du peintre, du scénariste de théâtre ou de cinéma, voire du psychanalyste. En hésitant entre le "non" et le "oui parfois, peut-être", il a hérité des deux. »

C'est cet héritage-là de la ville de Francfort que j'ai envie de défendre car je me sens toujours partagée entre incertitude et décision, doute et affirmation, hésitation et engagement.

Voir : Bardamu, Ferdinand. Berlin. Déconstruction. Descartes, René. Göttingen. Guerre. Hitler, Adolf. Hollywood. New York. Orgonon. Rebelles. Résistance. Rêve. Zurich.

Gershwin, George

Comédie freudo-musicale

Ami des plus grands musiciens du XX^e^ siècle, et auteur de magnifiques œuvres symphoniques – *Rhapsody in Blue, Un Américain à Paris, Porgy and Bess* – ainsi que d'une admirable berceuse – *Summertime* –, George Gershwin s'appelait en réalité Jacob Gershowitz. Il était issu d'une famille juive qui avait quitté la Russie en 1895 pour s'établir aux États-Unis. Atteint de troubles anxieux qu'il nommait « maladie d'estomac des compositeurs », il s'astreignait à des régimes alimentaires épuisants tout en multipliant les relations amoureuses. Il avait l'habitude de ponctuer ses phrases par des mouvements brusques de la main gauche, il s'étirait le nez et mâchonnait de façon compulsive ses pipes et ses cigares : « Je suis un grand mystificateur, disait-il, je suis toujours à la recherche de la vérité. Avoir accès à la psychologie c'est comme suivre un cours à l'Université. Ceux qui ne veulent pas se confronter à eux-mêmes ne peuvent pas avancer. Je veux me connaître et ainsi connaître les autres » (cité par Franck Médioni, *George Gershwin,* 2014).

Comme de nombreux artistes américains de l'entre-deux-guerres, Gershwin était pétri de culture psychanalytique. Après une histoire d'amour malheureuse avec Paulette Goddard, futur femme de Charlie Chaplin, il entreprit en 1934 une cure avec le psychanalyste Gregory Zilboorg, Juif russe lui aussi, installé à New York et connu pour son comportement extravagant à l'égard de ses patients auxquels il extorquait des sommes astronomiques tout en faisant étalage de son immense érudition : il était en effet un véritable érudit en histoire de la psychiatrie.

Gerswhin fréquente le divan de Zilboorg pendant un an à raison de cinq séances par semaine. Ils voyagent ensemble à Mexico où ils rencontrent Diego Rivera. Convaincu que la thérapie permet aux artistes de développer leur créativité, Zilboorg se conduit en réalité avec son patient comme une sorte de gourou. Gerswhin meurt en 1937, à l'âge de 38 ans, des suites d'une tumeur cérébrale maligne. Zilboorg fut ensuite accusé, à tort ou à raison, d'avoir cru que les maux de tête de son patient avaient une origine psychique. En 2001, un admirateur du musicien affirma même que le patient aurait pu être soigné plus tôt et qu'en réalité sa tumeur était bénigne.

Toujours est-il que, en 1934, Gershwin compose avec son frère une comédie musicale, *Pardon My English,* dont l'action se situe à Dresde. Un jeune Anglais, Michael Bramleigh, tombe amoureux de Ilse Bauer, la fille du commissaire de police. Chaque fois que le jeune homme reçoit un coup sur la tête il devient Golo Schmidt, maître criminel, amant d'une fille de cabaret. Un autre coup lui redonne son identité.

Trois des grands noms de la psychanalyse – Alfred Adler, Sigmund Freud, Carl Gustav Jung – incarnent à eux trois six docteurs qui se penchent à son chevet. Dans un extrait du chant intitulé « Freud et Jung et Adler » sont réunis, à la manière de Docteur Jekyll et Mister Hyde, les meilleurs ingrédients d'une formidable satire de tous les poncifs de l'époque concernant la psychanalyse.

« Docteur Freud et Jung et Adler, Adler et Jung et Freud – Six Psychanalystes ! – Il suffit de nous réclamer un diagnostic – Nous le saurons ! Docteur Freud et Jung et Adler, Adler et Jung et Freud Heures de visite, neuf à trois. Dr. Adler : "Il est obsédé." Dr. Jung : "Il

a une faible libido !” Dr. Freud : “Il n’a pas de libido du tout !” En chœur : “Ce genre de chose commence dans l’enfance. Dr. Adler : “Il est obsédé.” Dr. Jung : “Il a une faible libido !” Dr. Freud : “Cela est arrivé quand il était petit !”

« Dr. Adler : “C’est le père.” Dr. Jung : “C’est la mère.” Dr. Freud : “Ce n’est pas l’amour.” En chœur : “Ses pensées devraient être pures, mais elles sont probablement sales ! Sa tête est tellement fissurée, “Il est obsédé.” Médecins : “Nous sommes les six psychos du sexe.” »

Voir : Argent. Divan. Hollywood. Monroe, Marilyn. New York. Sexe, genre & transgenres. Vienne.

Göttingen

Dieu que les roses sont belles…

La sonorité la plus subtile de la langue allemande, la ville la plus savante, celle des frères Grimm, fondateurs de la germanistique, la cité des roses aux multiples universités, lieu d’élection de Lou Andreas-Salomé, l’une des rares villes allemandes à ne pas avoir été détruite par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Née à Saint-Pétersbourg en 1861, Lou von Salomé, dont Nietzsche tomba éperdument amoureux, était une Européenne convaincue qui passa son temps à vivre ou à voyager dans toutes les plus belles villes du vieux continent. Elle y retrouvait ses amis ou ses amants : « Budapest avec Sándor Ferenczi en avril 1913, Munich avec Viktor von Gebsattel en août de la même année, Vienne avec Viktor Tausk en septembre, puis Munich en octobre avec Rainer Maria Rilke » (Isabelle Mons, *Lou Andreas-Salomé*, 2012).

Mais c’est à Göttingen qu’elle choisit d’habiter en 1903 dans une maison baptisée *Loufried* (La paix de Lou), située sur les hauteurs du Hainberg. Son mari, Friedrich Carl Andreas, brillant orientaliste auquel elle imposa une totale abstinence sexuelle, enseignait à l’université la langue et la littérature persanes. Ils vécurent toute leur vie à Göttingen, chacun à un étage de la maison. Lou continuait à avoir des amants et Carl eut une liaison avec la servante qui accoucha

d'une petite fille aussitôt acceptée par le couple.

En 1911, au congrès international de psychanalyse de Weimar, elle rencontre Freud pour la première fois alors qu'elle est l'amante de Poul Bjerre, jeune psychanalyste suédois de quinze ans son cadet. Aussitôt, elle lui demande d'être initiée à la psychanalyse. Freud se met à rire : « Me prenez-vous pour le Père Noël ? » Installée à Vienne en 1912, elle assiste à la fois aux réunions du cercle freudien et à celles d'Alfred Adler.

Jaloux, Freud lui écrit : « Vous m'avez manqué hier soir à la séance […] J'ai pris la mauvaise habitude d'adresser ma conférence à une certaine personne de mon cercle d'auditeurs et ne cessais hier de fixer comme fasciné la place vide que l'on vous avait réservée. » Bientôt, Lou est introduite dans l'intimé de la famille Freud. Après chaque réunion du mercredi, le maître la ramène à son hôtel, et après chaque dîner il la couvre de fleurs. Chez cette femme qui incarnait toutes les facettes de la féminité et qui lui était si proche et si étrangère à la fois, il aimait la beauté de l'âme, la passion de la vie et l'optimisme de tous les instants qui dissimulait à peine un état de perpétuelle mélancolie.

L'initiation à la psychanalyse passa aussi par une longue correspondance avec Freud qui conduisit Lou à abandonner l'écriture romanesque pour la clinique. En 1914, aussi surprise que lui par le déclenchement de la guerre, elle ne sait pas quel camp choisir. Celui des Russes ou celui des Allemands ? Toujours est-il qu'elle ne peut pas partager l'antigermanisme de ses frères russes. Mais quand survient la révolution d'Octobre, elle se voit contrainte de les aider financièrement.

À Göttingen, dans sa maison, elle travaille parfois dix heures par jour à recevoir des patients. Appauvrie par l'inflation et se sentant très seule après la mort de son époux, elle ne parvient pas à subvenir à ses besoins. Bien qu'elle ne réclame rien, Freud lui envoie des sommes généreuses, partageant avec elle sa fortune fraîchement acquise grâce à ses disciples américains. Il l'appelle sa très chère Lou, lui fait part de ses pensées et lui demande d'aider sa fille Anna quand celle-ci, analysée par son père, éprouve un grand malaise. Lou devient sa confidente, la pousse à accepter son destin de ne devenir ni épouse ni mère et de former un couple avec son père.

À partir de 1933, elle assiste avec horreur à l'instauration du régime nazi. Elle sait la haine que lui voue Elisabeth Förster, la sœur

de Nietzsche, adepte fervente de l'hitlérisme. Elle n'ignore pas que les bourgeois de Göttingen l'appellent la « sorcière du Hainberg ». Elle décide toutefois de ne pas fuir l'Allemagne. Quelques jours après sa mort, un fonctionnaire de la Gestapo débarque à son domicile pour confisquer sa bibliothèque dont les livres seront déversés dans les caves de la mairie : on l'accusait de pratiquer « une science juive ».

En pensant à Göttingen, j'associe le nom de Lou Andreas-Salomé à celui de Barbara, de son vrai nom Monique Serf, dont la grand-mère venait de Moldavie. Elle adorait par-dessus tout Yvette Guilbert, la chanteuse préférée de Freud : « Son phrasé incisif, cette terrible intelligence de la voix » (Barbara, *Il était un piano noir… Mémoires interrompus,* 1998). Abusée sexuellement par son père à l'âge de dix ans, Barbara dévorait du zan (bonbon à la réglisse) et conserva de son enfance un souvenir terrifiant, même si sa famille juive avait réussi à échapper à la Gestapo.

Invitée à chanter à Göttingen en 1964, à l'initiative de Hans-Gunther Klein, directeur du Junges Theater, elle accepte, non sans réticence, de se rendre en Allemagne. À la fin du séjour, elle compose la célèbre chanson dont elle enregistrera, trois ans plus tard, la version allemande, entrant pieds nus sur une scène couverte de roses : « Pour moi, écrit Gerhard Schröder, c'est la chanson qui symbolise le mieux l'amitié franco-allemande : "Ô faites que jamais ne revienne le temps du sang et de la haine car il y a des gens que j'aime à Göttingen, à Göttingen." »

Barbara n'a sans doute jamais visité la maison de Lou Andreas-Salomé mais j'imagine qu'elle aurait pu mettre en musique ce poème de Rilke : « Et tu viendras quand j'aurai besoin de toi/ Et tu prendras mon hésitation pour un signe/ Et silencieusement tu me tendras les roses épanouies de l'été/Des tout derniers buissons. »

En 1970, Barbara retrouve dans un tiroir un texte qu'elle avait écrit quelques années plus tôt à la suite d'un rêve dans lequel elle avait vu un aigle descendre sur elle. Elle se met au piano et compose une musique en s'inspirant d'une sonate de Beethoven : « De son bec, il a touché ma joue/Dans ma main, il a glissé son cou/C'est alors que je l'ai reconnu/ surgissant du passé/ il m'était revenu. » Barbara connaissait-elle les œuvres picturales de la Renaissance ou les anciens récits de grands oiseaux de proie qui se posent délicatement sur les lèvres d'un enfant au berceau ? Avait-elle lu *Le Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* ? Toujours est-il que, comme le milan de Léonard transformé en vautour, « L'aigle noir » suscita la curiosité de nombreux psychanalystes. Certains eurent la conviction que cet oiseau surgi du passé n'était autre que le père incestueux dont Barbara aurait été amoureuse, au-delà de la haine qu'elle lui vouait. D'autres affirmèrent qu'il s'agissait d'un homme aimé. Certains enfin pensaient qu'elle avait suivi une cure analytique et que seul son analyste était capable de déchiffrer l'énigme de l'oiseau.

Le mystère demeure et l'on sait que tout ce qui venait du ciel était pour Barbara un objet de terreur : l'arc-en-ciel autant que les mésanges à tête noire. Et pourtant, cet aigle surgi d'un lac inconnu, semblable à ce lieu incertain si bien décrit par Proust, transforma de fond en comble la vie de cette femme autant que la rencontre avec Freud avait transformé celle de Lou Andreas-Salomé : « "L'aigle noir", c'est une chanson que j'ai rêvée : j'ai fait un jour un rêve, bien plus beau que la chanson, où j'ai vu descendre cet aigle, et je l'ai ensuite donnée à une petite fille de quatre ans, qui était ma nièce. Après ce

rêve, il m'est vraiment arrivé des choses extraordinaires ! » Quand on se rend sur la tombe de Lou Andreas-Salomé, au cimetière de Göttingen, on découvre une stèle de pierre où est gravé, en caractères majuscules, le nom de Friedrich Carl Andreas. Au-dessous de cette inscription, ont été ajoutées trois petites lettres en italiques : *lou*. Les nazis avaient refusé que les cendres de la célèbre disciple de Freud fussent dispersées dans sa maison. Et il fallut attendre l'année 1992 pour que l'urne qui les contenait, et qui avait disparu, pût enfin être enterrée en ce lieu, sans référence à son patronyme.

Aujourd'hui, la ville de Göttingen honore la mémoire de Lou Andreas-Salomé. Sa maison a été rénovée, ses archives sont conservées et un Institut de formation à la psychanalyse et à la psychothérapie porte son nom. On y étudie essentiellement l'autopsychologie, les relations d'objet, les neurosciences. Quant aux enfants de Göttingen, ils apprennent la chanson de Barbara inscrite au programme officiel des classes primaires, tandis que chaque année, plusieurs de leurs parents se rendent à Bagneux pour déposer des roses sur la tombe de celle qu'ils n'oublieront jamais.

Voir : Amour. Animaux. Auto-analyse. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfance. Éros. Femmes. Inceste. Rêve. Saint-Pétersbourg. Vienne. Vinci, Léonard de. Zurich.

Green, Julien

Le diable et le dangereux supplément

Pendant plusieurs années, j'ai passé avec Julien Green et son fils adoptif Éric Jourdan quelques soirées inoubliables faites de rires enfantins, de moqueries, de tendresse et de souvenirs d'une époque qui me rappelait celle de la jeunesse de mon père, une jeunesse d'avant 1914. Chaque fois que je me rendais dans son vaste appartement de la rue Vaneau, dont les somptueux rideaux plissés de couleur pourpre et or rappelaient ce monde victorien auquel il était si attaché, je ne pouvais m'empêcher de regarder cet écrivain chrétien, converti au catholicisme en 1916 et hanté par la honte de son désir

homosexuel, comme un personnage proustien tout entier immergé dans un récit d'André Gide. Il me venait alors à l'esprit que ce qu'il disait ressemblait fort aux divers échanges épistolaires par lesquels Gide avait entrepris en vain de rencontrer Freud, après la Première Guerre mondiale, afin de lui demander de rédiger une préface à l'édition allemande de *Corydon* (1924). L'écrivain n'osait pas encore assumer la paternité de ce réquisitoire en faveur de la pédérastie et il imaginait que son récit pourrait être présenté comme « traduit de l'allemand ».

Gide avait pris connaissance de la pensée freudienne en lisant *Les Conférences d'introduction à la psychanalyse*, traduites en français en 1921, et il rêvait de devenir lui-même l'objet d'une étude clinique qui serait rédigée par un talentueux praticien.

C'est en lisant cet ouvrage de Freud en anglais que Julien Green, étudiant à l'université de Virginie, découvre à l'âge de vingt ans combien les récits cliniques ressemblent à des romans. Profondément déçu par les théories psychanalytiques, il n'en n'éprouve pas moins un trouble : il a peur de perdre la foi au contact d'une doctrine aussi « sexuelle » qui ravive en lui des souvenirs d'enfance terrifiants. Néanmoins, il regarde les études de cas comme des modèles d'introspection. Et il est vrai que l'œuvre freudienne renouvelle l'art autobiographique en mettant au premier plan le vécu, le fantasme, l'analyse de soi.

Dans sa jeunesse, Julien Green avait été fortement attiré par les écrits de Freud et il avait fréquenté plusieurs psychanalystes, dont Wilhelm Stekel, tout en refusant de rencontrer le maître à Londres quand, en juillet 1938, son ami Stefan Zweig lui avait proposé de faire le voyage en compagnie de Salvador Dalí.

En 1992, Green relate à sa manière l'événement : « Dalí passa deux jours à s'expliquer avec le grand homme. Tout ce qu'il dit fut trouvé passionnant. Jamais Freud n'avait rien entendu de tel mais il déclara après le départ de Dalí que lui serait devenu fou si le jeune peintre était resté un jour de plus. Quant à Dalí, il avait trouvé ou retrouvé son père… Il fit d'ailleurs des dessins de Freud prémonitoires : la mort y était déjà dessinée. En somme, après avoir retrouvé son père, selon la psychanalyse, il s'en débarrassait » (*L'avenir n'est à personne,* 1990-1992, 1993).

En réalité, Freud avait expliqué à Dalí qu'il ne s'intéressait qu'à la

peinture classique afin d'y déceler l'expression de l'inconscient, alors que dans l'art surréaliste il préférait observer l'expression de la conscience.

Julien Green a toujours dit que ses livres étaient nés de son enfance. Il affirmait avoir grandi dans une maison merveilleuse où les huit enfants de ses magnifiques parents nageaient dans le bonheur. Et pourtant, dans la plupart de ses romans, il ne décrit que des cauchemars et va jusqu'à comparer l'univers familial à une geôle et à un petit monde banal et cruel. Dans *Adrienne Mesurat* (1927), roman largement inspiré par sa lecture de Freud, il raconte l'histoire d'une jeune fille provinciale atteinte de « bovarysme » et terrifiée par les « grandes personnes » qui l'entourent : un père débile, une sœur tyrannique et malade, un médecin sinistre, auquel elle voue une passion délirante, une voisine perverse. Écrasée par l'effroyable médiocrité de cette bourgeoisie de province, elle finira par devenir folle après avoir précipité son père du haut de l'escalier.

Quant aux deux souvenirs d'enfance que Julien Green évoquait sans cesse avec un mélange de terreur et d'amusement, comme pour braver l'image d'un Freud déguisé en père interdicteur, ils font les délices de tous les praticiens de la cure, au point que je me suis toujours demandé s'ils n'avaient pas été reconstruits dans le plus pur style du vocabulaire psychanalytique. Peu importe d'ailleurs. On ne dira jamais assez combien la conception freudienne de la sexualité infantile s'inspire de tous les souvenirs d'enfance puisés dans la littérature ou les récits transmis de génération en génération.

Dans son autobiographie, Green raconte comment sa mère, puritaine et obsédée par la pureté, s'acharnait sur son corps chaque fois qu'elle le baignait en lui intimant l'ordre de bien se nettoyer partout. Un jour, alors qu'il est étendu dans l'eau tiède, il voit son regard s'abaisser sur une partie très précise de sa personne : « Sur le ton de quelqu'un qui parle tout seul, elle murmura : "Oh que c'est donc laid !" Elle détourna la tête avec une sorte de frisson […] Quelque chose en moi était atteint profondément. Je pouvais avoir onze ans et mon innocence était profonde. Ma mère me regarda tristement comme on regarde un coupable qu'on ne peut pas punir parce qu'on l'aime trop » (*Partir avant le jour,* 1963). Il fallut à Green des années pour deviner le secret de cette phobie du sexe que sa mère lui avait transmise. Le corps était l'ennemi, mais il était aussi la

forteresse de l'âme et, à ce titre, il devait demeurer vierge de toute activité sexuelle.

Le deuxième souvenir d'enfance est d'autant plus terrifiant que Julien l'avait refoulé et qu'il en eut connaissance par un récit ultérieur. Un soir, Mary, sa sœur, rabattit la couverture de son lit jusqu'à ses pieds. Avec un grand cri, elle appela sa mère qui apparut dans la pénombre, un bougeoir à la main, au moment où le jeune garçon dénudé posait ses mains sur la « région défendue ». Saisie d'angoisse, elle brandit un couteau à pain et menaça de lui trancher le pénis. N'avait-il pas succombé aux charmes du « dangereux supplément » (la masturbation) ?

C'est aussi de l'enfance qu'a émergé l'un des plus beaux romans de Green : *Si j'étais vous* (1947). Construit comme un triple hommage à Arthur Rimbaud (« Je est un autre »), au *Faust* de Goethe et à *La Métamorphose* de Kafka, ce texte, d'une facture classique, rédigé en plusieurs étapes et en plusieurs versions (entre 1944 et 1970), est en réalité un conte fantastique issu des premiers souvenirs de l'écrivain : « Je me rappelle très nettement qu'alors que je savais à peine tracer des bâtons sur une feuille de papier, je me demandais pourquoi j'étais moi-même et non une autre personne. »

En proie à une haine viscérale contre le monde entier, Fabien Especel signe un pacte avec le diable qui lui permet de se transformer en d'autres personnes tout en restant lui-même. Il se glisse d'abord dans la peau de son patron, Poujars, qu'il déteste. Mais bientôt il se sent accablé par sa nouvelle corpulence et par la maladie rénale dont souffre Poujars. Il prend alors l'identité de Paul Esménard, jeune

homme athlétique, poursuivi par Berthe, une femme amoureuse, qu'il étrangle au cours d'une dispute. Poussé par le diable, Fabien-Esménard entre dans la personnalité d'Emmanuel Fruges, un intellectuel qui a toujours lutté contre les assauts du démon. Bientôt, Fabien est horrifié par sa nouvelle identité en découvrant l'attirance de Fruges pour des cartes postales obscènes. Il rêve alors de devenir Georges, un enfant de six ans, mais répugne à lui voler sa vie. Se sentant prisonnier de Fruges, il se transforme en un jeune homme de vingt ans, Camille, qui vit en famille au milieu de ses sœurs. En se regardant dans le miroir, il s'aperçoit qu'il est en réalité plongé dans le malheur.

Immergé dans cet ouragan identitaire, il finit par vouloir être lui-même, repasse par toutes les étapes les plus folles de la quête qui a fait de lui un assassin. Il retourne alors à son domicile où sa mère le découvre inanimé. Veillé par celle-ci, dont il voudrait être aimé sans jamais y parvenir, il lui obéit quand elle lui ordonne de faire sa prière. Il prononce alors deux mots, « Notre Père », avant d'être saisi par un délicieux bonheur puis de plonger dans le néant.

En 1957, Melanie Klein consacre à ce roman un commentaire éblouissant (*Envie et gratitude et autres essais*, 1968, en français). Au lieu de rechercher des similitudes entre la « psychologie » de l'auteur et son personnage, elle traite le roman comme un récit de cas, prenant ainsi Fabien sur son divan. Elle montre qu'il s'agit là d'une pénétrante compréhension de l'inconscient et elle expose que la grande succession des métamorphoses s'explique par une résurgence des angoisses infantiles. En devenant Poujars, Fabien prend la place du père, puis, à travers Esménard, il satisfait ses tendances meurtrières. Enfin, en se transformant en Fruges, il exprime sa peur d'avoir cédé à ses pulsions agressives. Le diable est un surmoi qui ramène Fabien à sa juste place. L'univers du héros est peuplé de bonnes et de mauvaises mères. Selon Klein, sa destinée serait une tentative de surmonter ses angoisses psychotiques, mais la fin « heureuse » ne se justifie pas.

Melanie Klein trouvait dans ce roman la meilleure illustration clinique du concept d'identification projective, tel qu'elle l'avait défini en 1946 pour désigner une modalité spécifique d'identification psychotique consistant à introduire sa propre personne dans l'objet haï et désiré afin de lui nuire.

Malgré son hostilité à l'égard des interprétations psychanalytiques

de son œuvre, Green admirait ce commentaire de Melanie Klein. Comme il me le confia, il avait été très surpris de constater que Klein avait vu juste en devinant la véritable fin du roman (« Après les aveux commence le mystère », *Le Figaro*, 17 décembre 1991). En effet, il avait rédigé une première version pessimiste de *Si j'étais vous,* dans laquelle Fabien redevenait lui-même pour réactiver un nouveau pacte avec le diable : une histoire sans fin, une descente en enfer. Au contraire, dans la deuxième version, il réconciliait le héros avec Dieu le père en le faisant mourir heureux dans les bras de sa mère.

Ainsi Julien Green s'est-il inspiré de l'œuvre freudienne pour lier le roman moderne à la structure narrative des cas cliniques, mais il a, sans le savoir, rédigé un roman d'inspiration kleinienne qui a permis à la grande clinicienne anglaise de l'enfance en détresse de donner corps à sa conceptualité.

Voir : Angoisse. Auto-analyse. *Conscience de Zeno* (*La*). Enfance. Famille. Fantasme. Femmes. Folie. Göttingen. *His Majesty the Baby*. Livres. Londres. Mexico. Miroir. Narcisse. Paris. Psyché. Roman familial. Roth, Philip. Séduction. Vinci, Léonard de. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Guerre

L'ombre de chaque guerre dans celle d'aujourd'hui

On oublie bien souvent à quel point la guerre est présente dans l'histoire du mouvement psychanalytique. La Première Guerre mondiale met fin, non seulement à une certaine conception européenne de la psychanalyse, mais aussi à son élan messianique porté à Vienne par des Juifs de langue allemande issus de tous les coins des Empires centraux : « C'est alors, le 28 juin 1914, écrit Stefan Zweig, que fut tiré à Sarajevo le coup de feu qui, en une seconde, brisa en mille morceaux comme un pot de terre creux le monde de la sécurité et de la raison créatrice dans lequel nous avions été élevés, avions grandi et nous sentions chez nous. » Avec la destruction de cette Europe d'avant-guerre, la psychanalyse change de visage.

Vienne, ville impériale, ville des minorités, ville d'un temps immobile semblable à celui de l'inconscient, cesse alors d'être le centre névralgique du mouvement au profit de Berlin.

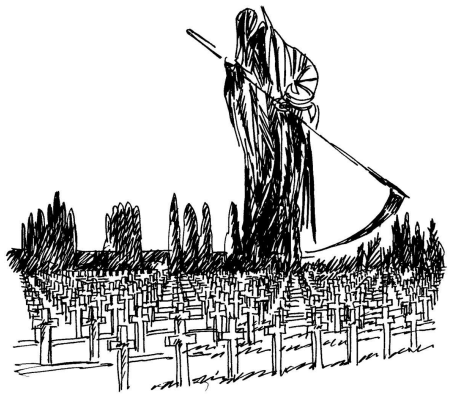
Puis, après quelques années de paix, la guerre s'annonce de nouveau quand les nazis décident d'éradiquer la civilisation en Allemagne puis dans toute l'Europe de l'Est. Les psychanalystes européens prennent la route de l'exil et bientôt la langue allemande disparaît des échanges internationaux tandis que le monde anglophone transforme de fond en comble la doctrine freudienne.

En juillet 1914, Freud n'imaginait pas que la guerre serait de longue durée, ni qu'elle ferait des millions de morts, ni que l'Europe, qu'il aimait et qu'il connaissait, disparaîtrait à tout jamais. Pourtant, en novembre, il annonce à Ferenczi que la voix de la psychanalyse n'est plus audible tant elle est recouverte par le son des canons. On ne dira jamais assez combien la psychanalyse est incompatible avec le nationalisme et combien le nationalisme mène toujours à la guerre.

En avril 1915, il rédige un essai sur la guerre et la mort dans lequel il se livre à un vibrant éloge de la société européenne issue de la culture gréco-latine et imprégnée des lumières de la science pour montrer à quel point cette nouvelle guerre conduit l'humanité la plus éclairée, non seulement à un abaissement de tout sentiment moral et à une dangereuse désillusion, mais aussi à un réveil de toutes les formes possibles de cruauté, de perfidie et de trahison, celles-là mêmes que l'on croyait abolies par l'exercice de la démocratie et le règne de la civilisation. Et c'est ainsi, dit-il, que le « citoyen de l'humanité se retrouve en plein désarroi face au monde qui lui est devenu étranger : sa grande patrie ruinée, les biens communs dévastés, ses concitoyens divisés et humiliés ».

Autrement dit, Freud prend acte du fait que cette guerre-là, engendrée par le nationalisme, traduit la quintessence d'un désir de mort propre à l'espèce humaine. Et c'est sur un ton dramatique qu'il met l'accent sur le fait qu'elle perturbe de façon inédite le rapport de l'homme à la mort. Phénomène « naturel », dit-il, la mort est l'issue nécessaire à toute vie et chacun a le devoir de s'y préparer. Mais comme notre inconscient est inaccessible à sa représentation, encore faut-il, pour l'accepter, nier son existence, la mettre hors jeu, voire la théâtraliser dans une identification à un héros idéalisé. Or, la guerre moderne, avec sa puissance de destruction massive, abolit chez l'être

humain le recours à de telles constructions imaginaires susceptibles de le préserver de la réalité de la mort. Et Freud conclut son essai par ces mots : « Nous nous souvenons du vieil adage : *Si vis pacem, para bellum.* Si tu veux maintenir la paix, prépare-toi à la guerre. Il serait conforme au temps actuel de le modifier : *Si vis vitam para mortem.* Si tu veux supporter la vie, prépare-toi à la mort. »



La guerre est présente aussi dans l'histoire de la psychanalyse par l'étude des traumatismes qu'elle produit sur le psychisme humain. L'idée que les tragédies sanglantes de l'histoire puissent induire chez des sujets « normaux » des modifications de l'âme ou du comportement remonte à la nuit des temps. Mais avec le déchaînement de toutes les forces barbares en Europe, et notamment avec l'implication des masses et des populations civiles dans les enjeux guerriers, elles prennent une nouvelle tournure.

Tous les travaux du XX^e^ siècle montrent que les traumatismes liés à la guerre, à la torture, à l'enfermement ou aux situations extrêmes sont à la fois spécifiques d'une situation donnée, et révélateurs, pour chaque individu, d'une histoire qui lui est propre. Autrement dit, les périodes dites de « troubles » favorisent moins l'éclosion de la folie ou de la névrose que l'épuisement de leurs symptômes reconvertis en un trauma. Ainsi le suicide explicite ou la mélancolie sont-ils moins fréquents lorsque la guerre autorise un héroïsme de la mort, et les névroses d'autant plus nombreuses et manifestes que la société dans laquelle elles s'expriment donne toutes les apparences de la stabilité.

Entre 1914 et 1920, les psychiatres et neurologues des pays en guerre sont sollicités par les hiérarchies militaires pour contribuer au

dépistage de prétendus « simulateurs », considérés comme des mauvais patriotes ou des lâches. Au cœur de ce débat revient donc en force l'ancienne question du statut de la maladie psychique, et notamment de l'hystérie : vraie maladie psychique ou dissimulation ? Quand les soldats font des cauchemars et présentent des signes de souffrance atroce – paralysies, hurlements, mutisme, oubli de soi et des autres – en se rappelant des scènes de meurtre, de viols ou de massacres, et quand ils refusent de retourner au combat, ils sont regardés comme des traîtres ou des déserteurs.

C'est dans ce contexte que, en 1917, Julius Wagner-Jauregg, psychiatre viennois, réformateur de l'asile, est accusé de forfaiture pour avoir qualifié de simulateurs des soldats atteints de névrose traumatique – tremblements, troubles de la mémoire, paralysies, etc. –, auxquels il a fait subir des traitements à l'électricité. Convoqué comme expert, Freud intervient dans le débat pour faire l'apologie de la psychanalyse, en soulignant d'abord que les médecins doivent être au service du malade et non pas aux ordres de la hiérarchie militaire, et il récuse l'utilité de l'électrothérapie. Moyennant quoi, il exonère Wagner-Jauregg de toute responsabilité. Il affirme qu'il n'est pas un tortionnaire et qu'il n'a commis aucune forfaiture en croyant qu'un tel traitement pouvait être un remède à la simulation. Aux yeux de Freud, la simulation n'existe pas pour la bonne raison que « tous les névrosés sont des simulateurs », et réciproquement, car ils « simulent sans le savoir et c'est leur maladie ».

En France, le célèbre neurologue Clovis Vincent n'hésite pas, tout en soignant des soldats français, à mettre en pratique ses théories aberrantes sur la simulation afin de dépister les fraudeurs, grâce à des chocs électriques (ou « torpillage ») qui, pense-t-il, ont le mérite de différencier les simulateurs des combattants réellement traumatisés. C'est ainsi qu'en 1916 le soldat Baptiste Deschamps, gravement handicapé depuis septembre 1914 et maintes fois « électrisé », refuse le « torpillage ». Furieux, Clovis Vincent se jette sur lui mais reçoit aussitôt une volée de coups de poing ; le médecin rosse alors son patient tout en le maintenant sous ses genoux par souci d'efficacité. Baptiste Deschamps est déféré en Conseil de guerre. La presse s'empare du sujet, et on découvre avec stupeur les méthodes thérapeutiques du bon docteur Vincent. Finalement, Deschamps aura

le dernier mot. Il faut voir là l'émergence d'un nouveau droit, celui du soldat revendiquant la libre disposition « de son pauvre corps ».

Après un séjour aux États-Unis, au lendemain de la Grande Guerre, Vincent devient un spécialiste unanimement reconnu de l'exérèse des tumeurs hypophysaires et autres méningiomes.

Ami de mon père, Clovis Vincent enseigna la neurologie à ma mère. Il était mon parrain et je n'ai pas eu le temps de faire sa connaissance. J'entendais souvent parler de lui. Médecin major dans les armées de la Grande Guerre, mon père avait pour lui une vraie admiration et il me parlait souvent de ces « simulateurs » qui méritaient, selon lui, d'être renvoyés au front. Je n'ai jamais cru à ces histoires mais j'ai lu des dizaines de récits sur les horreurs de la guerre et j'ai toujours aimé les films de guerre, qui provoquent en moi une émotion particulière, sans doute parce que mon père avait conservé de la boucherie des tranchées un souvenir inoubliable. Il ne pensait guère aux rats, à la vermine, aux gaz, au sang ou aux corps disloqués et préférait évoquer la merveilleuse solidarité qui l'unissait à ses camarades. Il racontait un conte de fées, sans pour autant se départir d'une vraie lucidité. Quant à ma mère, elle passa de la neurologie à la pédiatrie puis à la psychanalyse sans renier l'enseignement de Clovis Vincent mais sans dissimuler les aspects les plus sombres de sa personnalité.

Après la mort de Freud, les partisans de sa fille Anna et ceux de Melanie Klein, déjà installés à Londres, entament des controverses sur l'avenir de la psychanalyse, tandis que Winnicott et Bowlby incarnent une position médiane. Sous les bombes qui dévastent la ville, les psychanalystes sont donc en guerre et ils ont conscience que cette nouvelle guerre mondiale transformera leur pratique, leur clinique et leur manière d'aborder les troubles psychiques.

Réformateur de la psychiatrie, John Rickman contribue durant toute la durée de la guerre à une transformation radicale du regard sur les névroses et les traumatismes. Loin d'adopter le moindre dogme, et refusant la thèse de la simulation, il commence à expérimenter le principe du « groupe sans *leader* » dans le cadre du *War Office Selection Board.* Il s'agit d'abord d'organiser les officiers en petites cellules puis de les sélectionner afin d'obtenir d'eux un meilleur rendement. Chaque groupe définit un objet de travail sous la direction d'un thérapeute qui soutient tous les hommes du groupe sans occuper la

place d'un chef. C'est à partir de ce modèle que John Rickman met en place la première communauté thérapeutique de l'armée de terre à l'hôpital de Northfield où sont envoyés des hommes jugés inutiles ou inadaptés. Plutôt que de les éliminer ou d'en faire des simulateurs, des peureux ou des incapables, il leur permet de s'intégrer à une place qui leur convient pour servir les intérêts de l'armée.

Cette expérience pilote sera ensuite reprise dans de nombreux conflits ultérieurs.

Furieusement anglophile, hostile au régime de Vichy, Jacques Lacan avait pris en horreur les élites militaires françaises. Il admirait la psychiatrie anglaise et, en septembre 1945, il effectua un voyage de cinq semaines en Angleterre. Il visita la résidence de Hartfield où étaient hébergés des combattants. À son retour il fit l'éloge de l'Angleterre et de l'intrépidité de son peuple qui reposait, selon lui, sur un rapport véridique au réel.

Lors des procès de Nuremberg intentés par les puissances alliées contre les hauts dignitaires nazis, responsables de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, de nombreux experts en psychiatrie, psychologie et psychanalyse furent de nouveau mobilisés pour effectuer des tests et des expertises auprès de ces criminels d'un genre nouveau. Peu ou prou, et malgré leur divergences, la plupart d'entre eux expliquèrent que seule la démocratie pouvait contribuer à mettre en échec la cruauté humaine et que le totalitarisme rendait au contraire possible l'exploitation du « sadisme » humain à des fins meurtrières. S'agissant de la spécificité du nazisme, les uns soulignèrent que ce système avait produit une espèce nouvelle de « robots schizoïdes meurtriers », dénués de tout affect et d'une intelligence normale, les autres que les dirigeants nazis étaient atteints de pathologies graves et de dépravations, d'autres encore qu'ils avaient tramé un vaste complot contre les démocraties.

Dans un article daté de 1960, le psychanalyste viennois Ernst Federn, fils de Paul Federn, ancien déporté, soutenait au contraire que l'analyse de l'autobiographie de Rudolf Höss, commandant du camp d'Auschwitz, montrait à l'évidence que celui-ci était atteint, non pas d'un état schizoïde, mais d'un « comportement compulsif associé à une incapacité à former des relations interpersonnelles significatives, ou bien d'un tempérament schizoïde à noyau schizophrénique ou encore de troubles de la personnalité comme peuvent en présenter des

personnes qui vont consulter des conseillers familiaux ou des psychiatres en milieu hospitalier ».

Malgré l'importance des témoignages récoltés, qui sont aujourd'hui une source historiographique incontournable, toutes ces approches, qui négligent les autres causalités, ont le redoutable défaut de chercher à prouver que, pour avoir accompli de tels actes, les nazis génocidaires étaient forcément, malgré leur normalité apparente, des psychopathes, des malades mentaux, des pornographes, des déviants sexuels, des toxicomanes ou des névrosés. Et du coup, après Nuremberg, les représentants de cette médecine mentale, à force de traiter Staline de paranoïaque et Hitler d'hystérique à tendances perverses et phobiques, eurent l'idée saugrenue, lors d'un congrès d'hygiène mentale qui se tint à Londres en 1948, de proposer de soumettre à une cure psychique tous les grands hommes d'État afin de réduire leurs instincts agressifs et de préserver la paix du monde.

Les psychanalystes de la seconde moitié du XX^e^ siècle furent très nombreux à s'occuper des survivants du génocide. Les interrogations se portèrent sur les comportements des victimes beaucoup plus que sur le psychisme des bourreaux.

Je pense notamment aux approches d'Anna Freud. Elle se confronta à la question de l'extermination en prenant en charge, entre 1945 et 1947, six jeunes orphelins juifs allemands, nés entre 1941 et 1942, et dont les parents avaient été envoyés à la chambre à gaz. Internés au camp de Theresienstadt (Terezin), dans la section des enfants sans mères, ils avaient survécu, collés ensemble et privés de jouets et de nourriture. Quand ils furent hébergés à Bulldogs Bank, puis confiés à la fille de Freud – qui renoua, à cette occasion, avec la langue allemande –, ils parlaient entre eux un langage ordurier, rejetaient les cadeaux, détruisaient le mobilier, mordaient, frappaient, hurlaient, se masturbaient, insultaient les adultes. En un mot, ils n'avaient pu survivre qu'en formant une entité unique qui leur servait de forteresse.

Après un an de soins, ils retrouvèrent une vie normale. Enfants du génocide et de l'abandon absolu, ils furent les premiers à expérimenter une nouvelle approche psychanalytique, qui montrera aux générations futures que rien n'est jamais joué d'avance et que, même dans les situations les plus extrêmes, une nouvelle vie est toujours pensable. Dans ce domaine, Anna Freud révéla ses véritables dons de clinicienne

(*L'Enfant dans la psychanalyse,* 1976).

Sans aucun doute, la question de l'extermination des Juifs et celle des traumatismes des survivants joua un rôle considérable dans l'approche des victimes de toutes les guerres modernes dont la caractéristique est qu'elle implique désormais les populations civiles. D'où le développement de toute une littérature centrée sur les phénomènes posttraumatiques qui s'étend d'ailleurs à toutes sortes de situations : terrorisme, prises d'otages, accidents d'avion, catastrophes naturelles, viols, tortures, etc.

Comment ne pas songer encore à ces mots de Stefan Zweig où sont associées, en un même désastre, les deux guerres les plus meurtrières de tous les temps : « Je remarquais brusquement devant moi mon ombre, tout comme je voyais l'ombre de l'autre guerre dans celle d'aujourd'hui […] Seul celui qui a connu des heures lumineuses et des heures sombres, la guerre et la paix, la grandeur et la décadence, celui-là seul a vraiment vécu. »

Voir : Bardamu, Ferdinand. Berlin. Beyrouth. Enfance. Femmes. Folie. Francfort. Hitler, Adolf. Hypnose. Londres. New York. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Psychothérapie. Rebelles. Résistance. Salpêtrière. Séduction. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Hamlet blanc, Hamlet noir

Shakespeare, Marx et l'Apartheid

Le personnage d'Hamlet occupe dans l'histoire du freudisme une place aussi centrale que celle d'Œdipe. Le héros de Shakespeare a suscité des centaines d'interprétations inspirées par la psychanalyse.

Freud transforme Hamlet, prince mélancolique, en un hystérique viennois, et plus encore en un névrosé moderne paralysé dans l'accomplissement de sa tâche au moment où le spectre de son père lui ordonne de le venger en tuant Claudius (son assassin), lequel a épousé sa veuve (Gertrude). Selon Freud, Hamlet ne parvient pas à passer à l'acte parce que le spectre a réveillé en lui un désir refoulé de tuer le père et de posséder la mère. Freud « œdipianise » Hamlet et « hamlétise » Œdipe.

D'un côté une tragédie de la conscience (Hamlet), de l'autre une tragédie de l'inconscient (Œdipe). Je dirais volontiers que Freud est un Hamlet qui aurait réussi à régner sur le royaume du psychisme en lui insufflant deux nouveaux mythes : le meurtre du père et la conscience coupable du fils.

Tout autre est l'interprétation de Lacan qui dérive de son choix de privilégier Antigone à Œdipe et *Œdipe à Colone* à *Œdipe Roi.* Il fait d'Hamlet une sorte de frère d'Antigone, non pas un fils coupable à la manière de Freud, mais le héros d'une tragédie de l'impossible, prisonnier d'un père mort, le spectre, et d'une mère qui lui a transmis une horreur de la féminité.

À cet égard, la mise en scène par Patrice Chéreau de la tragédie d'Hamlet d'une durée de cinq heures (avec Gérard Desarthe dans le rôle-titre), lors du festival d'Avignon de 1988, est à la fois

shakespearienne, freudienne et lacanienne : son héros est un mélancolique, hystérique et fou, face à un spectre qui ressemble à un mort vivant, sorti tout droit d'un film d'épouvante. On dirait que Chéreau hérite de tous les Hamlet antérieurs au sien, comme si le prince du Danemark pouvait se métamorphoser sans cesse selon chaque époque : « Mettre en scène *Hamlet*, écrit Laurent Berger, c'est diriger la folie d'Hamlet et celle d'Ophélie, le dérèglement de la raison et des sens dans le jeu de l'acteur en faisant appel à toute la palette interprétative des artistes de théâtre. »

Quant à Jacques Derrida, il analyse la pièce à partir d'une réflexion freudienne sur le communisme, sur Marx et sur Louis Althusser (*Spectres de Marx,* 1993). Contrairement à Lacan et à Freud, il souligne qu'une réconciliation est possible entre une idée devenue spectrale (le marxisme) et un « apprendre à vivre » à venir : celui du rétablissement d'un lien entre un temps nécessairement disjoint et un autre temps de longue durée, entre le passé qui apparaît sous une forme fantomatique et le présent – celui de la mondialisation du capitalisme –, à condition que le deuil soit fait de ce qui empêche leur jonction, c'est-à-dire les crimes commis au nom du communisme. Derrida se sert de Freud pour récuser toute idée de symétrie entre le communisme et le nazisme.

Pas de parti communiste possible chez Derrida, pas de parti qui incarnerait un ordre patriarcal, pas de « religion communiste » qui remplacerait un Dieu vengeur, pas de religion anticommuniste qui serait fondée sur le meurtre de l'idée communiste, mais plutôt une déconstruction permanente de l'idée d'un parti identifié à une religion : apprendre à vivre enfin, telle est la loi morale de la condition humaine. Derrida en appelle donc à une nouvelle rébellion du monde mondialisé, non pas des fils contre le père, mais des droits contre les souverainetés. Tel est le destin de l'Hamlet de Derrida : apprendre à vivre ou à survivre au milieu des spectres. Transmettre la survie. Transmettre les traumatismes. Transmettre une souveraineté défaillante. Comment ne pas voir qu'il s'agit de renouer avec l'idée du bonheur ?

Cette réflexion sur *Hamlet* est issue d'une conférence au cours de laquelle Derrida rend hommage à Chris Hani, militant communiste d'Afrique du Sud assassiné, en tant que tel, en avril 1993, par un partisan de l'apartheid.

Cet événement m'a toujours fait penser à un autre Hamlet, celui de Wulf Sachs (1893-1949), Juif lituanien, le seul homme à avoir

pratiqué la psychanalyse en Afrique du Sud après son émigration de Russie, au lendemain de la révolution d'Octobre. En 1937, soucieux de ruiner les principes de la psychiatrie coloniale qui infériorise l'homme noir en prétendant que sa psyché ne peut atteindre la perfection de celle de l'Européen blanc, il s'empare du personnage de Shakespeare pour publier un ouvrage qui fera grand bruit : *Black Hamlet.* Il y relate l'histoire de John Chavafambira, héritier d'une lignée de sorciers guérisseurs. À la mort de son père, sa mère épouse Charlie, le frère de celui-ci, selon la coutume du lévirat. John se trouve alors en rivalité avec cet oncle. À cause de lui, il ne dort plus dans la couche de sa mère qui le renvoie dans la hutte de ses autres frères. Il quitte alors le village (*kraal*) avec la ferme intention d'y retourner et de se venger en démontrant à l'oncle la supériorité de ses pouvoirs de guérison sur les siens. Sachs compare l'histoire de Chavafambira à celle d'Hamlet, soulignant que celui-ci souffre d'une névrose caractérisée par l'indécision et l'incapacité d'aimer une autre femme que sa mère. Et quand enfin il est amoureux, il s'aperçoit que sa bien-aimée partage le même totem que lui (*mutopo*) et que donc elle lui est interdite : en couchant avec elle, il a commis le crime d'inceste.

Black Hamlet se présente sous la forme d'un échange amical entre un psychanalyste et un sorcier qui accepte de se soumettre à une cure et de raconter ses rêves et ses souvenirs. Sachs montre que tous les malheurs auxquels s'expose John proviennent sans doute de son inconscient mais surtout d'une situation coloniale dans laquelle cohabitent deux univers irréconciliables : celui des Blancs avec leur justice, leurs lois et leur rationalité, leurs mœurs, celui des Noirs qui se réclament d'un monde magique dominé par des fantômes, des totems, des rites ancestraux, des revenants, des esprits, des prophéties. Partout où il va, John emporte avec lui son monde, même quand il adopte la culture et les modes de vie des Blancs, à une époque, d'ailleurs, où se préparent les lois ségrégationnistes qui conduiront à l'instauration de l'apartheid en 1949. On songe ici à l'expérience menée par Georges Devereux à Topeka.

Après cette aventure au cours de laquelle il plaide en vain la possibilité pour les Noirs et les Blancs de cohabiter au sein de deux cultures différentes, Sachs s'engage à gauche, devient journaliste et milite dans une organisation sioniste.

En 1946, il procède à une révision de son ouvrage, supprime

certains mots qu'il juge d'inspiration trop coloniale. Mais surtout, il renonce à interpréter le refus d'agir de son grand ami John comme une pathologie « hamlétienne » et il donne un nouveau titre à son *Black Hamlet* qui devient *Black Anger* (fureur noire). Après sa mort, ses élèves et collègues prennent la route de l'exil, comme l'avaient fait avant eux les freudiens chassés d'Europe par le nazisme. *Black Hamlet* deviendra un classique dans le monde anglophone, commenté par la plupart des spécialistes des études postcoloniales ou de genre.

Beaucoup plus qu'Œdipe, Hamlet aura donc incarné une figure de rébellion, ce qui confirme l'idée selon laquelle aucune réflexion sur la psychanalyse ne saurait se limiter à l'œdipianisme. Elle repose en effet sur une théorie paradoxale de la liberté que Freud n'avait sans doute pas perçue : bien qu'il soit déterminé par son inconscient, le sujet demeure toujours libre de choisir son destin.

Voir : Antigone. Bonheur. Déconstruction. Dernier Indien (Le). Descartes, René. Désir. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Folie. Inceste. Œdipe. Rebelles. Résistance. Sexe, genre & transgenres. Terre promise. Topeka.

His Majesty the Baby

L'enfant roi

Ce syntagme célèbre est utilisé par Freud en 1914 dans un article qui fera date : « Pour introduire le narcissisme ». L'excès d'admiration que les parents portent à leurs enfants, dit-il, n'est autre que la manifestation d'un narcissisme profondément enfoui en chaque sujet.

Reprise par tous les psychanalystes – de Jacques Lacan à Françoise Dolto en passant par Donald W. Winnicott –, cette phrase sert à critiquer l'attitude des parents qui projettent sur leurs enfants des fantasmes de toute-puissance au point d'en faire des fétiches destinés à réaliser leurs propres rêves de grandeur.

Interprétée de travers, notamment en France après les événements de Mai 68, cette phrase a été utilisée par toutes sortes de pédagogues et psychologues déclinistes qui ont voulu voir en elle la preuve de

l'influence néfaste des théories freudiennes dans la société démocratique, les psychanalystes, et notamment Dolto, étant accusés de fabriquer des « enfants rois », sortes de tyrans domestiques incapables de respecter la moindre autorité.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Enfance. Fantasme. Londres. Miroir. Narcisse. Psyché. Séduction.

Hitler, Adolf

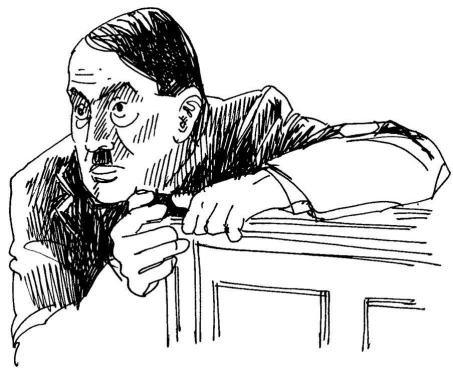
Œdipe nazi

Des dizaines de psychobiographies ont été consacrées à Hitler et à ses différentes pathologies, au point que celui-ci est devenu l'un des cas cliniques les plus commentés de la seconde moitié du XX^{e} siècle.

On peut facilement effectuer la synthèse de ce corpus à moitié imaginaire. Après une enfance malheureuse, maltraité par son père et adorant sa mère qui mourut en 1907, alors qu'il avait 18 ans, Hitler se sentit humilié. Il était habité par une haine envers le monde entier et plus encore envers les élites : les Juifs et les intellectuels. Fasciné par les sciences occultes, il devient spirite, comme son cousin. En 1918, il est empoisonné par le gaz moutarde puis hospitalisé à Pasewalk comme traumatisé de guerre. Là, il est diagnostiqué hystérique, puis traité par l'hypnose. Grâce à un excellent psychiatre, il guérit miraculeusement de sa cécité provisoire.

Plus tard, certains commentateurs expliqueront qu'il souffrait d'un dédoublement de la personnalité, qu'il avait des transes et des crises de fureur, qu'il était dément, diabolique, possédé, ce qui lui permettait d'hypnotiser des foules aussi hystériques que lui. Un psychiatre a affirmé qu'il était cyclothymique, masochiste, pervers, fétichiste, impuissant, atteint d'histrionisme, maniaque de la propreté. Plusieurs autres ont souligné qu'il avait des vomissements permanents et des phobies, qu'il s'enveloppait dans des couvertures ou restait des heures envahi par des frissons fébriles. Il était dérangé par de sombres cauchemars centrés autour du poison juif ; il traversait des états de panique morbides, il était égaré, asocial, psychopathe, ses lèvres

étaient toujours blêmes, son visage jaune ; il vouait à sa moustache un culte phallique, convaincu qu'elle lui servait à se différencier de tous les autres chefs politiques. Il se voulait criminel et cynique, prêt à assassiner des peuples entiers. Enfin, même s'il ne buvait ni alcool, ni café, il était toxicomane, consommait des drogues en tous genres et redoutait les nourritures carnées. Il avait une passion pour les bergers allemands (des femelles de préférence) et pour sa nièce, Geli Raubal, qui se suicida d'un coup de pistolet en 1931.



De multiples rumeurs ont circulé sur la sexualité d'Hitler. On a affirmé qu'un bouc lui avait coupé la moitié du pénis dans son enfance, qu'il n'avait qu'un seul testicule, qu'il était incapable de la moindre relation sexuelle avec une femme, qu'il avait dû dominer son homosexualité pour accéder au pouvoir, qu'il n'aimait pas le sexe mais l'érotisme et l'extase, et, bien entendu, qu'il s'était amplement masturbé tout au long de sa vie. Quelques commentateurs sont absolument convaincus qu'Eduard Bloch, le médecin juif de la famille Hitler, aurait consulté Freud en 1907 afin d'obtenir de lui un rendez-vous à Vienne. Et ils affirment que Freud aurait ainsi traité la dépression du jeune Adolf, survenue à la suite de la mort de sa mère.

En 1976, l'historien américain Rudolph Binion, féru de conceptualité psychanalytique, publie un ouvrage aberrant, *Hitler et l'Allemagne. L'envers de l'histoire* (traduit en français en 1994), dans lequel il soutient que l'utilisation du Zyklon B par les nazis a pour origine le fait qu'Hitler ait été gazé dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. En outre, il explique sa politique de l'espace vital comme l'expression d'une oralité agressive, liée à la perte de sa mère.

Quant à son antisémitisme, il en trouve l'origine dans le fait qu'Eduard Bloch n'avait pas pu la guérir de son cancer.

En 1985, dans un livre retentissant (*C'est pour ton bien*), Alice Miller, psychanalyste suisse, prétendit expliquer la genèse du nazisme par l'enfance d'Hitler. Sa politique d'extermination des Juifs n'aurait été que le reflet de son statut d'enfant battu par son père. À lire ces commentaires, on s'aperçoit qu'Hitler cumulait à lui tout seul les pathologies les plus graves recensées par les traités de psychiatrie, et c'est sans doute vrai. Mais Bertolt Brecht a fait mieux que les psychobiographes dans sa description de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* (1941).

De telles pathologies, présentes chez plusieurs génocidaires et dignitaires nazis, n'expliquent pas la genèse du national-socialisme, système totalitaire fondé sur la lutte des races, et qui inverse les valeurs du bien et du mal au point de transformer en norme la criminalité d'État et en pathologie l'ensemble des lois qui la répriment.

La plupart des interprétations « psychanalytiques » concernant la genèse du nazisme furent réfutées, à juste titre, par les historiens, comme étant le prototype des impasses de la psychobiographie. Ian Kershaw, le meilleur biographe d'Hitler, expliqua en 1998 que de telles allégations ne reposaient sur aucune source sérieuse. Une seule chose est certaine, Klara Hitler, mère maltraitée, souffrante et victime de toutes les turpitudes d'une vie atroce et vide, semble avoir été la seule personne qu'Hitler ait vraiment aimée. Aussi eut-il toute sa vie la nostalgie de la mère perdue. Il emporta la photo de Klara avec lui dans son bunker et son portrait trônait dans sa résidence alpine de l'Obersalzberg : « J'avais révéré le père, dit-il dans *Mein Kampf*, et pourtant aimé la mère » (*Ich hatte den Vater verehrt, die Mutter jedoch geliebt*). Le « pourtant » (*jedoch*) est essentiel dans cette phrase lapidaire : pourtant la mère…

Il y a une autre manière de réfléchir à la place occupée par le nom d'Hitler dans l'histoire de la psychanalyse. Plusieurs historiens ont établi un parallèle entre deux vies viennoises de la Belle Époque : celle infâme du jeune Hitler, âgé de vingt ans en 1909, et celle éclatante de Freud en pleine ascension vers la gloire. Le premier allait devenir le plus grand assassin de tous les temps et le second le penseur le plus renommé et le plus controversé du XX^{e} siècle : deux ennemis spirituels.

C'est dans cette perspective que le cinéaste Axel Corti a consacré deux films – en 1973 et 1976 – à la jeunesse viennoise de Hitler et à celle de Freud.

C'est aussi ce qu'a fort bien résumé Thomas Mann en 1938 : « Comme cet homme [Hitler] doit haïr la psychanalyse ! Je soupçonne en secret que la fureur avec laquelle il marcha contre certaine capitale s'adressait au vieil analyste installé là-bas, son ennemi véritable et essentiel, qui démasqua la névrose, le grand désillusionneur, celui qui sait à quoi s'en tenir et en sait long sur le génie. » Mann n'avait pas tort puisque Freud employait toujours le terme d'*Hitlerei* (hitlerie) pour désigner le nazisme : les « affaires hitlériennes ».

Grand admirateur de Thomas Mann, Luchino Visconti a su mettre en scène, dans *Les Damnés* (1969), l'autodestruction œdipienne de la grande bourgeoisie allemande à travers l'histoire de la famille Essenbeck. Quatre événements servent de toile de fond à cet anéantissement : la prise du pouvoir par Hitler, l'incendie du Reichstag, la Nuit des longs couteaux, l'autodafé des ouvrages majeurs de la culture occidentale, dont ceux de Freud. La force du récit tient au fait que les personnages principaux occupent tour à tour la place de la victime et du bourreau, tout en étant chacun d'une somptueuse élégance et d'une très grande beauté charnelle. Seul Aschenbach, incarnation de la race des seigneurs, n'est jamais ni bourreau ni victime, et son seul devoir est d'organiser l'extinction du lien généalogique qui unit les membres de la famille Essenbeck : version hitlérienne de la tragédie de Sophocle.

Perverti par sa mère, elle-même asservie par Aschenbach, lequel a fait de l'amant de celle-ci un criminel au service du nazisme, le jeune Martin, dernier rejeton de cette nouvelle famille des Labdacides, tour à tour humilié, pédophile et meurtrier, prend possession du corps de sa mère selon un rite macabre. Devenue folle, celle-ci n'est plus qu'une somnambule rongée par la déraison et contrainte par son fils de s'empoisonner au cyanure après avoir été confrontée à une scène de noces barbares, semblable à celle d'Hitler et de Eva Braun dans leur bunker, au cours de laquelle un juriste exige que les nouveaux époux soient déclarés indemnes de toute trace de « juiverie ».

À la fin du film, Martin, transfiguré, fait le salut nazi : pourtant la mère.

Voir : Antigone. Apocryphes & rumeurs. Bardamu, Ferdinand. Berlin. Enfance. Famille. Folie. Francfort. Göttingen. Guerre. Hollywood. Hypnose. Inceste. Injures, outrances & calomnies. Livres. Œdipe. Princesse sauvage. Rebelles. Résistance. Roman familial. Salpêtrière. Terre promise. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Hollywood

Sunset Boulevard

Une psychanalyste française m'a un jour reproché d'avoir écrit une « histoire hollywoodienne de la psychanalyse », convaincue d'ailleurs que cette sacro-sainte discipline aurait la particularité d'échapper à toute forme de récit historique. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que d'être ainsi renvoyée au cœur d'une des plus belles aventures du XX^e^ siècle. D'autant que la naissance de la psychanalyse est contemporaine de celle du cinématographe. Troublante coïncidence en effet : c'est en 1895 qu'a lieu la première présentation d'un film tourné par Louis Lumière, et c'est à cette date que Freud et Josef Breuer font paraître leurs fameuses *Études sur l'hystérie* où sont relatés les tourments névrotiques des jeunes filles et des femmes de la bourgeoisie viennoise. D'un côté comme de l'autre, une forme nouvelle de représentation de la réalité fait irruption dans l'imaginaire de la société occidentale. L'art cinématographique et la psychanalyse sont deux grandes usines à fabriquer des rêves, des mythes, des héros. Comme mon ami Serge Daney, j'ai toujours pensé qu'il existait une proximité entre l'art psychanalytique fondé sur le déchiffrement des signes et la réactualisation des mythes, et le cinématographe qui ne cessait de reconstruire, image par image, le langage même du rêve, du désir et de l'inconscient.

En 1974, lors de ma première visite des grands studios – Warner, MGM, Universal, Paramount – dont je connaissais par cœur les emblèmes, j'eus l'impression étrange de me trouver au milieu d'un tableau d'Hubert Robert. Décors en ruines, temples antiques décousus, fragments de Colorado éparpillés, colonnes antiques mêlées à une

jungle de Tarzan, poussière des Rocheuses, colts à crosses cassées, faux Indiens dépenaillés, paysages délabrés, en bref, j'entrai dans un monde anéanti où seul le temps de la mémoire subsistait, un temps arrêté, figé, suscitant l'effroi.

Je regardai avec une intense curiosité ces lieux déconstruits, vestiges de la sublime usine à rêves dont je m'étais nourrie dans mon enfance et mon adolescence, et dont j'avais continué à entretenir le souvenir en devenant cinéphile. Déjà, les grands studios étaient démantelés et vendus en appartements aux chaînes de télévision.

Entre 1963 et 1970, c'est la lecture des *Cahiers du cinéma* et la fréquentation quotidienne de la Cinémathèque qui m'avaient formée à la littérature, à l'art, à l'écriture, et à l'interprétation des textes et des discours. Comme beaucoup d'autres jeunes gens de ma génération, j'avais refusé de porter au pinacle les œuvres réputées difficiles ou dites « d'avant-garde » pour faire l'apologie de l'art le plus populaire de tous les temps : le cinématographe. Et, à l'intérieur de cet art, j'avais choisi son expression en apparence la plus simpliste, la plus commerciale : le cinéma américain et son « âge d'or hollywoodien », depuis l'ère des pionniers du muet jusqu'au grand épanouissement du cinémascope des années cinquante. Et de même que mon père m'avait appris à parcourir tous les musées de la Vieille Europe et à différencier Vinci et Michel-Ange de tel peintre mineur valorisé par l'existence d'un mouvement esthétique, de même j'établissais une hiérarchie entre les grands réalisateurs hollywoodiens et les réalisateurs mineurs. Mais je les aimais tous. Les dieux de l'Olympe se nommaient Fritz Lang, Alfred Hitchcock, John Ford, Charlie Chaplin, et bien d'autres encore.

En 1974, l'ère de la télévision sonna le glas de cet art de masse. Et c'est pourquoi je considérai que *Le Mépris,* tourné par Jean-Luc Godard en 1963, représentait l'allégorie d'un passage entre l'ancien et le nouveau. On y retrouvait déjà les ruines d'Hubert Robert. Quant à l'hommage rendu aux paysages du sud de l'Italie et au voyage d'Ulysse, il reste, aujourd'hui encore, un souvenir bouleversant : « Le cinéma, disait André Bazin, substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs. » Et Godard ajoutait : « *Le Mépris* est l'histoire de ce monde. »

C'est donc en m'inspirant de cette histoire et de cet art que j'eus l'envie de m'intéresser à l'histoire de la psychanalyse.

Freud ne comprenait rien à la modernité littéraire qui s'inspirait pourtant de ses découvertes et il ignora le cinéma. Pourtant, Hollywood fut la Terre promise de tous les cinéastes venus d'Europe, comme l'Amérique fut celle de tous les psychanalystes européens pourchassés par les nazis. Hollywood et la psychanalyse dite « américaine » sont donc les deux facettes contradictoires d'une même représentation de l'inconscient freudien. Et puis, Los Angeles est la ville qui se prête à toutes les extravagances de la modernité psychanalytique et cinématographique. Horizontale comme un divan, asexuée comme une plage infinie, imperméable à toute mémoire, dénuée de saison, ouverte à toutes les communautés et aux caprices les plus sophistiqués des grandes stars mélancoliques, elle est un assemblage hétéroclite de lieux déconstruits, un réservoir immense de larmes, d'angoisse et de bonheur.

À travers les films de Alfred Hitchcock, Elia Kazan, Vincente Minnelli ou Nicholas Ray se déploie, non pas une vision professionnalisée de la pratique psychanalytique des années cinquante, mais une sorte de retour permanent aux origines de l'invention freudienne : déchiffrement des rêves, enquête policière au cœur de l'inconscient, histoire d'amour dans laquelle l'un des deux partenaires occupe la place du thérapeute.

En 1945, Hitchcock adapte pour l'écran un roman à succès : *La Maison du docteur Edwardes*. Le livre raconte l'histoire d'un psychopathe qui devient directeur d'une clinique pour mettre en œuvre tous ses fantasmes de destruction. Le cinéaste transforme l'affaire en une intrigue amoureuse et policière centrée sur l'amnésie du héros (Gregory Peck), lequel croit dur comme fer qu'il a pris la

place du docteur Edwardes après l'avoir assassiné. Grâce à une collègue qui tombe amoureuse de lui (Ingrid Bergman) et l'envoie chez un psychanalyste, il découvrira la vérité et le nom du meurtrier. Hitchcock demande à Salvador Dalí, grand admirateur de Freud, de dessiner les séquences des rêves.

Moins de vingt ans plus tard, il réalise avec *Marnie* un véritable chef-d'œuvre. Dans une Amérique semblable à un tableau d'Edward Hopper, il réinvente les premières cures freudiennes. Une femme voleuse et frigide (Tippi Hedren), dépossédée par sa mère du secret d'un crime commis dans l'enfance, parvient à guérir grâce à l'amour pervers de celui qu'elle a épousé de force (Sean Connery) et qui est attiré par ses pathologies. Dans un *happy end* typiquement hitchcockien, elle revit, face à sa mère détruite, la scène du crime qui avait été refoulée, tandis que dehors, à la fin de l'orage, des enfants atroces chantent des comptines. Hitchcock aura toujours été le cinéaste de l'étrangeté inquiétante – l'*Unheimlich* au sens freudien – capable de faire surgir l'angoisse et l'épouvante à l'intérieur d'une scène des plus anodines. Aussi transforme-t-il le quotidien de la vie en une projection spectrale annonciatrice des pires tourments. Quelque chose comme cette violence du calme qui lui permet de filmer un baiser telle une scène de meurtre et une scène de meurtre telle une histoire de sexe.

Tourné en noir et blanc en 1952, *Limelight* (*Les Feux de la rampe*) est aussi l'histoire d'une cure classique. Charlie Chaplin reconstruit le vieux Londres de son enfance – celle des pauvres et des saltimbanques – pour y retrouver, comme dans un palimpseste inversé, la Vienne des origines de la psychanalyse. Calvero, le vieux clown, parvient à guérir la jeune danseuse (Claire Bloom) de sa paralysie hystérique. Dans le personnage de Calvero joué par lui, il réactualise la découverte de l'amour de transfert. Il est aimé par la jeune femme d'un « faux amour » et il la contraint à s'apercevoir qu'elle est éprise d'un autre homme. Il en meurt après avoir retrouvé sur scène la toute-puissance de sa jeunesse.

J'ai toujours pensé aussi que les plus grands films hollywoodiens entretenaient une connivence avec la représentation freudienne de l'inconscient, même quand leurs réalisateurs n'avaient aucune connaissance de la psychanalyse et même quand ils s'en méfiaient, comme Otto Preminger ou Billy Wilder. Cela tient à la puissance

mythique de cet art, à sa façon de raconter, entre ombre et lumière, les origines de ce continent américain, Terre promise de tous les migrants, sans cesse traversé par une lutte à mort entre le fanatisme religieux et le désir de liberté, entre la sauvagerie des armes et la volonté de la loi.

C'est à John Ford que l'on doit d'avoir su filmer l'essence même de cette lutte dans *L'homme qui tua Liberty Valance* (1962), réflexion nostalgique sur l'histoire de l'Ouest américain. En 1910, le sénateur Ransom Stoddard (James Stewart) retourne à Shinbone pour assister avec sa femme Hallie à l'enterrement d'un vieux cow-boy, Tom Doniphon (John Wayne). Intrigué, le patron du journal local lui demande de raconter l'histoire de ses années de jeunesse. Et dans un long *flashback,* chacun découvre un passé troublé. Doniphon est le vrai héros d'une histoire qui a été occultée. Il a abattu autrefois le redoutable Liberty Valance (Lee Marvin) qui faisait régner la terreur dans la région en interdisant d'ailleurs toute forme de liberté de la presse. Incapable de tuer et désireux d'instaurer la loi dans l'Ouest, Ransom savait qu'en réalité Valance avait été vaincu par Doniphon. Et pourtant, il avait accepté, au nom du devoir, de devenir le héros de Shinbone pour un acte qu'il n'avait pas commis. Tel est donc le récit qu'il raconte au journaliste tandis que se déploie sur l'écran pendant deux heures le condensé d'une tragédie classique parfaitement grecque et typiquement freudienne : opposition entre l'impératif catégorique de la loi et la singularité d'une conscience morale.

Héros de l'Ouest condamné à disparaître, Doniphon incarne, dans toute sa splendeur, les vertus du courage guerrier. Il manie les armes pour le bien de la Cité tout en sachant qu'il sera englouti par le nouvel ordre démocratique venu de l'Est, celui qui abolit la violence au profit du droit. Stoddard lui vole sa fiancée à laquelle il apprend à lire et à écrire, et il porte en lui la blessure d'avoir usurpé l'identité de celui qui a vaincu la barbarie. Dans ce film nostalgique, qui montre à quel point l'avènement de la civilisation repose sur un meurtre fondateur – le père, le tyran, le dictateur, le barbare –, John Ford célèbre de façon négative la sauvagerie sombre et poussiéreuse de l'Ouest américain tout en annonçant sa disparition et le triomphe de l'industrialisation. La mort de Doniphon sonne le glas d'une époque révolue, comme le meurtre de Liberty Valance mettait fin à l'état de nature. La dernière réplique est célèbre : « À l'Ouest, dit le journaliste, quand la légende

dépasse la réalité, on imprime la légende. » En réalité, Ford relate dans ce grand film la réalité et le mythe, la légende et les faits, l'illusion et l'histoire. Cette leçon fordienne définit fort bien le travail de l'historien, et je n'ai jamais cessé de la prendre pour modèle, notamment en ce qui concerne l'histoire de la psychanalyse. Le mythe a une consistance historique qui permet de comprendre l'histoire. Il faut le défaire et le nommer, sans quoi la narration historique ne serait qu'une collection d'événements.

Voir : Animaux. Apocryphes & rumeurs. Cronenberg, David. Guerre. Holmes, Sherlock. Londres. Monroe, Marilyn. Rebelles. Roth, Philip. Saint-Pétersbourg. Vienne. Topeka. Worcester.

Holmes, Sherlock

Élémentaire mon cher Freud

Dans un magistral essai de 1979 (*Mythes, emblèmes, traces,* 1989), l'historien Carlo Ginzburg remarque que, vers la fin du XIX^e^ siècle, le champ des sciences humaines et de la littérature fut envahi par l'émergence d'un modèle de pensée qui renvoyait à l'idée que la société humaine est partagée entre quête rationnelle et attirance vers l'occulte, entre esprit logique et délire paranoïaque.

J'ai utilisé maintes fois cette analyse très pertinente dans mes propres travaux. Elle permet de définir un « paradigme de l'indice » – une chose trouble et dérangeante – incarné par Giovanni Morelli, inventeur d'une méthode susceptible de distinguer les œuvres d'art des imitations, et donc de dépister les faussaires, puis par Freud, fondateur d'une science de l'inconscient accordant à des éléments insignifiants une valeur déterminante (lapsus, actes manqués, rêves, etc.), et enfin par Sherlock Holmes, célèbre détective, passé maître dans l'art de résoudre une énigme par la simple observation de quelques traces : cendres, poils, fils de tissu, poussière, lambeaux de peau.

S'il est exact de dire que toute la fin du XIX^e^ siècle est hantée par l'irruption d'un discours narratif, fondé autant sur la soumission au positivisme que sur la fascination pour les signes de l'anormalité, il est

insolite de constater qu'un personnage de fiction, Sherlock Holmes, ait pu devenir à ce point réel que l'on a presque oublié le nom de son créateur : sir Arthur Conan Doyle, écrivain victorien, né à Édimbourg en 1859, disciple d'Edgar Poe, médecin engagé en Afrique du Sud contre les Boers, rebelle et visionnaire, et qui épousa aussi passionnément la cause du spiritisme que celle de sa mère, à laquelle il obéissait en toutes choses. Sir Arthur accordait beaucoup plus d'importance à ses romans, à ses essais et à son théâtre – œuvre immense que plus personne ne lit aujourd'hui – qu'à la saga du détective, son double maudit.

Mais qui est donc cet homme dont sir Arthur a fait son double, comme Freud qui s'est toujours identifié autant à Faust qu'à Méphisto ? Né en 1854, célibataire endurci et violoniste mélancolique au physique longiligne, amateur d'opium, de tabac et de combats martiaux, Holmes apparaît pour la première fois en 1887 dans *Une étude en rouge*, flanqué de son biographe, le docteur John Watson, avec lequel il partage un appartement situé à Londres, au 221b Baker Street. Jamais, sous la plume de Doyle, il ne prononcera la phrase qu'on lui attribuera dans un film de 1929 : « Élémentaire, mon cher Watson ». Encore une phrase apocryphe !

Au fil des années, et grâce au *Strand Magazine* qui lui sert de support, Sherlock raconté par Watson peaufine sa méthode à travers une longue série de feuilletons vendus à plus de trois cent mille exemplaires *: Au pays des mormons, Le Signe des quatre, Les Aventures de Sherlock Holmes*, etc.

Sans cesse confondu avec son héros, Conan Doyle, exaspéré, décide en 1893 de le faire mourir, à l'âge de 39 ans, au bord des chutes de Reichenbach, en Suisse, dans un combat singulier avec son pire ennemi, le professeur James Moriarty, incarnation de la mauvaise science et surnommé le « Napoléon du crime ».

Pendant dix ans, Doyle se sent libéré de son mal intérieur : « Je ne pourrais le faire revivre, au moins pour quelques années. J'ai une telle overdose de lui – comme un pâté de foie gras dont j'aurais trop mangé – que l'évocation de son nom me donne encore la nausée. » Et pourtant, en 1903, honteux d'avoir fait triompher le mal (Moriarty), il ressuscite son héros, d'abord dans *Le Chien des Baskerville*, dont il situe l'action avant la mort de Holmes, puis dans une série de nouvelles aventures. Le monde anglophone soupire d'aise et le *Strand Magazine* double ses abonnements. Plus jamais sir Arthur ne fera mourir Sherlock. Au total, il lui aura consacré quatre romans et cinquante-six nouvelles, le tout traduit en cent dix langues. À quoi s'ajoutent, quatre-vingts ans après sa mort, deux cents films, deux mille pastiches, des centaines de romans, plusieurs musées et une prolifération d'instituts d'« holmésiologie » répartis dans le monde.

On peut établir un certain parallèle entre Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et Joseph Babinski, élève de Charcot et maître de Clovis Vincent, grand destructeur de la conception de l'hystérie comme maladie psychique ou fonctionnelle. L'acharnement que Babinski mit à démanteler l'héritage de Charcot reposait pourtant sur une base rationnelle. Il s'agissait pour lui de délimiter un nouveau modèle : celui de la sémiologie lésionnelle. Autrement dit, pour fonder une véritable science neurologique des signes (sémiologie), il fallait laisser aux psychiatres le soin de s'occuper de l'hystérie, rebaptisée pithiatisme (simulation). Babinski inventa le fameux signe qui porte son nom : le réflexe inverse du gros orteil permettant de déceler à coup sûr une lésion de la voie pyramidale.

Homme rationnel, il était pourtant atteint d'une sorte de paranoïa qui lui aurait valu aujourd'hui un diagnostic de maladie mentale. Il vivait en couple avec son frère Henri, ingénieur des Mines et chercheur d'or, qui lui servait de femme d'intérieur. Scrupuleux et exigeant, selon son biographe, Joseph passait son temps à tout vérifier. Il pouvait rester des heures auprès d'un malade sans prononcer un mot. Dans une lettre de 1918, il explique que son démantèlement de l'hystérie n'avait peut-être pas comme seule cause la rationalité scientifique. Il redoutait que la science fût capable de produire le pire, mais il voyait aussi dans l'hystérie quelque chose d'incontrôlable, de démoniaque, échappant à la science et dont il avait peur. Il se sentait persécuté par les forces du mal. Et c'est la raison pour laquelle, au-delà de son idée fixe de débusquer sans cesse l'hystérie ou la simulation derrière toute manifestation pathologique, Babinski était fasciné par les phénomènes de télépathie et de médiumnité au point de vouloir les éradiquer. Je me plais à imaginer ce qu'aurait pu être la rencontre entre Babinski et Holmes. Sans aucun doute, le détective aurait su percer à jour la folie du neurologue en lui démontrant qu'il n'avait pas besoin de s'acharner sur les hystériques pour prouver l'existence de son fameux signe.

Au-delà de ces traits communs qui existent entre Babinski, Holmes et Arthur Conan Doyle, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la similitude que l'on peut établir entre Freud et Holmes, deux grands génies du dépistage des signes. Pour s'en rendre compte, il faut se reporter à un roman célèbre, *La Solution à 7 %* (1975), tiré d'un prétendu manuscrit inédit de Watson et rédigé en fait par Nicholas Meyer, un freudo-holmésien convaincu. Se substituant au bon docteur, l'auteur raconte comment Sherlock, gavé de cocaïne, se rend à Vienne, vers 1891, pour se faire soigner par Freud. Grâce à l'hypnose, celui-ci découvre dans l'inconscient de son patient un souvenir d'enfance qu'il préfère laisser enfoui, ne sachant pas s'il s'agit d'un fantasme ou d'un indice fiable. Toujours est-il que Moriarty, le savant démoniaque, est logé dans le lit de la mère du détective.

Herbert Ross a réalisé un film à partir de ce livre : *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* (1976). Unissant leurs méthodes et leur intelligence, le détective et le savant forment un couple inoubliable. Ils partent à la poursuite d'un méchant sultan qui enlève une patiente de Freud, elle-même toxicomane. Dans le rôle de Moriarty, Laurence

Olivier compose un personnage troublant plus proche d'un fantasme freudien que d'un démon habité par la logique du crime.

On ne trouve à Londres aucune trace de cette rencontre entre les deux héros : ni au Freud Museum, ni au Sherlock Holmes Museum. Et pourtant c'est bien en s'appuyant sur une méthode holmésienne que Freud se transformera en détective quand il cherchera à résoudre la grande énigme du vol des oiseaux dans la vie de Léonard de Vinci.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Auto-analyse. Enfance. Fantasme. Femmes. Göttingen. Guerre. Hollywood. Humour. Hypnose. *Lettre volée* (*La*). Londres. Œdipe. Rêve. Salpêtrière. Vinci, Léonard de.

Humour

Rire de tout

« Je me presse de rire de tout pour ne pas pleurer », disait Beaumarchais. Pendant cinq ans, entre 1955 et 1960, grâce à un abonnement à la Comédie-Française, j'eus la chance de m'initier à tout le répertoire classique et de me régaler, un jeudi par mois, en avalant une tasse de chocolat noir servie après le spectacle au Ruc Univers. À cette époque, les acteurs, déguisés en costumes Grand Siècle, déclamaient les alexandrins avec une emphase qui n'est plus de mise aujourd'hui. Mais quel plaisir j'ai pris à assister à la défaite de tous les barbons ridiculisés par Molière, le plus grand maître de l'humour et du comique ! Bourgeois grotesques, vieux libertins abusifs, maris trompés, dévots en tous genres, pédants enrubannés, pères avares ou cocus, tous occupaient une place de choix dans nos études littéraires. Et j'avoue qu'en mai 1968, lorsque j'ai vu surgir le visage d'un jeune homme au regard roux que l'on surnommait « l'anarchiste allemand » et qui défiait avec un rire tonitruant tous les représentants d'une autorité aux allures compassées, je n'ai pu m'empêcher de penser au rire qui m'étreignait dans mon enfance quand je voyais arriver en scène Harpagon, Tartuffe, Alceste, dont je savais qu'ils se feraient rouler dans la farine par une jeunesse aussi turbulente que celle qui affirmera à l'entrée de la Sorbonne : « Je prends mes désirs pour la

réalité car je crois à la réalité de mes désirs. » Ou encore : « Je décrète l'état de bonheur permanent. »

L'humour sous toutes ses formes est un mécanisme de défense qui se confond avec le mot ou le trait d'esprit. Il est, en ce sens, lié au langage. Dans son *Anthologie de l'humour noir* (1940) censurée par le régime de Vichy, André Breton rappelle que l'humour est en soi une forme de révolte de l'esprit, contre la bêtise et la sentimentalité. Quant à l'humour noir, « politesse du désespoir » il ne pardonne rien, il est blasphématoire, sacrilège, transgressif et n'épargne rien : ni la souffrance, ni la misère, ni les maladies, ni la vieillesse. Il cultive l'indécence.

Quand on parle d'humour, on pense immédiatement à l'humour juif. Et pourtant, il ne suffit pas qu'une histoire soit inventée par un Juif et qu'elle concerne d'autres Juifs pour qu'elle appartienne à l'humour juif. Car tous les folklores ont leurs histoires aussi drôles que les histoires juives. À propos du *MacGuffin* – élément vide ou petit objet insignifiant servant à construire une séquence filmée –, Hitchcock raconte cette histoire qui ressemble à une histoire juive : « Deux voyageurs se trouvent dans un train allant de Londres à Edimbourg. L'un dit à l'autre : "Excusez-moi monsieur, mais qu'est-ce que ce paquet à l'aspect bizarre que vous avez placé dans le filet au-dessus de votre tête ?" "Ah ça, c'est un *MacGuffin*." "Qu'est-ce que c'est un *MacGuffin* ?" "C'est un appareil pour attraper les lions dans les montagnes d'Écosse." "Mais il n'y a pas de lions dans les montagnes d'Écosse." "Dans ce cas, ce n'est pas un *MacGuffin.*" »

Comme le souligne Joseph Klatzmann, les Juifs ont eu « dans tous les pays où ils ont été dispersés une histoire unique sans équivalent pour d'autres groupes humains ». Aussi bien l'humour est-il pour le peuple juif, le plus persécuté de toute l'histoire humaine, une manière spécifique de rire pour ne pas mourir ou ne pas pleurer. À quoi s'ajoute pour les ashkénazes la volonté de préserver la mémoire de la langue perdue : le yiddish.

Freud avait une passion pour les histoires juives, les jeux de mots (*witz*), les aphorismes, et il adorait les histoires de *chnorrer* (solliciteurs) et de *chadkhen* (marieurs). Aussi a-t-il écrit, en 1905, un véritable mémorial en hommage à l'humour juif de la Mitteleuropa : *Le Mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient.* On y trouve les trois thèmes de l'humour juif qui sont aussi ceux du discours antisémite. On

sait que, de tous temps, les Juifs ont été accusés de détenir les trois grands pouvoirs propres à l'espèce humaine : l'intelligence, l'argent, le sexe.

Un jeune homme se plaint à son marieur : « Misérable, vous m'avez roulé. Vous m'avez dit que la fille boite, qu'elle a une mauvaise renommée, que son père a été en prison et que c'est pour cela qu'on lui donne deux mille roubles. Or elle n'a que deux cents roubles. — Ne criez pas si fort. En ce qui concerne les roubles, vous avez raison, mais pour le reste, je vous ai dit la vérité. »

Dans une épicerie de New York, une cliente, non juive, demande à l'épicier comment il se fait que les Juifs soient si intelligents. « Nous avons un secret, lui dit-il : Nous mangeons des têtes de harengs. » Après avoir acheté douze têtes de harengs sans avoir l'impression de devenir moins bête, la cliente insulte l'épicier : « Vous êtes un voleur, vous me vendez des têtes de harengs à un dollar pièce, alors que le hareng entier avec la tête coûte un demi-dollar ! — Vous voyez, lui répond l'épicier, vous commencez déjà à devenir intelligente. »

Journaliste et polémiste, fondateur du journal viennois *Die Fackel*, Karl Kraus alliait l'humour le plus redoutable à la haine de soi juive. Il n'eut de cesse de critiquer le ridicule de la psychanalyse et les manies de ses néophytes : « Mon inconscient, disait-il, connaît bien mieux le conscient d'un psychologue que le conscient de celui-ci ne connaît mon inconscient. » Et encore : « La psychanalyse est cette maladie de l'esprit dont elle se considère comme le remède. »

La psychanalyse est non seulement une avancée de la civilisation contre la barbarie, mais aussi une arme majeure contre la bêtise, cette forme de perversion si bien identifiée par Flaubert qui la définissait comme un mal absolu au point d'en avoir fait un personnage central de son roman *Madame Bovary*. Monsieur Homais, apothicaire, est en effet le porte-parole d'une bêtise bourgeoise qui se pare des traits de la science et des Lumières pour en détruire sottement toutes les valeurs. Un ancêtre du scientiste moderne, convaincu que l'expertise de la condition humaine serait le fin mot de la science la plus sophistiquée.

Et c'est pourquoi j'ai toujours aimé l'humour de Lacan, un humour féroce qui ne doit rien à l'humour juif mais qui s'inscrit dans la droite ligne de l'humour flaubertien : « La psychanalyse est un remède contre l'ignorance, disait-il, mais elle est sans effet sur la connerie. » Cela veut dire que quand les psychanalystes deviennent des imbéciles ils

déshonorent deux fois leur discipline : une fois en perdant la signification première de l'humour juif, celui de Freud, une deuxième fois en transformant la psychanalyse en un sottisier d'apothicaire. Lacan lui-même a parfois cédé à ce genre de sottise quand il confondait l'humour avec l'injure et le dénigrement.

Lacan pensait que l'humour était un critère de distinction entre les sujets normaux et les malades mentaux. Une célèbre histoire en témoigne. Un fou sort de l'hôpital en traînant derrière lui un entonnoir. Le gardien lui demande gentiment : « Comment va Mirza ? » Choqué, le fou lui répond : « C'est un entonnoir. » Quelques mètres plus loin, il se retourne : « Tu vois Mirza, on l'a bien eu cet imbécile. »

Parmi les centaines d'histoires juives que j'ai lues, j'en retiendrai une qui est sans doute la plus apte à définir le travail généalogique de l'historien des mythes. Elle concerne les cinq grands Juifs les plus célèbres au monde : « Le premier Juif, Moïse, a dit : "Tout est loi." Le deuxième Juif, Jésus, a dit : "Tout est amour." le troisième Juif, Marx, a dit : "Tout est argent." Le quatrième Juif, Freud, a dit : "Tout est sexe." Le cinquième Juif, Einstein, a dit : "Tout est relatif." » J'ajouterais volontiers à cette liste un sixième Juif, Spinoza, qui a dit : « Tout est désir. » Et un septième, Emmanuel Levinas, qui a dit qu'Israël ne peut ni ne doit devenir un État persécuteur.

Qu'est-ce qu'un commerçant juif ? : « Celui qui parvient à vendre ce qu'il n'a pas à quelqu'un qui n'en a pas besoin. » Cette célèbre plaisanterie juive ressemble à ce mot d'esprit de Lacan sur l'amour : « L'amour, c'est offrir ce que l'on a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. »

Quant à Georges Perec, l'écrivain des choses, des mots, des catalogues, des inventaires et du « Je me souviens », il expliqua un jour de quelle manière son patronyme de Juif polonais (Peretz) était devenu breton (Perec comme Perros-Guirec) : « Du monde extérieur, je ne savais rien, sinon qu'il y avait la guerre et, à cause de la guerre, des réfugiés : un de ces réfugiés s'appelait Normand et il habitait une chambre chez un monsieur qui s'appelait Breton. C'est la première plaisanterie dont je me souvienne. »

Parmi les histoires les plus drôles que je connaisse, il y a celle-ci, venue d'Israël, et qui est dédiée aux anciens militants de la gauche prolétarienne, convertis au Talmud. À la fin de sa vie, Mao Zedong

devient fou et décide de convertir la population chinoise au judaïsme. Il demande à toutes les communautés juives du monde de lui envoyer des rabbins et des circonciseurs. Arrive le jour où tous les Chinois, devenus juifs, décident de bénéficier de la loi du retour et de s'installer en Israël. Notons aussi cette citation de Theodor Adorno : « L'antisémitisme, c'est la rumeur qui court à propos des Juifs. »

J'ai toujours aimé l'humour du caricaturiste anglais Ralph Steadman qui, dans son histoire illustrée de Freud (1979), s'est inspiré du *Mot d'esprit* pour fabriquer des personnages extravagants. Son Freud est un vagabond, sorte de Charlot hirsute, mélange de Dionysos, d'enfant rageur et tendre et de penseur en ébullition. Il circule dans l'espace à la manière d'un héros pulsionnel, et quand il aborde le continent américain, il tourne délibérément le dos à Manhattan pour mieux raconter à Jung des histoires à dormir debout. Célèbre dans le monde entier, ce Freud-là est devenu une sorte d'icône où se mêlent avec férocité humour noir, humour juif, humour freudien.

Enfin, dans *Le Petit Freud illustré* de Damien Aupetit et de Jean-Jacques Ritz (2015), chef-d'œuvre d'humour freudien, rédigé à la manière d'un dictionnaire médical, on trouvera une liste d'indications et de contre-indications à la psychanalyse : « Contre les insomnies aléatoires, les crises d'urticaire grenouilleuses […] les arrivées de belle-mère […] le populisme galopant, les migraines du néocortex perpendiculaire, les retours de couches et la tripolarité. Peut déclencher des tics de la paupière gauche (battements incontrôlables) si utilisé à jeun ou au cours d'une activité sexuelle […] un cas de catatonie passagère chez un Genevois calviniste. Deux cas d'amnésie distractive (oubli d'une chaussette chez la voisine/le voisin) chez deux conseillers conjugaux […] Quatre cas de lévitation subite (un lacanien, un jungien, un évêque repenti et une veuve de guerre lasse) avec atterrissage maladroit. »

Voir : Apocryphes & rumeurs. Argent. Bardamu, Ferdinand. Désir. Folie. Francfort. Gerschwin, George. Hollywood. Holmes, Sherlock. Injures, outrances & calomnies. Maximes de Jacques Lacan. Roth, Philip. Terre promise. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*. Wolinski, Georges.

Hypnose

Lilia pedibus destrue

L'hypnose est un état modifié de la conscience provoqué par l'emprise psychique d'une personne détentrice d'une autorité sur une autre qui lui obéit : un maître et un disciple, un roi et ses sujets, un gourou et ses adeptes, un médecin et un malade – une femme en général –, un dieu et la communauté des croyants, un sorcier et un envoûté, etc. Cet état se caractérise par un dédoublement de la personnalité qui fait apparaître chez le sujet hypnotisé ou « magnétisé » la face cachée de sa conscience, c'est-à-dire son inconscient ou son subconscient. Dans ce cas, le sujet dort tout en ayant l'air éveillé. Du coup, il devient un somnambule qui parle sans jamais être retenu par une pensée critique ou rationnelle. Quand il est réveillé, il ne se souvient pas vraiment de ce qu'il a dit, ou alors, il est radicalement différent de ce qu'il est en état de sommeil.

L'hypnotisme – ou encore l'hypnothérapie – est l'ensemble des techniques permettant de provoquer chez un sujet cet état d'hypnose avec un objectif thérapeutique : la guérison par l'esprit.

Bien au-delà de l'invention de ce terme que l'on doit au médecin écossais James Braid (en 1843), il existe une immense littérature qui prend pour objet la question de l'hypnose, inséparable de celle du magnétisme et de la suggestion. Autrement dit, l'histoire de cette pratique de l'endormissement et de la perte de conscience dépasse largement celle de la psychothérapie, de la psychanalyse ou de la médecine. Elle touche aux sciences occultes, aux « illuminés », au toucher royal des écrouelles, aux guérisons miraculeuses, aux techniques de l'exorcisme et du chamanisme, en bref à un large champ de la culture, de la croyance et du pouvoir charismatique qui, de tous temps, a nourri les mythes fondateurs des sociétés humaines. L'hypnose a partie liée avec l'idée de la toute-puissance du regard. Sa pratique suppose en effet que le pouvoir de l'hypnotiseur émane de l'éclat de ses yeux. Mais elle montre aussi que l'homme est toujours dominé par des pulsions incontrôlables surgies des profondeurs de sa psyché.

C'est en 1773 que le médecin autrichien Franz Anton Mesmer, ami

de Mozart, popularise la doctrine du magnétisme animal en s'inspirant des sociétés secrètes et de la franc-maçonnerie. Physiologiste et homme des Lumières, il s'oppose aux exorcistes qui prétendent extirper le « mal démoniaque » du corps des femmes hystériques dont les contorsions traduisent à leurs yeux une sexualité débridée inspirée par le diable. Aussi affirme-t-il que les maladies nerveuses ne proviennent pas d'une possession dite « satanique » mais d'un déséquilibre dans la distribution d'un fluide universel qui se répand dans l'organisme humain et animal. Selon Mesmer, le fluide s'apparente à un aimant. Pour guérir ses malades, il invente son célèbre baquet destiné à des cures collectives : dans une cuve remplie d'eau sont réunis des éclats de verre, de la limaille de fer, des bouteilles et des tiges dont les pointes émergent pour toucher les malades, reliés entre eux par une corde permettant la circulation du fluide.

Expulsé de Vienne à la suite d'un sombre échec thérapeutique, Mesmer s'installe à Paris en 1778. Jusqu'à la Révolution de 1789, le magnétisme fait fureur au sein d'une noblesse de cour hantée par le déclin de la puissance monarchique. Semblable à une sorte de mage, Mesmer forme des disciples puis fonde la Société de l'Harmonie universelle destinée à diffuser le magnétisme animal et à régénérer les relations entre les hommes et la nature. En 1784, le mesmérisme est condamné par la Société royale de médecine qui récuse la théorie du fluide tout en remarquant que les effets thérapeutiques obtenus par Mesmer sont dus à la puissance de l'imagination humaine.

À cette date, le marquis Armand de Puységur démontre dans son village de Buzancy la nature psychologique et non fluidique de la relation thérapeutique. Il substitue à la cure magnétique un état de sommeil éveillé. En 1813, l'abbé José Custódio de Faria reprend la même idée et démontre que l'on peut endormir des sujets en concentrant leur attention sur un objet ou sur un regard. Le sommeil dépend alors, non pas de l'hypnotiseur, mais de l'hypnotisé : renversement dialectique entre le maître et l'esclave.

L'hypnose sera ensuite utilisée par tous les spécialistes des maladies de l'âme et de l'hystérie à la fin du XIX^e^ siècle : par Jean-Martin Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière, par Hippolyte Bernheim à Nancy et enfin par Freud à Vienne. Les uns et les autres cherchent par ce moyen à comprendre les phénomènes inconscients. À la veille de la

Révolution, Puységur avait ouvert la voie à l'idée qu'un maître (noble, savant, médecin, etc.) pouvait être limité dans l'exercice de son pouvoir par un sujet (valet, paysan, etc.) capable de parler et donc de lui résister. À sa suite, Bernheim souligne que l'hypnose n'est plus qu'une affaire de suggestion verbale. Quant à Freud, il l'abandonne et invente la cure par la parole, remplaçant le phénomène de suggestion par celui de transfert. Il maintient l'idée que le patient attribue au maître un pouvoir sur lui tout en soutenant que ce type d'emprise transférentielle doit se dissoudre dans la cure elle-même.

L'histoire de l'hypnose ne se résume ni à une querelle de savants, ni à un enchaînement généalogique selon lequel des maîtres seraient contestés par des sujets rebelles. En fait, la figure de l'hypnotiseur appartient tout autant à l'histoire des sciences du psychisme qu'à celle de la littérature, au point qu'il est impossible de parler de Mesmer ou de Faria sans songer à leurs doubles littéraires somptueusement réinventés par Alexandre Dumas, lequel ne cesse, comme le souligne mon amie Catherine Clément, de placer au cœur de son œuvre romanesque des hypnotiseurs et autres mystérieux guérisseurs. Lui-même, d'ailleurs, pratiquait l'hypnose. Grâce à des passes et par son seul regard, il endormait ou réveillait ses visiteurs. Et il se montrait capable de faire disparaître des douleurs physiques.

Dans *Le Comte de Monte-Cristo*, Dumas décrit l'abbé Faria comme un savant polyglotte, magicien, philosophe, mathématicien détenteur d'un savoir absolu, passé maître dans l'art d'une étonnante cure par la parole qui se déploie pendant vingt ans à travers une muraille et à l'aide de multiples codes langagiers. Enfermé au château d'If, il initie Edmond Dantès, le marin bafoué, à tous ses secrets, et le transforme en un homme méconnaissable, comédien hors pair, justicier redoutable mais défaillant habité par le désespoir amoureux, et possédant le pouvoir de détruire ou de gracier ses ennemis, ou encore de faire le bonheur de ses amis.

Mieux encore, dans les quatre volumes des *Mémoires d'un médecin* qui n'est autre qu'une histoire de la Révolution française inspirée par la plume de Michelet (de la fin du règne de Louis XV à l'exécution de Louis XVI), Dumas fait du personnage de Joseph Balsamo (*alias* Cagliostro) un double de Mesmer, sorte de Monte-Cristo vengeur doué d'un prodigieux pouvoir hypnotique qu'il ne parvient à exercer que grâce à des femmes somnambules dotées d'une personnalité clivée. Ainsi peut-il prédire l'avenir et voyager dans le temps. Grand maître d'une société secrète dont les initiés se reconnaissent au signe LPD (*Lilia pedibus destrue :* détruis les lys en les foulant aux pieds), il consacre sa vie au combat révolutionnaire visant à détruire la monarchie et à instaurer un nouvel ordre social fondé sur la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.*

Humaniste et admirateur de Danton, de Condorcet et de l'abbé Grégoire, le Balsamo de Dumas n'a pas grand-chose de commun avec le vrai Giuseppe Balsamo, charlatan et aventurier sicilien connu pour ses nombreuses escroqueries. Le personnage de Dumas est un héros solitaire et désespéré, qui a rompu avec l'occultisme et qui ne peut en aucun cas échapper à son propre destin sur lequel son pouvoir n'a aucun effet. Amoureux fou de la belle Lorenza Feliciani qu'il a épousée et qui est son médium préféré tant qu'elle reste vierge, il souffre du dédoublement de sa personnalité. Elle l'aime et le désire quand elle est en état d'hypnose, et elle le hait et le traite de suppôt de Satan quand elle se réveille. Autrement dit, elle appartient encore au monde ténébreux des adeptes de la possession satanique qui récusent l'approche rationnelle du psychisme. Balsamo n'aura d'autre choix que

de l'aimer charnellement dans son « sommeil hypnotique » sans avoir le bonheur d'être aimé par elle en pleine conscience. Felicia mourra assassinée par l'ancien maître de Balsamo (Althotas), alchimiste fou, adepte de l'occultisme, en quête d'un élixir de l'immortalité.

Sans aucun doute, et quoi qu'il en dise, Freud est bien l'héritier d'une lignée de savants des Lumières, qui, de Mesmer à Bernheim en passant par le Balsamo de Dumas, ont fait de la pratique de l'hypnose l'instrument d'une pensée progressiste au service de l'émancipation des hommes. Et ils ont aussi en commun d'avoir été considérés comme des charlatans par la science officielle toujours soucieuse de positivisme.

Cependant, il existe une histoire sombre et souterraine de la pratique de l'hypnose, dont le Docteur Mabuse, personnage inventé par l'écrivain Norbert Jacques et popularisé par le cinéaste Fritz Lang (à partir de 1922), est l'incarnation la plus moderne. Sous de multiples déguisements, Mabuse met ses dons d'hypnotiseur au service de toutes les formes possibles de destruction et de pulsion de mort. Mabuse est un anti-Freud qui, au fil des années, deviendra pour Lang le symbole du nazisme. Il domine la Bourse et la presse, dirige des espions et se fait passer dans la haute société bourgeoise pour un psychanalyste réputé. Le personnage de Mabuse sera l'archétype de tous les savants fous présents dans les films d'espionnage où un héros au service du bien (James Bond) s'oppose à des organisations criminelles et complotistes incarnant les forces du mal.

Autrement dit, la pratique de l'hypnose, dont la psychanalyse est l'héritière, ne cessera jamais d'interroger la part la plus obscure et la plus lumineuse de la conscience humaine.

En se demandant si la psychanalyse pourrait un jour devenir maîtresse de notre vie instinctive, Freud était acculé, comme le souligne Stefan Zweig, à une lutte tragique (*La Guérison par l'esprit*, 1932). D'une part, sa doctrine niait la domination de la raison sur l'inconscient et, de l'autre, elle affirmait que seule l'intelligence pouvait dominer notre vie instinctive. Tel est à mes yeux l'héritage le plus intéressant de l'histoire de l'hypnose.

Voir : Amour. Désir. Divan. Guerre. Hitler, Adolf. Holmes, Sherlock. Œdipe. Psyché. Rebelles. Rêve. Salpêtrière.

I

Inceste

Forcément tragique

On confond souvent l'inceste avec la pédophilie qui est un abus sexuel sur un enfant prépubère et donc, par définition, non consentant puisqu'il se trouve, *de facto*, sous la domination de l'abuseur. On l'assimile aussi à un viol. Pourtant, la définition stricte de l'inceste, ce n'est pas le viol commis par un parent sur son enfant mais plutôt la relation sexuelle sans contrainte ni viol entre consanguins adultes ayant atteint la majorité légale, au degré prohibé par la loi, spécifique à chaque société : entre père et fille, mère et fils, frère et sœur, oncle et nièce, tante et neveu. À quoi s'ajoutent les incestes entre personnes du même sexe. Dans ce cas, il n'y a pas de « victime » au sens pénal du terme.

Dans la quasi-totalité des sociétés humaines, les relations incestueuses entre père et fille et entre mère et fils ont toujours été prohibées et sanctionnées par la mort ou la prison, alors qu'elles sont mieux tolérées entre personnes d'une même génération : frères, sœurs, cousins.

Dans les démocraties modernes, les couples incestueux majeurs et consentants ne sont plus poursuivis par la loi puisque l'État n'intervient pas dans la vie privée des adultes. Mais l'interdit demeure dans la loi : les consanguins n'ont pas le droit de se marier. L'institution du mariage est en effet fondée sur l'exogamie, et aucune filiation n'est admise pour un enfant issu d'une telle relation. Seule la mère peut le reconnaître en le déclarant né de père inconnu. D'où les « secrets de famille » dont on trouve des exemples abondants dans toutes les confidences recueillies par les réseaux sociaux : « Je suis le

fils de mon oncle et de ma mère, je l'ai compris très tôt et je ne tolère pas qu'on ait dissimulé ma véritable filiation. » Autre version : « Je suis la fille (ou le fils) de mon père et de ma sœur aînée. » Ou encore : « Je suis l'enfant issu d'une relation sexuelle entre un frère et une sœur. Qui suis-je ? »

En détournant la signification de la tragédie d'Œdipe, Freud reprend à son compte la nécessité de l'interdit de l'inceste. À ses yeux, l'interdit est d'autant plus nécessaire que sa transgression est inconsciemment désirée. Aussi n'est-ce pas l'horreur de l'inceste qui, à ses yeux, préside à la prohibition mais au contraire le désir incestueux. Et c'est de ce désir que le sujet se sent coupable. Quelles que soient leurs formes, les relations incestueuses sont source de tragédie.

L'histoire de Loth, patriarche de la Bible, est à cet égard fort intéressante. Devenu trop riche pour continuer à vivre avec son oncle Abraham, il choisit d'habiter à Sodome, ville de tous les péchés. Un soir, il reçoit la visite de deux messagers célestes et les installe dans son logis. Quand les Sodomites lui ordonnent de livrer ses hôtes, il choisit de respecter les lois de l'hospitalité et préfère leur offrir ses deux filles vierges. Sauvé par Dieu de la destruction de la ville, il s'enfuit. Mais sa femme, trop attachée à ses biens matériels, se retourne vers ce qu'elle a quitté. Elle est aussitôt transformée en statue de sel pour avoir désobéi à l'interdiction divine. Loth se retire dans la montagne. Convaincues que tous les hommes ont péri à Sodome, ses deux filles l'enivrent pour lui assurer une descendance. De ces deux unions incestueuses, qui semblent pourtant nécessaires à la survie d'une famille, naîtront Moab et Ben-Ammi (Ammon), lesquels engendreront deux peuples – les Moabites et les Ammonites – condamnés à la destruction et à la marginalisation de la part des Hébreux, du fait de leur origine honteuse.

Avec Marie Bonaparte, Freud eut l'occasion d'aborder la question de l'interdit de l'inceste sur le terrain clinique. En 1928, la princesse lui annonce son grand désir d'inceste. Elle rêve de passer la nuit avec son fils. Plutôt que de répondre directement, Freud rédige une lettre dans laquelle il affirme que la raison du « tabou » ne justifie pas d'interdire l'inceste. Mais il souligne aussitôt que l'inceste est d'abord un acte antisocial, comme le serait l'abrogation des restrictions sexuelles nécessaires au maintien de la civilisation.

Dans *Meurtre d'âme,* Leonard Shengold raconte une histoire stupéfiante : un homme d'une trentaine d'années, marié et père de famille, retrouve, au cours d'une brève analyse, le souvenir entièrement refoulé de l'acte incestueux commis avec sa mère à l'âge de douze ans. La pénétration s'était répétée à plusieurs reprises jusqu'au moment où, pour la première fois, le garçon avait eu une éjaculation. Terrorisée à l'idée d'une possible fécondation, la mère s'était enfuie en poussant des hurlements. Elle avait alors banni à jamais de sa vie la folie sexuelle qui s'était emparée d'elle et dont son fils était devenu la victime. À l'âge adulte, celui-ci ne parvenait pas à se débarrasser d'un nuage noir et menaçant qui flottait dans sa tête et lui interdisait toute réussite affective et professionnelle : « Tel Œdipe, écrit Shengold, il était aveugle à la cause de la "peste" dans sa vie et c'était une vague conscience de ce phénomène qui l'avait conduit en analyse. »

Y a-t-il un bonheur possible dans la relation incestueuse ? Je ne le pense pas. L'inceste est forcément tragique. Pourtant, il existe des associations qui militent en sens contraire et dont les membres refusent le terme d'inceste, tant le mot leur fait peur. Aussi parlent-ils

de « GSA » (Genetic Sexual Attraction) : le jargon a toujours pour origine la volonté consciente de nier le tragique de l'existence plutôt que de s'y confronter. Les partisans du prétendu inceste heureux désignent par ce sigle l'attraction sexuelle dite « normale » qu'on éprouverait pour des personnes qui nous sont apparentées, et ils pensent qu'il faudrait légitimer cet amour « différent ».

Certains militent pour la légalisation du mariage consanguin : « J'ai 60 ans et je suis sexuellement attiré par ma petite-nièce et ma fille aînée. J'ai tenté de coucher avec ma petite-nièce, en vain. Ma fille, elle, a l'air ouverte à la question. » Une fille du Texas affirme qu'elle vit maritalement avec son père et qu'ils sont très heureux. Une autre femme de l'Oregon raconte avoir couché trois fois avec son fils de 18 ans. Elle se « sent coupable ». Réponse d'un des membres de l'association : « Vous ne faites rien de mal ! Votre fils chérira toujours la mémoire de ces moments privilégiés. »

On peut en douter. En réalité, ce genre d'affaire se termine presque toujours par une plainte auprès des tribunaux contre le père incestueux, accusé de viol, notamment lorsqu'une fille porte l'enfant de celui-ci. Dans les cas d'inceste entre mère et fils, l'accusation de viol est beaucoup moins fréquente. Mais l'acte en lui-même est vécu comme une tragédie absolue, et ce n'est pas un hasard si Œdipe en est le modèle. Rien ne semble plus terrifiant pour l'enfant que de retourner au ventre de sa mère avec le risque d'engendrer une progéniture issue de cette relation.

J'adopterai volontiers la définition de Claude Lévi-Strauss selon laquelle la prohibition de l'inceste accomplit le passage de la nature à la culture (*Les Structures élémentaires de la parenté,* 1949), c'est-à-dire de la sauvagerie à la civilisation, de l'animalité à l'humanité. Il n'y a donc pas d'inceste heureux, et la transgression de cet interdit majeur aboutit toujours, comme dans les grands mythes fondateurs, à une tragédie. Elle viole l'idée que la prohibition serait une nécessité structurale permettant l'existence de la société, au prix de la disparition de ce qui en constitue la négation. Du point de vue subjectif, la prohibition est aussi l'expression de la culpabilité de l'être humain à l'égard d'un désir refoulé.

Voir : Animaux. Antigone. Désir. Enfance. Famille. Fantasme. Folie. Hitler, Adolf. Œdipe. Présidents américains. Princesse sauvage.

Injures, outrances & calomnies

J'ai l'honneur d'être haï…

L'injure est toujours l'expression d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite, fondée sur la frustration (Pierre Guiraud, *Les Gros Mots,* 1975). Des milliers d'injures ont été proférées contre la psychanalyse par ses ennemis mais aussi par les psychanalystes qui se servent de la psychanalyse pour brocarder, non seulement les femmes, les homosexuels et les dirigeants politiques, mais aussi leurs collègues, eux-mêmes et leur propre pratique : c'est notamment le cas de Jacques Lacan. Quant aux outrances, aux insultes et aux calomnies, elles ne sont pas moins nombreuses. Voici, par ordre alphabétique, quelques échantillons de ce grand bréviaire de la détestation, du dénigrement, de la haine de soi et du ressentiment où se mêlent antisémitisme, excès en tous genres, misogynie, homophobie, délires, complotisme, insultes *ad hominem*.

« La psychanalyse, c'est comme la scientologie, on sait quand et pourquoi on y rentre, on ne sait pas quand on en sort et on finit par oublier pourquoi on y était rentré… en attendant, portefeuille et pensée se vident » (internaute anonyme).

« Sigmund Freud couchait avec sa femme, avec la sœur de sa femme, en accord avec sa propre femme. Puis il couche avec sa fille, qui est lesbienne. Freud était un drogué à la cocaïne, un pratiquant de la tournette des tables (spiritisme à la mode de son temps en cette fin du 19e siècle). Freud était aussi franc-maçon. Comme nombre de Juifs, Freud savait se mettre en spectacle. Il arriva à remuer la merde des humains car il ne savait parler que de cela, des bas instincts. Ne pouvant pas toucher les paliers supérieurs de l'humain, il se contenta d'en remuer le "sous-sol", d'où son expression de "libido" ; et en bon Juif il fit son business là-dessus en vendant son job sous copyright : "Psychanalyse", ça faisait plus scientifique. Et on retrouve presque

notre actuel “mariage gay” ou du n’importe quoi avec un Freud célébrant le mariage de son opinion avec une “méthode” de psychothérapie. Le mal était fait, la “psychanalyse” se répandit comme un virus, et jusqu’à aujourd’hui. Avec la “libido” nous entrions un peu plus dans l’homme-machine et le transhumanisme, bref, la mécanisation de l’humain, dont le charbon est devenu le fric. »

« Sous François Hollande : triomphe de la perversité. Triomphe de l’anus et de Pierre Bergé. Triomphe du freudisme et de ses juiveries hygiénistes. On inverse tout dans un satanisme absolu, ce qu’avaient bien compris et pratiqués les Juifs bolcheviques et leur révolution de 1917. *Pénétrez-vous les uns les autres !* Nouvelle trinité franc-maçonnique : Athée, Illettré, LGTB » (AIO, www.fangpo1, 2013).

« Quand je lis que le sein maternel forme le premier objet de l’instinct sexuel, je ne songe pas un instant à me scandaliser […] Je me demande simplement avec curiosité, quel sera, dans ces conditions, pour les enfants élevés au biberon, le premier objet sexuel […] Ce n’est pas ma faute si les objections que l’on est amené à opposer à Freud ont souvent l’air de plaisanteries » (Charles Blondel, 1924).

« La psychanalyse n’existe pas – c’est une nébuleuse sans consistance, une cible en perpétuel mouvement » (Mikkel Borch-Jacobsen, 2005).

« Kif avec nous youtres depuis que leur Boudah Freud leur a livré les clefs de l’âme […] Admirez comme ils jugent, tranchent, à présent, décident nos youtres super-mentaux-menteurs, de toute valeur, de la vérité, de puissance, souverainement, de toutes les productions spirituelles ! Sans appel ! Freud l’alter-ego de Dieu » (Louis-Ferdinand Céline, 1927).

« La psychanalyse nous propose un pèlerinage aux sources mais en passant par les égouts » (Gilbert Cesbron, 1978).

« Jacques Lacan : charlatan conscient de l’être qui se jouait du milieu intellectuel parisien pour voir jusqu’à quel point il pouvait produire de l’absurdité tout en continuant à être pris au sérieux » (Noam Chomsky, 2012).

« La vérité c'est que le mouvement psychanalytique dans son ensemble est l'un des mouvements intellectuels les plus corrompus de l'Histoire. Il est corrompu par des considérations politiques, par des opinions indéfendables qui continuent à être répétées uniquement à cause de relations personnelles et de considérations de carrière » (Frank Cioffi, 2005).

« Chaque fois que j'ai parlé de mes troubles de tous ordres à quelqu'un de plus ou moins versé dans la psychanalyse, l'explication qu'il m'en a donné m'a toujours semblé insuffisante, voire nulle. Elle ne collait pas, tout simplement. D'ailleurs, je ne crois qu'aux explications biologiques ou alors théologiques des phénomènes psychiques. La biochimie d'un côté – Dieu et le Diable de l'autre » (Cioran, 1957-1972).

« Il est impossible de faire un pas dans le secteur freudien sans tomber sur Mme Roudinesco. Elle est la surveillante générale qui vous alpague du fond du couloir […] Elle est comme une veuve de grand écrivain qui se mêle de tout, sans l'aval de qui rien ne se prononce valablement sur Freud » (Michel Crépu, 2010).

« Freud était un égaré. Un parapluie est un phallus, vous avez rêvé d'un parapluie, donc d'un phallus » (Pierre Debray-Ritzen, 1973).

« La sexualité, selon Freud : obsession d'un cerveau atteint d'érotomanie »(Yves Delage, 1915).

« La psychanalyse rejoint la famille des idéologies fondées sur l'irrationnel, jusques et y compris l'idéologie nazie. Hitler ne faisait pas autre chose en cultivant les mythes de la race et du sang, forme nazie de l'irrationnel des instincts » (Sven Follin, 1951).

« La psychanalyse prend aujourd'hui, comme toutes nos idées, une forme aberrante totalitaire ; elle cherche à nous enfermer dans le carcan de ses propres perversions. Elle a occupé le terrain laissé libre par les superstitions, se voile habilement d'une sémantique qui fabrique ses propres éléments d'analyse et attire la clientèle par des moyens d'intimidation et de chantage psychique, un peu comme les racketteurs américains qui vous imposent leur protection ! » (Romain Gary, 1973).

« Une remarque en passant : pourquoi les principaux représentants des tendances nouvelles, comme Einstein en physique, Bergson en philosophie, Freud en psychologie, et bien d'autres encore de moindre importance, sont-ils à peu près tous d'origine juive, sinon parce qu'il y a là quelque chose qui correspond exactement au côté "maléfique" et dissolvant du nomadisme dévié, lequel prédomine inévitablement chez les Juifs détachés de leur tradition ? » (René Guénon, 1945).

« Une femme tombée entre les mains des psychanalystes devient définitivement impropre à tout usage, je l'ai maintes fois constaté […] Sous couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain […] Il ne faut accorder aucune confiance, en aucun cas, à une femme passée entre les mains des psychanalystes. Mesquinerie, égoïsme, sottise arrogante, absence complète de sens moral, incapacité chronique d'aimer : voilà le portrait exhaustif d'une femme *analysée* » (Michel Houellebecq, 2008).

« La psychanalyse est une supercherie pour notre siècle […] Lire une description de l'inconscient par un psychanalyste, c'est lire un conte de fées » (Aldous Huxley, 1925).

« Lacan dont le Séminaire attira longtemps gogos, jobards et snobs d'autant plus impressionnés par la parole énigmatique du maître qu'ils n'y entendaient rien […] Souhaitant sauver la psychanalyse française de la médicalisation qui la guettait et de la médiocrité où elle stagnait, il réussit en quelques années le tour de force de la déconsidérer […] On pourrait le comparer à un autre "sauveur", l'ayatollah Khomeiny, qui parvint en quelques mois à discréditer la révolution islamique » (Roland Jaccard, 1981).

« Le débile soumis à la psychanalyse devient toujours une canaille. Qu'on le sache » (Jacques Lacan, 1976).

« Notre pratique est une escroquerie. Bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué […] Du point de vue éthique, c'est intenable, notre profession. Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique […] Je crois qu'il a raté son coup. C'est comme moi, dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse » (Jacques Lacan, 1977).

« La psychanalyse, idéologie de basse police et d'espionnage […] Offensive générale d'un impérialisme aux abois tentant de briser l'essor du mouvement démocratique partout dans le monde […] Êtes-vous pour la psychanalyse ? Alors vous êtes pour la psychanalyse façon yankee » (Guy Leclerc, journal *L'Humanité,* 1949).

« Pensez aux initiatives prises par les homosexuels. Le petit épisode du Pacs est révélateur de ce que l'État se dessaisit de ses fonctions de garant de la raison […] Instituer l'homosexualité avec un statut familial, c'est mettre le principe démocratique au service du fantasme. C'est fatal, dans la mesure où le droit, fondé sur le principe généalogique, laisse la place à une logique hédoniste, héritière du nazisme » (Pierre Legendre, 2001).

« Pourquoi une femme peut-elle paraître un cavalier plus séduisant à une consœur qu'un bonhomme ? D'abord bien sûr, à cause de leur complicité pour nier l'importance de l'instrument […] Un homme qui aime vraiment une femme, c'est-à-dire pour ce dont elle manque, et sans dans ce cas s'identifier à elle, n'est pas le plus fréquent » (Charles Melman, 2007).

« On est tout de même fasciné de voir comment des politiciens chevronnés plient le genou devant Ségolène Royal alors qu'elle n'a encore qu'un programme moral. Travail, famille, patrie, voire armée, merci, j'ai déjà donné. Connaissez-vous dans l'Histoire une femme au pouvoir qui ait été libérale ? » (Charles Melman, 2013).

« Elisabeth [Roudinesco] était ma plaie, mon cilice. Ou alors je pensais que c'était la fête à la grenouille, qu'il fallait lui laisser faire des bulles et barboter dans la gadoue […] Parmi les civilisés, elle reste une sauvage » (Jacques-Alain Miller, 2011).

« Laisse-moi te rabattre un peu le caquet, France des insoumis. Rance des uns sous moi, transe des autres sur moi, je m'en vais te faire une petite injection antirabique de derrière les fagots, dont tu me diras des nouvelles » (Jacques-Alain Miller, 2017).

« Marx-Einstein-Freud : le trépied maudit si tanqué dans nos gâteaux intimes qu'on ne peut plus aujourd'hui en évaluer, sans transpirer, les empoisonnements. Toute la merde est sortie de ces trois

anus : le colombin total, les vingt-cinq centimètres marron ! Un jour peut-être, on parviendra à imaginer ce qu'aurait pu être le XX^e^ siècle sans ces Marx Brothers salauds de la Déprime. La Bombe, le complexe, le social : quoi rêver de mieux pour détruire un univers » (Marc-Edouard Nabe, 1998).

« Laissons les crédules et les vulgaires continuer à croire que toutes les infortunes mentales peuvent être guéries par une application quotidienne de vieux mythes grecs sur les parties intimes de leur individu » (Vladimir Nabokov, 1973).

« Madame Roudinesco qui fut longtemps stalinienne au Parti communiste français a gardé les tics d'une pathologie qu'on ne soigne jamais : elle est toujours bel et bien l'éleveuse des *vipères lubriques* et *des hyènes dactylographes* » (Michel Onfray, 2010).

« On ne saurait nier que le freudisme s'infiltrant dans l'opinion fut un agent d'obscénité et de démoralisation. Il n'est donc pas seulement absurde, il est dangereux aussi. C'est ainsi qu'en Amérique, les jeunes filles ont un manuel pour trouver la signification sexuelle de leurs rêves. On crée ainsi des névroses qui finissent par être en proie au désir érotique » (Journal *Patrie,* 1924).

« Après avoir passé une bonne partie de sa vie à renverser les étals des marchands de salades, le vieux pourfendeur de fariboles que je suis n'aurait pas manqué d'éprouver au moment de mourir un grand regret s'il n'avait au moins une fois essayé de rompre des lances avec celui qui aura été sans doute le plus grand imposteur du XX^e^ siècle :

Sigmund Freud » (René Pommier, 2008).

« La psychanalyse offre un exemple frappant de ce que pour nous Allemands, il ne peut jamais rien venir de bon d'un Juif […] C'est ainsi qu'il fut possible au Juif Sigmund Freud, dans un pur esprit de chicanerie juive, d'obscurcir les faits, de les déformer et d'en donner une interprétation erronée » (Revue *Deutsche Volksgesunddheit aus Blut und Boden,* 1933).

« Ses vues s'appliquent aux Juifs, ses frères de race, particulièrement prédisposés au pansexualisme libidineux, congénital par fatalité ethnique » (Ernest Seillière, 1928).

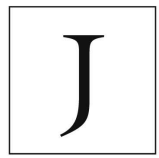
« Il y a, dans la position d'avoir des enfants sans avoir à rentrer en rapport avec le sexe masculin, une peur, une haine, une crainte, une phobie du membre viril, qui fait qu'on essaye d'avoir le produit de l'accouplement sans avoir à passer par l'acte d'accouplement » (Michel Schneider, 2004).

« Sur le divan et grâce à Freud, le bourgeois, d'oppresseur économique redevient victime psychologique. Cela lui permet d'oublier que dans la vie réelle il est un prédateur du prolétariat. Le freudisme peut ainsi valider tout le comportement libertaire insupportable des cadets de la bourgeoisie » (Alain Soral, 2014).

« Jean-Luc Mélenchon retourne contre les autres sa grande violence intérieure […] Coincé, ou plutôt devrais-je dire constipé au stade anal, on lui parle de sexe, il répond scatologie » (Jean-Pierre Winter, 2011).

« Légaliser l'homoparentalité c'est tuer le père et la mère » (Jean-Pierre Winter, 2012).

Voir : Argent. Bardamu, Ferdinand. Apocryphes & rumeurs. Fantasme. Hitler, Adolf. Humour. Maximes de Jacques Lacan. Sexe, genre & transgenres. Vienne.



Jésuites

Spirituels exercices lacaniens

« Rien en apparence, écrit Jean Lacouture (*Jésuites,* vol. 2, 1992), ne contredit plus violemment la théologie morale et même la *Weltanschauung* (vision du monde) des Jésuites fondée sur une volonté guidée par la raison, consciente, que la description et le traitement des psychopathologies quotidiennes auxquelles Freud a lié son nom. »

À l'évidence, en effet, rien ne saurait réunir les freudiens issus de la Mitteleuropa et des communautés juives et les intellectuels flamboyants de la Contre-Réforme, sinon une volonté commune de changer le monde à travers des missions, des conquêtes et des conversions, sinon un choix souverain d'entreprendre un voyage infini, *ad Majorem Dei Gloriam,* au cœur de la subjectivité humaine. Après tout, la fameuse Compagnie de Jésus, d'où était exclue l'idée même d'une possible branche féminine, n'était guère différente de la première Société viennoise de psychanalyse (1902), celle des hommes du mercredi, réunis autour d'un banquet platonicien. N'étaient-ils pas, les uns et les autres, les adeptes d'un nouveau messianisme, serviteurs d'une grande cause fondée sur le culte des élites ?

Néanmoins, il fallut attendre la refonte du freudisme effectuée par Jacques Lacan pour que s'instaure en France, puis dans les pays latino-américains, une véritable relation entre les héritiers d'Iñigo (Ignace) de Loyola et la pensée psychanalytique.

Issu d'un milieu catholique, initié par Alexandre Kojève à l'histoire des religions et fasciné, non seulement comme Georges Bataille, par les expériences mystiques, mais aussi par le caractère impérial du catholicisme romain, Lacan eut conscience dès 1953 de l'expansion

des idées freudiennes hors du champ de la médecine. Soucieux de rassembler un grand nombre de fidèles autour de sa doctrine, il se tourna vers les deux institutions qui s'ouvraient alors à la psychanalyse dans les années 1950 : l'Église catholique et le Parti communiste français. En 1964, il intégra plusieurs jésuites dans l'École freudienne de Paris. Et parmi eux, mes préférés : Louis Beirnaert, qui deviendra psychanalyste, et Michel de Certeau, historien.

Professeur de théologie et ancien résistant dans un réseau gaulliste, Beirnaert joua un rôle majeur dans l'histoire des relations entre la psychanalyse et l'Église, notamment à propos de la question du discernement des vocations, destinée à promouvoir une vaste réflexion sur la nature de la foi chez les prêtres et plus encore sur le renoncement à une vie sexuelle. Lecteur des *Exercices spirituels,* Beirnaert ne cessa d'établir un dialogue entre catholicisme et lacanisme afin de critiquer la manière dont Freud avait réduit la religion à une névrose et à une illusion.

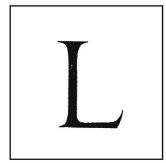
Historien ouvert à toutes les transversalités, penseur lucide et généreux, Michel de Certeau fut un rénovateur des études sur la mystique. Mais il fut aussi, par l'intérêt qu'il portait à la relève du message freudien, l'un des fondateurs, avec Jacques Lacan, de l'École freudienne de Paris (1964).

C'est à lui que je dois de m'être orientée vers l'histoire. En 1977, il me poussa à écrire l'histoire de la psychanalyse en France. De fait, il obligeait les historiens à prendre en compte la psychanalyse, discipline rejetée par l'École des Annales et par ses héritiers. Regardant la mystique comme une science expérimentale susceptible de réinstaurer une communion spirituelle abolie lors du passage du Moyen Âge à l'époque moderne, il comparait son destin à celui de la psychanalyse. Toutes deux, disait-il (*La Fable mystique*, 1982), ont contesté le principe de l'unité individuelle, le privilège de la conscience et le mythe du progrès. Toutes deux, enfin, ont pris appui sur les résistances rencontrées.

Michel de Certeau avait l'art d'érotiser l'histoire et il avait la passion de l'altérité. À travers son enseignement, j'ai compris la modernité jésuite, cette fidélité à un savoir lumineux, issu de la Renaissance, où se mêlaient ouverture aux autres peuples – les « indigènes » – et hostilité au colonialisme et à l'esclavagisme. Certeau était un vrai jésuite, un jésuite freudien, moins lacanien que son ami Beirnaert. Il me faisait penser à un autre jésuite que j'aimais tant, Aramis, mousquetaire et général dans la Compagnie de Jésus, homme d'épée, homme d'Église, homme du secret et du mystère, seul survivant de ses quatre compagnons, aussi fidèle qu'eux en amitié. C'est à Aramis que s'adresse d'Artagnan au moment de mourir : « Aramis, à jamais, adieu. » Aramis ne meurt pas, il est l'ami dont l'âme a déjà été enlevée par Dieu, il est condamné à témoigner en sachant qu'aucun de ses trois amis, morts avant lui, ne lui dira adieu.

À l'enterrement de Michel de Certeau, toutes les altérités qui avaient marqué le XX^{e} siècle étaient présentes pour un dernier adieu : freudiens, marxistes, féministes, philosophes, historiens, anthropologues, bien d'autres encore.

Voir : Amour. Beyrouth. Cuernavaca. Déconstruction. Éros. Femmes. Hypnose. Mexico. Paris. Rome. Vienne.



Lettre volée (*La*)

Nier ce qui est pour expliquer ce qui n'existe pas

Auguste Dupin n'est pas aussi célèbre que Sherlock Holmes mais il est le premier détective de l'histoire de la littérature. Conan Doyle considérait Edgar Allan Poe comme son maître tandis que Sherlock Holmes, son double, ne l'appréciait guère. Il fut pourtant contraint par Watson de comparer sa méthode à celle du détective français : « Vous pensez certainement me faire un compliment en me comparant à Dupin, dit-il à son ami, le narrateur anonyme. Mais, de mon point de vue, c'est un collègue tout à fait inférieur. Cette façon de s'immiscer dans les réflexions de ses amis avec une remarque tout à fait à propos, après un quart d'heure de silence, est vraiment très artificielle et tape-à-l'œil. Il possède sans aucun doute un certain génie analytique. Mais ce n'était en aucun cas un phénomène tel que Poe semble l'imaginer. »

C'est en 1841 que Poe invente ce personnage qui fera preuve de ses talents exceptionnels dans trois nouvelles : *Double assassinat dans la rue Morgue* (1841)*, Le Mystère de Marie Roget* (1842) et enfin *La Lettre volée* (1844). Né dans une famille prestigieuse, Dupin a perdu toute sa fortune et vit reclus dans son étude de la rue Dunot en se livrant à sa passion, l'art de la déduction, qui lui permet en effet, contrairement à Holmes et à Freud – qui sont d'une génération plus tardive –, de déchiffrer ses énigmes sans avoir besoin de recourir à l'étude positive des indices. Autrement dit, Dupin est plus un logicien de la résolution des énigmes qu'un théoricien de l'interprétation des traces et des signes. Voyageur des mondes nocturnes, il se sent inspiré quand il déambule la nuit dans les rues de Paris tout en se livrant, auprès du narrateur anonyme, à des calculs déductifs qui ne sont pas sans

rappeler ceux d'Eugène-François Vidocq, ancien forçat, inventeur de la police judiciaire, dont Balzac s'inspirera pour créer le personnage de Vautrin.

De même que Holmes éprouve le besoin de critiquer Dupin, de même celui-ci se montre soucieux de se démarquer de Vidocq : « Vidocq était bon pour deviner ; c'était un homme de patience, mais sa pensée n'étant pas suffisamment éduquée, il faisait continuellement fausse route, par l'ardeur même de ses investigations. Il diminuait la force de sa vision en regardant l'objet de trop près. Il pouvait peut-être voir un ou deux points avec une netteté singulière, mais, par le fait même de son procédé, il perdait l'aspect de l'affaire prise dans son ensemble. » Tout se passe donc comme si chaque détective avait besoin pour exister de se déprendre d'un maître.

La Lettre volée est l'un des textes les plus commentés par les psychanalystes et philosophes français : « Quel autre écrivain, souligne Henri Justin, a fourni un tel champ clos aux joutes intellectuelles de la seconde moitié du XX^{e} siècle ? » (*Avec Poe, jusqu'au bout de la prose,* 2009).

L'histoire se passe en 1840 sous la monarchie de Juillet. Dupin doit résoudre une énigme. À la demande du préfet de police, il parvient à retrouver, pour la somme de cinquante mille francs, une lettre compromettante dérobée à la reine et cachée par un ministre odieux qui l'a placée en évidence entre les arceaux de la cheminée de son bureau. Les policiers ont beau fouiller la pièce de fond en comble – du sol au plafond –, ils ne trouvent rien. Ne voulant pas voir ce qui est pourtant visible, ils sont enfermés dans le leurre d'une explication projective. Selon Dupin, ils ont la manie de nier ce qui est pour expliquer ce qui n'existe pas. Au lieu de regarder l'évidence qui surgit sous leurs yeux, ils prêtent des intentions au voleur. Dupin procède autrement parce qu'il est convaincu que, pour dissimuler la lettre, le ministre, qui est à la fois poète et mathématicien, a eu recours à l'expédient le plus ingénieux du monde qui est de ne pas même essayer de la cacher.

Pour la récupérer, il demande audience au ministre. Il a pris soin non seulement de porter des lunettes opaques afin que son interlocuteur ne puisse pas voir son regard, mais il a également monté de toutes pièces une scène de rue qui l'attire vers la fenêtre pendant quelques minutes. C'est à cet instant qu'il dérobe la lettre et la

remplace par une autre portant son écriture : « Un dessein si funeste/ S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste. » Il a tiré cette phrase d'une pièce de Crébillon où il est question de deux frères aussi cruels l'un que l'autre. Atrée se venge de Thyeste qui lui a enlevé sa bien-aimée et il fait assassiner le fils de celui-ci après avoir organisé une prétendue réconciliation. Ainsi le conte s'achève-t-il par l'énoncé d'une nouvelle énigme adressée au ministre que Dupin considère comme un monstre capable de toutes les bassesses, raison pour laquelle il s'est mis au service de la reine qui désormais règne sur son maître chanteur. Celui-ci ignore en effet qu'elle a un ascendant sur lui, puisque seule compte la possession de la lettre et non pas son usage.

Pour expliquer sa méthode au narrateur, le détective raconte l'anecdote d'un gamin et d'un jeu de pair/impair. L'un des joueurs tient dans la main un certain nombre de billes et dit à l'autre : « Pair ou non ? » Si celui-ci devine juste, il gagne une bille ; s'il se trompe, il en perd une. Et il ajoute : « L'enfant dont je parle gagnait toutes les billes de l'école. Naturellement, il avait un mode de divination qui consistait dans la simple observation et dans l'application de la finesse de ses adversaires. » Et il ajoute : « Quand je veux savoir à quel point quelqu'un est circonspect ou stupide, jusqu'à quel point il est bon ou méchant ou quelles sont actuellement ses pensées, je compose mon visage d'après le sien et j'attends alors pour savoir quelles pensées ou quels sentiments naîtront dans mon esprit ou dans mon cœur comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physionomie. » Autrement dit, pour combattre un adversaire intelligent, encore faut-il savoir s'identifier à son intellect et non pas à ce qu'on croit être ses intentions.

En 1933, dans un essai biographique de plus de neuf cents pages, Marie Bonaparte étudie la vie d'Edgar Poe en l'allongeant sur un divan imaginaire. En bonne élève de Freud, elle tente de comprendre de quelle façon ce poète orphelin à l'âge de deux ans, rongé par l'alcool et les drogues, mal aimé de son père adoptif, a pu devenir un tel génie. Aussi étudie-t-elle son œuvre pour y trouver le reflet d'une pathologie morbide, fondée, dit-elle, sur un grand fantasme de retour au corps maternel. À propos de *La Lettre volée*, elle affirme que le porte-carte pendouillant sous les arceaux de la cheminée ne serait rien d'autre qu'un clitoris : « une véritable carte d'anatomie topographique, à laquelle le bouton [*knob*], c'est-à-dire le clitoris ne manque même

pas ». Et elle note au passage que Baudelaire n'a rien vu puisqu'il traduit *beneath the middle of the mantel-piece* par « au-dessus du manteau de la cheminée » au lieu de « sous les arceaux ».

En 1955, Lacan fait voler en éclats cette interprétation en se livrant à un éblouissant commentaire de *La Lettre volée* qui servira ensuite d'ouverture au volume de ses *Écrits* publié en 1966. Au lieu de transformer Poe en une sorte d'enfant perturbé par le désir de sa mère, Lacan fait de Dupin un maître de la psychanalyse, un interprète majeur de la langue de l'inconscient. Ce « Séminaire sur *La Lettre volée* » témoigne du même coup de la manière dont lui-même s'identifie à ce détective bizarre, esthète solitaire, capable, envers et contre tout, de penser l'évidence d'une « logique » freudienne de l'inconscient. Face à ses ennemis, désignés comme de piètres psychologues, Lacan se pose, lui aussi, en maître du décryptage d'énigmes, à la fois poète et mathématicien. Selon lui, une lettre arrive toujours à destination parce que la lettre (ou le signifiant), telle qu'elle s'inscrit dans l'inconscient, détermine à son insu l'histoire du sujet, sa relation ou sa non-relation à autrui. Le langage est condition de l'inconscient, et l'homme est un être de langage. Nul n'est donc le maître de la lettre, et si, par hasard, un homme croit être ce maître, il risque de se prendre, comme les policiers qui ne trouvent rien, au leurre de la toute-puissance imaginaire de son moi. Autrement dit, Lacan réinvente à cette date l'inconscient freudien en critiquant le leurre de la psychologie explicative. Au passage, il transforme le « funeste dessein » de Crébillon en un destin tragique.

C'est à Jacques Derrida que l'on doit le plus intéressant commentaire critique du commentaire de Lacan. Dans un texte célèbre de 1975, *Le Facteur de la vérité* (*La Carte postale*, 1980), il indique que

cette logique du signifiant-maître peut devenir un dogme et fonctionner comme une « poste restante » si elle obéit au principe de l'indivisibilité de la lettre plutôt qu'à sa déconstruction. Autrement dit, il critique le dogmatisme des psychanalystes lacaniens qui obéissent à la lettre aux injonctions d'un maître. Il affirme qu'une lettre n'arrive pas forcément à destination, car nul n'est maître du destin – fût-il dérivé d'un funeste dessein –, pas même le destin lui-même, qui ne cesse d'emprunter des chemins de traverse. À l'idée de tracer une détermination (un destin, un signifiant) par avance, Derrida oppose une pensée de l'imprévisibilité, selon laquelle nul n'est jamais le souverain de ce qui arrive. Nul ne saurait prévoir l'avenir.

Des dizaines de commentaires ont été rédigés outre-Atlantique sur cette somptueuse querelle de la lettre et de sa destination, qui était, en réalité, un formidable hommage rendu au génie d'Edgar Poe et surtout à la logique interprétative propre à la psychanalyse. Découverte par deux grands poètes français – Baudelaire et Mallarmé –, l'œuvre de Poe avait été mal accueillie par ses contemporains. Les débats sur *La Lettre volée* contribuaient donc à la réinstaller une fois encore sur le continent américain, non pas seulement comme l'expression d'un romantisme noir mais comme une figure majeure de ce structuralisme qui nourrissait toute la pensée littéraire des années 1959-1970, de Barthes à Foucault en passant par Lévi-Strauss. En outre, dans cette controverse, une fois de plus, les deux rivaux, Lacan et Derrida, avaient raison chacun à leur tour, comme dans la polémique à propos du Cogito de René Descartes.

Auguste Dupin disparut de la scène publique cinq ans avant la mort de son inventeur. Cessant ses activités après l'affaire de *La Lettre volée,* il laissait à ses successeurs le soin de commenter sa méthode. Et, du coup, il ne sut jamais quelle fut la réaction du ministre à la lecture de la phrase de Crébillon. Il se contenta de raconter au narrateur stupéfait que celui-ci lui avait autrefois joué un vilain tour, à Vienne, bien des années avant la naissance d'un autre illustre déchiffreur d'énigmes. Le ministre était donc pour Dupin un double du terrible Moriarty de Sherlock Holmes, et le narrateur anonyme une sorte de Watson avant la lettre. Nul ne sait à ce jour où Dupin est enterré, et aucun musée ne porte son nom. Et pourtant, son patronyme figure dans *L'Encyclopédie des grands détectives.* Il serait en réalité le neveu du mathématicien français Charles Dupin, inventeur d'un fameux

théorème, à moins qu'il ne soit le frère jumeau du ministre, plus poète que mathématicien. Une chose est certaine : il est l'inspirateur autant de Holmes que d'Hercule Poirot qui, lui aussi, expliquera son art à un compagnon d'aventures, le capitaine Arthur Hastings, ancien officier de l'armée britannique.

En 1975, grâce au cinéaste Alexandre Astruc, plusieurs lacaniens, rompus au jeu du pair/impair et à l'adoration du signifiant-maître, eurent le bonheur d'apercevoir, aux abords du domicile de Lacan, 5, rue de Lille, le spectre de Dupin, réincarné sous les traits de Laurent Terzieff.

Quant à la tombe d'Edgar Poe, elle se trouve au cimetière presbytérien de Baltimore. Depuis le 19 janvier 1949, date du centenaire de la mort de l'inventeur de Dupin, un mystérieux visiteur, surnommé l'ange du bizarre, vient déposer, chaque année, sur la pierre de granit, trois roses et une bouteille de cognac, manière d'honorer le sombre poème, très « lacanien », de Stéphane Mallarmé : « Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change/Le Poète suscite avec un glaive nu/Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu/Que la Mort triomphait dans cette voix étrange ! […] Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur/Que ce granit du moins montre à jamais sa borne/Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur » (« Le tombeau d'Edgar Poe »).

Voir : Antigone. Déconstruction. Descartes, René. Divan. Göttingen. Hollywood. Holmes, Sherlock. Hypnose. Miroir. Monroe, Marilyn. Paris. Princesse sauvage. Vienne. Vinci, Léonard de.

Livres

Freud's Library

Dans tous les pays, les psychanalystes aiment les livres, et même s'ils ne les lisent pas, ils ont le culte des bibliothèques et des librairies. Ils achètent des livres, les collectionnent, les vénèrent. Bien souvent, ils installent leur bibliothèque dans leur cabinet. Ils se veulent bibliophiles, adorent les belles couvertures reliées et recherchent des

éditions rares ornées d'autographes. Ils ont toujours eu le désir d'être des écrivains ou des auteurs reconnus. Ils créent volontiers des maisons d'édition rattachées à leurs associations et publient leurs articles dans des revues spécialisées dont les titres font souvent référence à quelques phrases célèbres des maîtres fondateurs.

Cet amour de la lettre et des lettres tient au fait que les praticiens de l'inconscient travaillent sur le passé, sur les rêves, sur des écrits, sur cette archéologie du sens inscrite au cœur de l'être humain. Ils sont avant tout des mythographes, des cliniciens de la langue, du texte et de la parole. Dispersés de par le monde et devenus très différents les uns des autres, au fil des ruptures, des exils, des scissions et des querelles de chapelle, ils considèrent que leur seul lien identitaire réside dans le culte qu'ils portent aux textes fondateurs, et notamment à l'œuvre de Freud, réinterprétée de génération en génération. Si un jour les psychanalystes cessaient de lire des livres pour se transformer, au nom du progrès, en distributeurs de recettes, de drogues et de jargons dignes de Diafoirus, cela conduirait à la disparition de la psychanalyse, discipline littéraire et philosophique, issue de la tradition ancestrale des médecines de l'âme.

Grand collectionneur d'objets d'art et de livres, Freud possédait une immense bibliothèque que l'on peut consulter à Londres au Freud Museum *:* deux mille cinq cent vingt-deux ouvrages, presque tous reliés et annotés. Mais Freud fut aussi éditeur. Il pensait qu'une forte indépendance éditoriale favorisait la diffusion de sa pensée et de celle de ses disciples. Il créa plusieurs revues : *Jahrbuch* (ou Annales de recherches psychanalytiques), *Zentralblatt für Psychoanalyse* (viennois puis international), *Imago* (revue pour l'application de la psychanalyse aux arts). Il fonda une maison d'édition (le Verlag) et, enfin, il fit publier, de 1925 à 1938, les *Almanachs de la psychanalyse,* qui témoignent aujourd'hui de l'extraordinaire vitalité du mouvement psychanalytique international durant l'entre-deux-guerres. Toutes ces publications ont été soigneusement conservées par les héritiers de Freud, soucieux de préserver la mémoire de leur mouvement après la destruction de la psychanalyse européenne par les nazis.

Collectionneur lui aussi, Lacan aimait s'entourer de livres. Il manifestait souvent une envie frénétique de les posséder dans la minute et il voulait toujours être le premier à recevoir l'ouvrage convoité dûment dédicacé par son auteur. Son immense bibliothèque –

cinq mille livres environ – était divisée en cinq parties et en plusieurs lieux : deux appartements rue de Lille à Paris, une maison de campagne, La Prévôté, située dans le village de Guitrancourt près de Mantes-la-jolie. J'ai dressé la liste de ces ouvrages dans *Lacan envers et contre tout* (2011).

Contrairement aux héritiers de Freud, ceux de Lacan n'ont constitué aucun musée et n'ont fait aucun dépôt de sa bibliothèque, qui a été attribuée à l'un de ses petits-fils. La bibliothèque de Lacan est donc un objet non identifié sans avenir ni passé. Grâce à François Wahl, son éditeur, Lacan a pu créer, aux éditions du Seuil, une collection (« Le Champ freudien ») dans laquelle il a fait publier jusqu'à sa mort en 1981 des ouvrages de ses principaux disciples, notamment ceux de Serge Leclaire, éblouissant psychanalyste que j'aimais beaucoup et qui m'a ouvert ses archives, comme son ami Wladimir Granoff, grand bourgeois issu de l'aristocratie juive de Saint-Pétersboug, collectionneur, bibliophile, amoureux des livres et des archives. Leclaire avait une superbe bibliothèque installée dans un bel appartement à trois étages de la rue Lhomond, où il recevait ses amis et ses patients. Il aimait l'art moderne et les femmes intellectuelles.

Lacan a aussi fondé une revue, *Scilicet,* destinée à recevoir des textes anonymes, non signés par leurs auteurs.

J'ai toujours eu l'amour des livres et j'ai toujours vécu entourée de livres : ceux de ma bibliothèque sont annotés, soulignés, fatigués à force d'être lus et relus, classés souvent de façon aberrante. Depuis mon enfance, j'adore me plonger dans les dictionnaires, je les collectionne et je les consulte aussi sur Internet. Mon grand-père paternel était libraire et éditeur à Bucarest, mon père, bibliophile, rêvait d'être écrivain et possédait une immense bibliothèque. J'ai moi-même ouvert une librairie (La Répétition) entre 1974 et 1979, 27, rue Saint-André-des-Arts, après la fermeture de La Joie de lire. François Maspero, qui a été mon éditeur, m'y a d'ailleurs succédé avant de renoncer. Cette librairie, située en face de la salle de cinéma de mon vieil ami Roger Diamantis – analysant de Lacan –, était ouverte jusqu'à minuit et parfois bien plus tard. Je l'animais avec le poète Henri Deluy, bibliothécaire et rédacteur en chef de la revue *Action poétique.* Chaque vendredi, nous recevions des auteurs pour des signatures : poètes, romanciers, philosophes, historiens et psychanalystes. Aragon et Lacan y venaient parfois ainsi qu'André

Green qui vérifiait, à chaque visite, que ses livres figuraient bien dans les rayons. Je me souviens de quelques rencontres mémorables avec Octave et Maud Mannoni, François Roustang, David Cooper, Pierre Raymond. Georges Perec était un habitué et il partageait mon attachement à la trilogie des mousquetaires d'Alexandre Dumas, écrivain des trois âges de la vie, qui avait nourri son enfance autant que la mienne : « Je lis peu, disait-il, mais je relis sans cesse […] Je relis les livres que j'aime et j'aime les livres que je relis, et chaque fois avec la même jouissance […] Celle d'une complicité, d'une connivence ou, plus encore, au-delà, d'une parenté enfin retrouvée. »

Cette librairie me rappelait celle qu'Adrienne Monnier avait ouverte en 1915 au 7, rue de l'Odéon et à laquelle elle avait donné le nom de Maison des amis du livre. Elle y organisait des lectures publiques où se retrouvaient André Gide, Jules Romains, Paul Valéry, Louis Aragon, Walter Benjamin et, plus tard, Jacques Lacan. Dans cette même rue, Sylvia Beach créa en 1919 la librairie Shakespeare and Company fréquentée pendant l'entre-deux-guerres par les écrivains américains, Ernest Hemingway notamment, amoureux de Paris. C'est là que Lacan assista ébloui à la première lecture d'*Ulysse* de Joyce. Par la suite, la librairie s'installa rue de la Bûcherie, à deux pas de la Seine.

J'ai retrouvé ce même plaisir de la lecture chez Antoinette Fouque, amie de Serge Leclaire et analysée par Lacan. Je ne partageais ni ses goûts littéraires, ni son hostilité à Simone de Beauvoir. Mais j'aimais son amour de la langue française, de la psychanalyse et des livres. Elle créa en 1972 une maison d'édition originale, Des femmes, et, deux ans plus tard, une librairie du même nom située aujourd'hui rue Jacob dans un espace d'une grande élégance. En 1980, elle eut l'idée de lancer une collection de livres audio à laquelle j'ai participé comme des centaines d'auteurs et de comédiens : « À l'époque, il n'y en avait pas en France et très peu ailleurs. Je voulais dédier ces premiers livres parlants à ma mère, fille d'émigrants, qui n'est jamais allée à l'école, et à ma fille qui se plaignait encore de ne pas arriver à lire, et à toutes celles qui, entre interdit et inhibition, ne trouvent ni le temps, ni la liberté de prendre un livre. Je crois que par l'oreille on peut aller très loin […] Une voix, c'est l'Orient du texte, son commencement. » Ayant atteint la célébrité, elle fut l'initiatrice en 2013 d'un *Dictionnaire universel des créatrices en trois volumes,* qui n'est autre qu'un

dictionnaire amoureux de la féminité sous toutes ses formes.

Je me souviens aussi que c'est lors d'une conférence de 2008 à la Société de lecture de Genève que j'ai songé pour la première fois à rédiger ce *Dictionnaire amoureux*. À l'initiative de Mario Cifali et de Delphine de Candolle, j'avais exposé toutes les différentes manières de concevoir un dictionnaire et j'avais été éblouie par l'immense bibliothèque, fondée en 1818, que l'on pouvait visiter : quatre cent mille ouvrages. Nous avions parlé du rôle joué par Raymond de Saussure dans l'histoire de la psychanalyse et de celui de son père, Ferdinand de Saussure, dont l'œuvre fut le point de départ d'une refonte structurale de la pensée freudienne : « La science pilote du structuralisme en Occident, disait Lacan, a ses racines dans la Russie où a fleuri le formalisme. Genève 1910, Petrograd 1920 disent assez pourquoi l'instrument en a manqué à Freud » (*Écrits,* 1966).

Depuis trente ans, je partage la vie d'Olivier Bétourné, éditeur exceptionnel qui lui aussi voue un amour immodéré aux livres, et notamment aux grands ouvrages sur la Révolution française. Rien ne m'est étranger dans ce domaine, et je ne supporte pas la fréquentation des gens qui ne lisent pas ou qui n'aiment pas les livres.

Voir : Déconstruction. *Deuxième Sexe* (*Le*). Divan. *Lettre volée* (*La*). Londres. *Origine du monde* (*L'*). Paris. Rêve. Saint-Pétersbourg. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*. Washington.

Londres

Bloomsburies & Golders Green

Freud aimait l'Angleterre. Il commença à lire l'œuvre de Shakespeare à l'âge de 8 ans et il parlait parfaitement l'anglais. En 1875, il réalisa son rêve de se rendre à Manchester pour séjourner auprès de son demi-frère, Emanuel, qui avait vingt-trois ans de plus que lui. Il prépara soigneusement son voyage : « Je lis de l'histoire anglaise, j'écris des lettres anglaises, j'aspire à des regards anglais. » Freud rêva toujours de devenir citoyen anglais, en dépit du « brouillard, de la pluie, de l'ivrognerie ».

Durant l'entre-deux-guerres, et plus encore après l'arrivée du nazisme au pouvoir, Londres devint la grande ville européenne de la psychanalyse. Elle supplanta Berlin qui avait déjà supplanté Vienne et Budapest au lendemain de la Première Guerre mondiale.

C'est à Ernest Jones, disciple non juif de Freud, né en 1879 à Gowerton au pays de Galles, que l'on doit le rayonnement particulier de la psychanalyse dans le monde anglophone. Travailleur obstiné, politicien pragmatique, il déploya sa vie durant une fantastique activité pour installer le mouvement freudien dans tous les pays de langue anglaise : Canada, États-Unis, Inde. En Grande-Bretagne, il fonda d'abord la Société psychanalytique de Londres puis, en 1919, la British Psychoanalytical Society (BPS) au sein de laquelle se formeront les plus grands psychanalystes de l'école anglaise dont les noms sont présents dans de nombreuses entrées de ce *Dictionnaire amoureux*. Jones entretint avec Freud une immense correspondance. Il lisait parfaitement l'allemand et pouvait l'écrire, mais quand il demanda à Freud d'adopter une graphie latine plutôt que gothique, celui-ci préféra rédiger ses lettres en anglais.

Londres ne serait rien sans le quartier de Bloomsbury où se retrouvaient, chaque jeudi soir, au début du XX^e^ siècle, des peintres, des écrivains, des intellectuels, des journalistes qui rejetaient en bloc le conformisme victorien et militaient contre les guerres impériales. Comme tous les mouvements d'avant-garde, les Bloomsburies – ou Cercle de Bloomsbury – cherchaient à transformer les mœurs de leur époque et à instaurer l'égalité entre les hommes et les femmes. Aussi défendaient-ils une nouvelle conception de l'amour et des pratiques sexuelles susceptibles de laisser s'épanouir « naturellement » toutes les tendances de l'être, et notamment la bisexualité, l'homosexualité. Ils rejetaient le puritanisme et prônaient un idéal éthique et esthétique fondé autant sur le libéralisme que sur le socialisme.

Par leurs aspirations et leur idéal d'un bonheur individuel, qui n'évitait ni les turbulences de la mélancolie ni l'aspiration à des jouissances extrêmes – fussent-elles les plus dangereuses –, ils jouèrent un rôle fondamental pour l'épanouissement de la culture freudienne à Londres. Parmi eux, les deux frères Strachey, Lytton et James, Dora Carrington, John Maynard Keynes, Roger Fry et enfin Leonard et Virginia Woolf : « Nous sommes justes sauvages, étranges, innocents, naturels, dira-t-elle, excentriques et industrieux plus qu'on ne saurait

le dire. »

En 1917, Leonard et Virginia Woolf fondent une prestigieuse maison d'édition – la Hogarth Press – qui accueillera la traduction de l'œuvre freudienne mise en chantier par James Strachey avec le soutien de Jones, lequel savait très bien que jamais Freud ne s'entendrait avec ses disciples américains pour un tel travail. Accompagné par sa femme Alix Strachey, issue d'une famille non conformiste, et élevé par une mère féministe, James se rendit à Vienne pour être analysé par le maître. Mais très vite, tandis qu'Alix se rendait à Berlin auprès de Karl Abraham, il s'engagea dans le labeur de toute une vie, réalisant ainsi, au fil des années, la plus remarquable édition de l'œuvre de Freud. Grâce à Strachey, il devint réellement un auteur anglais, héritier de Shakespeare, de John Stuart Mill et de Darwin. La fameuse Standard Edition est en effet beaucoup plus lue dans le monde, aujourd'hui encore, que la Gesammelte Werke.

En 1926, l'installation définitive de Melanie Klein à Londres bouleverse le paysage de la psychanalyse en Grande-Bretagne. Non seulement elle donne un essor nouveau à l'approche de la psychanalyse des enfants, de la sexualité féminine, des psychoses (folie), mais elle forme autour d'elle un cercle moderniste – et souvent dogmatique – dont les principes cliniques entreront en conflit avec ceux des freudiens, notamment au moment de l'exil de la famille Freud à Londres en 1938. Désormais, la BPS sera composée de plusieurs courants rivaux : les partisans d'Anna Freud, les kleiniens, les indépendants. Cette cohabitation très *british*, fondée sur l'acceptation permanente de conflits violents et sur l'évitement des scissions et des chapelles, fera la richesse de l'école anglaise de psychanalyse, laquelle aura une audience internationale considérable après la Seconde Guerre mondiale.

En 1939, Leonard Woolf fit la connaissance de Freud : « Les nazis avaient envahi l'Autriche, il avait fallu trois mois pour enlever Freud de leurs griffes […] Nous sommes allés prendre le thé chez lui le 28 janvier […] Les gens célèbres sont souvent décevants ou ennuyeux. Il n'était ni l'un ni l'autre. Il avait une aura de grandeur, non de célébrité. Le terrible cancer de la mâchoire qui devait le tuer huit mois plus tard l'avait déjà attaqué. Ce ne fut pas une entrevue facile. Il était extrêmement courtois, mais d'une façon cérémonieuse et démodée. Par exemple, il offrit solennellement une fleur à Virginia. Il y avait

quelque chose en lui qui faisait penser à un volcan éteint, quelque chose de sombre, de refoulé, de réservé. Il m'a donné cette impression rare d'une grande bonté mais d'une très grande force derrière cette bonté. »

Leonard raconta alors l'histoire d'un jeune homme norvégien accusé d'avoir volé des livres, dont un de Freud. Pour le punir, le juge le condamna à lire ce livre : « Mes livres m'ont rendu infâme », répondit Freud avec beaucoup d'amertume (cité par Viviane Forrester, *Virginia Woolf,* 2009).

Je suis allée à Londres pour la première fois en 1952. J'accompagnai ma mère à un congrès d'hygiène mentale consacré en partie aux traumatismes de guerre. Ce fut sans doute ma première entrée dans l'histoire du mouvement psychanalytique : une histoire londonienne. Pendant huit jours, je séjournai dans un collège très chic qui recevait des enfants de l'aristocratie. Ma mère m'y avait déposée avec la promesse de venir me rechercher très vite. Je compris qu'elle rejoignait secrètement Ronald Hargreaves, qui avait participé comme John Rickman et J. R. Rees, directeur de la prestigieuse Tavistock Clinic, à la refonte de la psychiatrie anglaise.

Je ne peux m'empêcher, chaque fois que l'occasion se présente, de regarder tous les documentaires possibles sur la bataille d'Angleterre. Je suis particulièrement émue par le courage des Londoniens et des aviateurs de la Royal Air Force face à la tentative d'invasion nazie de leurs pays. Comme Freud, ma mère était anglophile, et c'est après avoir rencontré Anna Freud qu'elle décida de devenir psychanalyste.

Quand je me rends à Londres, je loge au Russell, vieil hôtel victorien situé à Bloomsbury, avec un bar de nuit, une taverne et un salon de thé. J'aime y rencontrer mes amis londoniens, Julia Borossa notamment, la plus fidèle d'entre les fidèles, psychothérapeute de gauche anglo-canadienne, directrice du programme de psychanalyse à MiddleSex University, spécialiste de Winnicott, Klein, Ferenczi, passionnée de *cultural studies* et toujours prête à débusquer les violences de l'héritage colonial dans le monde arabo-islamique.

Londres ne serait rien sans le quartier de Hampstead où se trouve la dernière demeure de Freud : un véritable lieu de mémoire. Son fils, Ernst, qui s'était déjà exilé de Berlin durant l'entre-deux-guerres, avait acquis cette jolie maison située au 20, Maresfield Gardens. Freud y vécut jusqu'à sa mort en 1939 avec sa fille et sa belle-sœur. Anna ne quitta jamais ce lieu. Elle y fit venir sa compagne américaine, Dorothy Burlingham. En 1986, la maison fut transformée en musée. Accessible aux visiteurs, qui peuvent y contempler le divan de Freud, son bureau, ses meubles, sa bibliothèque, ses collections de statuettes, il contient aussi de nombreuses archives.

En 1994, j'ai organisé avec René Major un colloque en partenariat avec le Freud Museum. Le thème retenu était *The Question of Archives* (*Mémoire d'archives*). Nous avons réuni de nombreux spécialistes de l'histoire de la psychanalyse. Mais surtout, j'ai réalisé un rêve en invitant pour un dialogue le grand historien Yosef Hayim Yerushalmi, auteur d'un livre célèbre (*Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable,* 1993), et Jacques Derrida. En arrivant à Londres, Yosef eut une crise d'emphysème qui l'empêcha de délivrer sa conférence. Derrida commenta le *Moïse* dans *Mal d'Archive* (1995). Le dialogue entre l'historien et le philosophe portait sur la question de la judéité de Freud. Comme toujours, dans ce genre de controverse, j'étais d'accord avec l'un et avec l'autre. Par la suite, les deux hommes devinrent de très bons amis. Chaque fois que Jacques venait à New York, il rendait visite à Yosef, et quand j'ai rencontré de nouveau celui-ci, il m'a dit à quel point il regrettait de n'avoir pas pu parler au colloque de Londres. En 1997, je l'ai revu à Munich pour le tournage du film sur Freud dont je suis coauteur avec Elisabeth Kapnist (*L'Invention de la psychanalyse,* 1997). Et il m'a reparlé de Londres, du Freud Museum, de l'amour qu'il portait à ce lieu magique chargé de

toute la mémoire exilée de l'ancienne judéité viennoise.

Londres ne serait rien sans le quartier de Golders Green où se trouve le crématorium du même nom, lieu d'inhumation laïc situé en face du cimetière juif du même nom où sont accueillis les croyants, les non-croyants, les écrivains, les communistes, les acteurs, les libres penseurs. C'est là que se trouvent les cendres des membres de la famille Freud et de quelques amis proches.

En avril 2014, j'ai découvert avec Anthony Ballenato, mon assistant, la splendeur de ce lieu de mémoire unique au monde. Nous avons flâné le long des tombes disséminées au cœur d'une immense pelouse humide. Nous avons contemplé les plaques de marbre où sont inscrits des résumés de vie, des poèmes, des hymnes, traces indélébiles de multiples existences enfouies à tout jamais dans le temps immobile d'une terre ancestrale. Croix de Victoria, chapelles gothiques, bâtiments de briques de style lombard, fleurs fanées : toutes ces choses parfaitement ordonnées renvoient chaque visiteur à sa propre mort annoncée. Comme dans un récit de Jorge Luis Borges, chacun peut imaginer ici des rencontres improbables entre Alfred Dunhill (tabac) et Sean O'Casey (*Le Jeune Cassidy*) ou entre Bram Stoker (*Dracula*) et Doris Lessing (prix Nobel).

Au sortir d'une longue rêverie, j'ai cru apercevoir, durant quelques instants, au beau milieu d'une crypte, l'ombre émouvante d'un chow-chow rouge : une lumière freudienne traversée d'une bannière écarlate. Virginia Woolf aimait les lumières de Londres : « Pas l'extase enflammée de la jeunesse, pas cette bannière violette en lambeaux, mais les lumières de Londres tout de même ; des lumières électriques, dures, en haut dans les bureaux ; des réverbères parsemés le long des trottoirs secs ; des flammes qui ronflent au-dessus des marchés de plein air. J'aime tout cela quand j'ai congédié l'ennemi momentanément » (*Les Vagues,* 1952).

Voir : Berlin. Budapest. Déconstruction. Descartes, René. Enfance. Femmes. Folie. Holmes, Sherlock. *Lettre volée* (*La*). Saint-Pétersbourg. Vienne. Worcester.

Maximes de Jacques Lacan

Affinités électives

« Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » Jacques Lacan tenait cette maxime du duc François de La Rochefoucauld pour l'essence du pouvoir que l'ordre symbolique exerce sur la subjectivité humaine immergée dans le langage. Aussi invente-t-il un Freud conforme à son imaginaire Grand Siècle en le situant, contre l'évidence même, dans la lignée des moralistes dont il se veut lui-même l'héritier. Toute sa vie, Lacan composa des maximes, sentences et aphorismes qui font la joie des collectionneurs de bons mots. Voici une liste non exhaustive des meilleures maximes lacaniennes réunies en un seul texte :

« Il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute. Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas… Les mots

y manquent… C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. Moi la vérité, je parle. Ce n'est pas le mal, mais le bien, qui engendre la culpabilité. LA femme n'existe pas. Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Le réel, c'est quand on se cogne. Le réel, c'est l'impossible. L'acte ne réussit jamais si bien qu'à rater. Le désir, c'est le désir de l'Autre. L'amour, c'est offrir ce que l'on a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. Il n'y a pas de rapport sexuel. Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour. L'amour est un genre de suicide. La psychanalyse est un remède contre l'ignorance, elle est sans effet contre la connerie. Je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser. Voilà la grande erreur de toujours : s'imaginer que les êtres pensent ce qu'ils disent. Si vous avez compris, vous avez sûrement tort. La structure narcissique a un caractère irréductible. L'imaginaire et le réel sont deux lieux de vie. La psychanalyse est la mise en question du psychanalyste. La définition du possible est qu'il peut ne pas avoir lieu. L'inconscient c'est la politique. Le langage est la condition de l'inconscient. L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge. Le langage avant de signifier quelque chose signifie pour quelqu'un. Dans le langage, notre message nous vient de l'Autre sous une forme inversée. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Nous pensons que nous pensons avec nos cerveaux, mais personnellement je pense avec mes pieds. Tout jugement est essentiellement un acte. Faites comme moi mais ne m'imitez pas. Le débile soumis à la psychanalyse est toujours une canaille. Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande. »

Voir : Amour. Désir. Divan. Humour. Injures, outrances & calomnies. *Lettre volée* (*La*).

Mexico

Le Mexicain n'est pas une essence mais une histoire

Dans ce pays qui entretenait des liens importants avec l'empire des Habsbourg, notamment au moment de la tragique expédition de

L'empereur Maximilien (1864-1867), la psychanalyse ne se constitua jamais en un véritable mouvement, même si quelques acteurs, hauts en couleur, y jouèrent un rôle important, comme Erich Fromm, issue d'une famille juive allemande, émigré aux États-Unis puis installé à Mexico en 1950, ou Igor Caruso venu de Vienne, et enfin Santiago Ramirez, père fondateur de la première société psychanalytique mexicaine. Admirateur de Benito Juárez, laïc et jacobin, celui-ci épousa une catholique fervente qui vénérait les valses de Vienne.

C'est sans doute cette situation particulière et les tumultes de la révolution de 1910 qui firent du Mexique la Terre promise de plusieurs expériences inédites. En témoigne si nécessaire celle du monastère de Cuernavaca. Chaque fois que je vais à Mexico, je suis frappée par la multiplication des groupes de praticiens qui se réclament chacun d'une obédience et qui sont d'une extrême vivacité tout en étant politiquement très engagés dans la vie sociale de cette mégapole baroque. La psychanalyse mexicaine ressemble à un poème d'Octavio Paz : « Toute culture naît du mélange, de la rencontre, des chocs. À l'inverse, c'est de l'isolement que meurent les civilisations. »

Ce qui me fascine dans cette ville d'une violence extrême et dont on ne sort jamais, c'est bien ce mélange entre plusieurs héritages qui cohabitent : celui de la culture précolombienne et de la période coloniale, et celui, beaucoup plus proche, de la période de l'entre-deux-guerres. Je ne peux pas imaginer d'aller à Mexico sans visiter les lieux qui me rappellent l'histoire de l'exil de Léon Trotski et de son amitié avec deux des plus grands peintres de la modernité latino-américaine : Diego Rivera et Frida Kahlo. Je sais que je pourrais, en cas de danger majeur, m'exiler dans cette mégapole. Mon ami Helí Morales, grand admirateur de Trotski et des nœuds borroméens de Lacan, m'a toujours dit que sa maison, qui ressemble à celle de Frida, était la mienne. Hospitalité inconditionnelle.

Dans un tableau célèbre, *Moïse ou le Nucléus*, que l'on découvre dans sa maison transformée en musée, Frida Kahlo s'est inspirée du livre de Freud, *L'Homme Moïse et le monothéisme* (1939), pour composer une sorte de généalogie de l'histoire du monde réunissant les dieux aztèques aux grands penseurs du XX^{e} siècle. Autour d'un fœtus fécondé par un soleil et d'un panier d'osier où est déposé l'enfant Moïse, se déploie une immense allégorie de la vie, de la mort, du bien, du mal et de la guerre, sous le regard de dieux tutélaires –

Jésus, Marx, Gandhi, la Vierge Marie, Freud, etc. – regroupés, telles des icônes issues d'une tradition orthodoxe revue et corrigée par le surréalisme.

L'œuvre freudienne a eu un impact inouï à Mexico, et pas seulement chez les artistes et les peintres (Rubén Gallo, *Freud au Mexique,* 2013). Lorsqu'il émigra à Londres, Freud laissa à Vienne un ouvrage de droit pénal, aujourd'hui déposé à la bibliothèque des sciences de la santé de Columbia, et dont l'auteur était un magistrat original, Raúl Carrancá y Trujillo, qui eut la charge, en 1940, d'interroger Ramón Mercader, l'assassin de Trotski.

Fasciné par l'exploration freudienne de l'inconscient des grands criminels et désireux de déterminer leur degré de culpabilité, Carrancá décida de le faire « analyser » par deux experts, dont Alfonso Quiroz Cuarón, freudien convaincu, surnommé le « Sherlock Holmes mexicain ». C'est sous le pseudonyme de Frank Jackson (*alias* Jacques Mornard) que Mercader, militant stalinien, et ancien des Brigades internationales, avait été mandaté, le 20 août 1940, par Nahum (Leonid) Eitingon, colonel du KGB et amant de sa mère Caridad Mercader del Rio, pour massacrer Trotski d'un coup de piolet. Carrancá et ses experts ignoraient sa véritable identité. Après six mois de sondages inutiles au cœur des prétendus replis de la psyché de cet étrange patient, Quiroz affirma que celui-ci était atteint d'un « complexe œdipien actif », consécutif à un trauma qui l'avait conduit, par amour pour sa mère, à assassiner le substitut de son père haï. Condamné à vingt ans de réclusion, Mercader purgea sa peine et rejoignit Cuba, la terre de ses ancêtres. En 1950, quand Quiroz Cuarón découvrit la véritable identité de l'assassin, il confirma son diagnostic. L'ennui, c'est que le principal intéressé ignorait qu'il avait été « œdipianisé », et d'ailleurs il s'en fichait. Il avait réussi à s'introduire dans l'intimité de Trotski et il affirma à la police mexicaine que celui-ci fomentait un complot pour assassiner Staline. Il ne manifesta jamais le moindre remords.

Quand on rapporta ses cendres à Moscou, les autorités soviétiques inscrivirent un faux nom sur l'urne déposée au cimetière de Kountsevo : Lopez Ramón Ivanovitch, héros de l'Union soviétique. Son frère Luis déclara qu'il était bien un héros, mort tristement : « Il a reçu une mission, il l'a remplie […] Mon Dieu quel destin rare et tragique : être rayé de la liste des hommes ayant vécu sur cette terre pécheresse. » Pas un mot pour Trotski !

Sans doute est-il préférable de ne jamais explorer, à leur insu, l'inconscient des criminels.

Voir : Buenos Aires. Cuernavaca. Dernier Indien (Le). Francfort. Holmes, Sherlock. Jésuites. Livres. Miroir. Œdipe. Rebelles. Rome. Saint-Pétersbourg. Villes. Villes brésiliennes. Terre promise. Vienne.

Miroir

Lacan au pays des merveilles

Le premier plan du *Pont des espions* de Steven Spielberg (2015) rappelle le fameux tableau de Vélasquez, *Les Ménines* (1656). Il montre un espion russe dont l'image est triple : d'abord le reflet de son visage dans le miroir, à gauche de l'écran, puis ce même visage filmé par la caméra, au centre, et enfin l'autoportrait qu'il est en train de peindre, à droite. Cette démultiplication de l'image de soi, qui renvoie aux différentes représentations de la réalité, de la vérité et de l'illusion, de

l'amour, du temps et de la mort, est rendue possible par le miroir lui-même autant que par l'art pictural ou cinématographique.

Au cœur de la longue histoire des jeux de miroirs, des dizaines d'autres variantes sont possibles. Dans les anciennes légendes de Transylvanie, le vampire est toujours reconnaissable au fait que son visage ne peut se refléter dans aucun miroir : le mort n'a pas d'image. Le miroir est aussi le lieu où s'inscrit, au fil du temps, la vérité de l'âme humaine comme dans le fameux *Portrait de Dorian Gray* (1890) d'Oscar Wilde. Amoureux de lui-même et de sa beauté, Dorian Gray se livre secrètement au crime, au vice et à l'abjection tout en menant une vie fastueuse. Tout au long de son existence, il conserve les traits de son éternelle jeunesse pendant que sur son portrait, miroir de son âme, se gravent les différentes métamorphoses de sa subjectivité perverse.

Si les pervers peuvent être désignés par l'image inversée d'eux-mêmes qui se reflète à leur insu sur une surface glacée, les psychologues et les policiers – représentants de la norme sociale – peuvent utiliser le miroir comme un instrument de contrôle ou d'expertise. Ainsi, le miroir sans tain – qui ne réfléchit qu'une partie de la lumière – permet-il à une personne placée derrière lui d'en observer une autre sans être vue. Un témoin peut donc identifier un criminel sans risquer la moindre vengeance. Et de même un thérapeute peut-il regarder vivre un couple afin de mieux noter les comportements qui lui semblent déviants.

Le test du miroir est utilisé par les éthologistes qui cherchent à déterminer quels sont les animaux – des mammifères – susceptibles d'avoir conscience de leur image. Il suffit pour cela de coller une pastille sur le front de l'animal et de le placer devant le miroir. Se croyant agressés, les chiens et les chats frappent désespérément ce qu'ils croient être leur ennemi.

En conséquence, il semble bien que la capacité à se reconnaître dans un miroir va de pair avec la capacité à acquérir une conscience de soi. Et celle-ci est strictement humaine, même si quelques chimpanzés dressés donnent parfois l'illusion d'une telle reconnaissance.

Les psychologues ont produit une littérature considérable à ce sujet afin de bien marquer la différence entre l'espèce humaine et les espèces animales qui lui sont les plus proches.

En 1931, le psychologue français Henri Wallon donne le nom d'épreuve du miroir à une expérience par laquelle un enfant, mis devant un miroir, parvient progressivement, à partir de l'âge de dix-huit mois, à distinguer son corps propre de l'image reflétée de celui-ci. Cette opération dialectique s'effectue, selon lui, grâce à une compréhension symbolique par le sujet de l'espace imaginaire dans lequel se forge son unité. Dans cette perspective, l'épreuve du miroir spécifie le passage du spéculaire à l'imaginaire, puis de l'imaginaire au symbolique, c'est-à-dire à la capacité de penser une expérience empirique.

Toute sa vie, Jacques Lacan fut obsédé par l'expérience décrite par Wallon. En 1936, lors d'une conférence à Marienbad, il transforme l'épreuve du miroir en un stade du miroir. En 1949, lors d'une autre conférence à Zurich, il va plus loin encore. À la lumière de la psychanalyse et de la phénoménologie, il pulvérise l'idée même d'expérience et d'épreuve. Aussi bien le stade du miroir devient-il sous sa plume une opération psychique qui n'a plus rien à voir ni avec un vrai stade, ni avec un vrai miroir. Il s'agit plutôt de définir une phase quasi ontologique par laquelle l'être humain se constitue dans une identification à son semblable.

Selon Lacan, qui emprunte cette idée à l'embryologiste hollandais Louis Bolk, la portée du stade du miroir doit être ramenée à la prématuration de la naissance attestée objectivement par l'inachèvement anatomique du système pyramidal et à l'incoordination motrice des premiers mois de la vie. Situé entre les six et les dix-huit premiers mois de la vie, le stade du miroir est ainsi le moment durant lequel l'enfant anticipe la maîtrise de son unité corporelle par une identification à l'image du semblable et par la perception de sa propre image dans un miroir. Il se reconnaît comme étant lui-même et ne confond pas son identité avec celle de son voisin.

J'ai toujours beaucoup aimé les différentes versions données par Lacan de cette aventure du miroir. Et je ne peux m'empêcher de penser que, à la différence de Freud et de bien d'autres psychanalystes, il a été fortement marqué par l'œuvre de Lewis Carroll – de son vrai nom Charles L. Dodgson –, mathématicien et logicien issu d'une famille typique de l'Angleterre victorienne.

Comme ses frères et ses sœurs, Carroll était gaucher et atteint de bégaiement, ce qui lui permit sans doute d'être sensible à toutes les

formes d'inversions, d'anomalies et de renversements de l'ordre naturel du monde. Demeuré célibataire, il resta toute sa vie l'ami des fillettes de son entourage social qu'il photographiait dans des poses érotiques (Henri Rey-Flaud, *Alice parmi nous,* 2017).

À l'âge de douze ans, il rédigea un poème dans lequel il proposait de faire bouillir sa sœur dans une marmite pour la transformer en ragoût. Son père, pasteur, cultivait l'art du *nonsense*, cet amusement littéraire qui consiste à présenter des situations incongrues ou à utiliser les mots de façon apparemment absurde.

C'est cet art du *nonsense* que reprend Lewis Carroll pour inventer le monde de son amie Alice Ridell, la petite héroïne d'*Alice au pays des merveilles,* et de *La Traversée du miroir :* vision d'un monde inversé qui est le négatif du monde de la réalité. Dans ce monde-là, celui d'un carnaval darwinien peuplé de personnages effrayants, les animaux parlent, se déguisent, règnent en maîtres au milieu d'un univers violent et absurde, tandis que l'héroïne, projetée au fond d'un trou, se confronte à un reversement de toutes les valeurs de son éducation puritaine. Jamais aucun écrivain n'aura réussi à ce point à subvertir le vert paradis des amours enfantines pour le traduire en un enfer aussi sublime que dérisoire. Sous les traits d'une adorable fillette, Alice n'est rien d'autre qu'une sorte de furieuse princesse dont le corps se déforme en permanence et qui sème un désordre logique dans l'univers bien ordonné de la société victorienne.

Elle réalise donc ce rêve ancestral de traverser le miroir. De l'autre côté de ce miroir, tout est *nonsense.* Pour atteindre une destination, il faut reculer au lieu d'avancer. Et, de même, pour ne pas avancer, il faut courir afin de demeurer à la même place. Chaque personnage

évolue sur un échiquier géant, chacun se doit d'utiliser les mots comme bon lui semble, chacun a le devoir de poser des énigmes que nul ne saurait résoudre.

Tel est bien l'univers conceptuel de Lacan, fabuleux logicien de la folie et de la langue française, à mi-chemin de Mallarmé, du surréalisme et de James Joyce. Dans son œuvre, sommet de l'art baroque, les concepts ressemblent autant à des énigmes qu'à des héros de comptines. Comment ne pas voir qu'Humpty Dumpty, ce « mauvais œuf », ce maître de la langue perché sur un mur, n'est rien d'autre que ce fameux signifiant au sens lacanien, élément du discours qui détermine, tel un oracle, le destin du sujet ? Il me semble aussi que la terrible Reine rouge, qui entraîne Alice dans une course effrénée pour ne jamais renoncer à l'hypothèse selon laquelle nous courons pour rester à la même place, n'est pas sans évoquer le mécanisme de la forclusion par lequel, selon Lacan, quand un sujet n'obéit à aucune loi, il laisse le délire parler à sa place.

Enfin, le Chapelier fou qui propose à chacun une devinette dénuée de sens – « Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un écritoire ? » – me fait penser au « nom-du-père ». Sous ce masque conceptuel se dissimule un horrible personnage par lequel Lacan dit avoir pu, dès son enfance, maudire le nom de Dieu. Il s'agit là du grand-père de Lacan, sorte de Sphinx auquel il ne pardonnait pas d'avoir humilié son fils. Quelle trilogie ! Tim Burton, auteur d'un film étonnant sur Alice, aurait pu réunir ces trois figures face à un miroir sans tain pour une ultime scène de ménage : Humpty Dumpty, « gros coco » convaincu de détenir la vérité, Reine rouge, sorcière embarquée sur une nef délirante, Chapelier fou, incarnation de la terreur moderne de la disparition des pères.

L'univers de Lewis Caroll est à l'image de ce cauchemar permanent – celui de la condition humaine – que Lacan n'a cessé d'explorer en le peuplant de multiples miroirs déformants.

Voir : Animaux. Auto-analyse. Enfance. Famille. Folie. Green, Julien. Humour. *Lettre volée* (*La*). Livres. Narcisse. Œdipe. Roth, Philip. Zurich.

Monroe, Marilyn

Suicide à Couch Canyon

Parmi les grandes stars de la planète hollywoodienne, Marilyn Monroe est la seule à avoir fait de la psychanalyse une véritable drogue. Élevée par une mère schizophrène, elle connut très tôt la terrible misère psychique des enfants abandonnés, placés dans des orphelinats ou des foyers d'accueil d'où elle s'évada à l'âge de 16 ans pour épouser James Dougherty. Après un deuxième mariage avec Joe DiMaggio, joueur de base-ball, qui restera son ami, elle rencontra Arthur Miller, dramaturge et journaliste, belle figure de la gauche intellectuelle américaine, déclaré coupable d'outrage au Congrès pour avoir refusé, lors de la période maccarthyste, de dénoncer les noms des membres d'un cercle littéraire suspectés d'affiliation au parti communiste. Elle était alors, comme lui, au sommet de sa carrière, prise en charge magnifiquement par Lee Strasberg, directeur de l'Actors Studio qui lui conseilla de suivre une cure psychanalytique.

Suicidaire, gavée de sédatifs et autres hypnotiques, incapable de travailler de façon régulière, souffrant d'angoisse et de dépression, Marilyn était une femme intelligente, cultivée, grande lectrice de littérature et de poésie, et qui craignait par-dessus tout d'avoir hérité la folie de sa mère et de sa grand-mère. Elle se sentait humiliée d'être regardée comme un symbole sexuel et en même temps elle ne parvenait jamais à se déprendre de cette image d'elle-même dont elle rejetait les contours : « Je crois que je suis un fantasme », dira-t-elle en 1959. Elle tourna avec les plus grands cinéastes d'Hollywood, et certains de ses films sont de véritables chefs-d'œuvre : *La Rivière sans retour, Les hommes préfèrent les blondes, Certains l'aiment chaud.* Néanmoins, sa carrière se situe à un tournant de l'histoire du cinéma américain.

Par son érotisme et sa manière transgressive d'exposer son corps, Marilyn ne pouvait en aucun cas obéir aux deux critères du classicisme et du puritanisme si caractéristiques de l'art hollywoodien des années cinquante et soixante. Trop moderne pour s'intégrer à des normes mais trop traditionnelle pour les subvertir à l'intérieur d'un cadre rigide, elle ne parvint ni à se rebeller ni à se soumettre aux

codes qu'on lui imposait. On comprend alors qu'elle ait été mieux comprise par Billy Wilder, Howard Hawks ou John Huston que par Hitchcock qui refusa de travailler avec elle : « Je n'aime pas, disait-il, les actrices qui portent leur sexe sur la figure. »

Sur ce point, Arthur Miller aura une formule saisissante : « Pour survivre, il aurait fallu qu'elle soit plus cynique ou du moins plus proche de la réalité. Au lieu de cela, elle était un poète au coin de la rue essayant de réciter ses vers à une foule qui lui arrache ses vêtements » (Marilyn Monroe, *Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres,* 2010).

Son histoire psychanalytique se confond avec celle des immigrés attachés à la personne d'Anna Freud et du père fondateur. Après une première cure avec Margaret Hohenberg, puis avec Marianne Kris, installée à New York, elle fut prise en charge à Santa Monica par Ralph Greenson, thérapeute préféré des stars hollywoodiennes : Tony Curtis, Frank Sinatra, Vivien Leigh. Venu de Russie, fanatique de la psychanalyse, analysé lui-même plusieurs fois, il recevait ses patients à Beverly Hills dans un quartier nommé Couch Canyon. Lors de sa première rencontre avec Marilyn, il demanda à l'un de ses collègues de lui prescrire des drogues par injection, sans hésiter à lui administrer lui-même des psychotropes en tous genres. Convaincu qu'elle était « borderline, accro paranoïde et schizophrène », il tenta vainement de la convaincre à renoncer à sa carrière et à ses multiples liaisons amoureuses. Pire encore, il lui conseilla d'embaucher à son service une étrange créature, Eunice Murray, proche de la secte des

Témoins de Jéhovah qui avait pour mission de lui faire avaler des traitements de substitution.

Pendant trente mois, de 1960 à 1962, Greenson entretint avec Marilyn Monroe une relation délirante, passionnelle et fusionnelle, obéissant à l'injonction qu'elle lui avait faite de ne jamais l'abandonner, de lui servir de père et de mère, et de l'aider chaque jour et chaque nuit à ne pas mourir, à se lever, à vivre. Il la fit entrer dans son intimité familiale. Ensemble, ils formèrent un couple freudien, habités l'un et l'autre par la folie de la cure et du transfert.

En septembre 1960, John Huston se rendit à Los Angeles pour rencontrer Greenson. Depuis plusieurs années, il avait le projet de réaliser un film sur le jeune Freud et avait demandé à Sartre de rédiger un scénario sur ce sujet. Après des disputes mémorables avec le philosophe, il parvint à réaliser son rêve et à convaincre Montgomery Clift de jouer le rôle de Freud. Celui-ci avait déjà été le partenaire de Marilyn dans *Les Désaxés* (*The Misfits*) aux côtés de Clark Gable. Aussi le cinéaste voulait-il les réunir de nouveau. Le scénario s'y prêtait parfaitement. Huston et Sartre avaient en effet condensé en un seul personnage (Cecily) les diverses patientes hystériques dont les cas étaient décrits dans les *Études sur l'hystérie.* Marilyn était ravie. Elle adorait Freud et avait dévoré la biographie que Jones lui avait consacré. Elle accepta aussitôt. Mais Anna Freud, hostile à tout le cinéma hollywoodien, désapprouvait ce projet et s'opposait à toute forme de représentation de l'image de son père, à l'écran comme au théâtre. Aussi ordonna-t-elle à Greenson d'interdire à Marylin d'accepter ce rôle : « Son père en héros de cinéma, écoutant Marilyn Monroe étendue sur un divan, écrit Michel Schneider, le tout d'après un scénario de Sartre, c'était tout de même trop pour la gardienne du temple » (*Marilyn, dernières séances,* 2006).

Huston ne parvint pas à convaincre Greenson qui refusa obstinément d'assister à la projection de *Freud, passions secrètes* où le rôle de l'hystérique était tenue par Susannah York : « Je n'ai rien à vous dire, aboya le cinéaste. Vous êtes un lâche. Finalement c'est bien que nous n'ayons pas pu lui faire jouer l'hystérique de Freud, on n'aurait pas compris que le vieux sage ne la renverse pas sur le divan au bout de cinq secondes de cure par la parole. » Dans sa fureur, Huston oubliait que, dans son film, Freud était un jeune médecin de 30 ans qui doutait de lui-même, pratiquait encore l'hypnose, et que sa

jeune patiente n'utilisait pas le divan.

Chaque fois que je regarde ce film, tourné de nuit et magnifiquement éclairé par Douglas Slocombe, je ne puis m'empêcher de penser à l'impression d'étrangeté qu'aurait produite à l'écran le jeu de ces deux comédiens nocturnes, hantés chacun à leur manière par l'errance d'une destinée suicidaire. Et je me dis parfois que les psychanalystes sont plus malades que leurs patients.

Greenson ne se remit jamais du suicide de Marilyn. Accusé de lui avoir fourni des drogues, il se rendit à New York pour faire une nouvelle analyse avec Max Schur, qui avait été le médecin de Freud et l'avait aidé à mourir en abrégeant ses souffrances. Celui-ci l'écouta pendant douze heures : « Je l'ai aimée, je ne l'ai pas aimée d'amour, je l'ai aimée comme on aide un enfant malade, pour ses peurs et ses failles. Sa peur me faisait peur. » Greenson s'éloigna d'Hollywood et demeura sept ans sur le divan de Schur. Par la suite, il se rapprocha encore d'Anna Freud tout en se sentant coupable de la mort de son illustre patiente. Il n'utilisait jamais le mot suicide à propos de Marilyn et se contentait d'affirmer qu'elle était morte d'une overdose, ce qui accréditait l'idée qu'elle ait pu être assassinée. Au fil des années, il fut regardé par la presse comme une sorte de docteur Mabuse tandis que la diabolique Eunice était décrite comme la réincarnation de Mrs Danvers, la redoutable gouvernante de *Rebecca,* dans le film de Hitchcock.

Dans ses papiers posthumes, on retrouva ces mots : « Est-ce moi qui l'ai tuée, est-ce la psychanalyse, comme on commence à le dire ? Quand on me dit qu'elle a été tuée par la trop grande emprise de ma famille sur elle, on ne voit pas qu'il s'agissait peut-être de mon autre famille, celle des psychanalystes, la famille Freud et associés » (cité par Michel Schneider, *op. cit.*).

Voir : Amour. Angoisse. Budapest. *Deuxième Sexe* (*Le*). Divan. Famille. Fantasme. Femmes. Folie. Göttingen. Hollywood. Hypnose. Londres. Psychanalyse. Psychiatrie. Psychothérapie. Séduction.

Narcisse

Je suis la plaie et le couteau

Une fois de plus, c'est un personnage de la mythologie gréco-latine qui sert de point d'appui à la définition d'une des plus redoutables pathologies humaines : celle de s'aimer soi-même au point de se haïr et de sombrer dans la destruction absolue. C'est à Ovide que l'on doit la meilleure version de ce mythe (*Métamorphoses,* livre III). Né du viol de la nymphe Liriope par le dieu-fleuve Céphise, Narcisse s'éprend d'une autre nymphe, Écho, qui est incapable de lui exprimer son amour. Punie par Hera, elle ne sait répéter que la dernière syllabe des mots qu'elle entend. Aussi veut-elle le toucher, ce qu'il ne supporte pas, et elle en meurt. Face à cette tragédie, Narcisse se croit indigne d'aimer et d'être aimé, sans savoir que la déesse Némésis, protectrice d'Écho, a décidé de venger la nymphe en précipitant l'amant coupable dans la contemplation mortifère de son être. Un jour, pour apaiser sa soif, Narcisse se penche dans l'eau d'une fontaine et aperçoit son visage d'une exceptionnelle beauté. À son insu, il commence à se désirer lui-même, devenant à la fois son propre amant et son seul objet d'amour, ce qui lui interdit toute forme d'étreinte. Il dépérit et se suicide. Il sera transformé en une fleur toxique.

Ce n'est pas Freud mais Alfred Binet, grand amateur de perversions sexuelles et inventeur de la mesure de l'intelligence (le fameux quotient intellectuel, QI), qui utilise pour la première fois le terme de narcissisme pour décrire une forme de fétichisme consistant à prendre sa personne comme objet sexuel et donc à exclure de la relation amoureuse toute forme d'altérité.

À la veille de la Grande Guerre, Freud s'empare de cette question en constatant que de nombreux patients sont atteints de symptômes qui ne relèvent pas directement de la névrose fondée sur un conflit psychique refoulé d'origine infantile ou sexuel. Il ne se contente plus alors de parler de la libido comme manifestation de la pulsion sexuelle mais de montrer qu'elle peut se reporter sur le moi. Et il en déduit alors qu'il existe dans le psychisme une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet, c'est-à-dire entre un narcissisme primaire, état premier de la vie, et un narcissisme secondaire qui évolue vers un retrait de tout investissement d'objet et donc vers un état mortifère. Freud ouvre ainsi la voie à une nouvelle époque de la psychanalyse. Dans cette perspective, le sujet n'est plus simplement un Œdipe coupable de désirer sa mère ou un Hamlet confronté au spectre de son père, mais un Narcisse qui ne désire plus rien d'autre que de se détruire à force de contempler son image.

On comprend alors pourquoi les pathologies narcissiques sont devenues dominantes dans les sociétés démocratiques dépressives de la fin du XX^e^ siècle, marquées par la disparition progressive de la frustration sexuelle si caractéristique d'une époque encore dominée par le puritanisme. En conséquence, la société individualiste moderne, submergée par la dictature des images, s'épanouit dans la culture du

narcissisme et dans la contemplation exacerbée de l'image de soi : de la manie du « selfie » à l'engouement littéraire pour l'autofiction, de l'exhibition de la vie intime à l'apologie de la « postvérité ». Tout se passe comme si le monde extérieur avait moins d'importance désormais que le vécu émotionnel et comme si les faits objectifs comptaient moins, pour modeler les esprits, que les grands appels à l'émotion et aux opinions personnelles.

C'est à Heinz Kohut, psychanalyste américain né à Vienne, que l'on doit l'analyse la plus pertinente de ce passage d'Œdipe à Narcisse. Entre 1960 et 1970, il analyse les pathologies du *Self* (le soi) comme l'équivalent d'une pulsion de mort, entre folie et perversion, qui conduit à la rage de destruction de l'autre et de soi-même : une maladie quasi incurable. Et Kohut étend son analyse du narcissisme à des phénomènes collectifs en s'intéressant aux sectes et aux relations de dépendance entre un gourou et ses adeptes.

L'idée de lier le narcissisme à une perversion consistant à détruire l'autre en se détruisant soi-même a fait fortune dans toutes les sociétés postmodernes du premier quart du XXIe siècle, hantées par la terreur de l'ennemi intérieur, au point que les « pervers narcissiques » sont devenus, dans les réseaux sociaux, les plus grands vampires de l'humanité. En témoignent, si nécessaire, les dizaines de sites d'alerte psychologique qui leur sont consacrés : « Le pervers narcissique, peut-on lire, est doté d'une intelligence logique effrayante et dénuée d'affect. Manipulateur invisible, il éprouve de la joie au spectacle de votre déchéance associé au sentiment de domination morbide. Véritables machines à broyer, ils sont reconnaissables principalement à leurs amours toxiques […] Ils sont partout, dans votre entourage professionnel, au sein de votre famille […] Auto-élu victime, le pervers narcissique sème la zizanie avec discrétion en cultivant la suspicion par un harcèlement moral constant. »

En d'autres termes, le pervers narcissique est le nom donné à tout ce qui mine de l'intérieur l'humanité de l'homme dans un monde en apparence civilisé. Mais il ne faut pas oublier à quel point, dans ce processus, la victime se complaît à son propre anéantissement, comme le souligne Baudelaire : « Je suis la plaie et le couteau/Je suis le soufflet et la joue/ Je suis les membres et la roue/ Et la victime et le bourreau. »

Voir : Amour. Antigone. Apocryphes & rumeurs. Auto-analyse.

Célébrité. *Conscience de Zeno* (*La*). Désir. Folie. *His Majesty the Baby*. Inceste. Miroir. Présidents américains. Psyché.

New York

New York, New York, la ville qui ne dort jamais

Que n'a-t-on pas écrit sur New York, la ville la plus freudianisée du monde, la plus désirable, la plus psychique, celle de tous les rêves et de tous les fantasmes migratoires ? De Liza Minnelli à Frank Sinatra en passant par *West Side Story,* on a chanté New York mais on a aussi psychanalysé New York. On a tout dit sur l'agencement sexuel de ses avenues, sur l'enchevêtrement érotique de ses *buildings* et sur la magie libidinale de son métissage. On a écrit que New York était l'essence même de la rencontre du féminin et du masculin, du solide et du liquide, du noir et du blanc. On a dit que Manhattan était tantôt un gigantesque pénis et tantôt une femme lascive enveloppant dans son ventre Central Park, utérus originel prêt à être fécondé. On a imaginé que ses gratte-ciel étaient des engins virils en permanente érection sous des robes transparentes. On a affirmé que Ellis Island ressemblait autant à un enfer qu'à un paradis, où s'opposaient des titans, entre pulsion de vie et pulsion de mort. On a décrit ses poubelles, sa misère, sa violence meurtrière, ses égouts à fleur de rue, son attirance pour l'argent fou. On a même analysé le « conflit œdipien » de New York, ville partagée entre un désir de tuer le père – Washington, capitale rivale – et de posséder la mère, incarnée par la statue de la Liberté. Ville bisexuelle, ville multiculturelle, ville des flux financiers assimilés à des machines désirantes, ville de la libido exacerbée, ville médiatique, criminelle et transgressive, New York est toujours identifiée à une scène de meurtre ou à une scène primitive.

Comment ne pas songer à Stewart Konigsberg, né à New York en 1935, fils d'émigrés juifs russo-autrichiens, plus connu sous le nom de Woody Allen ? Il passa trente ans sur un divan avant d'expérimenter toutes sortes de thérapies. Il aimait New York et adorait détester les psychanalystes, new-yorkais de préférence, en s'amusant de leurs

manies et de leur jargon : « Je trouve les psychanalystes très drôles. J'aime les psychanalystes, mais ils ne m'aident pas assez. J'attends toujours d'eux plus d'efficacité. Mais ils sont un peu efficaces et c'est mieux que rien. Je les trouve assez amusants et c'est un bon moyen aussi pour explorer l'inconscient de mes personnages. »

Dans son plus beau film, *Manhattan* (1979), tourné en noir et blanc et en cinémascope, vingt ans après *Deux hommes dans Manhattan* de Jean-Pierre Melville, il rend hommage à New York. Dès l'ouverture, les images de la ville défilent, soumises au rythme de *Rapsody in Blue*, comme si le réalisateur avait voulu mêler son destin à celui de Gershwin, son double, son homologue, ou, comme si, à travers des plans savamment découpés, il désirait s'approprier les rues, les silhouettes, les bancs, les paysages urbains pour les transformer en un parcours initiatique, celui de la névrose individuelle confrontée au gigantisme d'une cité subliminale.

Saisie par la caméra, piégée par un commentaire suave en voix off, New York se transforme sous les yeux du spectateur en une forêt obscure. Mélange de Groucho Marx et de Dedalus, Isaac Davis est un curieux héros en proie à l'impuissance d'écrire et à la remémoration de son passé. Immergé dans Manhattan, il se parle à lui-même entouré de sa deuxième femme devenue lesbienne (Meryl Streep) et de sa jeune amante (Mariel Hemingway) dont il s'efforce de guider les premiers pas. Il perd son emploi, noue une relation intense avec l'ancienne maîtresse de son meilleur ami (Diane Keaton), déménage, se sent coupable de tout, explore les embarras de sa pensée. Rien ne s'achève. À l'aube, à la fin d'une épopée qui tourne en dérision l'impuissance du désir, New York est toujours là, somptueuse, tandis que deux amants, filmés de dos, se retrouvent sur un banc face au célèbre Queensboro Bridge illuminé. New York en majesté règne sur le moi, le ça, le surmoi.

En regardant ces images, on mesure ce que fut le formidable impact de la découverte de la psychanalyse par l'Amérique à partir de 1909, lorsque, débarquant d'Europe à bord du *George-Washington*, le 29 août au soir, accompagné de ses deux disciples – Jung et Ferenczi –, Freud découvrit la splendeur silencieuse de la baie d'Hudson. Invité à donner des conférences à Worcester, il séjourna quelques jours à New York.

C'est son disciple Abraham Arden Brill qui vint accueillir les trois

hommes sur le quai pour les conduire à l'hôtel Manhattan. Venu de Toronto, Ernest Jones les rejoignit. Né en Galicie, en 1874, dans une famille juive, Brill avait émigré seul à New York, à l'âge de 15 ans, et avait réussi à devenir psychiatre. De retour à Vienne, il avait fait une analyse avec Freud puis avait commencé à traduire son œuvre. Très vite, grâce à ses talents de propagandiste, il occupa une place importante dans le milieu psychiatrique new-yorkais. En 1911, il fondera la prestigieuse Société psychanalytique de New York, composée exclusivement de médecins.

Pendant cinq jours, il fit visiter la ville aux trois hommes. Il les emmena dans les musées puis au parc d'attractions de Coney Island, et il leur fit traverser Harlem et Chinatown. Freud assista pour la première fois à une séance de cinématographe et s'habitua à fréquenter un nouveau peuple urbain, celui du *melting-pot* américain : Noirs, Blancs, Métis, Asiatiques, Juifs.

Parmi les dizaines de récits consacrés au séjour triomphant de Freud à New York, deux romans policiers ont obtenu un immense succès : *L'Interprétation des meurtres* de Jed Rubenfeld (2006) et *Manhattan Freud* de Luc Bossi (2009). L'un et l'autre transforment le savant viennois en un détective résolvant des énigmes à la manière d'un Sherlock Holmes du psychisme.

Après ses conférences à Worcester, Freud conquit le nouveau monde mais continua de plus belle à détester l'Amérique. Il avait oublié la splendeur new-yorkaise qui l'avait troublé et il n'avait pas de mots assez durs pour traiter de tous les noms ses disciples américains. Il les regardait comme des enfants stupides ne songeant qu'à s'enrichir. Et pourtant, après la Première Guerre mondiale, il sera bien content de les recevoir sur son divan à Vienne. La guerre et la crise économique l'avaient ruiné et ce sont les freudiens américains, et plus encore les New-Yorkais, qui lui apporteront alors un soutien sans faille. Cela ne l'empêcha pas de déclarer en 1925 : « Récemment j'ai offensé un Américain en lui proposant de remplacer la statue de la Liberté dans le port de New York par celle d'un singe qui brandirait une bible. »

Indifférent à la modernité, Freud ignora combien ses idées suscitaient l'enthousiasme dans l'intelligentsia de Greenwich Village et au sein du mouvement de Renaissance de Harlem. Les uns et les autres trouvaient dans la psychanalyse, comme dans le féminisme ou le

socialisme, non seulement la possibilité d'une réalisation de soi, mais un contrepoids au calvinisme et au puritanisme. Ils regardaient le freudisme comme une révolution susceptible de libérer les pulsions sexuelles entravées par le conformisme social : « Vous êtes nerveux et irritable, disait Max Eastman, vous vivez dans la peur, vous souffrez de migraines, de nausées et autres troubles mystérieux ? Essayez la nouvelle cure miraculeuse. »

En quelques années, la psychanalyse devint la « cure mentale » la plus populaire du continent américain. Elle balaya les vieilles doctrines somatiques, s'implanta en lieu et place de la psychiatrie, tourna en ridicule les principes de la morale civilisée, suscitant l'enthousiasme des classes moyennes.

Durant l'entre-deux-guerres, l'Amérique sauva la psychanalyse en accueillant partout les exilés qui fuyaient le nazisme. Dans toutes les villes américaines – Chicago, Los Angeles, Boston, Baltimore –, les associations psychanalytiques fleurirent, mais New York demeura la plaque tournante de toutes les aspirations, de toutes les contradictions, de toutes les insomnies : « Il y a quelque chose dans l'air de New York, dira Simone de Beauvoir, qui rend le sommeil inutile. »

C'est à New York que fut créée, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'école de l'Ego Psychology. Inventé par des exilés désireux de s'intégrer à la nouvelle Terre promise américaine – et notamment par Heinz Hartmann, Ernst Kris et Rudolph Loewenstein –, ce courant s'attachait à rendre le moi plus autonome, plus adapté à la réalité sociale, et donc plus capable de contrôler les pulsions désordonnées. C'est contre cette psychanalyse dite « américaine » et « adaptative » que Jacques Lacan dirigera ses attaques les plus violentes entre 1950 et 1970. Il ne fut pas le seul.

À partir de la fin des années 1960, s'amorça un déclin de la psychanalyse aux États-Unis. En dépit de sa formidable puissance institutionnelle et malgré son expansion dans tous les secteurs de la psychiatrie et de la vie culturelle, elle fut critiquée avec autant de force qu'elle avait été autrefois adulée. On peut expliquer cette fureur. Européen pessimiste, Freud avait semé le trouble dans la conscience persécutée des puritains. Les Américains avaient reçu triomphalement la psychanalyse pour ce qu'elle n'était pas – une thérapie du bonheur – et il la rejetèrent soixante ans plus tard parce qu'elle n'avait pas tenu la promesse qu'elle ne pouvait tenir.

Aucun psychanalyste européen, aussi antiaméricain soit-il, ne peut échapper à la magie new-yorkaise. En 1975, invité à donner des conférences dans les universités de la côte est, Jacques Lacan séjourna quelques jours à New York entouré de deux jeunes universitaires. Dans le hall de son hôtel, il rencontra Salvador Dalí habillé d'une cape de vison et venu inaugurer une rétrospective de son œuvre. Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis presque quarante ans et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Dalí invita Lacan et ses amis à déjeuner au restaurant Bruxelles, et c'est alors que s'engagea un fabuleux dialogue : « Je fais des nœuds, dit le psychanalyste – Ah oui les îles Borromées », répondit le peintre qui était au courant de l'amour de son vieux camarade pour la topologie, les tresses et les ficelles : « Laisse-moi faire, ça doit être dessiné dans un certain ordre sinon ça ne marche pas. J'ai tout appris en Italie. Si tu vas sur le tombeau de Charles Borromée, tu comprendras. »

Ils déambulèrent dans Manhattan. Les gens se retournaient pour regarder Dalí dont la photo était reproduite dans tous les magazines. À chaque signe, Lacan penchait la tête pour remercier les admirateurs. Quand Dalí acheta les journaux new-yorkais pour lire les articles consacrés à son exposition, il lui demanda de ne pas oublier, le lendemain, de lui faire penser à consulter la presse pour y découvrir les comptes rendus de ses conférences.

Dans les universités de la côte est, Lacan provoqua un véritable scandale en affirmant devant un parterre de savants que la civilisation était un déchet, et il ajouta : « Nous croyons penser avec notre cerveau, moi je pense avec mes pieds. » L'affaire devint rumeur et la rumeur se transforma en une théorie du complot. Lacan, disait-on, avait voulu convertir l'Amérique à une nouvelle « peste » en laissant croire à une origine pédestre de l'intelligence humaine (E. Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée,* 1993).

Il n'empêche que, quelques années après ce voyage, l'œuvre lacanienne suscita un formidable enthousiasme dans les départements de littérature des universités américaines. Déjà, la pensée française, qui s'inspirait largement de l'œuvre freudienne, recevait un accueil triomphal aux États-Unis, et notamment les enseignements de Michel Foucault, Jacques Derrida, Louis Althusser, Gilles Deleuze, Roland Barthes, etc. Tous ces intellectuels semblaient (*French Theory*) à ce point subversifs que la CIA les fit espionner en France, considérant

qu'ils étaient les agents d'une nouvelle guerre culturelle antiaméricaine aussi dangereuse que l'avait été le communisme au moment de la guerre froide. En 1985, dans un rapport insensé qui sera déclassifié en 2011, les agents de la CIA se réjouissaient du déclin de la vie intellectuelle française et du triomphe à Paris d'une nouvelle génération de prétendus nouveaux philosophes (Bernard-Henri Lévy ou André Glucksmann) hostiles au communisme et donc parfaitement compatibles avec le conservatisme américain. Et, du coup, il ne voyaient pas à quel point la pensée jugée « subversive », comme autrefois celle de Freud, était déjà devenue dominante dans les campus américains (*Le Monde*, 23 mars, 2017), ce qui ne sera jamais le cas de la « nouvelle philosophie ».

C'est en 1963 que je me rendis pour la première fois à New York mais c'est des années plus tard, en 1990, que j'eus l'occasion de donner une conférence à la New School for Social Research à l'invitation d'Alan Bass, psychanalyste et philosophe. J'y fis la connaissance d'Eli Zaretsky qui enseignait l'histoire de la psychanalyse, selon une orientation très différente de la mienne. Par la suite, j'eus le bonheur de rencontrer à New York et à Princeton deux grands historiens du freudisme – Yosef Hayim Yerushalmi et Carl Schorske –, puis d'être invitée à la NYU (New York University).

C'est le 11 septembre 2001 que fut publié mon dialogue avec Derrida, *De quoi demain… Dialogue.* Quand il revint de New York, après avoir dialogué avec Jürgen Habermas, plusieurs journalistes nous demandèrent si, en usant de ce titre emprunté à Victor Hugo, nous avions prévu un tel événement : « Si ce qui s'est passé le 11 septembre, dira Derrida à Jean Birnbaum, pouvait être appelé un événement, un événement majeur, ce n'était pas fonction de l'effroi provoqué, mais devant la menace que ces attentats font peser sur nous tous. C'est la peur du lendemain et pas du tout l'horreur devant ce qui venait de se passer qui constitue ce que l'on a appelé l'événement. » À cet égard, *De quoi demain* n'était pas une « prévision » mais un dialogue qui annonçait, notamment pour la psychanalyse et l'antisémitisme, un événement à venir : une agonie pour l'une, une perpétuation pour l'autre.

En novembre 2016, je retournai à New York pour la sortie de ma biographie de Freud en anglais (*Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre,* 2014), deux semaines après l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis. En visitant Ground Zero et en allant soutenir quelques manifestants au pied de la Trump Tower de la Cinquième Avenue, je ne pus m'empêcher de penser à cette définition de ce qu'est un événement majeur mais aussi à l'histoire d'une femme qui habitait en face du World Trade Center. Elle est relatée par une psychanalyste française, installée à New York et chargée de s'occuper des traumatismes des victimes : « Face au drame et tandis que son mari fait les valises et prépare les enfants pour s'enfuir, elle [cette femme] décide de rester sur la terrasse dans la fumée et la poussière, pour "assister" ceux qui se jettent par les fenêtres et tombent dans le vide. » Elle était tellement convaincue qu'il s'agissait là d'une terreur et d'un abandon qu'elle décida de prier pour eux. Par sa présence, elle pensait pouvoir les accompagner tout au long de leur chute dans la désespérance.

Lors d'une réunion au New York City Medical Center, le 11 septembre 2002, des psychanalystes américains, membres de plusieurs associations, évoquèrent des histoires de patients traumatisés. L'un d'eux raconta celle d'une petite fille dont le père était mort au 104^{e} étage du World Trade Center : elle affirmait que sa grand-mère « avait vu quelque chose dans sa chambre, un ange semblable à un papillon ». Elle dessinait des papillons et disait que son

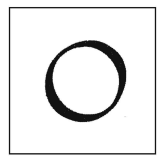
père était « un ange-papillon bien vivant, bon et capable de voler ». Le thérapeute évoqua aussi l'histoire d'une enfant dont l'école était située de l'autre côté de la rue. Au moment du crash, les élèves étaient en train de construire un projet autour de la statue de la Liberté. Deux jours après le 11 septembre, elle dessina une statue de la Liberté tenant dans ses bras deux bébé-tours jumelles en forme de Madone. Et le psychanalyste en conclut qu'il s'agissait d'une mère « winnicottienne ».

Depuis la fin du XX^e^ siècle, la psychanalyse ne suscite plus guère d'enthousiasme aux États-Unis. Cela tient au fait que les psychanalystes américains ont transformé la doctrine freudienne en une simple thérapeutique en abandonnant toute forme de spéculation ou de réflexion sur la culture. Voulant faire de la psychanalyse une science, ils ont choisi de dialoguer avec les spécialistes des neurones beaucoup plus qu'avec les chercheurs en sciences humaines. En conséquence, ils ne sont plus présents dans les débats intellectuels. Cependant, à New York, de nombreux patients issus d'un milieu aisé continuent à choisir le divan pour échapper à la folie médicamenteuse qui domine l'exercice de la psychiatrie, et des centaines d'écoles de psychothérapie fleurissent pour répondre à une souffrance psychique qui ne cesse de s'amplifier à mesure que progressent les inégalités. Notons à cet égard que les querelles entre historiens de la psychanalyse sont désormais plus importantes que celles qui opposent les praticiens. Sur le continent américain, Freud est devenu un objet historiographique d'autant plus présent que se déploient à son encontre des avalanches d'insultes et de dénigrements (*Freud-bashing*).

Les psychanalystes continuent donc à exister dans cette Amérique que Freud détestait tant. Et c'est à l'occasion d'un traumatisme majeur – une guerre sanglante livrée contre son architecture, son mode de vie, son *melting-pot,* son imaginaire – que New York est redevenue la ville de la psychanalyse, à travers les centaines de témoignages publiés sur l'événement du 11 Septembre.

Voir : Angoisse. Apocryphes & rumeurs. Célébrité. Cronenberg, David. Dernier Indien (Le). Descartes, René. *Deuxième Sexe* (*Le*). Déconstruction. Enfance. Gerschwin, George. Guerre. Holmes, Sherlock. Hollywood. Injures, outrances & calomnies. *Lettre volée* (*La*). Monroe, Marilyn. Paris. Présidents américains. Psychiatrie.

Psychothérapie. Rebelles. Séduction. Topeka. Washington. Worcester.



Œdipe

Ton âme te torture autant que ton malheur

J'ai toujours pensé que le coup de génie de Freud était d'avoir transformé radicalement l'approche de l'inconscient en comparant le sujet névrosé de la fin du XIX^e^ siècle à un héros de la Grèce antique. Au moment où les sciences humaines se déploient dans la culture occidentale en se détachant des récits fondateurs et apologétiques, Freud effectue un chemin inverse. Au lieu de se mettre à l'écoute du terrain comme le font les anthropologues, au lieu d'étudier l'histoire des sociétés de façon positive, au lieu d'épouser le progressisme de son temps, il retourne aux anciennes mythologies. Plutôt que de chercher dans l'expérimentation la cause des névroses, plutôt que de traiter ses patients à l'aide de potions, de repos, de tranquillité, et plutôt que de les envoyer dans des sanatoriums ou de leur prescrire des exercices physiques, des protocoles comportementalistes ou des séances d'hydrothérapie, il leur explique qu'ils sont des princes issus des dynasties royales et qu'ils souffrent, non pas de traumatismes vécus dans leur enfance, mais d'une histoire refoulée pleine de bruit, de fureur et de frustrations sexuelles.

Face aux psychologues progressistes de son temps, Freud agit en penseur antimoderne. De quoi souffre donc le névrosé ? Il souffre, dit-il, d'avoir une famille et d'appartenir à une généalogie. En bref, il est malade d'avoir un inconscient peuplé de tragédies et non pas de neurones. Il souffre d'être lui-même, il souffre de sa normalité. Nous souffrons tous d'être nous-mêmes.

Quand Freud déclare en 1897 que chaque spectateur de la pièce de Sophocle est lui-même un Œdipe et qu'il a voulu tuer son père pour

entrer dans le lit de sa mère, il donne une dignité à chaque sujet traité par les méthodes les plus modernes de la psychiatrie ou de la psychologie clinique. Certes, l'invention en 1910 du fameux « complexe d'Œdipe » ne m'a jamais paru très novatrice car il s'agit moins d'un complexe au sens de la psychologie que d'une inscription dans la psyché. Et je comprends l'étonnement d'Elias Canetti quand il séjourne à Vienne en 1920 et qu'il constate à quel point l'œdipianisme est devenu la nouvelle religion des temps modernes : « Chacun, écrira-t-il dans son autobiographie, rencontrait son Œdipe, nous étions en puissance amoureux de notre mère, meurtriers de notre père, entourés des brumes d'un nom mythique, et rois secrets de Thèbes […] Au moment de mon arrivée à Vienne, c'était devenu le thème d'un bavardage universel et insipide […] Et même le plus farouche contempteur de la plèbe n'estimait pas qu'un Œdipe fût indigne de lui » (*Le Flambeau dans l'oreille. Histoire d'une vie,* 1980). Ce qui me semble important chez Freud, ce n'est pas la psychologie œdipienne – papa, maman, enfant – mais le geste qui consiste à penser l'inconscient en termes de tragédie et de destin : roman familial, récit historique, saga des origines.

On connaît l'histoire : pour éviter que ne se réalise l'oracle d'Apollon, qui lui avait prédit qu'il serait tué par son fils, Laïos, époux de Jocaste et descendant de la famille des Labdacides, remet son nouveau-né à un serviteur après lui avoir percé le pied. Au lieu de le conduire au mont Cithéron, celui-ci le confie à un berger qui le donne à Polybe, roi de Corinthe sans descendance. Parvenu à l'âge adulte, Œdipe, croyant fuir l'oracle, se rend à Thèbes. Sur le chemin, il croise Laïos et le tue au cours d'une rixe. Il résout l'énigme de la Sphinge sur la condition humaine (Qui marche à quatre pattes puis à deux puis à trois ?), et épouse Jocaste qu'il n'aime ni ne désire et dont il aura quatre enfants sans savoir qu'elle est sa mère. Quand la peste s'abat sur la cité, il enquête pour savoir la vérité que Tirésias, le devin aveugle, connaît. Un messager, l'ancien serviteur, lui annonce la mort de Polybe mais lui raconte aussi comment il l'a recueilli autrefois des mains du berger. Jocaste se pend et Œdipe se crève les yeux.

Pour les Grecs, Œdipe est un héros atteint de démesure. Il se croit puissant par son savoir et sa sagesse mais il est contraint de se découvrir autre que lui-même. Il est une « souillure » qui trouble l'ordre des générations, un « boiteux », fils et époux de sa mère, père

et frère de ses enfants, assassin de son géniteur.

Lorsque Freud s'empare de cette affaire en 1897 pour en faire le pilier de sa doctrine, il détourne entièrement la signification grecque de la tragédie pour transformer Œdipe en un héros coupable de désirer inconsciemment sa mère au point de vouloir tuer son père, liant ainsi la psychanalyse au destin de la famille bourgeoise moderne : destitution du père par les fils, volonté d'une fusion avec la mère, comme figure première de tous les attachements affectifs. Et aussitôt, il ajoute à l'Œdipe de Sophocle le personnage de Hamlet, prince chrétien mélancolique, coupable de ne pas parvenir à venger son père. Œdipe est donc une figure de l'inconscient et Hamlet une figure de la conscience. Chaque école psychanalytique a son Œdipe et son Hamlet. Chacun choisit dans la trilogie de Sophocle le personnage qui lui convient. Ainsi Lacan préfère-t-il à Œdipe Roi les deux figures d'Antigone et d'Œdipe à Colonne dont il fait un sombre vieillard maudissant sa descendance. Chacun maintient l'idée que le meurtre du père est au fondement de toutes les sociétés.

Des centaines d'interprétations ont été données de l'histoire d'Œdipe, et personne ne peut nier que Freud ait donné naissance à de nouvelles manières de penser le destin et la tragédie humaine. Et d'ailleurs, dans le monde entier, le nom d'Œdipe est devenu le nom même de la psychanalyse et le complexe la représentation inconsciente par laquelle s'exprime le désir sexuel et amoureux de l'enfant pour le parent du sexe opposé. De multiples variantes de cette

triangulation ont été ensuite inventées. L'œdipianisation de la vie psychique est devenue le symbole même d'une psychologisation de la vie familiale : « Si l'on supprimait l'œdipe et le mariage, disait Roland Barthes, que nous resterait-il à raconter ? » Œdipe sous la forme du complexe est donc présent partout dans la vie quotidienne de la plupart des sociétés modernes où l'on œdipianise à tout-va.

Dans ses *Leçons sur la volonté de savoir* (1970-71), Michel Foucault critique la réinvention freudienne en affirmant que la tragédie de Sophocle met en scène l'affrontement entre différents types de savoirs : procédure judiciaire de l'enquête, loi divinatoire, souveraineté transgressive, savoir des « hommes d'en bas » (le messager, le berger), connaissance vraie du devin. Et il en tire la conclusion qu'il s'agit là d'un schème fondateur : tout savoir unificateur peut être battu en brèche par le savoir d'un peuple et par celui du sage (Tirésias). En devenant impur, Œdipe perd le savoir sur la vérité, il ne peut plus gouverner : « Œdipe ne raconte pas la vérité de nos instincts et de notre désir, affirme Foucault, mais un système de contrainte auquel obéit, depuis la Grèce, le discours de vérité dans les sociétés occidentales. »

On voit donc ici de quelle manière Foucault se confronte au discours psychanalytique, dont il fait un moment de la constitution d'un nouveau savoir sur l'homme. Et c'est pourquoi, en 1976, dans *La Volonté de savoir,* premier volume d'une histoire de la sexualité, dont le titre est emprunté à ce premier cours, il transforme Freud en une sorte d'Œdipe réinstituant le pouvoir symbolique d'une souveraineté perdue (la loi du père) mais affrontant la montée en puissance des trois figures rebelles de la fin du XIX^{e} siècle : la femme hystérique, l'enfant masturbateur, l'homosexuel. Manière de penser les fondements d'une histoire de la psychanalyse.

J'ai toujours été intriguée par une autre interprétation de l'histoire d'Œdipe : celle d'Alexandre Dumas. Dans le deuxième roman de la trilogie des mousquetaires (*Vingt ans après,* 1845), Athos révèle à la duchesse de Chevreuse qu'ils ont un fils ensemble. Ils s'étaient rencontrés quinze ans auparavant dans un presbytère et, de l'étreinte nocturne qu'ils avaient eue, était né Raoul de Bragelone abandonné par sa mère et recueilli par son père. Quelque temps plus tard, ils s'interrogent tous deux sur le destin de ce beau jeune homme perdu au milieu des troubles de la Fronde. Et la duchesse, toujours aussi

somptueuse et libertine, demande à Athos qu'il la laisse recevoir Raoul chez elle : « Non pas, madame, si vous avez oublié l'histoire d'Œdipe, moi, je m'en souviens. » Dumas détourne donc la signification de la tragédie autant que Freud le fera. Mais, à ses yeux, ce n'est pas le fils qui est destiné à tuer le père pour posséder la mère, c'est plutôt la mère, en tant que femme, qui risque de séduire son fils.

Dans le troisième volume des *Mémoires d'un médecin* (*La Comtesse de Charny,* 1853), Dumas revient à Œdipe. Et cette fois-ci, c'est Cagliostro (Joseph Balsamo), le maître du temps, qui raconte à Beausire l'histoire du fils de Laïos alors qu'il cherche à connaître les noms des conspirateurs emmenés par le marquis de Favras et qui se sont donné pour mission, en décembre 1789, de faire quitter Paris à Louis XVI et à sa famille afin de s'emparer du pouvoir. Telle la Sphinge de Thèbes, Cagliostro énonce alors une énigme devant son interlocuteur effaré : « Quel est le seigneur de la Cour qui est le petit-fils de son père, le frère de sa mère et l'oncle de ses sœurs ? » À demi-mot, il laisse donc entendre que Louis XV, roi libertin, aurait eu un fils de sa fille Adélaïde, restée célibataire – le comte de Narbonne –, et que celui-ci chercherait à remplacer son demi-frère Louis XVI sur le trône de France.

Autrement dit, Balsamo, le grand hypnotiseur, réactive l'idée que la tragédie d'Œdipe serait le modèle de l'auto-destruction inéluctable des dynasties royales rongées de l'intérieur par le vice, l'inceste et les complots. Aussi bien annonce-t-il à Beausire que la chute de Thèbes préfigure celle de l'Ancien Régime, laquelle précipite l'avènement de la Révolution.

Cinquante ans avant Freud, Dumas, par la voie de Balsamo, œdipianise la Révolution française en tant que matrice originelle de toutes les révolutions à venir. Non seulement il crée des personnages universalisables, mais il convertit ses fantasmes en un imaginaire collectif imposant ainsi, à travers le roman populaire, une représentation nouvelle de la réalité historique : celle du passage de la souveraineté royale à la République. Et il ne se prive pas de raconter comment la Révolution met fin aux « sanglantes féeries » des têtes coupées brandies par le peuple sur des piques en les remplaçant par une autre sorte de rituel : la guillotine. Quitte à décapiter le roi, mieux vaut que ce soit par un acte légal, même si la tête coupée, dit-il, ressemble toujours à une effrayante tête de méduse qui ne cessera

jamais de hanter la conscience des hommes.

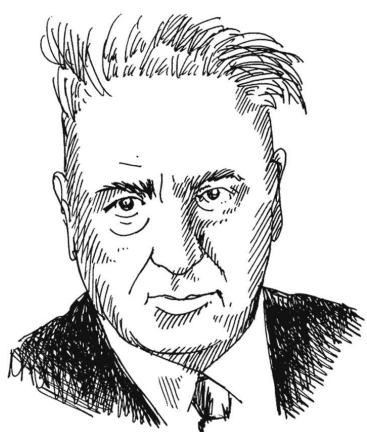
Dommage que Freud n'ait jamais eu l'idée d'interroger l'énigme énoncée par le mystérieux Cagliostro.

Voir : Antigone. Bonheur. Enfance. Famille. Fantasme. Femmes. Hitler, Adolf. Hypnose. Inceste. Inconscient. Narcisse. *Origine du monde (L')*. Paris. Princesse sauvage. Psyché. Roman familial. Séduction.

Orgonon

Chiottes mystiques

Situé à Dodge Pont dans le Maine, le musée Orgonon, consacré à l'œuvre et à la vie de Wilhelm Reich, est un lieu étrange qui témoigne en tout cas de la proximité entre les théories les plus extravagantes et les approches les plus scientistes des maladies de l'âme. Exclu de toutes les institutions, rebelle parmi les rebelles, Reich se retire en 1942 dans une ancienne ferme qu'il nomme Orgonon, afin d'y installer son centre d'étude de l'orgone (mot composé de orgasme et ozone).



Il croyait dur comme fer avoir découvert une énergie cosmique, source de vie. Il était convaincu qu'en construisant de grandes cages pouvant accumuler l'orgone, il parviendrait à guérir toutes les

maladies, de la schizophrénie au cancer en passant par l'impuissance sexuelle, mais aussi à aider les agriculteurs menacés par les intempéries. Il pensait pouvoir enfin sauver la planète d'une invasion par les extra-terrestres et se préparait à une véritable « guerre des étoiles ».

Reich rencontra Albert Einstein à Princeton. Après lui avoir exposé ses théories, il lui donna un petit accumulateur. Amusé, Einstein réalisa une expérience sur la différence de température entre le milieu ambiant et l'intérieur de l'appareil, et il l'attribua à un phénomène naturel et non pas à une propriété orgonomique de l'objet. Il considéra donc le problème comme résolu. Aussi refusa-t-il à Reich toute autorisation de se réclamer de lui pour ses travaux et même de rendre publics leurs échanges épistolaires. Celui-ci affirma alors qu'une nouvelle conspiration était fomentée contre lui et que Einstein avait été contraint par ses persécuteurs de se détourner de l'orgone.

Rejeté autant par les scientifiques que par les psychanalystes et les psychiatres, Reich accrut son influence dans les milieux artistiques et littéraires. De nombreuses personnalités eurent l'occasion de tester ou d'acquérir un accumulateur d'orgones : Sean Connery, Allen Ginsberg et Jack Kerouac qui s'inspira de lui dans son célèbre récit *Sur la route* (1957) : « Bill entretenait un accumulateur d'orgones suivant les principes de Reich […] Il pensait que son accumulateur gagnerait en efficacité si le bois était vierge de tout addictif. C'est pourquoi un treillage de brindilles et de frondaisons du bayou ceignait ses chiottes mystiques. Elles trônaient dans la touffeur du jardin plan, machine phytoïde hérissée d'artefacts délirants. Bill se déshabillait et s'y glissait pour contempler son nombril. Il en ressortait bramant la faim et le rut. »

Orgonon compte aujourd'hui 175 hectares de champs et de forêts, un observatoire de l'énergie, une salle de congrès, une librairie où l'on vend les œuvres de Reich et des objets divers (vêtements, crayons, timbales), et deux chalets de location. Le musée est intégré à de nombreuses communautés du Maine pour des activités récréatives, éducatives et sociales, et il reçoit des visiteurs et des adeptes de la végétothérapie et de la bioénergie. Ils peuvent contempler les objets de Reich, sa bibliothèque, son bureau de travail, ses documents.

Un superbe Cloudbuster (appareil pseudo-scientifique) est installé au pied de la tombe du thérapeute le plus fou, le plus prolixe et le plus

stupéfiant de toute l'histoire de la psychanalyse, qui fut emprisonné pour charlatanerie et mourut dans un pénitencier en 1957.

Voir : Bonheur. Dernier Indien (Le). Folie. Hitler, Adolf. Hollywood. Livres. Londres. Rebelles. Topeka. Vienne. Saint-Pétersbourg. Zurich.

Origine du monde (*L'*)

Guenilles de Dieu

La disposition des traits du visage sur le ventre d'un personnage est l'un des grands classiques des caricatures érotiques, au même titre d'ailleurs que la représentation d'une vulve écartée ou d'une tête de Méduse décapitée.

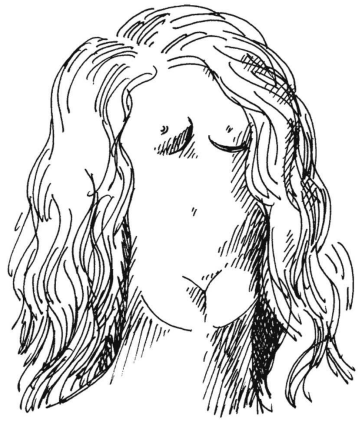
En 1916, Freud raconte l'histoire d'un patient obsédé par le « cul de son père » (*Vaterarsch*). Quand il voyait celui-ci entrer dans une pièce, il se le représentait sous l'aspect de la partie inférieure d'un corps nu pourvu de bras et de jambes et à laquelle manquaient la tête et le buste. Les traits du visage étaient peints sur le ventre. Freud songea alors au mythe de Baubo, figure féminine de la tradition orphique liée aux mystères d'Eleusis. Hôtesse de Déméter, Baubo tenta un jour de consoler celle-ci de la perte de sa fille, Perséphone, enlevée par le dieu Hadès. Et dans un geste obscène, elle retroussa son *peplos* et exhiba sa vulve. Déméter se mit à rire et à boire.

Partant du fantasme du « cul du père », symbole chez son patient d'une terreur inconsciente du phallus, Freud se livre à une comparaison entre le fait de remplacer un corps masculin par un organe unique et le mythe de Baubo relatif à l'exhibition de la vulve. Le trou béant renvoie à la puissance du féminin. En 1922, il compare celle-ci à la figure antique de Méduse, terrible Gorgone dont les cheveux sont hérissés de serpents et dont les yeux dilatés changent en pierre ceux qui les regardent. Le demi-dieu Persée, fils de Zeus, la décapite et range sa tête dans un sac sans parvenir à lui ôter son pouvoir de pétrification. Elle porte la mort dans les yeux. Ainsi, pour Freud, le sexe féminin est-il l'équivalent d'une tête de Méduse

entourée de poils et dont la vue provoquerait, non pas le rire, mais l'effroi. La découverte de l'absence du pénis chez la mère susciterait, selon lui, une angoisse de castration conduisant à une « peur du féminin » et donc à une terreur que le trou ne soit rien d'autre qu'un pénis dissimulé. De Baubo à Méduse et du rire à l'angoisse, la mythologie de la vulve se déploie en de nombreuses métamorphoses.

Beaucoup plus terrifiant que la représentation du pénis du père, celle du sexe de la femme a toujours donné lieu à une imposante littérature. Ce sexe d'où chaque être humain surgit lors de sa naissance n'est-il pas l'origine de la vie, l'origine de l'humanité, l'origine du monde ? Telle est l'interrogation de Georges Bataille dans *Madame Edwarda* (1941) quand il met en scène une prostituée, folle et obscène, qui demande au narrateur de regarder son sexe béant (ses « guenilles ») : « Tu vois, dit-elle, je suis Dieu. »

C'est à Georges Devereux que l'on doit l'étude psychanalytique la plus approfondie de la célébration de cette vulve écartée (*Baubo, la vulve mythique,* 1983). Pendant trente ans, il s'intéressa à toutes les facettes du grand mythe de la « chose exhibée » qui renvoyait, selon lui, à un cérémonial archaïque : celui de la réduction du corps humain à un « ventre facifié », comme en témoigne d'ailleurs le célèbre tableau de René Magritte, *Le Viol* (1934) qui, par son obscénité, laisse entendre qu'il s'agit là d'une défiguration violente de la beauté féminine : un visage de femme trop allongé, confondu avec un ventre, dont les yeux sont des mamelons sans expression. La chevelure ressemble à un balai-brosse et la bouche est réduite à un petit tas de poils pubiens lourdement frisés. Tour à tour ogresse phallique, godemiché destructeur, homme tubulaire, femme bouchée ou monstre violé, Baubo devient, sous la plume de Devereux, l'expression la plus sophistiquée de nos fantasmes sexuels refoulés.



Fasciné lui aussi par cette « chose exhibée » qu'il appelle un « trou béant » impossible à représenter, Jacques Lacan, sur les conseils de Bataille, fait l'acquisition en 1954 du fameux tableau de Gustave Courbet, *L'Origine du monde*, réalisé en 1866 pour un diplomate ottoman, Khalil-Bey, résident à Paris, et dont l'historien d'art Thierry Savatier a écrit la « biographie » (*L'Origine du monde. Histoire d'un tableau de Gustave Courbet,* 2006) : « *L'Origine du monde* n'est pas un tableau comme les autres, il occupe une place unique dans l'art occidental puisqu'il représente sans concession, sans alibi historique ni mythologique, LE Sexe de LA Femme et, au-delà, toutes les femmes, amantes et mères incluses. »

On y découvre, dans sa nudité même, le sexe ouvert d'une femme juste après les convulsions de l'amour. Aucun artifice ne vient atténuer la représentation de ce pubis sombre aux poils touffus encerclé d'un côté par un ventre rond et de l'autre par deux cuisses qui s'achèvent sur une fente reliant la vulve à un anus invisible. La toile fit scandale et stupéfia les écrivains de l'époque. En 1994, ce fut de nouveau le cas lorsque Jacques Henric, auteur d'un roman, *Adorations perpétuelles*, décida de le reproduire sur la couverture du livre. À Clermont-Ferrand, trois gardiens de la paix demandèrent à un libraire de retirer l'ouvrage de sa vitrine. Dans la plupart des librairies de France, il sera dissimulé. Quant à l'auteur, il ne sera invité à aucune émission littéraire.

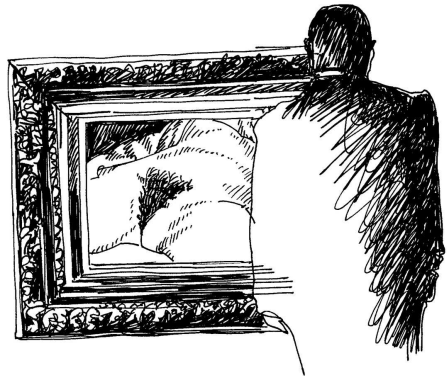
La toile continue d'être l'objet de toutes sortes de rites au point que, en 2014, lors d'une exposition, une plasticienne luxembourgeoise, convaincue d'agir de la façon « la plus naturelle », vint s'allonger

devant elle, les jambes écartées et dans une posture qui prétendait l'imiter alors qu'elle ne faisait que rehausser sa splendeur vénitienne. Courbet se réclamait en effet autant du Titien que de Véronèse. Rien n'est « naturel » dans cette peinture réaliste d'où sont bannis les jambes, les bras, les épaules, le cou et le visage. Le réalisme consiste, comme disait Roland Barthes, non pas à copier le réel mais à copier une copie peinte du réel. Ce n'est pas la photographie du sexe, ni même son exhibition réelle qui est jugée irrecevable mais bien sa représentation picturale, comme le soulignera Philippe Sollers.

Si Baubo est un « ventre facifié » et si Méduse n'est qu'un visage à la bouche protubérante et aux yeux dilatés, le sexe de la femme sans nom de *L'Origine du monde* est un lieu de délires et de jouissance, qui ne cessera jamais d'interroger le regard. D'où la nécessité de le contrôler pour mieux l'exhiber.

Lacan accrocha la toile de Courbet dans le bureau de sa maison de campagne à Guitrancourt. Sylvia Bataille, sa femme, demanda à André Masson de confectionner un couvercle de bois pour le dissimuler. Ce « néo-tableau » fait de lignes abstraites semblait refouler, tout en l'exhibant, l'œuvre originale. Et Lacan ne s'y trompait pas. Il adorait surprendre ses visiteurs en faisant glisser le panneau de Masson afin de mieux affirmer que Courbet était déjà lacanien : « Le phallus est dans le tableau », disait-il d'un ton énigmatique en transformant le célèbre article de Freud sur le fétichisme (1927) en un commentaire sur le voile qui masque l'absence de ce qu'on veut dissimuler (E. Roudinesco, *Lacan envers et contre tout,* 2011).

En 1994, le tableau fut légué au musée d'Orsay. Débarrassée de son cache-sexe, *L'Origine du monde* continue d'intriguer les visiteurs. Jamais Lacan n'écrivit le moindre commentaire sur cette toile et jamais il ne supporta qu'un autre que lui osât la montrer. Le sexe de la femme sans nom était « sa chose ».



Voir : Amour. Angoisse. Animaux. Célébrité. Désir. *Deuxième Sexe (Le)*. Éros. Fantasme. Femmes. Folie. Sexualité. Topeka. Vinci Léonard (de).

Paris

Insurrections à venir

J'ai toujours soutenu que la France était le pays le plus freudien d'Europe alors même que la création de la première société psychanalytique y fut tardive (1926). En effet, la France est le seul pays au monde où ont été réunies – depuis 1914 – l'ensemble des conditions nécessaires à une intégration réussie de cette discipline dans tous les secteurs de la vie culturelle et scientifique : aussi bien par la voie médicale et thérapeutique (psychiatrie, psychologie, psychologie clinique) que par la voie intellectuelle (littérature, philosophie, politique, université). Cette réussite ne s'est pas faite sans convulsions et, à cet égard, la France est aussi le pays où la résistance chauvine à la psychanalyse puis la haine de Freud furent les plus vivaces.

Comme j'ai eu l'occasion de l'écrire à plusieurs reprises, il existe donc une « exception française » dont l'origine remonte à la Révolution de 1789, qui a doté d'une légitimité scientifique et juridique le regard de la raison sur la folie, puis aux barricades de 1848 qui ont fait de Paris la capitale de toutes les révolutions européennes, et enfin à l'affaire Dreyfus qui a rendu possible l'instauration d'une conscience de soi de la classe intellectuelle. En se désignant comme « avant-garde », celle-ci a pu s'emparer des idées les plus novatrices et les faire fructifier à sa manière. À quoi s'ajoute la naissance d'une modernité littéraire où s'est énoncée, à travers Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud ou Lautréamont, et dans une écriture nouvelle, l'idée de changer l'homme à partir du « Je est un autre ». La France est le seul pays où l'on a fait de la psychanalyse une véritable

révolution de la subjectivité : une révolution politique.

L'exception française tient aussi au statut accordé dans ce pays, depuis l'ordonnance royale de Villers-Cotterêts (1539), à la grammaire, aux mots, au vocabulaire, au lexique. Loin de regarder la langue comme l'instrument empirique d'une communication, les élites françaises l'ont toujours inscrite à une place unique : elle est d'abord une langue écrite ayant pour fonction d'homogénéiser la nation, puis la République, comme en témoigne le décret du 2 thermidor an II (20 juillet 1794) qui impose le français comme seule langue administrative sur tout le territoire. Autrement dit, suite à l'exécution de Louis XVI en 1793, la langue devient, selon Michel de Certeau, le nouveau « corps du roi » par lequel la nation, en éliminant les patois et les dialectes, impose un ordre symbolique sans pour autant restaurer l'ancien pouvoir monarchique à jamais perdu. Cette conception de la langue explique qu'un grammairien, membre de l'Action française – Édouard Pichon –, ait pu jouer un rôle si important dans la genèse d'une conceptualité française du freudisme dont on retrouvera la trace dès 1938 chez les deux maîtres de la psychanalyse de ce pays : Jacques Lacan, formaliste d'une langue de l'inconscient, et Françoise Dolto, porte-parole d'un lexique du terroir adapté à l'identité de la France.

Enfin, ce succès du freudisme tient au statut particulier de la laïcité à la française (loi de 1905), c'est-à-dire à ce principe de séparation de la société civile et de la société religieuse qui, en s'opposant à toute reconnaissance d'une religion d'État, garantit la liberté de conscience à chaque citoyen et le droit pour chacun de pratiquer la religion de son choix. Il y a un lien entre la définition française de la laïcité et la conception freudienne de la psychanalyse dite « profane » ou « laïque ». On donne en effet le nom de *Laienanalyse* à la pratique de la psychanalyse par les non-médecins.

Mais, plus largement, ce terme signifie que, pour exister en tant que telle, la psychanalyse doit échapper à toute emprise. Pour « associer librement », encore faut-il que le sujet, allongé sur un divan, puisse librement accéder à son inconscient. Et c'est en France que la séparation entre l'État et l'emprise communautaire (la religion) s'est réalisée avec le plus de succès : « Heureux comme Dieu en France », disaient les Juifs d'Europe de l'Est. S'il y vivait, il ne serait point dérangé par les prières, les rites, les bénédictions et les demandes

d'interprétation de délicates questions diététiques. Environné d'incroyants, il pourrait lui aussi se détendre, le soir venu, tout comme des milliers de Parisiens dans leur café préféré. Peu de choses sont plus agréables, plus civilisées, qu'une terrasse tranquille au crépuscule.

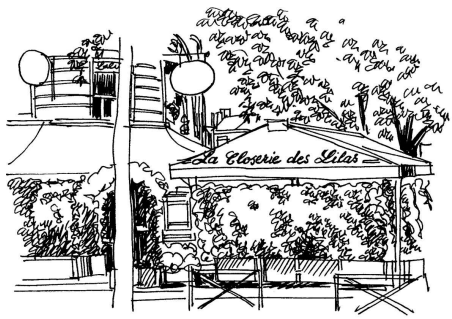
C'est vers 1920 que la psychanalyse obtient un succès considérable dans les salons littéraires parisiens. De nombreux écrivains font l'expérience d'une cure, notamment Michel Leiris, René Crevel, Antonin Artaud, Georges Bataille ou Raymond Queneau. Les revues jouent un rôle central en servant de support à la découverte viennoise et, parmi elles, la *Nouvelle Revue française* (NRF), autour d'André Gide et de Jacques Rivière, *La Révolution surréaliste*, avec le rôle déterminant d'André Breton, et enfin la revue *Philosophies* où Georges Politzer invente sa « psychologie concrète » en s'inspirant du modèle freudien. Deux autres écrivains se tournent vers le freudisme : Romain Rolland, qui échangera une correspondance avec Freud, Pierre Jean Jouve, qui utilisera la méthode psychanalytique dans son œuvre en prose en s'appuyant sur le matériel clinique fourni par sa femme, Blanche Reverchon, psychanalyste.

L'importance du milieu intellectuel parisien est tel qu'à son arrivée à Paris en 1940, Otto Abetz, diplomate nazi, déclara que trois puissances existaient dans cette ville : les grandes banques, la franc-maçonnerie et la *Nouvelle Revue française.* Je préfère pour ma part le jugement de Walter Benjamin : « Paris est la ville des miroirs. L'asphalte de ses chaussées, lisse comme un miroir, et surtout les terrasses vitrées devant chaque café. Une surabondance de glaces et de miroirs dans les cafés pour les rendre plus clairs à l'intérieur et donner une agréable ampleur à tous les compartiments et les recoins minuscules qui composent les établissements parisiens. Les femmes ici se voient plus qu'ailleurs ; de là vient la beauté particulière des Parisiennes » (*Paris, capitale du XIX^e^ siècle,* 1939).

Puisque la psychanalyse est avant tout un phénomène urbain et que la France est un pays jacobin, c'est à Paris que se sont déroulés tous les grands événements psychanalytiques français, et c'est ensuite dans les grandes villes – Strasbourg, Marseille, Montpellier, Lille, Bordeaux – que des groupes freudiens se sont formés, toujours en relation avec la capitale avant de devenir plus autonomes. C'est à Paris que les associations psychanalytiques ont leur siège, et deux d'entre elles ont pris Paris pour nom d'origine : la Société

psychanalytique de Paris, créée en 1926 par Pichon, René Laforgue, Marie Bonaparte, Rudolph Loewenstein et quelques autres, et l'École freudienne de Paris fondée par Lacan en 1964 et dissoute en 1980.

Paris est une ville rebelle par excellence, ville des Lumières, ville de cette Révolution que Freud n'aimait pas, ville des foules, des insurrections et des épidémies, ville de la Commune (1871) que l'on a qualifiée de « crise d'hystérie », ville multiple, cosmopolite, littéraire : « Paris est la grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine » (Walter Benjamin). Mais Paris est aussi une fête littéraire pour toute une génération d'écrivains américains expatriés durant l'entre-deux-guerres : c'est à la terrasse de La Closerie des Lilas que Francis Scott Fitzgerald fait découvrir à Ernest Hemingway le manuscrit de *Gatsby le magnifique* (1925).



Que ce soit à la Closerie des Lilas, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à la Salpêtrière, ou à La maison de l'Amérique latine, inaugurée en 1946 sur l'emplacement de l'ancien hôtel particulier de Jean-Martin Charcot, la psychanalyse est partout présente à Paris, soit dans des réunions et des colloques, soit au cours de discussions et de conflits parfois violents, soit dans des séminaires savants. Elle fait partie de ce rêve éveillé hugolien, de ce poème-objet surréaliste, de cette projection décentrée du moi, maintes fois célébrée par les amoureux du freudisme : « Rien de plus fantasque, rien de plus tragique, rien de plus superbe. »

Comme New York, Paris a fait l'objet de multiples interprétations dites « psychanalytiques », toutes plus stupides les unes que les autres. En 1953, Frédéric Hoffet, essayiste protestant, fanatisé par le vocabulaire freudien, et déjà auteur d'une *Psychanalyse de l'Alsace* (1951), publie une *Psychanalyse de Paris* (1953), qui sera un best-

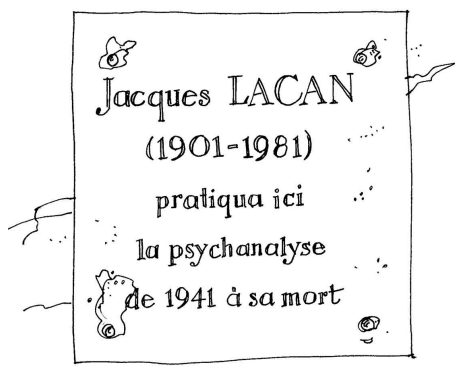
seller. Il fait de la capitale une sorte de lupanar complexé atteint d'un virus permanent de féminisation de la virilité. Ce ne sont plus les Juifs qui sont responsables, à ses yeux, de la décadence de la ville des Lumières et de la prétendue dictature qu'elle exerce sur la province, mais les « pédérastes ». De la même manière que les polémistes des années 2015-2017, convaincus que la France est entrée en décadence à cause de la présence sur son sol de millions d'immigrés et de musulmans, Hoffet dénonce les mœurs corrompues des Parisiens, toutes classes confondues : « L'homme parisien s'est féminisé, écrit-il, au point qu'il est atteint dans sa virilité même. Jamais en effet, le climat moral de Paris n'a été plus féminin dans le sens péjoratif du mot qu'au cours des deux ou trois dernières décades. » Et c'est donc la « franc-maçonnerie des pédérastes » qui est la cause de cette déchéance féminine que l'on observe dans toutes les villes européennes, et plus encore à Paris. Cette franc-maçonnerie est « plus puissante que toutes les sociétés secrètes ». Aussi est-elle d'autant plus efficace qu'elle est méconnue de tous les historiens. Hoffet se félicite de l'adoption par les États-Unis et l'URSS d'une législation spéciale contre les homosexuels.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les psychanalystes habitaient rive droite, à Passy et à Neuilly, au Trocadéro, à la place de l'Étoile ou au Champ-de-Mars, et leurs patients étaient essentiellement de grands bourgeois conservateurs et esthètes. À partir de 1945, les psychanalystes de la deuxième génération, plus universitaires, résidèrent plutôt sur la rive gauche à Montparnasse, à Saint-Germain-des-Prés, aux Invalides, et leurs patients, issus des classes moyennes supérieures, leur ressemblaient. Peu d'entre eux fréquentaient la place Blanche, Pigalle ou le quartier des Halles.

Quatre maisons d'édition parisiennes, de renommée mondiale, ont accueilli leurs publications : Gallimard, Payot, Les Presses universitaires, Le Seuil, les trois premières étant plutôt réservées aux freudiens classiques et orthodoxes et l'autre aux lacaniens. C'est en effet sous l'impulsion de Lacan que l'éditeur François Wahl introduisit la psychanalyse dans la maison de la rue Jacob en créant, en 1965, la collection « Le champ freudien » où sera publié un an plus tard l'ouvrage du maître, *Écrits,* qui lui donnera une audience internationale. À partir du début du XXIe siècle, les psychanalystes ont quitté le champ intellectuel afin de créer leurs propres maisons

d'édition pour des ouvrages essentiellement destinés à leurs chapelles respectives.

Toute sa vie, Lacan vécut à Paris, sa ville natale. Il passa son enfance dans le quartier de la Bastille, à deux pas de l'hôtel particulier de Franz Anton Mesmer, il fit ses études au collège Stanislas, s'installa ensuite comme praticien près de l'église Saint-Augustin, et enfin, en 1941, au 5, rue de Lille où il reçut jusqu'à sa mort en 1981 des centaines de patients. Aucun musée Lacan n'existe en France, ni à Paris, ni dans aucune autre ville. Et pourtant Lacan fut, comme Freud, un très grand collectionneur. Aussi peut-on imaginer ce que serait un tel musée, composé de son immense bibliothèque, de ses toiles de maître, de ses aquarelles, de ses manuscrits, de toutes les lettres qu'il a reçues, de ses carnets intimes, de toutes les figurines et statuettes auxquelles il était si attaché.



Sans doute y aura-t-il un jour à Paris un musée virtuel consacré à Lacan sur le modèle du musée des Rêves de Saint-Pétersbourg ? En attendant, il existe une rue Jacques-Lacan, une impasse, située dans le XIII^{e} arrondissement, à proximité de la Bibliothèque nationale de France, entre la rue Françoise-Dolto (psychanalyste) et la rue Jeanne-Chauvin (avocate).

Voir : Argent. Bardamu, Ferdinand. Bonheur. Déconstruction. Descartes, René. Désir. Divan. Enfance. Famille. Femmes. Folie. Hypnose. Injures, outrances & calomnies. *Lettre volée* (*La*). Livres. Londres. Maximes de Jacques Lacan. Miroir. New York. *Origine du monde* (*L'*). Princesse sauvage. Rebelles. Résistance. Salpêtrière. Saint-

Présidents américains

Docteur Folamour

Depuis longtemps, les historiens se sont posé la question de la relation entre le pouvoir et la folie. Les biographies ne manquent pas qui mettent en évidence la longue liste des souverains, empereurs, hommes d'État et dictateurs présentant des signes évidents de troubles psychiques ou mentaux : Néron, Héliogabale, Jeanne la Folle, Charles VI, Louis II de Bavière, Paul Deschanel, Adolf Hitler, Staline, etc. Étaient-ils fous avant d'accéder au pouvoir ou, au contraire, le pouvoir les a-t-il rendus fous, moins fous ou encore plus fous ?

En 1919, le docteur Augustin Cabanès, connu pour ses études cliniques sur cette question, déclarait : « Il n'est que trop vrai que le nombre des fous et demi-fous parmi les chefs d'État ou les fondateurs de sectes est plus considérable qu'on l'imagine d'ordinaire et qu'il y a eu des aliénés sur les trônes, aussi bien qu'à la tête des gouvernements démocratiques. » Dans cette perspective, de nouvelles nomenclatures ont été inventées par la psychiatrie et reprises par la psychanalyse afin de décrire leurs personnalités et leurs comportements : cyclothymiques (ou bipolaires) pour les instables en tous genres, paranoïaques pour les orgueilleux atteints de délires mégalomaniaques et de craintes de complots, mythomanes pour les vaniteux tourbillonnants, hystériques pour les obsédés de la conquête ou les exaltés à tendance criminelle, pervers narcissiques pour les sadiques ou les destructeurs de toute forme de relation d'altérité, etc.

Il existe cependant une différence entre des chefs d'État élus par le peuple et les monarques ou les dictateurs. En principe, la démocratie permet d'éviter que des fous authentiques et visibles ne s'arrogent le droit de gouverner un pays. Par ailleurs, depuis la généralisation de l'expertise psychiatrique et la puissance de plus en plus affirmée de la presse, il devient difficile pour un candidat présentant des signes

visibles d'aliénation d'accéder à une fonction régalienne.

La question se pose donc de savoir, d'une part, comment déceler des signes de pathologie chez ceux qui veulent accéder à la plus haute magistrature, et, de l'autre, de se demander si ladite pathologie est ou non un écueil à l'exercice du pouvoir.

C'est aux États-Unis que se sont développés les travaux les plus intéressants dans ce domaine. Dans ce pays puritain, qui n'a hérité d'aucune tradition monarchique, l'exigence de transparence est d'autant plus grande que les présidents sont investis d'une mission biblique. Loin d'être les représentants de Dieu sur Terre, comme autrefois les monarques, ils sont plutôt investis d'un devoir sacré : être sans faille, sans reproche, sans pulsions, sans sexualité transgressive, sans addictions, sans mensonges. En bref, ils doivent se montrer exemplaires dans tous les domaines de la vie. Pour accomplir une telle performance, il leur faut donc masquer des défauts qui, dans d'autres démocraties, sont moins pénalisés. C'est à l'intérieur de ce double jeu de dissimulation et d'exigence de vérité que les présidents américains sont si souvent exposés, par la presse et par l'opinion publique, à des expertises et à des jugements moraux sur leurs activités sexuelles ou leur paranoïa. Et ce n'est pas un hasard s'ils sont devenus des héros du cinéma hollywoodien. Plus de cent films ont été consacrés à leurs places respectives dans l'histoire des États-Unis, notamment face à des crises majeures : abolition de l'esclavage, bombe lancée sur Hiroshima, assassinats, droits civiques, guerre froide, conflits avec Cuba, danger d'un holocauste nucléaire, etc.

Dans une étude classique sur le président Thomas Woodrow Wilson, parue à titre posthume (1966) et en grande partie rédigée par le diplomate américain William C. Bullitt, Freud propose une analyse de la folie d'un homme d'État en apparence normal mais atteint de diverses pathologies psychiques et cérébrales, et responsable à ses yeux du traité de Versailles qui s'est révélé désastreux pour l'Europe et qui, à force d'humilier les vaincus, a conduit à la victoire du nazisme.

Identifié dès son plus jeune âge à la figure de son père, Wilson, vingt-huitième président des États-Unis, se prend d'abord pour le fils de Dieu avant de se convertir à une religion de son cru où il s'attribue la place d'un sauveur de l'humanité, en raisonnant à l'aide de syllogismes : ce qui est bien ne peut être mal et quand on a raison on ne peut avoir tort. Quand Wilson arrive au pouvoir, il n'a encore jamais franchi les frontières de l'Amérique qu'il regarde, au même titre que l'Angleterre de Gladstone, comme le plus beau pays du monde. Il ignore tout de la géographie européenne, et il ne sait pas que sur ce vaste continent on parle plusieurs langues. Semblable à un enfant fanatique, féminisé, à moitié impuissant, laid et disgracieux, taraudé par des souffrances physiques et morales, vomissant, toussant, contraint de s'aliter en permanence, il est sans cesse tourmenté et obsédé par le fantôme de son « incomparable père », le révérend Joseph Ruggles Wilson.

En lisant les descriptions de Bullitt qui s'appuient sur les thèses de Freud, on se demande comment la nation démocratique la plus puissante du monde a pu élire un tel malade mental à une si haute fonction, même si l'on sait que la névrose d'un président, aussi dangereuse soit-elle, ne suffit pas à faire de celui-ci le responsable unique d'une politique globale. Mais l'étude montre aussi que Wilson met en acte sa névrose à l'échelle du monde et que rien n'est pire en politique qu'un despote illuminé qui usurpe la place de Dieu.

J'aurais tendance à soutenir l'idée que le Wilson freudien raconté par Bullitt est bien le prototype de ce qu'il y a de pire chez certains présidents américains qui se prennent pour Dieu en étant convaincus que l'Amérique aurait pour destin permanent de combattre, partout

dans le monde, l'axe du mal au nom de l'axe du bien. À cet égard d'ailleurs, on peut dire que les actes wilsoniens anticipent sur ce que deviendra, des années plus tard, le principe récurrent de l'interventionnisme américain dans les affaires du monde (Sigmund Freud, *Abrégé de théorie analytique*, 1931).

Depuis la publication de ce livre, de nombreux auteurs, psychiatres et psychanalystes se sont penchés sur le destin des pensionnaires de la Maison Blanche. Dans une étude de l'université de Duke (en Caroline du Sud) datée de 2006, on découvre sous la plume de trois chercheurs qu'entre la Déclaration d'indépendance (1776) et la fin du mandat de Richard Nixon (1974), la moitié des présidents américains « remplissent les conditions nécessaires à l'établissement d'un diagnostic de trouble psychologique », regroupant l'anxiété, la dépression, l'alcoolisme et les états bipolaires. Dans la plupart des cas, la « maladie » des présidents est restée secrète.

Chacun connaît les pathologies de John Fitzgerald Kennedy. Atteint de nombreuses maladies somatiques qui ne l'ont jamais empêché de gouverner son pays, il était connu aussi pour son hypersexualité qu'il tenait de son père. Il consommait un grand nombre de psychotropes : amphétamines, anxiolytiques, stéroïdes. Son successeur, Lyndon B. Johnson, était obsédé par son pénis qu'il appelait « Jumbo » et qu'il faisait tournoyer sous les yeux de ses proches. Il urinait souvent en plein air, le plus haut possible. Aussi fut-il classé « bipolaire » et atteint d'une « paranoïa destructrice » par des psychiatres sollicités à son insu.

Lors de l'élection inattendue de Donald Trump en novembre 2016, les expertises spontanées se sont multipliées. Le quarante-cinquième président des États-Unis semblait, à juste titre, bien plus fou que tous les autres. En tout cas, sa névrose était visible, étalée, perceptible, voire valorisée par les foules dans un contexte mondial de montée des populismes nationalistes, de haine des élites et de rejet des valeurs de la démocratie représentative. Outre les insultes, les propos grossiers, le népotisme, la fascination pour l'inceste, le déni de la réalité du réchauffement climatique, l'adhésion au créationnisme, l'utilisation massive de son compte Tweeter et de jugements à l'emporte-pièce, cet étrange président, sorti tout droit de l'univers de la télé-réalité, semble en effet sujet à plusieurs pathologies : quête illimité d'admiration, infantilisme, obsessions sexuelles, narcissisme grave, propos débiles,

racistes ou misogynes.

Voici quelques échantillons de ses discours publics : « Mes doigts sont longs et beaux. Tout comme, et cela a été bien documenté, certaines autres parties de mon anatomie […] Mon QI est l'un des plus élevés et vous le savez tous. » Parlant de sa fille aînée, il a déclaré : « Oui, c'est vraiment quelque chose, une vraie beauté celle-là. Si je n'étais pas heureux en mariage, enfin bref, si je n'étais pas son père… »

Quant à ses jugements sur l'ensemble des pays de la planète ou sur l'histoire de l'humanité, ils ne valent pas mieux. Donald Trump a en effet affirmé que les armes nucléaires américaines étaient faites pour protéger le Japon et que donc les Japonais pouvaient tranquillement rester assis devant leur télévision en cas de déflagration. Et, dans un élan digne du personnage du Docteur Folamour inventé par Stanley Kubrick en 1964, il a ajouté : « On peut parler des Japonais. Nous pouvons parler de la façon dont ils ont appris leur leçon en 1945. Mais la vérité est que nous avons inventé des armes nucléaires pour Hitler, pas pour eux. Et après Pearl Harbor, nous avons réalisé que les Japonais souffrent d'un cas classique de mauvais leadership. Je veux dire, pourquoi une souris pourrait-elle attaquer un lion ? Nous avons pensé que nous les aidions, en veillant à ce qu'ils ne se rallient jamais aux nazis. Et ça a fonctionné. Depuis, nous sommes les meilleurs alliés. »

Pour la première fois aux États-Unis, la question s'est posée de savoir si un homme atteint d'une telle pathologie mentale était en état de gouverner la plus grande puissance mondiale. Au point qu'un collectif de psychiatres, de psychologues et de psychanalystes s'est constitué en février 2017, sous la houlette de John Gartner, professeur de psychiatrie à l'Université John-Hopkins, afin de réclamer sa destitution au nom du vingt-cinquième amendement de la Constitution, qui prévoit l'empêchement d'un président quand il est « inapte à exercer ses fonctions ».

Une pétition en ce sens a déjà recueilli des milliers de signatures. Dans le texte, Trump est désigné comme un dangereux malade mental atteint d'un syndrome de « narcissisme malfaisant », de « comportement antisocial » et de paranoïa : « Ce syndrome se retrouve chez les criminels et se caractérise par un mépris total pour les autres et leurs droits. Ce sont des personnes qui ignorent

sciemment le fait qu'ils violent les droits d'autrui, qui mentent à répétition… Et on sait que Trump le fait beaucoup […] Toute personne qui n'est pas d'accord avec lui est soupçonnée de complot. Et il croit en toutes sortes de théories complètement folles. La façon dont il s'attaque aux sciences ou à la presse relève de la paranoïa. À force de créer peu à peu votre propre réalité, vous êtes prêt à tout pour combattre ceux que vous percevez comme des ennemis diaboliques. C'est précisément ce qu'a fait Hitler avec les Juifs : partant du principe qu'ils étaient des ennemis diaboliques, la seule chose à faire, la solution la plus logique, c'était leur extermination. » On remarquera que, depuis Auschwitz, chaque fois que l'on veut décrire la folie au pouvoir, on en revient toujours à Hitler qui a été taxé par Thomas Mann de pire ennemi de Freud et de la psychanalyse.

À l'évidence, Trump ne ressemble à aucun autre président américain. Il serait plutôt un « anti-président », sorti tout droit d'une série de télé-réalité : « Ce n'est pas Trump en tant que personnage, en tant qu'archétype humain – stéréotype du magnat de l'immobilier, tueur capitaliste sans cœur et sans scrupule – qui dépasse l'imagination, souligne Philip Roth, c'est Trump en tant que président des États-Unis […] Dépourvu de toute décence et disposant de soixante-dix-sept mots de vocabulaire d'une langue qui s'apparente plus à la langue d'un idiot qu'à celle de Shakespeare » (*Vanity Fair,* avril 2007).

Dans une perspective plus freudienne, je retiendrai le jugement de l'historienne Laure Murat : « Donald Trump invente une forme de fusion-scission de deux mondes a priori antinomiques, incarnés par les affaires et la politique, le profit d'un seul et le bien commun ; il invente l'alternance avec lui-même, au risque de soumettre la population, et le monde, à un stress permanent. Il est le sujet clivé par excellence, l'*outsider* et *l'insider,* qui perçoit et dénie la réalité en même temps ; le Joker (comme dans *Batman*), c'est-à-dire *the villain* (le méchant), mais aussi la carte maîtresse, qui coupe toutes les autres. Résultat : il ne sera jamais là où on l'attend. Sauf qu'il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas comprendre là où il sera vraiment : partout » (*Libération,* 21 décembre 2016).

En attendant, tous mes amis américains se mobilisent et pleurent comme dans le film de Michael Cimino*, Le Voyage au bout de l'enfer* (1978). *God Bless America.*

Voir : Apocryphes & rumeurs. Célébrité. Cronenberg, David. Folie. Green, Julien. Guerre. *His Majesty Baby*. Hitler, Adolf. Hollywood. Inceste. Narcisse. New York. Rebelles. Roth, Philip. Psychiatrie. Salpêtrière. Washington. Worcester.

Princesse sauvage

Marie Bonaparte

On ne dira jamais assez combien l'histoire de la psychanalyse a partie liée avec celle des monarchies européennes. Le monde freudien est peuplé de grands bourgeois mélancoliques et suicidaires, de contes de fées baroques, de princes et de princesses névrosées. Si certains d'entre eux eurent recours à toutes les formes possibles de traitements psychiques, seule Marie Bonaparte, arrière-petite-nièce de l'Empereur, transforma son triste destin de princesse royale en un engagement inébranlable en faveur de la cause freudienne.

En 1925, quand elle arrive à Vienne pour rencontrer le célèbre docteur, Marie Bonaparte, âgée de quarante-cinq ans, s'ennuie à mourir. Sa vie, d'un conformisme désuet, ne lui donne aucune satisfaction. Élevée par un père indifférent et une grand-mère effrayante, elle a été mariée sans amour au prince Georges de Grèce, homosexuel compassé qui ne comprend guère les souffrances de son épouse. Frigide, narcissique et sauvage, malgré les somptueuses apparences vestimentaires derrière lesquelles elle cache sa misère psychique, la princesse croit trouver la solution à ses problèmes dans la chirurgie. Aussi passe-t-elle son temps à croire que la sexualité est une affaire chimique, biologique, organique. Tout au long d'une cure magistrale, elle s'aperçoit combien elle fait fausse route et sort de son état suicidaire et masochiste non pas par la guérison de ses symptômes mais par une conversion à la psychanalyse qui va faire d'elle une autre femme, c'est-à-dire cette héroïne intellectuelle qu'elle rêvait d'être depuis son enfance. C'est alors qu'elle renonce à mutiler sans cesse son corps.

Non seulement elle accède à une nouvelle identité en devenant la pionnière du freudisme en France, la meilleure traductrice des œuvres du maître, et enfin le « sauveur » de ses archives et de sa vie, menacées par le nazisme, mais elle découvre au cœur du mouvement psychanalytique, en pleine mutation à cause de la montée de la peste brune en Europe, une famille tolérante qui l'accueille *telle qu'elle est*. Elle paye une rançon considérable pour arracher Freud aux griffes de la Gestapo, sauve ses manuscrits et l'installe à Londres en 1938 avec toute sa famille.

Au cours de l'analyse, qui se déroule en allemand et en anglais par tranches successives, de 1925 à 1938, Freud déploie auprès de sa chère princesse tout son génie clinique. Il lui impose des limites et lui évite ainsi une relation incestueuse avec son fils. De son côté, elle le couvre de cadeaux. Si Lou Andreas-Salomé fut pour Freud l'incarnation de l'intelligence, de la beauté et de la liberté – quelque chose comme *La Femme,* à la fois sublime et charnelle –, Marie Bonaparte fut plutôt la fille, l'élève, la disciple, l'admiratrice, l'ambassadrice dévouée.

Quand je pense à Marie Bonaparte, je ne peux m'empêcher de songer à ma grande amie Célia Bertin qui rédigea sa biographie et me confia ses archives.

Les divers textes de Marie Bonaparte, concernant ses relations avec Freud, sont aujourd'hui dispersés. Quant aux lettres de Freud, encore inédites, elles sont crépusculaires. Déjà malade, celui-ci parle sans cesse du cancer qui lui dévore la mâchoire à mesure qu'il assiste à l'agonie de l'Autriche. Au milieu de ce désastre, il réaffirme des positions essentielles, épurées de tout ce que comporte de foisonnant

ses correspondances de jeunesse. Bien qu'il témoigne une très grande tendresse à Marie Bonaparte, il se montre sceptique, pessimiste, féroce parfois, triste et à bout de souffle. Ainsi dans une lettre du 21 avril 1926, en un seul trait, il réaffirme son hostilité féroce à la religion à propos de l'invitation que lui a fait le B'nai B'rith : « Je me considère comme l'un des ennemis les plus dangereux de la religion, mais ils ne semblent pas le deviner. »

On trouve encore une réaffirmation de sa croyance en l'origine biologique des psychoses à propos d'une patiente de 45 ans traitée par Ernst Simmel dans les somptueux locaux du sanatorium de Schloss Tegel à Berlin. Pour cette patiente, Freud recommande un « traitement ovarien » : « Vous savez que dans de telles psychoses, nous n'obtenons rien par l'analyse. Le moi normal avec lequel on peut entrer en relation manque avant tout. Nous savons que les mécanismes des psychoses ne sont pas différents de ceux des névroses mais nous ne disposons pas de quantités suffisantes d'excitation que l'on devrait déployer pour modifier ces mécanismes. Les espoirs de développement pour l'avenir résident dans la chimie organique et plus précisément dans le chemin qui y mène en passant par l'endocrinologie. Cet avenir est encore très loin, mais on devrait étudier chaque cas de psychose par l'analyse car cette connaissance dirigera plus tard la thérapie chimique » (15 janvier 1930). Berlin, encore Berlin !

Cette patiente n'était autre que la mère du prince Philip Mountbatten, Alice de Grèce, atteinte de schizophrénie. Futur époux de la reine Elizabeth II, Philip passa une partie de son enfance auprès de Marie qui contribua à son éducation. Je me demande comment Freud, si fasciné par les turbulences des dynasties royales, aurait réagi aux mésaventures de la famille royale des Windsor.

En 2004, Benoît Jacquot s'est inspiré de la biographie de Célia Bertin pour réaliser un film sur Marie Bonaparte, *Princesse Marie*, avec Catherine Deneuve dans le rôle-titre. Fort bien interprété par l'acteur Heinz Bennent, Freud semble être au seuil de la mort, lucide et humaniste, vibrant et déjà détaché des choses de ce monde. Un Freud dont la voix, plus que le visage, nous restitue un condensé de ce que fut l'intelligence freudienne de la cure. Ce Freud intime, filmé de façon lumineuse et réaliste, au milieu des trois femmes de sa vie – Martha, sa femme, Minna, sa belle-sœur, Anna, sa fille –, est comme réveillé par la venue de cette princesse extravagante qui exige de lui

qu'elle le guérisse de ses symptômes.

Mais loin de s'en tenir à la stricte narration des relations de Freud et de son entourage viennois, Benoît Jacquot réussit le tour de force, en mêlant à la fiction des documents d'actualités soigneusement sélectionnés, à mettre en scène le *dehors* de cette histoire intime, un dehors terrifiant : celui de la menace hitlérienne. Il introduit un film documentaire dans le film, un film dans le film. Et du coup, à mesure que se croisent les deux réalités du dehors et du dedans, on a l'impression que la fiction devient un documentaire et réciproquement.

Voir : Auto-analyse. Berlin. Bonaparte, Napoléon. Célébrité. Cronenberg, David. *Deuxième Sexe* (*Le*). Enfances. Femmes. Guerre. Hitler, Adolf. Hollywood. Inceste. Londres. Monroe, Marilyn. Paris. Sexe, genre & transgenres. Vienne. Washington.

Psychanalyse

Planète freudienne

Terme inventé par Sigmund Freud en 1896 pour nommer une méthode curative fondée sur la verbalisation, ou cure par la parole, et issue du procédé cathartique (ou purgation des passions) utilisé par Josef Breuer (ou psychoanalyse). La psychanalyse est fondée sur l'exploration de l'inconscient à l'aide de la méthode de la libre association qui consiste pour un patient à exprimer sans discrimination toutes les pensées qui lui viennent à l'esprit. Le rôle du psychanalyste est d'interpréter ce que dit le patient.

Par extension, on donne le nom de psychanalyse au traitement psychique (ou psychothérapie) conduit selon cette méthode, à la discipline fondée par Freud en tant qu'elle comprend une organisation clinique, un système de pensée et une modalité de transmission du savoir prenant appui sur le transfert et permettant de former des praticiens de l'inconscient. On donne aussi le nom de mouvement psychanalytique à une école de pensée qui englobe tous les courants nés du freudisme originel : annafreudisme (Anna Freud), kleinisme

(Melanie Klein), *Ego Psychology* (psychologie du moi), *Self Psychology* (psychologie du soi), culturalisme, néofreudisme, lacanisme (Jacques Lacan).

La psychanalyse est une discipline qui ne relève pas de la médecine. Elle traite toutes sortes de pathologies que l'on appelle « maladies de l'âme », troubles psychiques, troubles mentaux : névroses, dépressions, mélancolie, perversions, psychoses, états-limites, etc., souvent en association avec une approche médicamenteuse (psychiatrie). Elle est implantée dans une cinquantaine de pays et dans quatre des cinq continents avec une forte dominante en Europe, en Amérique du Nord et du Sud, au Japon, en Israël, au Liban, en Russie. Liée à l'affaiblissement des croyances religieuses et du patriarcat traditionnel, elle est partout dans le monde un phénomène plutôt urbain. Elle a érigé ses instituts et ses associations dans de grandes villes cosmopolites, dont les habitants sont, en général, éloignés de leurs racines.

Pour devenir psychanalyste il faut avoir, partout dans le monde, suivi un cursus précis : psychanalyse dite « didactique », puis psychanalyse de contrôle ou de supervision. Bien qu'il ne soit pas nécessaire d'être médecin ou psychiatre pour devenir psychanalyste, la quasi-totalité des psychanalystes dans le monde ont acquis des diplômes universitaires : ils sont psychiatres, psychologues, diplômés en sciences humaines. La psychanalyse est enseignée dans les départements de psychologie qui forment des psychologues cliniciens.

Deux conditions sont nécessaires en général à l'implantation de la psychanalyse : d'une part la constitution d'un savoir psychiatrique, et, de l'autre, l'existence d'un État de droit susceptible de garantir le libre exercice d'un enseignement. La psychanalyse a été partout combattue par la religion, et plus encore par l'islam légalitaire et politique que par les deux autres monothéismes (christianisme et judaïsme), même si des religieux sont devenus psychanalystes, et par les dictatures, même quand des praticiens ont accepté de collaborer avec celles-ci.

La psychanalyse est aussi une culture (un système de pensée) qui a nourri, partout dans le monde, toutes les formes d'expression artistiques : littérature, peinture, cinéma, etc. En tant que culture, elle est largement prise en compte dans toutes les disciplines : philosophie, anthropologie, sociologie, histoire, etc.

Ce terme figure dans la quasi-totalité des entrées de ce *Dictionnaire*

amoureux.

Psyché

L'âme est une terre lointaine

L'état psychique – ou psyché, ou psychisme – est un ensemble conscient et inconscient, une sorte d'appareil mnésique, ou structure mentale de l'être humain, qui conserve les traces de la vie subjective : sa partie visible et sa partie cachée, sa mythologie, sa prégnance archaïque, son histoire, son langage. Dans une lettre à Wilhelm Fliess, du 6 décembre 1896, Freud écrit : « Tu sais que je travaille avec l'hypothèse que notre mécanisme psychique est apparu par superposition de strates, le matériel présent sous forme de traces mnésiques connaissant de temps en temps un réaménagement selon de nouvelles relations : une retranscription. »

Psyché, dans le langage courant, c'est l'âme, le souffle, l'énergie, la force vitale, l'Éros, le désir, le corps et l'esprit. Le terme recouvre donc un spectre très large, et l'on ne saurait confondre aujourd'hui la psyché – ou état psychique – avec l'esprit qui est un ensemble de facultés mentales – intuition, perception, émotions, cognition – que l'on a coutume de lier aux activités cérébrales et aux neurones. Toujours est-il que Freud évolue sur cette question, préférant la référence à la psychologie plutôt qu'à la neurologie. En 1900, il affirme que l'inconscient, c'est le psychisme. Plus tard, il souligne que la conception mythologique du monde n'est autre qu'une psychologie projetée vers la réalité extérieure. Enfin, il lie la psyché à l'Éros, à la beauté, à l'amour tout en maintenant l'idée que l'appareil psychique est une figuration qui rend compte de l'inscription de traces mnésiques inconscientes. Autrement dit, cet appareil englobe toutes les fonctions de l'inconscient, du conscient, du préconscient (première topique) puis du moi, du ça et du surmoi (deuxième topique). Autant dire que l'appareil psychique, détaché du modèle neurophysiologique de la cognition, se confond avec l'organisation du psychisme en topiques (lieux ou instances) : « La division du psychique, affirme-t-il en 1924,

en un psychique conscient et un psychique inconscient constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques. »

Des dizaines de schémas ont été diffusés qui mettent en scène les six instances, tels des personnages de théâtre : inconscient (principe de plaisir, ignorance de la réalité) ; conscient (principe de réalité) ; préconscient (passerelle, entre les deux) ; moi (intellect, réflexion) ; surmoi (conscience morale) ; ça (instincts, pulsions, désordre, foule, meute, flux, etc.).

Il faut dire que la conceptualité freudienne se prête à ce genre de dramatisation et de mythologie. Les concepts de la psychanalyse sont des personnages de fiction, des mythèmes (structures paradigmatiques), des leçons de choses, des parcours, dont on peut construire la généalogie à l'aide de formules, de graphiques, de flèches, d'équations, de *topos,* de clichés. Dans sa correspondance, Freud dessinait des plans, des schémas, des cartes, et il utilisait à merveille les abréviations et les termes grecs.

Melanie Klein et ses héritiers firent de même avec leurs bons et leurs mauvais objets internalisés, leurs positions (schizoïde/ paranoïde), leurs représentations du monde archaïque maternel semblables à des tableaux de Max Ernst. Quant à Lacan, il était fervent de ce genre d'exercice. Il a inventé le graphe du désir, il a utilisé le carré logique d'Apulée pour fabriquer des « formules de la sexuation », il a construit des mathèmes (modèles de langage) où il a fait entrer tous ses concepts (signifiant, stade du miroir, désir, Autre et autre, etc.). Enfin, pendant les dernières années de sa vie (1972-1980), il n'a pas cessé de dessiner des nœuds et des tresses (figures topologiques, ou modèles de structure) destinés à transcrire sa topique (imaginaire, réel, symbolique). Toutes ces figures sont des *schibboleth* à travers lesquels les psychanalystes reconnaissent leur appartenance à une communauté de pensée.

Psyché, c'est aussi le nom d'un personnage de légende dont on trouve l'histoire dans le roman picaresque d'Apulée, auteur latin du IIe siècle : *Les Métamorphoses ou l'Âne d'or*. L'auteur raconte les aventures d'un certain Lucius transformé en âne pour avoir voulu percer les mystères de la magie. Condamné à errer à travers le monde, il est confronté à plusieurs situations au cours desquelles lui sont narrés divers récits qui le conduisent peu à peu à la « purification » de

son être. Sur sa route, il rencontre une vieille femme qui lui raconte l'histoire de Psyché, dont la beauté était telle que ses deux sœurs la détestaient et que Vénus en était jalouse. Ne supportant plus l'affront que lui faisait la divine splendeur de cette mortelle, la déesse ordonna à son fils Cupidon (Amour/Éros) de la blesser d'une de ses flèches afin qu'elle tombe amoureuse de l'homme le plus monstrueux qui soit. Mais dès qu'il vit Psyché, Cupidon s'éprit d'elle, l'emporta dans son palais et s'unit à elle chaque nuit en lui faisant jurer qu'elle n'essaierait jamais de découvrir son visage. Poussée par sa curiosité, elle ne put cependant résister à la tentation. Une nuit, elle alluma une lampe et contempla Cupidon endormi. Par mégarde, elle laissa tomber une goutte d'huile sur le corps de son époux qui se réveilla et disparut. Désespérée, elle fit appel à Vénus qui lui imposa une série d'épreuves : trier des graines, ramener les fils de la Toison d'or, plonger dans le Styx pour y trouver une eau magique, descendre aux enfers à la recherche d'une crème de beauté. Cupidon la rejoignit et demanda justice à Jupiter qui convoqua les dieux de l'Olympe à une assemblée afin de décider du sort de la jeune femme. L'histoire se termine bien. Psyché épouse Cupidon, devient immortelle et mère d'une fille nommée Volupté.

En 1925, Freud se procure un bloc-notes magique (*Wunderblock*) dans lequel il voit une « machine » susceptible d'intégrer tous les concepts inauguraux de la psychanalyse afin de les archiver : les deux topiques, les deux principes (plaisir/réalité), le refoulement, etc. En bref, il prétend mémoriser les traces mnésiques des concepts de la psychanalyse sur le modèle du fonctionnement de l'appareil psychique. Ce *Wonderblock* est l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui une ardoise magique : une tablette à écrire sur laquelle on peut, d'un simple geste, effacer les notes que l'on a prises, une sorte d'ordinateur avant la lettre. Le fait que l'écriture disparaisse chaque fois qu'est rompu le lien entre le papier qui reçoit l'impression et la tablette de cire qui en conserve l'archive est regardé par Freud comme l'équivalent du travail de l'inconscient et du système conscient-préconscient. Ainsi la surface réceptive reste vierge et la trace permanente. Telle est l'essence du psychisme : une trace demeure même quand elle est effacée.

Quant à Psyché, contrainte de s'immerger dans le labyrinthe de l'appareil psychique, elle aura passé sa vie à subir des épreuves

semblables à celles rencontrées par Lucius. Obsédée par l'être invisible, qu'elle croit être un monstre, serpent ou dragon, elle ne supporte pas l'idée d'être un simple objet de désir. Elle veut joindre l'âme au corps, l'âme au désir. Elle transgresse l'interdit du regard. Tel un explorateur, elle est contrainte à un voyage initiatique au cœur des profondeurs nocturnes du rêve et de l'inconscient.

Au fil des siècles, la légende de Psyché, âme errante et curieuse en quête d'amour, portant des ailes de papillon, inspira de très nombreux peintres qui la représentèrent de différentes manières : jeune fille mûre séduisant un angelot, ange asexué dormant avec un autre ange, adolescente à la peau lisse et blanche, le visage en extase, emportée dans les airs par un adolescent à peine pubère (William Bouguereau), etc. De son côté, Raphaël réalisa pour le banquier Agostino Chigi une magnifique fresque inspirée de la légende d'Apulée : *La Loge de Psyché* (1515-1518).

Si Freud ne s'intéressait guère à cette iconographie, Lacan, au contraire, fit de Psyché l'héroïne d'une disjonction entre l'âme (la psyché) et le désir (Éros). À ses yeux, elle aurait pu jouir d'un véritable bonheur si sa curiosité ne l'avait pas poussée à vouloir contempler le visage de son amant. Elle ne commence à vivre en effet que lorsqu'elle passe du désir charnel (*Cupidon*) à l'amour, après que le désir qui l'a comblée s'est dérobé (*Le Transfert. Séminaire* 1960-1961). Lors d'une séance de son *Séminaire,* Lacan raconte à ses élèves toute l'histoire des mésaventures de Psyché. Et il leur distribue la reproduction, réalisée par André Masson, d'un tableau de Jacopo

Del Zucchi (1589) qui représente la scène au cours de laquelle Psyché regarde le visage de son amant, découvrant ainsi la puissance d'Éros, dont le sexe est masqué par un bouquet de fleurs. Craignant de voir un monstre, elle s'est munie d'un cimeterre qu'elle tient de la main droite.

Il n'en fallait pas tant pour que Lacan interprète ce geste comme une menace de castration à l'endroit d'un pénis « manquant », ayant disparu avant même d'être tranché : « Chacun sait qu'Éros fuit et disparaît parce que la petite Psyché a été trop curieuse et en plus désobéissante. C'est ce qui, dans la mémoire collective, reste du sens de ce mythe. Mais quelque chose est caché derrière, et, à en croire ce que nous révèle ici l'intuition du peintre, ce ne serait rien d'autre que ce moment décisif qu'il a peint. »

Il est curieux de constater l'analogie qui existe entre le silence de Lacan à propos de *L'Origine du monde* de Courbet et le plaisir qu'il éprouve à commenter, à propos des aventures de Psyché, l'énigme d'une dissimulation de ce qui est exhibé. Et ce n'est pas par hasard que, une nouvelle fois, il charge André Masson de copier une œuvre originale pour mieux la commenter publiquement. Ainsi Lacan s'intéresse-t-il aux amours de Psyché, sans doute pour éviter de parler de *L'Origine du monde*, sa chose secrète. Au lieu de commenter le tableau de Zucchi, il aurait pu tout aussi bien évoquer celui, étrange et érotique, de Courbet consacré à *Vénus et Psyché,* aujourd'hui disparu, mais dont il reste une trace sur une autre toile : *Le Réveil* (1866). On y voit deux femmes enlacées dont l'une déverse une pluie de roses sur le visage endormi de l'autre. Un couple de femmes, donc, Vénus et Psyché, ce qui montre bien que, selon la perspective lacanienne, l'histoire de Psyché n'est pas celle du couple qu'elle forme avec Cupidon-Éros : « La thématique de cette jolie histoire de Psyché, dit Lacan, n'est pas celle du couple. Il ne s'agit pas des rapports de l'homme et de la femme. Il n'est que de savoir lire pour voir ce qui n'est vraiment caché que d'être au premier plan et trop évident comme dans *La Lettre volée* – ce n'est rien d'autre que les rapports de l'âme et du désir. »

Telle est donc la logique de la démonstration lacanienne dont on retrouve partout la trace, aussi bien dans le commentaire de *La lettre volée* d'Edgar Poe que dans celui du tableau de Zucchi reproduit par Masson, c'est-à-dire par celui-là même qui avait été requis pour dissimuler *L'Origine du monde.*

Qu'elle soit « bloc magique », machine infernale internalisée ou distorsion de l'âme et du désir, Psyché a donc une nature multiple qui intègre toutes les données de la subjectivité humaine. Quant à l'appareil psychique, quelle qu'en soit la formulation – appareil mnésique (Freud), relations d'objet (Klein) ou parcours d'un signifiant (Lacan) –, il est un tissu d'énigmes qu'il faut déchiffrer et dont il faut déjouer les pièges.

On peut en conclure qu'il existe donc un « fait psychique » que l'on peut étudier rationnellement, au même titre qu'un « fait social ». À cet égard, la psychanalyse est, de loin, la discipline qui en a le mieux décrit le fonctionnement.

Voir : Amour. Animaux. Déconstruction. Désir. Éros. Fantasme. Holmes, Sherlock. *Lettre volée* (*La*). Miroir. *Origine du monde* (*L'*). *Schibboleth*. Wolinski, Georges.

Psychiatrie

Les droits nobiliaires de la folie

Le mot apparaît en 1802. La psychiatrie est une discipline médicale consacrée à l'étude et au traitement des maladies mentales : folie et psychoses. Née avec Philippe Pinel et la philosophie des Lumières, elle remplace l'ancien terme de médecine aliéniste et se partage en plusieurs grands modèles – psychanalytique, neurochimique, sociologique – selon que l'on traite la causalité psychique, biologique ou sociale de la pathologie. À cet égard, elle est liée à la psychanalyse et à toutes les psychothérapies de type dynamique, institutionnel ou relationnel.

À partir de la fin du XX^{e} siècle, la psychiatrie est progressivement devenue biologique avec la généralisation des psychotropes ou médicaments de l'esprit. Aussi s'est-elle détachée du modèle psychanalytique et en partie du modèle sociologique au point d'être liée aux laboratoires pharmaceutiques pour lesquels chaque trouble psychique ou mental suppose un traitement chimique. Elle est désormais critiquée, non seulement par les patients qui ne savent plus

de quoi ils sont atteints, mais par les psychiatres eux-mêmes qui contestent ses classifications. Celles-ci sont pourtant utilisées dans le monde entier à travers le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (*DSM*) – environ quatre cents – dont la liste s'allonge tous les cinq ans.

Parmi les déboires et les errances de la psychiatrie, figure en bonne place la chirurgie du cerveau – ou psychochirurgie – qui vise à éradiquer les psychoses, les dépressions et l'homosexualité par des opérations barbares sur le cerveau : leucotomie, lobotomie, topectomie, thalamotomie. Quelle que soit la variété des techniques, il s'agit toujours, comme l'a démontré Carlos Parada (*Toucher le cerveau, Changer l'esprit,* 2016), de prélever une substance cérébrale dans le but d'altérer un trouble psychique ou mental.

Mise au point en 1935 par le médecin portugais Egas Moniz (1874-1955), qui reçut le prix Nobel en 1949 pour ses recherches, cette pratique, abandonnée aujourd'hui au profit des traitements chimiques ou des électrochocs (sismothérapie), repose sur la conviction qu'il existerait une continuité absolue entre le cerveau et l'esprit. Comme si enlever un lobe à l'aide d'un bistouri suffisait à changer la condition humaine. Ces interventions n'ont jamais eu la moindre efficacité et elles n'ont fait qu'ajouter une anomalie, liée à l'amputation, à un déséquilibre psychique. Certains cas sont restés célèbres aux États-Unis, celui, notamment de Rosemary Kennedy (1918-2005), opérée en 1941 dans le plus grand secret à la demande de son père, Joseph Kennedy – patriarche du clan. Elle ne s'en remettra jamais. Quant à Moniz, il sera agressé par un patient schizophrène. Contraint de circuler dans un fauteuil roulant, il poursuivra ses expériences jusqu'à sa mort.

Autre errance, la psychiatrie coloniale, dont Antoine Porot, psychiatre français, fut le fondateur. Né en 1876, il exporte à Tunis en 1912, puis en Algérie, les grands principes d'une psychiatrie adaptée à une prétendue « mentalité indigène » en recommandant l'arrêt du transport des aliénés des colonies vers les asiles de la Métropole. Dans cette perspective, il fonde l'École psychiatrique d'Alger où seront formées des générations de psychiatres spécialisés dans l'approche racialiste des malades mentaux. Convaincus de l'existence d'une infériorité des populations indigènes, les psychiatres coloniaux inventent donc une classification des pathologies psychiques fondée

sur une prétendue « psychologie des peuples ». Aussi bien affirment-ils que le « Maghrébin musulman » serait doté d'une subjectivité particulière : « hâbleur, menteur, fainéant, débile, hystérique, criminel, etc. ». Ce bréviaire de la haine raciale, calqué sur celui de l'antisémitisme, donnera lieu en 1952 à un *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique* dans lequel les Noirs sont décrits comme des enfants stupides sans la moindre intelligence, les Maghrébins comme des menteurs capricieux, indolents et non civilisés, atteints d'aboulie, de fatalisme et d'insolence chronique : « La mentalité du primitif est surtout le reflet de son diencéphale alors que la civilisation se mesure à l'affranchissement de ce domaine et à l'utilisation croissante du cerveau antérieur. » En 1938, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, est inauguré à Blida-Joinville un hôpital psychiatrique d'inspiration colonialiste à l'intérieur duquel seront appliquées ces thèses aberrantes.

Il faudra attendre l'année 1953 pour que Frantz Fanon, nommé médecin-chef de cet hôpital, mette fin à cette dérive de la psychiatrie en prenant en charge, pendant trois ans, des malades mentaux dans le contexte de la guerre de libération nationale. Né à Fort-de-France et figure de proue du combat contre le colonialisme, Fanon avait rallié à l'âge de 19 ans les Forces françaises libres avant de séjourner à l'hôpital de Saint-Alban où il avait participé, sous la houlette de François Tosquelles, à l'élan du courant de la psychothérapie institutionnelle né en France avec la lutte antinazie.

En 1952, dans *Peau noire et masques blancs,* Fanon rejetait magistralement toutes les formes de psychologie coloniale en adoptant le principe d'un culturalisme phénoménologique marqué par l'enseignement de Maurice Merleau-Ponty. Certes, il congédiait la psychanalyse jugée inapte à prendre en compte la négritude, mais il intégrait l'idée que la folie était une composante essentielle de la condition humaine. Dans sa thèse de psychiatrie de 1951, il avait rendu hommage à Lacan : « Personnellement, si nous avions à définir la position de Lacan, nous dirions qu'elle est une défense acharnée des droits nobiliaires de la folie. »

Enfin, parmi les dérives figure également en bonne place l'utilisation abusive du savoir psychiatrique à des fins politiques, avec la création d'hôpitaux psychiatriques « spéciaux » destinés à interner les dissidents et les opposants à un régime dictatorial. En 1970,

Vladimir Boukovski en fut la victime en URSS. Il dénonça cette dérive dans un livre célèbre : *Une nouvelle maladie mentale en URSS : l'opposition* (1971).

Voir : Berlin. Dernier Indien (Le). Descartes, René. Folie. Guerre. Londres. Mexico. Monroe, Marilyn. . Orgonon. Présidents américains. Psychanalyse. Psychiatrie dynamique. Psychothérapie. Psychothérapie institutionnelle. Zurich.

Psychiatrie dynamique

La guérison par l'esprit

Ce terme est employé pour désigner l'ensemble des écoles et des courants qui s'intéressent à la description et à la thérapie des maladies de l'âme, des nerfs ou de l'humeur dans une perspective dynamique, c'est-à-dire en faisant intervenir un traitement psychique au cours duquel s'instaure une relation transférentielle entre le thérapeute et le patient. La psychiatrie dynamique a partie liée d'une part avec la psychiatrie, à laquelle elle emprunte ses classifications, de l'autre avec la psychologie clinique qui pose un dualisme entre l'âme et le corps tout en proposant des techniques de compréhension de la subjectivité, et enfin les approches psychanalytiques. Dans certains pays, elle se mêle encore aux traditions des guérisseurs (transe, chamanisme, etc.).

La psychiatrie dynamique englobe donc tous les traitements liés aux souffrances de l'âme. Elle fait l'hypothèse qu'il existerait un glissement dynamique entre la norme et la pathologie, l'une et l'autre étant variables selon les cultures et les époques. Dans la même perspective, on appelle psychopathologie les souffrances de l'âme décrites à partir d'une distinction ou d'un glissement dynamique entre le normal et le pathologique, variable selon les cultures et les époques.

Voir : Berlin. Dernier Indien (Le). Folie. Guerre. Hypnose. Psychanalyse. Psychiatrie. Psychothérapie. Rebelles. Terre promise. Topeka. Zurich.

Psychothérapie

Traitement des états psychiques

Depuis la fin du XIX^e^ siècle, on appelle psychothérapie une méthode de traitement psychologique des états psychiques utilisant comme moyen thérapeutique la relation entre le thérapeute et le patient sous la forme d'une relation ou d'un transfert. Toutes les méthodes thérapeutiques propres à la psychiatrie ou à la psychanalyse sont à inclure dans la notion de psychothérapie.

On désigne sous le nom de psychothérapies (au pluriel) toutes les méthodes d'approche du psychisme dites « relationnelles », dérivées ou dissidentes de la psychanalyse, voire hostiles à elle. Elles sont en expansion partout dans le monde : quatre cents écoles ou courants, depuis l'hypnothérapie (dérivée de l'hypnose) jusqu'aux thérapies cognitivo-comportementales, en passant par la Gestalt-thérapie, les diverses thérapies de groupe, l'art-thérapie, la sophrologie, la bioénergie, le coaching, la relaxation, la sexothérapie, le développement personnel, etc. Voici une liste non exhaustive des psychothérapies qui sont aussi nombreuses que les classifications adoptées par le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (*DSM*) : psychodrame, psychosynthèse, logothérapie, affirmation de soi, analyse transactionnelle, hypnothérapie dite « ericksonienne », psychogénéalogie, psychothérapie intégrative, programmation neurolinguistique, végétothérapie, amourologie, hapnothérapie, désensibilisation par les mouvements oculaires, gestion du stress, analyse psycho-organique, EmètAnalyse, etc.

Psychothérapie institutionnelle

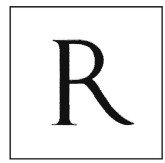
La folie au maquis

Expression créée en 1952 par le psychiatre français Georges Daumezon pour désigner une thérapeutique de la folie fondée sur l'idée de causalité psychique de la maladie mentale (ou psychogenèse) et qui vise à réformer l'institution asilaire (les hôpitaux psychiatriques) en privilégiant la relation dynamique entre les thérapeutes et les patients.

C'est en France que ce mouvement de rénovation de la psychiatrie dut son essor, en 1940, à l'hôpital de Saint-Alban, symbole de la résistance antinazie. Aussi bien le traitement de la folie y était-il associé à une lutte contre la barbarie et la tyrannie, héritée des Lumières et de la Révolution. Parmi les fondateurs de l'expérience, trois psychiatres ouverts à la psychanalyse : François Tosquelles, militant anarchiste et antifranquiste, Paul Balvet, militant catholique, Lucien Bonnafé, membre du Parti communiste français. Frantz Fanon séjourna à Saint-Alban avant de prendre la direction de l'hôpital de Blida en Algérie.

Les mouvements de contestation de la psychiatrie qui se développèrent en Italie, en Grande-Bretagne et aux États-Unis furent par certains côtés la continuation sous d'autres formes de la psychothérapie institutionnelle. Celle-ci s'attachait à réformer l'asile, et l'antipsychiatrie visait à le supprimer et à abolir la notion de maladie mentale.

Voir : Berlin. Folie. Paris. Psychanalyse. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Terre promise. Topeka. Zurich.



Rebelles

Fenichel, Lindner, Reich, Gross,
Tausk, Mannoni, Groddeck

« Le spectre de la psychanalyse continue à hanter la société mais il en est peu qu'il effraie. Au fil des ans, l'ombre n'est devenue qu'une ombre d'elle-même. Elle a troqué son aspect menaçant, parfois révolutionnaire, pour un comportement affable » (Russel Jacoby, *Otto Feniche : destins de la gauche freudienne,* 1986). S'il est vrai que l'Amérique a sauvé la psychanalyse de sa destruction par le nazisme, l'exil forcé de ses praticiens a contribué aussi à un refoulement de son esprit de rébellion, incarné au départ par Freud lui-même.

À cet égard, les principales victimes de cette situation furent les freudiens de gauche, marxistes, communistes ou sociaux-démocrates, qui cherchaient à lier la révolution freudienne – libération de la sexualité et exploration de l'inconscient – à la révolution sociale, et à étendre les principes de la cure sous d'autres formes aux classes les plus démunies : les pauvres, les laissés-pour-compte, les marginaux, les délinquants. Tous contestaient l'idée que la psychanalyse puisse être au service d'une adaptation des citoyens à l'ordre dominant de l'*American Way of Life*. Et, de même, ils reprochaient aux « néofreudiens » issus de l'émigration d'être les promoteurs de cet idéal de normalisation. Mais ils critiquaient aussi l'école anglaise et Melanie Klein en les accusant d'oublier totalement le social au profit d'une conception archaïque de la détermination inconsciente.

Tous ces freudiens qui adhérèrent au marxisme ou au socialisme furent persécutés autant par les tenants de l'orthodoxie freudienne –

de Freud à Ernest Jones – que par le mouvement communiste international qui ne cessa d'assimiler la psychanalyse à une biologie des instincts ou, à partir de 1949, au moment de la guerre froide, à « une science bourgeoise » issue de l'impérialisme américain.

Conservateur éclairé, Freud s'était fait, au début du xx^e^ siècle, le champion d'un idéal d'émancipation fondé sur la réforme des mœurs et la dépénalisation de toutes les variantes de la sexualité. Il critiquait la morale sexuelle dite « civilisée » et la comparait à une maladie nerveuse. Il condamnait la frustration et l'abstinence qui étaient imposées à la jeunesse, et dont il avait été lui-même la victime, ce qui ne l'empêcha pas, en 1930, de considérer que la civilisation reposait sur la capacité des hommes à maîtriser leurs pulsions. À ses yeux, la liberté sexuelle dont jouissaient les sociétés démocratiques ne devait pas se transformer en une activité pulsionnelle débridée, susceptible d'enfermer le sujet dans une nouvelle aliénation. Autrement dit, Freud pensait que le moi doit être dominé par le surmoi (instance morale) sous peine d'être entièrement livré à la folie du ça (lieu des pulsions destructrices).

Grande figure de la rébellion de gauche, Otto Fenichel, Juif viennois né en 1897, milita très tôt dans les mouvements de jeunesse pour lier révolution politique et libération sexuelle. Installé à Berlin après la Première Guerre mondiale, il forma un cercle d'études et de clinique où se rencontraient à la fois des techniciens de la cure et des militants politiques. Contraint de dissoudre son groupe en 1933, il instaura un système de communication clandestin – les lettres circulaires ou *Rundbiefe* – qui permettait à tous les membres de cette société devenue secrète de se tenir informés de leurs activités respectives. Fenichel cultivait le goût de la clandestinité. Ayant quitté l'Allemagne, il séjourna à Prague où il commença à rédiger un essai important sur la manière d'envisager l'antisémitisme du point de vue de la psychanalyse sans sombrer dans une psychologie simpliste.

Il émigra ensuite aux États-Unis après être passé par Oslo puis par Chicago et Topeka où il retrouva la diaspora freudienne en exil. Enfin, il s'établit à Los Angeles. Mais il dut se soumettre à cette expérience humiliante d'avoir à repasser, à l'âge adulte, son diplôme de médecin, non reconnu outre-Atlantique, puis de renoncer officiellement à ses opinions marxistes tout en affichant, dans le milieu psychanalytique, une orthodoxie sans faille. Situation d'autant plus intenable qu'il

continuait clandestinement à échanger des lettres circulaires avec ses amis militants. Il ne cessa de se battre sur deux fronts : contre les psychanalystes qui ne tenaient pas compte de la réalité sociale et contre les marxistes purs et durs qui ne voulaient pas entendre parler de la réalité psychique. En outre, il eut droit à une surveillance étroite de la part du FBI, autant comme rebelle socialiste que comme Juif exilé. Destin tragique : il mourut d'épuisement avant d'avoir atteint la cinquantaine.

Son ami Robert Mitchell Lindner, né à New York, était aussi un rebelle, attaché à l'analyse profane (pratiquée par les non-médecins), et qui eut toutes les difficultés possibles pour se faire entendre au sein de la Société psychanalytique de Washington-Baltimore. Il ne cessa de critiquer la violence des traitements administrés aux malades mentaux – électrochocs et interventions chirurgicales –, et il s'occupa des délinquants et des prisonniers, comme en témoigne son étude célèbre de 1944, *Rebelle sans cause* (*Rebel without a Cause*), dont s'inspira Nicholas Ray en 1955 dans un film non moins célèbre présenté en France sous le titre *La Fureur de vivre.* Les acteurs principaux de ce film, James Dean, Sal Mineo et Natalie Wood, connurent comme lui une mort prématurée : le premier, accidenté de la route, le deuxième, assassiné, et la troisième, noyée. Rebelle, alcoolique et fils d'un père violent, Nicholas Ray, cinéaste de gauche féru de psychanalyse, fut, comme Elia Kazan, l'inspirateur génial d'une refonte interne des codes hollywoodiens. Rejetant les héros classiques, il préféra s'attacher à des antihéros névrosés, habités autant par la contestation des normes répressives que par la révolte contre la toute-puissance d'un patriarcat au déclin. Tel est bien *Johnny Guitare* (1954), cow-boy anxieux à la recherche du bonheur, ancien tueur des prairies devenu pacifiste et armé de sa seule guitare, contraint pourtant de se défendre, pistolet au poing, contre une meute de fermiers aux allures maccarthystes.

Dans son introduction, Lindner explique que le « criminel psychopathe » est un « rebelle sans cause, un agitateur sans slogan, un révolutionnaire sans programme ». Cinéaste de l'angoisse, Nicholas Ray conserve cette définition mais il récuse l'idée que la délinquance soit toujours la conséquence de la misère sociale. Bien au contraire, les antihéros de *La Fureur de vivre* viennent d'un milieu relativement aisé, et leur révolte est plus psychique et générationnelle que sociale.

Le psychanalyste le plus rebelle, le plus connu aussi par ses œuvres

traduites dans le monde entier, et par son destin exceptionnel, le plus tourmenté et le plus radicalement communiste, était aussi le plus haï par Freud et par le mouvement psychanalytique. Ami de Fenichel et né la même année que lui, Wilhelm Reich était issu d'une famille juive de Galicie, et c'est à Vienne qu'il intégra le premier cercle freudien tout en soutenant que la sexualité non domestiquée devait être le ferment de toute révolution digne de ce nom. Freud le traitait « d'impétueux enfourcheur de chevaux de bataille vénérant l'orgasme génital comme contrepoison de toute névrose ».

Enthousiaste de la Révolution bolchevique, il se rendit à Moscou en 1929 et rencontra Vera Schmidt qui avait créé une maison pédagogique – le Home expérimental – où étaient accueillis une trentaine d'enfants de dirigeants et de fonctionnaires du parti communiste afin d'y être éduqués selon les méthodes combinées du freudisme et du marxisme. Ainsi Reich fut-il l'un des rares intellectuels de cette époque à connaître la réalité des débats russes sur la psychanalyse qui s'achevèrent en 1930 avec l'instauration du pouvoir stalinien.

Installé à Berlin, il créa une association pour une politique sexuelle prolétarienne : le fameux SexPol. Il assimilait alors la lutte sexuelle à la lutte des classes et bravait autant les mœurs des communistes que des psychanalystes. Après avoir été exclu du Parti communiste allemand et de l'internationale freudienne, il prit la route de l'exil, passant par le Danemark et la Norvège pour ensuite émigrer sur le continent américain. De plus en plus fou et persécuté, il construisit une théorie orgastique de l'univers, croyant découvrir une « orgone atmosphérique » susceptible de soigner et de guérir toutes les maladies. Reich restera néanmoins comme l'auteur d'une magistrale étude, *La Psychologie de masse du fascisme* (1930), qui servira de bible à tous les contestataires des années 1960-1970. Loin de considérer le fascisme comme le résultat d'une situation économique, il y voyait l'expression d'une structure inconsciente née d'une insatisfaction sexuelle collective.

Je voudrais évoquer deux autres acteurs rebelles qui n'étaient pas marxistes et n'eurent pas à subir les traumatismes de l'exil américain : Otto Gross et Viktor Tausk. Tous deux furent en quelque sorte des fils rebelles de Freud qui, chacun à leur manière, incarnèrent cette fameuse « révolte contre le père » présente à l'origine de la

psychanalyse. Psychiatre libertin, amant des deux sœurs von Richthofen – l'une mariée à un économiste et l'autre à D.H. Lawrence –, toxicomane et marqué par l'œuvre de Nietzsche, Otto Gross était le fils de Hans Gross, criminologue autrichien réputé qui proférait des théories délirantes contre les clochards, les criminels, les gitans et les escrocs. Il avait créé un musée pour y exposer des instruments de violence, et il pensait que les révolutionnaires et les dégénérés devaient être déportés en Afrique puisqu'ils ne relevaient d'aucun « traitement ».

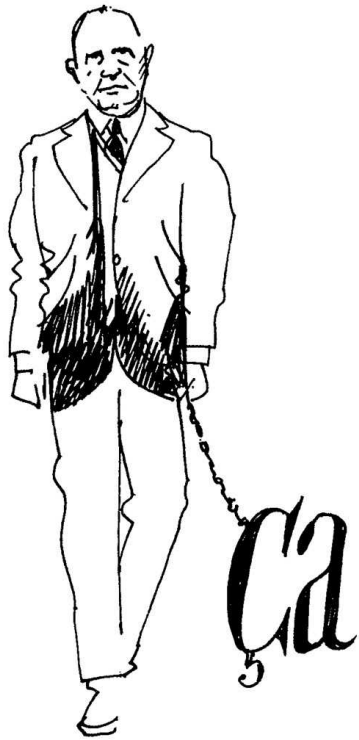
Otto Gross devint l'archétype de tout ce que son père rejetait. Aussi celui-ci le fit interner à la fameuse clinique du Burghölzli de Zurich pour une cure de désintoxication. Et c'est là qu'il rencontra Carl Gustav Jung qui le traita à la fois comme un disciple et un patient. Passionné de psychanalyse, Otto Gross cultivait les amours plurielles, prônait la destruction de la monogamie et l'avènement d'un droit maternel, et fréquentait le quartier Schwabing de Munich, connu pour ses cafés intellectuels. Après avoir fait sensation dans le milieu psychanalytique, il termina sa vie dans l'errance à Berlin en 1920 : mort de froid et de faim : « Il me faisait penser, écrira Franz Kafka, au désarroi des disciples du Christ débout au pied du crucifié. »

Quant à Viktor Tausk, brillant psychiatre et rebelle fou, né en Slovaquie, amant de Lou Andreas-Salomé, élevé par un père tyrannique et une mère masochiste, il se tourna vers la psychanalyse en espérant trouver en elle la solution à ses problèmes. Après avoir rédigé un texte sur la schizophrénie où il évoquait en partie son histoire, il se donna la mort en 1919 à la fois par strangulation et avec une arme à feu.

En France, la psychanalyse elle-même a toujours été regardée comme une discipline rebelle. Jacques Lacan, son représentant le plus éblouissant, était l'incarnation de cet esprit insurrectionnel propre à l'exception française. C'est lui qui inventa le fameux mythe de la peste pour désigner la révolution freudienne. Mais il fut aussi un orthodoxe du texte freudien. Quant à son école, fondée en 1964, elle attira une jeunesse intellectuelle dont l'engagement politique était très clairement situé à gauche : socialiste, marxiste, gauchiste, communiste. Un véritable esprit de résistance. En conséquence, les psychanalystes rebelles n'eurent pas en France à subir les persécutions de leurs homologues américains.

Née à Courtrai en 1923, Maud Mannoni, analysée par Lacan et élève de Françoise Dolto, parfaitement formée à la clinique anglaise, incarnait à merveille cet esprit de rébellion. Toute sa vie, elle demeura une militante de gauche. Elle avait passé son enfance à Colombo où son père exerçait les fonctions de consul général des Pays-Bas. La double expérience d'une jeunesse difficile et d'une situation coloniale la conduisit à s'intéresser aux marginaux, aux délinquants, aux fous, au point de fonder à Bonneuil-sur-Marne, en 1969, une École expérimentale qui accueillait des adolescents et des enfants en détresse. Anticolonialiste affirmée, elle avait signé en 1960 le Manifeste des 121 sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. Elle était avant tout en rébellion contre toutes les formes de dogmatismes et joua un rôle majeur dans le champ psychanalytique des années 1970. J'aimais beaucoup cette lacanienne à visage humain, toujours soucieuse de réinventer l'esprit frondeur des premiers freudiens anglais.

Je voudrais maintenant offrir à mon ami Jean-Claude Simoën, créateur des merveilleux *Dictionnaire amoureux*, le portrait de son psychanalyste favori, Georg Groddeck, inventeur du concept de ça, magnifique pronom neutre repris par Freud en 1923 pour désigner l'inconscient, lieu de toutes les pulsions par opposition au moi et au surmoi. Né en 1866 et fils de Carl Theodor Groddeck, médecin ultraconservateur qui assimilait l'idée démocratique à une épidémie susceptible d'abolir la conscience de soi, Georg ne se rebella pas contre ce père mais contre sa mère qui l'avait élevé sans affection et à laquelle il reprochait d'avoir abaissé la fonction paternelle. Fondateur en 1900 d'un sanatorium réputé à Baden-Baden, il séduisit Freud pour ses théories extravagantes qui rappelaient celles de Wilhelm Fliess. Il se définissait comme un « psychanalyste sauvage » et regardait le maître de Vienne comme un père qu'il aimait et contre lequel il pouvait se rebeller, attendant de lui une reconnaissance qu'il n'obtint jamais. Freud savait être cruel, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier le vrai talent clinique de ce disciple hors du commun qui fut aussi l'ami intime de Sándor Ferenczi. Groddeck émigra à Zurich où il mourut en 1934.



Dans son sanatorium, il accueillait des patients envoyés de toute l'Europe. Il mit au point une méthode de traitement fondée sur l'hydrothérapie, le dialogue, les interventions corporelles, ce qui fit de lui l'un des fondateurs de la médecine dite psychosomatique. Convaincu que le cancer, les ulcères, le diabète et les rhumatismes étaient l'expression d'un désir organique, il voyait ainsi dans un goitre un désir d'enfant et dans le diabète un désir de l'organisme de devenir « sucré ». Enfin, comme Fliess, il était l'adepte d'une sexualisation des organes corporels, le nerf optique étant du côté de la masculinité et les cavités cardiaques du côté de la féminité. Tous les psychosomaticiens modernes regardent Groddeck comme un pionnier et ils se reconnaissent dans l'idée qu'il existerait une même force, celle du ça, à l'œuvre dans le domaine psychique et dans la vie organique.

Dans *La Montagne magique* (1924), Thomas Mann met en scène le dialogue infini qui oppose deux personnages condamnés à mourir dans un sanatorium suisse : Settembrini et Naphta. L'un incarne les valeurs de la rationalité et des Lumières solaires, l'autre celles de l'irrationalité et des Lumières sombres. Et tous deux ont tort et raison

puisque seule compte l'existence même du débat, le même que celui qui oppose Freud à lui-même et à Groddeck. Il est difficile en effet de départager ce qui dans la vie humaine relève d'un mal psychique ou d'une maladie organique, d'où l'existence récurrente, dans l'histoire de la médecine, de thèses délirantes qui opposent les fanatiques de la causalité organique aux fanatiques de la causalité psychique.

Et c'est dans cette perspective que Thomas Mann dresse le portrait du docteur Edhin Krokovski, spécialiste de la « dissection psychique », qui ressemble furieusement à Groddeck. Krokovski ne cesse de s'interroger sur le combat entre la chasteté et la passion, toujours en quête des « formes effrayantes de l'amour, de variétés bizarres, pitoyables et lugubres de sa nature et de sa toute-puissance ». Sous quelle forme l'amour refoulé reparaît ? dit-il : « Sous la forme de la maladie », car le symptôme de la maladie est une activité amoureuse déguisée et toute maladie n'est que de l'amour métamorphosé : « Voilà Krokovski, s'écria Settembrini. Le voici qui passe et qui connaît tous les secrets de nos dames. Prière d'observer le symbolisme raffiné de ses vêtements. Il s'habille de noir pour indiquer que le domaine particulier de ses études est la nuit. »

Voir : Angoisse. Apocryphes & rumeurs. Berlin. Bonheur. Cronenberg, David. Dernier Indien (Le). Descartes, René. Divan. Enfance. Famille. Folie. Hitler, Adolf. Hollywood. *Lettre volée* (*La*). Livres. Londres. New York. . Orgonon. Paris. Psychiatrie. Résistance. Saint-Pétersbourg. Terre promise. Topeka. Vienne. Zurich.

Résistance

On résiste à l'invasion des armées mais pas à l'invasion des idées

Dans la cure, le terme de résistance désigne les réactions de défense d'un patient dont les manifestations font obstacle au déroulement du processus analytique.

Dans l'histoire de la psychanalyse, il renvoie aussi aux formes de rejet et de haine que suscite en permanence la psychanalyse, et Freud

l'attribue au fait que cette dernière inflige au narcissisme humain une atteinte comparable aux deux autres blessures engendrées par les découvertes de Nicolas Copernic et de Charles Darwin : la Terre n'est plus au centre du monde, l'homme descend de l'animal. En affirmant que le sujet n'est plus maître en sa demeure, Freud se place donc dans une généalogie prestigieuse : il se désigne en effet comme le troisième responsable d'une nouvelle blessure infligée à l'humanité.

La résistance engendrée par l'apparition d'une idée nouvelle est presque toujours le symptôme de son progrès agissant, et aucune armée ne saurait en venir à bout. À cet égard, toute idée nouvelle est invasive à la manière d'une épidémie, ce que Lacan a toujours affirmé en disant que Freud avait apporté la « peste » aux États-Unis. Le mot exprime aussi la résistance que les psychanalystes opposent à la critique de leur propre doctrine quand celle-ci se transforme en dogme.

Je préfère résistance à résilience, mot fourre-tout qui renvoie trop souvent à une psychologie du développement personnel.

J'aime le mot résistance quand il est associé à l'héroïsme et au combat pour la liberté. Autrement dit, ce que j'aime dans ce mot, c'est la Résistance avec un grand R, c'est-à-dire la résistance intérieure française qui englobe l'ensemble des réseaux clandestins ayant combattu le nazisme, Vichy et les collaborationnistes : « La Résistance, écrit Gilles Perrault, est le chapitre le plus romanesque de notre roman national. Il commence par une catastrophe militaire sans précédent. Table rase. Chacun, chacune face à soi-même. Entrer en résistance, c'est s'auto-désigner à la torture et à la mort. Jamais l'héroïsme ne fut si quotidien ; jamais la trahison ne fit couler tant de sang et de larmes […] Qui s'aventure dans cette histoire sectaire est assuré de n'y rien comprendre. Unité fusionnelle ? Certes pas. Mais tous acceptent de mourir au même poteau » (*Dictionnaire amoureux de la Résistance*, 2014). Inutile de dire que j'ai horreur de Vichy, de Pétain et de tout ce qui relève de la Collaboration (avec un grand C). Et notamment de tous les psychanalystes qui ont collaboré avec les dictatures : à Paris, à Berlin, à Buenos Aires, à Rio de Janeiro.

Je suis née à la libération de Paris, de parents résistants, et je porte le prénom d'Elisabeth de La Bourdonnaye, ma marraine, gaulliste de la première heure, engagée dans le réseau du musée de l'Homme sous le nom de Dexia, aux côtés de Boris Vildé et de Léon-Maurice

Nordmann.

Le mot « résistance » est inséparable du mot « héroïsme ». En 1915, Freud reprend aux Anciens l'idée d'une opposition entre la « belle mort », celle, héroïque, des guerriers qui choisissent une vie brève, et la mort naturelle liée à une vie tranquille et de longue durée. Et il laisse entendre que la guerre contemporaine efface les frontières entre les deux morts puisqu'elle précipite le soldat anonyme dans le quotidien d'une finitude immédiate avant même qu'il ait pu s'identifier à un idéal. Et il souligne combien cette nouvelle guerre met à nu le plaisir du meurtre de masse au-delà de la mort héroïsée et de la mort naturelle.

Si ce jugement s'applique fort bien à la boucherie de la Grande Guerre des nations (1914-1918), il ne permet pas de penser ce que fut le combat des résistants qui, au cœur de la Seconde Guerre mondiale, choisissaient clairement la « belle mort ». Dans un hommage très freudien à son ami Jean Cavaillès, le philosophe Georges Canguilhem s'interroge sur le « passage à l'acte » qui caractérise, chez un intellectuel, le choix d'un destin héroïque. À quel moment du travail de l'œuvre un penseur peut-il décider de s'engager dans une action de résistance au point de sacrifier, non pas seulement sa vie, mais l'avenir de l'œuvre qu'il porte en lui ? L'héroïsme, dit-il en substance, est une manière de concevoir l'action sous la catégorie d'un universel d'où serait exclue toute forme de sujet psychologique : une fois la décision prise de façon consciente, tout se passe comme si chaque geste et chaque action s'imposaient de l'extérieur sans maîtrise ni préméditation. Autrement dit, l'entrée en résistance est « fille de la rigueur avant d'être la sœur du rêve ». La force de cette définition tient à ce qu'elle renvoie tout acte héroïque à la rigueur inconsciente mais délibérément choisie de l'acte lui-même.

Jean-Pierre Vernant, autre grand résistant, ne dit pas autre chose quand il souligne qu'il s'est engagé dans la Résistance pour les mêmes raisons qu'il a combattu ensuite le colonialisme lors de la guerre d'Algérie. Si, pour les mêmes raisons, un même homme peut vouloir sauver la France de la honte imposée par le nazisme et l'Algérie de la servitude coloniale imposée par La France, c'est que la décision d'agir se fait au nom d'un universel – ou plus exactement d'une perte du moi et d'un accès à la vérité de soi – qui dépasse largement les références au particularisme. L'agir relève alors de l'identité propre d'un homme

et de sa capacité à fusionner, dans l'instant présent, avec l'action elle-même.

À cette idée selon laquelle l'entrée en résistance est un « passage à l'acte » concerté – c'est-à-dire un évitement de toute explication psychologique au profit d'un destin relevant de l'inconscient –, j'ajouterais volontiers celle de Sartre : « Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande. Nous avions perdu tous nos droits et d'abord celui de parler ; on nous insultait en face chaque jour et il fallait nous taire ; on nous déportait en masse, comme travailleurs, comme Juifs, comme prisonniers politiques ; partout sur les murs, dans les journaux, sur l'écran, nous retrouvions cet immonde et fade visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes : à cause de tout cela nous étions libres. Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête. » Et il ajoute : « Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la limite même de sa liberté, c'est son pouvoir de résistance aux supplices et à la mort […] Et c'est pourquoi la Résistance fut une démocratie véritable : pour le soldat comme pour le chef, même danger, même responsabilité, même absolue liberté dans la discipline. Ainsi, dans l'ombre et dans le sang, la plus forte des Républiques s'est constituée » (« La République du silence », 9 septembre 1944, *Situations III*).

À sa manière, Sartre, qui n'a jamais été résistant et qui considérait qu'il n'avait pas d'inconscient, renverse le principe de la liberté du sujet. C'est en effet dans la résistance profonde et silencieuse que se trouve à ses yeux l'essence de la liberté. De quoi faire frémir les combattants. Et pourtant, il partage avec eux la conviction que le combat spirituel est aussi brutal – voire inconscient – que la bataille des hommes et qu'il ne relève d'aucune explication psychologique.

Dommage que les psychanalystes qui, dans leur ensemble et à quelques exceptions près, préféraient la neutralité à l'engagement, n'aient pas su honorer à sa juste valeur le mot Résistance.

Voir : Antigone. Bardamu, Ferdinand. Berlin. Beyrouth. Folie. Guerre. Narcisse. Œdipe. Psychothérapie institutionnelle. Rebelles.

Rêve

J'ai rêvé de L'Interprétation du rêve

Qu'il ait été regardé comme une vision venue de l'au-delà, ou encore comme un signe prémonitoire, une prophétie, un oracle, une divination, le rêve, en tant que phénomène universel, a fait l'objet, depuis la nuit des temps, de multiples investigations fondées sur la volonté d'instaurer une clef des songes, valable pour l'ensemble des civilisations. Dans la pensée occidentale, c'est plutôt l'âme du rêveur qui ne cessa de susciter de nombreuses interrogations. Et si Aristote acceptait l'idée que le rêve pût exprimer une réalité cachée de la subjectivité, tout en récusant la conception surnaturelle selon laquelle les songes seraient des révélations envoyées aux hommes par les dieux, Descartes assimilait la vie rêvée à un état proche de la folie.

Quant aux romantiques, ils voyaient dans la création onirique l'essence même de l'existence humaine, au point de concevoir la conscience comme le prolongement d'un inconscient immergé dans les profondeurs mélancoliques d'une âme toujours nocturne. De cette attitude contemplative naquit alors l'idée, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, d'une possible étude expérimentale des processus du rêve. Succédant au romantisme, l'école positiviste instrumentalisa le rêve, tandis que les poètes – de Rimbaud à Lautréamont en passant par Baudelaire – inventaient une écriture moderne qui permettait de renouveler le grand principe d'une subversion du sujet : Je est un autre, la vraie vie est ailleurs.

À l'orée du XX^e^ siècle, toutes ces recherches semblaient ouvrir la voie à une meilleure connaissance de cette vie située dans l'inconscient et masquée par le sommeil, et dont on redoutait toujours qu'elle fût peuplée de monstres à la manière des récits d'H. G. Wells.

En 1890, la publication du roman de George du Maurier, *Peter Ibbetson*, sembla effectuer une synthèse entre la tradition romantique et l'étude expérimentale, tout en redonnant une assise à l'ancienne thèse de la transmission de pensée. L'auteur y racontait l'histoire de deux amants éloignés l'un de l'autre mais qui découvraient le moyen de se rencontrer chaque nuit dans leurs rêves pour explorer ensemble le monde de leur enfance, de leurs ancêtres et des siècles antérieurs.

Contrairement à ce que Freud affirma toute sa vie, sa fameuse *Traumdeutung* (*L'Interprétation du rêve*), publiée le 4 novembre 1899 et datée de l'année 1900, ne fut pas ignorée du public. Sans cesse réédité avec de longues modifications, l'ouvrage, sans être un best-seller, fut accueilli et critiqué comme une contribution majeure à la question très débattue du statut du rêve dans les phénomènes de somnambulisme et de double conscience. Les écrivains s'enthousiasmèrent pour ce livre étrange, bizarrement construit, tissé de souvenirs intimes, de cas cliniques, de réminiscences culturelles et peuplé de héros admirés ou de personnages mythiques. Les surréalistes – peintres et poètes – en firent leur bible en regardant le rêve comme l'accès à un renversement de la conscience en son contraire.

À vrai dire, par ce titre – *L'Interprétation du rêve* –, Freud lançait une sorte de défi à la pensée positiviste du début du siècle en plaçant en exergue de sa préface une citation latine empruntée à Virgile : *Flectere si nequeao Superos, Acheronta movebo* (« Si je ne puis fléchir ceux d'en haut, je franchirai l'Achéron »). Car sa « descente aux enfers » pouvait fort bien se retourner contre lui et le faire passer pour un adepte de l'astrologie.

De fait, il renoue avec l'idée antique du destin, voire de la divination, en affirmant à la fois que les rêves ont une signification précise et qu'ils se rattachent à un ombilic, à un point obscur et inanalysable, qui laisse en suspens le principe même d'une interprétation trop univoque. La vie rêvée, dit-il en substance, est bien une vie réelle. Mais pour la connaître, il faut l'interpréter. Le rêve a donc un sens qui doit être reconstruit par le sujet lui-même en fonction de sa propre histoire et en référence à une théorie rationnelle du psychisme.

En d'autres termes, Freud établit un lien entre un système d'interprétation, dans lequel le rêve est assimilé à un état psychique parmi d'autres – et donc susceptible d'être analysé selon la méthode de la libre association –, et une théorie du psychisme qui postule l'existence d'un fonctionnement universel de l'activité onirique articulé autour de trois principes : le rêve est l'accomplissement d'un désir inconscient et refoulé, de nature sexuelle et d'origine infantile ; il suppose un travail, c'est-à-dire une activité langagière comparable à un rébus et dotée de processus spécifiques : condensation,

déplacement, contenu latent, contenu manifeste, etc. Enfin, il renvoie à une psychologie générale de l'homme fondée sur le primat de l'inconscient par rapport à la conscience. Je rêve, donc je suis.

Si *L'Interprétation du rêve* a pu devenir un ouvrage classique, c'est aussi parce qu'il possède d'étonnantes qualités littéraires. Tout au long des deux cent vingt-trois rêves qui illustrent les démonstrations de Freud, le lecteur découvre un monde inattendu fait de vies minuscules, où s'enchevêtrent les exposés les plus sophistiqués, les récits les plus simples et les fragments de mots les plus surdéterminés.

À son insu et comme dans un cauchemar dont il ne saurait pas interpréter l'issue, Freud met en scène le grand théâtre d'un destin européen : agonie des Empires centraux, déclin des patriarches autoritaires, sécheresse des mères abusives, rébellion des fils, discrimination des Juifs, ou encore beauté convulsive des jeunes filles hystériques perdues dans leurs humiliations. : « C'est à lui que revient le mérite d'avoir donné une organisation à l'anarchie du rêve, disait Karl Kraus. Mais tout s'y passe comme en Autriche. »

Freud renouvelle ainsi la tradition des savants rêveurs qui, de tous temps, ont pris au sérieux cette deuxième vie, soit pour s'en inspirer, soit pour le simple plaisir de se découvrir autres que ce qu'ils pensaient être. Parmi tous ceux qui ont su raconter leurs rêves, je retiendrai les noms de deux philosophes du XX^{e} siècle que j'aime particulièrement : Theodor Adorno et Louis Althusser.

Adorno ne s'est pas contenté de réfléchir au statut de la pensée freudienne, il a expérimenté la cure, à sa façon, et sans divan, en

notant ses rêves de 1934 à 1969, avec le projet de les publier. Aussi se livre-t-il à un exercice étourdissant d'immersion dans une subjectivité qui, bien qu'elle soit la sienne propre, se révèle comme le lieu d'une expression littéraire de l'inconscient, échappant à toute forme de symbolisation : « J'ai rêvé que je devais être crucifié. Je me rendais dans un bordel américain […]. Dans une arène avait lieu, sous mon commandement, l'exécution d'un grand nombre de nazis […]. Une fois de plus – comme le Pierrot lunaire – je devais être exécuté. Cette fois à la manière d'un cochon, jeté dans l'eau bouillante […] Encore un rêve de bordel […] Scènes d'exécution. Les victimes étaient-elles des fascistes ou des antifascistes ? […] L'exécution eut lieu selon le principe du self-service […] J'observais le mouvement des gens sans tête. J'avais une épouvantable dispute avec ma mère […] Je lui hurlais à la figure : maudit soit le corps qui m'a donné le jour […] Je devais une fois de plus être crucifié. Je dansais avec un gigantesque dogue brun jaune […] Parfois nous nous embrassions le chien et moi […] Salle d'exécution. Décapitation […] Le coup tomba sans que je me sois réveillé […] Je constatai que j'étais toujours là […] Dans un immense hôtel, un psychothérapeute voulait tenir, dans sa spécialité, une conférence sur Schubert […] Nous nous rassemblâmes pour assassiner le psychothérapeute […] J'évoquais avec A. le projet de mettre un terme à mes jours » (*Mes rêves,* 2007).

Adorno transforme le matériau du rêve en une série de photomontages qui ressemblent autant à des nouvelles d'Arthur Schnitzler qu'à des courts métrages d'Alfred Hitchcock ou de Stanley Kubrick. Rêves pervers, rêves cruels, rêves de haine, d'exécution, de compassion, rêves animaliers : tout se passe ici comme si le philosophe de Francfort inversait l'ordre de la raison, dans la perspective d'une dialectique négative : « Le rêve, dit-il, est noir comme la mort. » D'où l'épreuve d'inquiétante étrangeté qu'il inflige à son lecteur en le laissant libre de se mouler dans la multiplicité des interprétations possibles.

Quant à Louis Althusser, soucieux de faire du rêve un objet d'étude, il s'écarte pourtant de toute idée d'opposer un discours rationnel à une immersion dans l'enfer de la déraison. Confronté depuis 1938 à l'expérience de la mélancolie, il refuse de séparer l'énoncé du rêve de ses autres activités d'épistolier.

Sous sa plume (*Des rêves d'angoisse sans fin. Récits de rêves*

[*1941-1967*], *suivi de Un meurtre à deux* [1985], 2015) on voit surgir des avalanches de cauchemars semblables à ceux évoqués par Goya dans son célèbre tableau de 1797 : *Le rêve de la raison engendre des monstres.* De même que le héros endormi de la gravure sent la présence autour de lui d'inquiétantes créatures issues d'un monde de terreur, de même Althusser est envahi, débordé, épouvanté par le déchaînement permanent des pulsions inconscientes qui l'assaillent durant des nuits éprouvantes. Et c'est en 1969, dans une lettre à sa femme Hélène, qu'il résume le mieux la teneur de cette activité onirique : « Les rapports avec mon inconscient ne sont pas de tout repos. Des cauchemars terribles, et d'une précision hallucinante. L'autre nuit, je battais ma mère et avais affaire à mon père. »

Le plus étonnant, ce sont les rêves prémonitoires. En août 1964, il consigne dans ses carnets le contenu d'un rêve de meurtre : « Je dois tuer ma sœur […] La tuer avec son accord d'ailleurs : sorte de communion pathétique dans le sacrifice […] je dirais presque comme un arrière-goût de faire l'amour, comme un découvrir [*sic*] les entrailles de ma mère ou sœur, son cou, sa gorge. »

Je voudrais rendre hommage ici à un poète anonyme qui, pour célébrer en 2000 le centenaire de la publication du livre de Freud, songea sérieusement à en rédiger un *remake* qui aurait eu pour titre : *Je rêve de L'interprétation du rêve :*

J'ai rêvé d'une girafe, d'un cheval, d'un rat
D'une meute de loups
D'un chimpanzé, de la guillotine
J'ai rêvé ensuite
Du matériel dans le rêve, de la mémoire du rêve
Du récent et de l'indifférent
D'un rêve d'escalier modifié
De 1900 à 1913
De Bismarck
De Goethe
De mon fils le myope
D'Œdipe déguisé, du lynx sur le toit

J'ai rêvé toujours d'Amilcar dans les jardins d'Annibal
De l'injection botanique

De l'enfant qui brûle avec des hannetons
Du bonnet de fourrure
De pas-de-printemps-pour-Marnie
De la femme qui rit et de la femme du peuple.
J'ai rêvé encore des théories du rêve
De la condensation de la métonymie
Du déplacement de la métaphore
De la mort d'une personne chère
Du marin de Gibraltar
Du papier d'étain et de Casimir Bonjour
De Napoléon avec Goethe
De la politique c'est le destin
De l'oncle de la mère de Freud

J'ai rêvé enfin de *L'Interprétation du rêve*

Voir : Amour. Angoisse. Bardamu, Ferdinand. Descartes, René. Désir. Divan. Folie. Francfort. Hollywood. Hypnose. Miroir. Psyché. Saint-Pétersbourg. Salpêtrière. Terre promise. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*.

Roman familial

La destinée nous tend parfois un verre de folie à boire

Otto Rank invente l'expression « roman familial » pour désigner la manière dont un sujet modifie ses liens généalogiques en s'inventant par un récit une autre famille que la sienne (*Le Mythe de la naissance du héros,* 1909). Tout enfant, à un moment donné, s'interroge sur ses origines. Et comme il croit que ses parents ne l'aiment pas comme il voudrait, il imagine qu'ils ne sont pas ses vrais parents et il s'en invente de nouveaux, plus valorisants. Tel est le roman familial.

Pour démontrer que ce mythe a une portée universelle, Rank étudie les légendes types des grands récits fondateurs sur la naissance des rois et des prophètes. Ainsi Romulus, Pâris, Lohengrin, Jésus,

Moïse ont-ils en commun d'être des enfants trouvés, abandonnés par des parents en raison d'une sombre prédiction. Ils sont ensuite recueillis par une famille nourricière et, à l'âge adulte, ils retrouvent leur identité d'origine, se vengent et reconquièrent leur royaume. Parfois, ils refusent l'intégration à la famille d'origine, préférant la famille adoptive. Dans le cas de Romulus, la nourrice est un animal (une louve). Dans l'histoire de Moïse, la famille d'origine est modeste et la famille d'adoption royale. Dans la pièce de Sophocle, les deux familles d'Œdipe sont nobles. Quant à Jésus-Christ, son destin est particulier puisque l'enfant est issu de l'accouplement d'un dieu à une vierge (Marie), elle-même épouse du père adoptif (Joseph).

J'ai toujours trouvé que Victor Hugo était l'inventeur des romans familiaux les plus subversifs de l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle. Ainsi, dans *L'homme qui rit* (1869), son récit le plus fou, le plus baroque et le moins aimé, il construit une épopée de la conscience de soi occidentale, incarnée autant par des sujets singuliers que par un ancrage dans l'histoire des Lumières européennes. En un mot, Hugo, Européen convaincu, amoureux des familles, des révolutions, des animaux et des anormaux, orfèvre dans l'art des inversions identitaires, relate dans ce livre les grandeurs et les misères du royaume d'Angleterre à travers le destin de plusieurs personnages.

À la fin du XVII^e^ siècle, Ursus, saltimbanque misanthrope, guetteur de rêves, vendeur de potions et comédien, couvert de peaux d'ours, voyage dans une cahute, accompagné de son fidèle compagnon, un loup immense, qu'il a nommé *Homo*. Ursus est la bête et *Homo* l'homme. Il recueille Gwynplaine, enfant de dix ans abandonné par des *Comprachicos* (voleurs d'enfants), après avoir été défiguré pour ressembler à un clown au rire permanent, c'est-à-dire à un enfant « hochet ou joujou » : « On jouait de l'enfance, écrit Hugo, mais un enfant droit ce n'est pas bien amusant. Un bossu, c'est plus gai […] On prenait un homme et l'on faisait un avorton. On prenait un visage et l'on faisait un mufle. » Gwynplaine porte dans ses bras un bébé aveugle que l'on va nommer Dea (déesse). Ursus décide qu'il sera le père de ces deux enfants et qu'*Homo* sera leur oncle : famille sublime et atypique, illuminée par l'amour. Dans la cahute, les enfants passent leur première nuit : « Une nuit de noces avant le sexe. Le petit garçon et la petite fille, nus et côte à côte, eurent pendant ces heures silencieuses la promiscuité séraphique de l'ombre […] Ils étaient mari

et femme de la façon dont on est ange. »

Pendant des années, la troupe présente dans les villages un spectacle, *Chaos vaincu,* où est narré le roman familial de l'homme qui rit, de la jeune fille aveugle, de l'ours et du loup. Devenu célèbre, Gwynplaine apprend qu'il s'appelle Fermain Clancharlie et qu'il est issu d'une des plus illustres familles de la noblesse anglaise, héritier d'une fortune colossale. Il avait été enlevé à sa famille d'origine par un roi vengeur, Jacques II, dont le père avait été exécuté par Cromwell. La nouvelle reine, Anne, lui restitue son nom et sa fortune. Manipulé par la duchesse Josiane, créature sensuelle, désirable et satanique – un œil noir et l'autre pervenche –, et par Barkilphedro, bouffon au corps obèse et à la tête squelettique, Gwynplaine se retrouve donc le jouet d'un couple infernal : il est de nouveau un hochet, une chose. Épouvanté par ce destin dont il ne veut pas, il se rend à la Chambre des lords où il prononce un vibrant discours en faveur des miséreux : « Je suis le peuple, je suis l'homme qui rit de vous […] Je ris, cela veut dire : je pleure. » L'assemblée éclate de rire et le prend pour un fou dangereux.

Gwynplaine disparaîtra avec Dea, son « épouse vierge », dans les eaux de la Tamise, tandis que ses deux parents adoptifs – Ursus et Homo – continueront à voyager en quête d'une nouvelle famille. Jamais Hugo n'avait encore déployé un style aussi rugissant pour dénoncer les méfaits d'une société aristocratique au déclin, qui traite ses enfants et ses sujets comme des choses : « Des sociétés vieillies, écrit-il, résulte un certain état difforme. Tout finit par y être monstre, le gouvernement, la civilisation, la richesse, la misère, la loi […] On se hait, chacun prépare sa tempête. L'âme se débat. De là le chaos […] Chez deux peuples surtout, il est caractéristique. En Angleterre après

1688, révolution fausse ; en France avant 1789, révolution vraie. 93 conclut. »

Voir : Amour. Animaux. Antigone. Apocryphes & rumeurs. Désir. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Folie. Inceste. Œdipe. Psyché. Séduction.

Rome

Je rêve de me perdre dans la jouissance romaine

La psychanalyse n'a jamais été bien accueillie en Italie, d'une part parce que, durant la première partie du XX^e^ siècle, la scène intellectuelle italienne était dominée par des courants de pensée hostiles à la doctrine freudienne et, de l'autre, parce que l'Église accusait Freud d'être le pire ennemi de la morale chrétienne en particulier et de la religion en général.

Par la suite, en 1938, un décret du régime fasciste interdit aux Juifs toute possibilité d'exercer une profession. Dans ce contexte, Edoardo Weiss, né à Trieste en 1889 et fondateur du mouvement psychanalytique italien, fut contraint à l'exil. Il se rendit à Topeka puis s'installa à Chicago. Après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux psychanalystes italiens, de toutes tendances, formèrent des associations dans chaque ville italienne sans jamais occuper une position dominante, ni à l'université ni dans l'institution psychiatrique, laquelle sera fortement contestée, à partir de 1970, par les tenants de l'antipsychiatrie qui prônaient l'abolition de l'asile.

Néanmoins, la ville de Rome – ou plutôt le nom de cette ville – occupe une place considérable dans l'histoire de deux des grands penseurs de la psychanalyse : Freud et Lacan.

Entre 1876 et 1923, Freud visite toutes les villes italiennes, attiré autant par les ruines de l'Antiquité romaine, qui incarnent à ses yeux la profondeur archéologique de l'inconscient, que par la peinture de la Renaissance – Léonard de Vinci, Michel-Ange, Luca Signorelli –, dont il s'inspire dans son combat en faveur d'une nouvelle conception humaniste de la subjectivité. Encore une Terre promise : chaque fois

qu'il doute de quelque chose ou qu'il est guetté par l'angoisse, il « réclame l'Italie », il attend son prochain voyage vers le sud. Tantôt il s'identifie à Annibal, général sémite qui a bravé l'Empire romain, comme lui-même, Juif sans dieu, défie l'Église catholique, tantôt il se regarde comme un Léonard du XX^e^ siècle, génie de la science et de l'art, capable de sublimer ses pulsions.

Rome est pour lui un antidote à Vienne, un remède, une drogue. Rome le renvoie à sa quête d'un ailleurs. Elle est une ville adulée à la fois pour sa puissance impériale et masculine, et pour ses charmes féminins. Quand, enfin, il la découvre pour la première fois en septembre 1901, il met de beaux habits, il prend un bain et il écrit : « Je suis devenu romain […] Il fait délicieusement chaud, ce qui a pour conséquence qu'une merveilleuse lumière se répand partout même dans la Sixtine […] Aujourd'hui, j'ai plongé la main dans la *Bocca della Verità* en jurant de revenir. »

En 1923, souffrant déjà de son cancer, il retourne à Rome pour la dernière fois, accompagné de sa fille Anna. Ensemble, pendant trois semaines, ils voyagent dans la ville et visitent tous les lieux que Freud connaît par cœur : le Capitole, la Sixtine, le Panthéon, le Campo de'Fiori : « Ce sont nos derniers jours. Pour faciliter le départ, le sirocco s'est remis à souffler et les réactions de ma mâchoire me font plus que jamais souffrir. »

Très différente de celle de Freud, la Rome de Lacan est baroque, semblable aux façades de Francesco Borromini ou à la transverbération de Thérèse d'Avila, sculptée par Le Bernin, placée dans la chapelle Cornaro de l'église Santa Maria della Vittoria et

inspirée par un passage célèbre de la sainte pénétrée par la flèche d'or de l'Ange divin : « La douleur était si grande qu'elle me faisait gémir. Et pourtant la douceur de cette excessive douleur était telle qu'il m'était impossible de chercher à en être débarrassée. » Pour Lacan, l'extase mystique ne ressemble en rien, comme pour Freud, à une syncope hystérique, mais plutôt à une « érotomanie divine ». Elle est pure jouissance, au-delà du sexe, une jouissance exclusivement féminine. Elle est une expérience de l'être parlant.

De culture catholique, Lacan cherche à Rome une nouvelle Terre promise. Il ne veut pas braver l'Église mais la conquérir. La Rome impériale de Lacan est papiste, elle est celle de l'Empire catholique, une ville où le pape n'est plus prêcheur mais commandant en chef. Lacan se veut le missionnaire d'une Contre-Réforme dont Rome serait le palais et la langue française le jardin. Telle est la signification de son « retour à Freud » des années cinquante : il s'agit de former une nouvelle armée afin de reconstruire la puissance symbolique originelle de l'œuvre freudienne, dévoyée, selon lui, par le pragmatisme américain.

Et c'est la raison pour laquelle il prononce à Rome, en septembre 1953, sa conférence inaugurale sur le langage et l'inconscient que l'on appellera « Discours de Rome ». Conscient de l'importance de cette refondation par laquelle il effectue une rupture avec l'internationale freudienne dominée par la puissance anglo-américaine, il tente de rencontrer le pape Pie XII par l'intermédiaire de son frère Marc-François Lacan, moine bénédictin : « Le nœud est à Rome, écrit-il, il y a des religieux parmi mes élèves et j'aurai à entrer, sans aucun doute, en relation avec l'Église dans les années qui vont suivre […] Mes élèves les plus sages et les plus autorisés me demandent d'obtenir une audience du Saint-Père. Je dois dire que je suis assez porté à le faire et que ce n'est pas sans un profond intérêt pour l'avenir de la psychanalyse dans l'Église que j'irai porter au Père commun mon hommage. Crois-tu que cela pourra se faire ? »

Malgré tous ses efforts, Lacan ne rencontrera jamais le pape.

Chaque année, il se rendait à Rome et logeait à l'hôtel Hassler dans la plus belle suite du dernier étage. Il y voyageait somptueusement, entouré de sa famille et de ses maîtresses auxquelles il faisait visiter les lieux les plus baroques de sa ville préférée. Il leur parlait volontiers de ses relations imaginaires avec les prélats et de sa passion pour le

rituel du lavement des pieds, célébré chaque année, le jeudi saint, en souvenir de Jésus qui, à la veille de sa mort, avait lavé les pieds de ses apôtres.

Sans doute le pape François, jésuite argentin dont la rumeur affirme qu'il serait un lecteur des *Écrits* de Lacan, aurait-il accepté de recevoir celui-ci ? Toujours est-il que ce pape « lacanien » a ouvert aux femmes le rituel du lavement des pieds.

Pour ma part, quels que soient ses visages, Rome ne m'a jamais quittée.

Voir : Amour. Angoisse. Apocryphes & rumeurs. *Che Vuoi ?*. *Conscience de Zeno* (*La*). Cuernavaca. Désir. Femmes. Folie. Jésuites. *Origine du monde* (*L'*). Paris. Psyché. Rebelles. Rêve. Salpêtrière. Terre promise. Topeka. Vinci, Léonard (de).

Roth, Philip

Le pénis éperdu, tous les Juifs à la fois

Jamais Freud n'aurait pu imaginer que, un jour, un écrivain juif, né à Newark en 1933, au cœur de cette Amérique qu'il détestait tant, et issu comme lui d'une famille d'émigrés venus de Galicie, serait capable de devenir plus freudien que lui, plus obsédé que lui par le sexe et la névrose, plus virulent encore dans sa dénonciation des traditions du judaïsme religieux. Jamais il n'aurait pu penser qu'un nouveau complexe serait identifié en 1969 par un étrange docteur viennois – O. Spielvogel – sorti tout droit de l'ancienne Mitteleuropa. Voilà donc le « complexe » exposé dans *Portnoy et son complexe* : « Exhibitionnisme, voyeurisme, fétichisme, auto-érotisme et fellation s'y manifestent à profusion ; par suite de l'intervention du "surmoi" du

sujet, toutefois ni ses fantasmes, ni ses actes n'engendrent de réelles satisfactions d'ordre sexuel, mais plutôt un insurmontable sentiment de honte et la peur du châtiment sous forme de castration […] On peut considérer que la plupart des symptômes reconnus ont pour origine les liens nés des rapports mère-enfant. »

Dans ce long monologue humoristique, Alexander Portnoy raconte sa vie, son enfance, ses relations perturbées avec sa mère, son père et les femmes, tout en décrivant le milieu juif américain avec un mélange de cynisme et de tendresse. Il dénonce la soumission des fils et des pères à l'autorité matriarcale, donne un portrait au vitriol de sa maîtresse, inculte et vulgaire, fustige le racisme de son entourage envers les non-Juifs et dresse de lui-même le portrait d'un névrosé parfait, hypocondriaque, violent, impulsif, instable et obsédé par son pénis, véritable héros de son roman.

Durant des heures, Portnoy se livre à un exercice inouï de masturbation, passant son temps à décrire ses « branlettes » et à « s'empoigner le manche » ou la banane. Autant dire qu'il s'agit là d'une description pornographique des états les plus transgressifs de ce « dangereux supplément » si bien évoqué par Jean-Jacques Rousseau et devenu, dans la société individualiste moderne et postfreudienne, l'incarnation même d'une sexualité libérée de tous les interdits : le plaisir solitaire à l'état brut : « Au milieu d'un univers de mouchoirs empesés, de Kleenex chiffonnés et de pyjamas tachés, je manipulais mon pénis nu et gonflé dans la crainte perpétuelle de voir mon ignominie découverte par quelqu'un à l'instant même où je déchargeais […] "Mon Grand, mon Grand, oh donne-moi tout", implorait la bouteille de lait vide que je gardais cachée dans notre réduit à poubelles au sous-sol pour la rendre folle après l'école avec ma trique vaselinée. "Viens mon Grand", hurlait le morceau de foie délirant que dans ma propre aberration j'achetai un après-midi chez le boucher, et que, croyez-le ou non, je violai derrière un panneau d'affichage, en route pour une leçon préparatoire au *bar mitzvah*. »

À la fin du récit, au moment où Portnoy hurle sa douleur d'exister en se sentant cerné, telle une charogne, par une cohorte de policiers imaginaires, Spielvogel, l'inventeur du complexe, sort de son silence et se cale dans son fauteuil en prononçant ces mots : « Pon. Alors maintenant, nous peut-être bouvoir gommencer, oui ? »

Il faut comparer cette saga du pénis éperdu allongé sur un divan à

quelques-unes des remarques de Freud consacrées à la vie pénienne : « Pour les jeunes enfants, tout être a un pénis […] Dans l'enfance de la femme, le clitoris se comporte comme un véritable pénis […] Œdipus = pied enflé = pénis érigé. Le fétichisme du pied se rapporte au pénis introuvable de la femme […] Lorsque le petit garçon découvre l'absence du pénis chez la femme, il conçoit le pénis comme quelque chose de détachable, analogue à l'excrément […] J'en suis venu à croire que la masturbation était la seule grande habitude – le besoin primitif – et que les autres appétits, tel le besoin d'alcool, de morphine, de tabac, n'en sont que les substituts. »

Après avoir exploré toutes les facettes masturbatoires de l'univers freudo-judéo-américain de Portnoy, Roth tente, dans *Opération Shylock*, publié en 1993, de répondre à la question posée par le sionisme. Un État des Juifs est-il possible ? Quels Juifs font partie de cet État ? Quel désastre attend les Juifs au cas où cet État ne parviendrait pas à exister par lui-même mais du simple fait de ses ennemis. Autant dire qu'il adhère à la manière dont Freud avait abordé, en 1930, la grande affaire de la Terre promise en refusant l'idée de la fondation d'un État pour les Juifs (Josyane Savigneau, *Hors-séries Le Monde*, 2013, et *Avec Philip Roth*, 2014).

Aussi met-il en scène l'obsession juive de l'élection, de la dispersion et de la catastrophe. Adepte des raisonnements tourmentés, il invente, une fois encore, un double de lui-même, ou plutôt un « faux soi-même » – Moishe Pipik –, fondateur du groupe des Antisémites anonymes, qui a usurpé son identité. Ce Moishe Pipik (ou Moïse Petitnombril) est qualifié de « jungien postsioniste », sorte de Portnoy inversé. Jungien parce que, d'une part, Carl Gustav Jung s'était métamorphosé en un double haï de Freud après l'avoir aimé, et que, d'autre part, Freud avait élu Jung comme chef de son mouvement en espérant qu'un non-Juif antisémite éviterait à la psychanalyse d'être traitée de « science juive ».

Sosie fou d'un Jung antifreudien et d'un Theodor Herzl maniaque, Pipik est avant tout un imposteur qui usurpe l'identité de l'auteur-narrateur, lequel se remet lentement d'une dépression traitée à l'aide d'un redoutable psychotrope : l'halcyon. Roth lui attribue ce nom pour le distinguer de lui-même alors qu'il assiste en 1988 au procès de John Demjanjuk, suspecté d'être le bourreau de Treblinka. Depuis Jérusalem, Pipik prétend résoudre la nouvelle question juive du

« postsionisme » en créant un mouvement semblable à l'ancien sionisme : le diasporisme. Et pour cela il emprunte encore l'identité du vrai Roth, narrateur sans territoire mais ami de l'écrivain israélien Aharon Appelfeld, rescapé de la Shoah. Pipik propose de ramener en Europe tous les Juifs ashkénazes d'Israël. Ceux-ci pourraient alors régénérer ce vieux continent, qui a perdu son âme en les exterminant. Par ce retour à la vraie Terre promise, le génie de l'histoire juive serait ressuscité : hassidisme, judéité, Haskala, sionisme, socialisme, psychanalyse, œuvres de Heine, Marx, Freud, Spinoza, Rosa Luxemburg, Proust, Kafka.

Au lieu de fêter chaque année « l'an prochain à Jérusalem », ces Juifs nouveaux pourraient enfin célébrer le souvenir de leur départ libérateur et restituer aux Arabes leurs terres en y laissant d'ailleurs les séfarades, installés de longue date, ainsi que les fanatiques, racistes ou fondamentalistes : « l'an dernier à Jérusalem », diraient-ils, conscients d'avoir enfin remporté une victoire historique sur Hitler et Auschwitz. Car mieux vaut perdre un État que de perdre son âme en risquant de déclencher une guerre nucléaire.

La puissance de ce récit tient au fait qu'il retrace les errances d'une condition propre à l'identité juive : le Juif est toujours l'autre de lui-même, à la fois Pipik, Moïse et l'*autre* de tous les autres Juifs : « Existe-t-il au monde un personnage plus multiple ? Je ne veux pas dire "divisé". Divisé ce n'est rien. Même les goyim sont des êtres divisés. Mais dans chaque Juif il y a une foule de Juifs : le bon Juif, le nouveau Juif, le mauvais Juif, le Juif de toujours. Celui qui aime les Juifs celui qui hait les Juifs […] Le Juif juif, le Juif désenjuivé. Dois-je continuer à discourir sur le Juif en tant que résultat de la compilation de trois mille ans de fragments et de reflets… »

Roth transforme donc la réflexion classique sur l'identité juive en une cure psychanalytique qui entraîne le lecteur au cœur d'une intrigue dont jamais il ne parviendra à dénouer les fils. On y croise toutes sortes de personnages qui ne sont que des métamorphoses de l'un et du multiple : Louis B. Smilesburger, espion du Mossad, George Ziad, l'ami palestinien, Jinks, la maîtresse de l'imposteur, mais aussi un double du rabbi Hafetz Haïm, auteur d'un célèbre ouvrage sur les médisances, et enfin Sigmund Freud, le plus « juivement juif de tous les Juifs ». Alter ego inversé du rabbi, il autorise enfin les Juifs à parler selon « leur mauvaise langue » (*loshn hore*) : persiflage, humour,

dénigrement, etc.

L'identité juive ainsi posée demeure donc un problème insoluble dont on peut décliner le destin à l'infini. Ces visages contradictoires d'une conscience juive éclatée, présente dans l'ensemble de l'œuvre de Roth, ont pour trait commun de renvoyer le lecteur à la constellation des textes dont elles s'inspirent.

Par cette *Opération Shylock*, Roth réactualise l'idée freudienne selon laquelle l'identité juive, quand elle s'accroche à un territoire, risque de détruire ce qui la fonde : sa capacité à être à la fois l'un et le multiple. Quant au sexe éperdu, il est, lui aussi, partie prenante de cette impossible quête, puisque Portnoy n'a de cesse de déclarer à son psychanalyste qu'il ne parvient jamais à bander dans l'État d'Israël. Je suis incapable, dit-il, de rester en état d'érection sur la Terre promise.

Voir : Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. Cronenberg, David. *Deuxième Sexe* (*Le*). Divan. Enfance. Éros. Fantasme. Femmes. Green, Julien. Hitler, Adolf. Humour. Injures, outrances & calomnies. Miroir. New York. Roman familial. Sexe, genre & transgenres. *Schibboleth*. Terre promise. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*. Wolinski, Georges. Zurich.

Saint-Pétersbourg

Jurassique Freud

Durant les dix premières années du XX^e^ siècle, la Russie s'ouvre à la psychanalyse, laquelle suscite des débats au sein de l'intelligentsia de Saint-Pétersbourg, ville impériale fondée par Pierre le Grand et qui sera débaptisée deux fois avant de retrouver son nom : Pétrograd de 1914 à 1924, Léningrad jusqu'en 1991. Avant et après la révolution d'Octobre (1917), nombreux sont les Russes, médecins, intellectuels ou psychologues de langue allemande, qui se réclament des théories freudiennes tout en formant un mouvement important de Moscou à Kazan en passant par Odessa.

À partir de 1927, avec la suppression des libertés associatives et la stalinisation du système soviétique, la pratique s'éteint au point qu'en 1930 la psychanalyse est éradiquée même si une poignée de clandestins demeurent actifs. À la fin des années 1940 est lancée la grande croisade contre la science et l'art dits « bourgeois ». Dans le contexte de la guerre froide, la psychanalyse est condamnée officiellement comme « science bourgeoise américaine et impérialiste », alors qu'elle a disparu du territoire soviétique, remplacée par toutes sortes de psychothérapies dérivées du conditionnement (Ivan Pavlov) et par une psychiatrie d'orientation biologique.

À partir de 1985, la venue au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev, puis la mise en œuvre de la *perestroïka* favorisent la reconstruction d'un mouvement psychanalytique russe fondé à la fois sur la remémoration du passé et sur l'ouverture à la mondialisation. C'est alors que fleurissent des dizaines d'associations dont les protagonistes

entretiennent des relations avec tous les courants psychanalytiques du monde occidental : francophones, germanophones ou anglophones. Tout se passe donc comme si, pour retrouver la culture psychanalytique russe du début du XX^e^ siècle, les acteurs de cette renaissance se donnaient pour mission de lier le passé et le présent en réimportant dans la conscience collective russe un freudisme qui avait été refoulé ou exilé. D'où un travail de traduction des auteurs modernes – Jacques Lacan, Melanie Klein, etc. – qui va alors de pair avec la remise en circulation des œuvres de Freud déjà traduites avant l'extinction de la psychanalyse mais soigneusement conservées dans des bibliothèques où seuls des spécialistes avaient le droit de les consulter.

Cet essor s'accompagne aussitôt d'une prolifération de tous les courants occidentaux de la psychothérapie venus de la côte ouest des États-Unis et d'un développement important des conflits entre les écoles. En effet, celles-ci rivalisent entre elles pour conquérir l'immense territoire de la souffrance psychique russe déniée depuis des lustres sous le régime communiste, lequel avait aboli l'idée même qu'une « parole libre » puisse être à l'origine d'une possible exploration de l'inconscient et de la subjectivité humaine. À cela s'ajoute un combat féroce entre Saint-Pétersbourg, forteresse d'une intelligentsia parée de tous ses mythes, et Moscou « l'usurpatrice », capitale soviétique imposée par le pouvoir bolchevik.

C'est dans ce contexte que Viktor Mazine, philosophe et esthète, né à Mourmansk en 1958, amoureux de la psychanalyse et marqué par l'enseignement de Gilles Deleuze, eut l'idée géniale de créer à Saint-Pétersbourg un musée des Rêves du docteur Freud, situé au rez-de-chaussée d'un bel édifice du XIX^e^ siècle qui hébergeait également l'Institut psychanalytique de l'Europe de l'Est. Inauguré le 4 novembre 1999 pour commémorer le centenaire de la publication de *L'Interprétation du rêve*, ce musée est conçu sur le modèle du très énigmatique musée de la Technologie jurassienne fondé en 1988 par David Hildebrand Wilson et installé dans la région métropolitaine de Los Angeles. La référence à l'ère jurassique signifie qu'il s'agit là d'un dépôt d'objets fossilisés semblables à ceux de l'époque préhistorique (le jurassique inférieur) renvoyant elle-même à un cycle transgressif/régressif.

Dans le cabinet des merveilles de Wilson, le visiteur est convié à

une nouvelle manière de penser l'histoire de l'humanité centrée sur la juxtaposition de choses inattendues : un texte de Charles Dickens inscrit sur une tête d'épingle, une crucifixion sculptée sur un noyau de fruit, etc. En bref, un antilieu de mémoire conçu à la manière d'un récit de Jorge Luis Borges ou de Georges Perec.

De son côté, Mazine réussit à inventer une ère géologique nouvelle où se trouvent réunies, selon le principe de la logique du rêve, une galerie californienne et un morceau de Palais d'hiver réinventé par Sergueï Eisenstein. En parcourant ce dédale de reflets et d'éclairages subtils, le promeneur songe en effet à la technique du « montage attraction » : succession de plans courts et de séquences destinée à créer des métaphores, des déplacements et des condensations signifiantes.

N'ayant à sa disposition ni archives, ni meubles, ni objets qui puissent rivaliser avec le contenu des deux autres musées consacrés à Freud (Londres et Vienne), Mazine a imaginé un décor intemporel permettant de découvrir, debout et sans jamais s'asseoir, les principales figures de la conceptualité freudienne. Au-dessus de la porte d'entrée, qui n'est pas vraiment une porte, trône une photo de Freud, le visage creusé par son cancer, les yeux cerclés de ses célèbres lunettes rondes. Des vitrines défilent, semblables à des cabines téléphoniques plantées sur un carrelage noir et blanc.

J'ai visité ce musée en 2000. On entre par un labyrinthe en clair-obscur, peuplé de miroirs destinés à immerger le visiteur dans un espace géographique partagé entre rêve et réalité. Grâce à un éclairage œdipien, le musée raconte le roman familial du maître, depuis un cliché de sa maison natale jusqu'à une photo de son visage posée sur son lit de mort. Dans une première vitrine, on découvre le côté paternel de sa vie et, dans une autre, le côté maternel. On glisse ensuite dans l'univers de ses rêves commentés par des peintres et des écrivains. Dans une salle longiligne, flottent des reproductions de documents, livres, gravures, statuettes appartenant aux diverses collections réunies à Londres. Mais pour évoquer les rêves de Freud et ceux de ses patients, le visiteur est invité à contempler d'autres images : portraits, animaux, paysages, renvoyant toujours à l'histoire des origines quasi jurassiques de la psychanalyse. Voilà donc ce musée des mirages, des dinosaures et de la négation de la réalité, transposé dans la ville de Fiodor Dostoïevski : « Une ville de demi-fous… Il n'y a

guère de lieu où l'âme humaine soit soumise à des influences si sombres et étranges. »

Ce musée unique au monde invite le visiteur à une sorte d'introspection, mais il peut aussi se déchiffrer comme un *Dictionnaire amoureux de Freud*.

Voir : Animaux. Cronenberg, David. Désir. Divan. Enfance. Éros. Fantasme. Göttingen. Green, Julien. Hollywood. Londres. Miroir. . Orgonon. Psychothérapies. Rêve. Roman familial. Vienne. *W ou le Souvenir d'enfance*. Zurich.

Salpêtrière

Le Versailles de la douleur

Ancien arsenal construit à Paris par Louis XIV et destiné à la fabrication de la poudre (salpêtre), la Salpêtrière est restée pendant trois siècles le plus grand hôpital d'Europe réservé à la misère féminine : indigentes, vagabondes, mendiantes, prostituées, aliénées, épileptiques, alcooliques. Des récits multiples décrivent ce lieu de perdition comme un enfer.

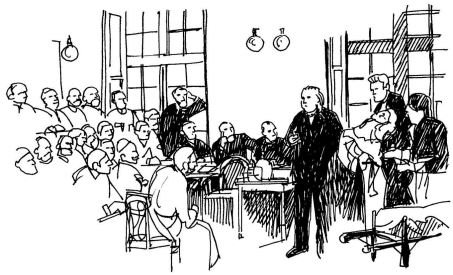
Théroigne de Méricourt, pionnière du féminisme sous la Révolution, y passa dix-sept ans de sa vie (1799-1817) avant d'y mourir plus folle encore qu'elle ne l'était avant son enfermement, donnant le spectacle effrayant de ce qu'était la vie des aliénées à cette époque. Elle se livre à des pratiques d'automutilation et à des rites purificatoires avec de l'eau glacée. Elle mange des immondices. Elle rampe, elle mord, elle dévore de la paille et de la plume, ne sait plus écrire et marche nue sans aucune pudeur. Plus sa mélancolie évolue vers la perte de soi, plus son corps ressemble à une forteresse imperméable aux agressions extérieures. Un jour parmi d'autres, elle se couche et refuse de manger jusqu'à la cachexie extrême.

En 1862, au moment où le grand neurologue Jean-Martin Charcot, déjà très attiré par l'étude de l'hystérie, entre dans ce haut lieu de la déraison, la vie des aliénées ne s'est guère améliorée, comme le constate l'écrivain Jules Claretie : « Derrière ces murailles, vit, grouille

et se traîne à la fois toute une population spéciale : vieilles gens, pauvres femmes, *reposantes* attendant la mort sur un banc, démentes hurlant leur fureur ou pleurant leur tristesse dans la cour des agitées ou la solitude de la cellule […] C'est là comme le Versailles de la douleur. »

Surnommé le César de la Salpêtrière, Charcot devient le savant le plus réputé du monde dans la compréhension de l'hystérie, maladie du corps et de l'âme assimilée depuis toujours à un mal féminin : suffocations de la matrice pour Platon, possession démoniaque pour l'Église catholique, déséquilibre des fluides pour Franz Anton Mesmer. Charcot, lui, en fait une maladie nerveuse. Et pour montrer que les femmes dites « démoniaques » enfermées à la Salpêtrière ne sont ni des simulatrices perverses ni des monstres sexuels, il utilise l'hypnose : il les endort et les réveille. Ainsi fabrique-t-il expérimentalement des symptômes pour les faire aussitôt disparaître prouvant ainsi le caractère névrotique de la maladie. Entre octobre 1885 et mai 1886, Freud assiste aux démonstrations de la Salpêtrière. Il voue à Charcot une profonde admiration.

En 1887, André Brouillet, élève de Jean-Léon Gérôme, spécialiste des « scènes de genre », compose une gigantesque toile d'un réalisme stupéfiant qui deviendra célèbre : *Une leçon clinique à la Salpêtrière*. Il s'agit de la représentation d'une scène entièrement inventée. On y voit Charcot face à un parterre d'une trentaine de spectateurs – médecins, assistants, journalistes, écrivains – tous vêtus de noir et de blanc, assis ou debout, les uns portant la barbe ou la moustache, les autres glabres. Ils ressemblent à ce qu'ils sont : des bourgeois de la III^{e} République, studieux et respectueux d'un maître au visage large, rasé, et dont la posture corporelle semble être celle d'un acteur qui aurait de longue date endossé le rôle d'un personnage de théâtre, à la fois redoutable et possédé par une conviction. Non pas sauver la femme hystérique des injures subies pendant des siècles, mais faire de l'âme et du corps sexué des femmes un objet de science aussi réaliste et théâtral que la scène inventée par Brouillet.



Une fenêtre laisse passer la lumière qui éclaire la grande scène masculine. Trois femmes sont présentes à droite du tableau, la patiente hystérique, Blanche Wittmann, dénudée et endormie, une surveillante, Marguerite Bottard, infirmière austère, laïque et républicaine et, plus en retrait, une infirmière dont on ne voit que le visage. Blanche est retenue par Joseph Babinski, l'élève préféré de Charcot, qui trahira le maître après sa mort. Face à ces hommes, seuls détenteurs du savoir et de l'autorité, les trois femmes issues d'un milieu populaire incarnent parfaitement la hiérarchie des classes propre à l'hôpital public. Le cou de Blanche Wittmann est tourné vers la gauche, tandis que son bras et sa main sont rigides, épousant la posture caractéristique de l'hystérique.

Au fond de la pièce, sur la partie non éclairée du mur, apparaît dans l'ombre un autre tableau – une gravure dans le tableau –, celui d'une femme en état de convulsion, le corps en arc, ce qui suggère qu'elle serait le miroir inversé de la scène qui lui fait face. D'un côté, Blanche Wittmann, élégante dans son rôle d'hystérique façonnée par le maître, de l'autre son double démoniaque vêtue de la longue camisole des folles et dont le visage révulsé disparaît dans la pénombre.

Le succès du tableau fut suffisamment important pour que des reproductions en soient faites, notamment sous forme de lithographie par Eugène Louis Pirodon. Freud ne figure pas dans la scène masculine. Mais il conservera toute sa vie, au-dessus de son divan, une reproduction de cette lithographie.

Si Brouillet, peintre académique du pouvoir masculin, a réussi à composer une scène fondatrice dont tous les psychanalystes se souviendront, oubliant parfois la présence inquiétante de la gravure du mur, c'est à Désiré-Magloire Bourneville que l'on doit la version

féminisée de la grande scène de l'hystérie parisienne « fin de siècle ». Non pas un tableau mais une iconographie photographique d'une beauté d'autant plus fascinante qu'elle n'a pas besoin d'être « réaliste ». Présent dans le tableau, cet élève de Charcot a su réinventer l'hystérie en se servant de l'image. Aliéniste progressiste, député de la gauche radicale, attaché à la laïcité républicaine, il a su saisir, grâce à son objectif, toutes les attitudes sexuelles des femmes de la Salpêtrière, toutes victimes de viol et de maltraitances diverses : corps convulsés, visages en extase, orgasmes démesurés, paralysies, attaques de panique. L'héroïne majeure de cette deuxième scène, qui rappelle la sombre gravure du mur, n'est plus Blanche Wittmann mais Augustine, 15 ans, entrée à la Salpêtrière en octobre 1875. Fille de femme de ménage, placée en nourrice puis chez des sœurs à La Ferté-sous-Jouarre qui la battaient, elle fut pendant quelque temps la reine de ce nouvel art de l'image. Elle finira par s'enfuir de l'enfer de la Salpêtrière, déguisée en homme, pour rejoindre un amant.

En 1928, Louis Aragon et André Breton rendent hommage aux attitudes passionnelles de la belle Augustine : « Nous surréalistes, écrivent-ils, tenons à célébrer le cinquantenaire de l'hystérie, la plus grande découverte poétique de la fin du siècle […] L'hystérie est un état mental plus ou moins irréductible se caractérisant par la subversion des rapports qui s'établissent entre le sujet et le monde moral duquel il croit pratiquement relever, en dehors de tout système délirant. Cet état mental est fondé sur le besoin d'une séduction réciproque qui explique les miracles hâtivement acceptés de la suggestion (ou contre-suggestion) médicale. L'hystérie n'est pas un phénomène pathologique et peut à tous égards être considérée comme un moyen suprême d'expression. » On ne saurait mieux dire.

Même si, à la fin du XIX^e^ siècle, on sait que l'hystérie est une maladie des nerfs qui n'a plus rien à voir avec la matrice utérine, elle demeure la maladie des femmes et témoigne d'une époque où celles-ci étaient condamnées à exprimer une révolte gestuelle qui n'était pas étrangère aux anciennes formes de possession démoniaque.

Pourtant, il existe une différence radicale entre l'hystérie des femmes du peuple montrée et exhibée au grand hospice de la Salpêtrière, et l'hystérie des femmes de la bourgeoisie écoutées par Freud. Les femmes folles ou demi-folles issues des faubourgs servent d'enjeu à l'élaboration d'une clinique du regard, tandis que les femmes

viennoises, dissimulées dans le secret du cabinet privé, aident à la construction d'une clinique de l'écoute, une clinique de l'intériorité et non plus de l'extériorité. Charcot hérite en quelque sorte d'une tradition liée à la confession publique tandis que Freud, sans le savoir, se réfère à cette révolution de l'intime issue du concile de Trente qui avait interdit l'exhibition des aveux au profit de la confession, récit privé énoncé dans le secret d'une sorte d'isoloir sacré situé dans la partie sombre d'une église ou d'une cathédrale. À la théâtralisation des symptômes sur la scène de l'hôpital public et au règne du regard souverain du maître des lieux, Freud substitue un récit et une clinique de l'écoute. Certes, le savant incarne l'autorité, mais il se place derrière le patient, non plus pour un exercice d'exhibition du corps, mais pour celui d'une confidence, voire d'un chuchotement.

Voir : Auto-analyse. Désir. *Deuxième Sexe* (*Le*). Divan. Guerre. Hypnose. Inceste. *Origine du monde (L')*. Paris. Séduction. Sexe, genre & transgenres. Vienne. Wolinski, Georges.

Séduction

Rebecca, ôte ta robe

Le mot désigne à l'origine un procédé visant à susciter chez autrui et de façon délibérée une admiration, une soumission, une emprise, un transfert, un amour. Autant dire que sous cet aspect il a une connotation négative puisqu'il suppose entre le séducteur et la personne séduite une relation de domination. De Don Juan à Casanova, de Satan à Ève et des sirènes d'Ulysse à Cléopâtre en passant par Joseph Balsamo, les séducteurs sont regardés comme de grands prédateurs qui ne recherchent que le plaisir de détruire l'autre quitte à se détruire eux-mêmes. En ce sens, le mot séduction va de pair non seulement avec l'idée d'un plaisir illimité mais avec la pratique du sommeil hypnotique.

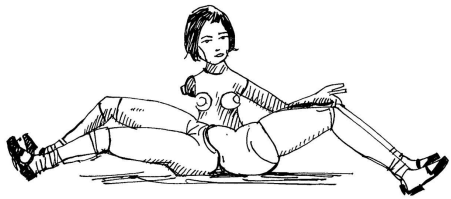
Aussi est-il lié à une situation sociale et subjective où l'on privilégie toutes les différentes manières de jouir. Si l'on aborde sous cet angle la société bourgeoise du XIX^{e} siècle, on y croise des jouisseurs

absolus, hommes et femmes de tous âges, célibataires ou mariés, tous épris de bordels ou de fraudes conjugales, de performances et de fureurs érotiques, mais sans cesse en quête d'une transgression des normes auxquelles ils adhèrent dans leur vie sociale. Dans ce monde-là, la classe dominante est en proie à la fièvre, à l'extase et à l'égarement tout en étant cernée par trois grands discours : le discours médical, tourné autant vers la fécondation et l'hygiénisme que vers la description minutieuse des orgasmes, le discours religieux ou puritain, soucieux de norme mais hanté par le vice, le discours pornographique enfin – de Sade à Flaubert –, centré sur la volonté extrême de susciter l'excitation, le libertinage et le passage à l'acte.

C'est dans ce monde-là, on le sait, qu'est née la psychanalyse. Et l'on comprend alors pourquoi le jeune Freud fut obsédé par la séduction.

Le terme renvoie alors à l'idée d'une scène sexuelle où un sujet, généralement adulte, use de son pouvoir réel ou imaginaire pour abuser d'un autre sujet, réduit à une position passive : un enfant ou une femme en général. C'est de cette représentation que part Freud quand il utilise l'hypnose et qu'il construit, entre 1895 et 1897, sa théorie de la séduction selon laquelle la névrose aurait pour origine un abus sexuel réel : un « attentat », comme il le dit. Cette théorie s'appuie à la fois sur une réalité sociale et sur une évidence. Dans les familles, parfois même dans la rue, les enfants sont souvent victimes de viols de la part des adultes. Or le souvenir de ces traumatismes est si pénible que chacun préfère les oublier, ne pas les voir ou les refouler.

En écoutant des femmes hystériques de la fin du siècle lui confier de telles histoires, Freud affirme que c'est parce qu'elles ont réellement été séduites que ces femmes hystériques sont atteintes de troubles névrotiques. Il perçoit deux choses : tantôt les femmes inventent, sans mentir ni simuler, des scènes de séduction qui n'ont pas eu lieu, tantôt, lorsque ces scènes ont eu lieu, elles n'expliquent pas à elles seules l'éclosion d'une névrose.



C’est le 21 septembre 1897, dans une lettre adressée à Fliess, que Freud annonce avoir renoncé à sa première théorie de la séduction : « Je ne crois plus à ma *neurotica,* ce qui ne saurait être compris sans explication. » Suit alors un long exposé des doutes, des hésitations et des soupçons qui l’ont conduit sur la voie de la vérité. Et de conclure qu’il risque de décevoir l’humanité et de ne devenir ni riche ni célèbre, puisqu’il a renoncé à une fausse évidence, qui pourtant arrangeait bien tout le monde : « Rebecca, ôte ta robe, tu n’es plus fiancée. »

Pour donner cohérence à cette invention, Freud substitue la théorie du fantasme à celle de la séduction. Tous ses contemporains avaient songé à sortir de l’idée de causalité réelle et à passer sur une « autre scène ». Mais Freud est le premier à indiquer sa localisation en résolvant l’énigme des causes sexuelles : elles sont fantasmatiques, même quand un traumatisme réel existe, puisque le réel du fantasme n’est pas de même nature que la réalité matérielle.

Étant donné l’importance capitale de cet abandon au regard de la naissance de la psychanalyse, la question de la théorie de la séduction a fait l’objet de débats et de commentaires particulièrement vifs. Plusieurs tendances se sont dessinées chez les freudiens. La première, représentée par les orthodoxes, nie l’existence d’abus réels au profit d’une surévaluation du fantasme, et conduit donc à ne jamais s’occuper dans la cure des attentats subis par les patients, tant dans leur enfance que dans leur vie présente. Les partisans de cette position affirment que le traumatisme sexuel aurait pour mission de masquer l’autoérotisme infantile, c’est-à-dire le fait que l’enfant soit aussi, non seulement un séducteur, mais un sujet susceptible de jouir d’avoir été séduit. Thèse irrecevable dans le droit moderne puisque la victime est d’abord une victime et l’agresseur forcément un coupable au regard de la loi : et cela de plus en plus à mesure qu’est reconnu, dans les démocraties, le droit des enfants et de toutes les victimes.

Notons que les partisans de Melanie Klein, sans nier l'existence de séductions réelles, ont poussé très loin la prévalence de la réalité psychique en faisant dériver les traumatismes d'une relation d'objet fondée sur une séduction imaginaire de type sadique et jugée beaucoup plus violente que le trauma réel : d'où l'invention de l'objet bon et mauvais. Une autre tendance est représentée par les adeptes du biologisme. Elle consiste à nier l'existence du fantasme et à ramener toute forme de névrose ou de psychose à une causalité traumatique, c'est-à-dire à un viol (de la pensée ou du corps) réellement vécu dans l'enfance. Ce sont les partisans de ce discours qui ont mené campagne aux États-Unis durant les années quatre-vingt-dix en faveur de la remémoration de prétendus souvenirs de viols qui en réalité n'avaient jamais existé. Ruse de l'histoire : les dénonciateurs de séduction sont devenus eux-mêmes des séducteurs.

Une chose est certaine en tout cas : aucun abus sexuel réel n'est anodin. Et toutes les observations montrent que les personnes abusées dans leur enfance sont d'une extrême fragilité et plus facilement susceptibles d'être séduites, à l'âge adulte, par des thérapeutes transgressifs. En témoigne une enquête de 1989 menée à Topeka, à la clinique Menninger, qui indique que ces femmes « n'acceptent » passivement la relation sexuelle dans la cure que parce qu'elles souffrent d'un abandon initial lié à un abus subi dans l'enfance. D'où la nécessité de proscrire ce genre de pratique.

Voir : Amour. Divan. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Femmes. Green, Julien. Hitler, Adolf. Hypnose. Inceste. Narcisse. Rêve. Roman familial. Roth, Philip. Salpêtrière. Sexe, genre & transgenres. Topeka. Vienne. Wolinski, Georges.

Sexe, genre & transgenres

Une ombre sur le ventre

La sexualité occupe dans l'histoire de la psychanalyse une place tellement importante qu'on a pu dire, à juste titre, qu'elle était le pivot de la théorie freudienne. Cependant, ce n'est ni la sexualité, ni le sexe,

ni les performances sexuelles, ni ses « déviations » que Freud a mis à l'honneur, mais bien plutôt l'idée que le conflit sexuel et sa représentation seraient l'essence même de l'activité humaine. La psychanalyse s'appuie donc sur un ensemble conceptuel qui permet de penser cette activité d'un point de vue philosophique ou clinique : amour, désir, Éros, libido, bisexualité, homosexualité, sexualité féminine ou masculine, psyché, pulsion. À cet égard, elle se détache d'une approche purement anatomique, génitale ou biologique de la sexualité – et donc de la sexologie. Freud n'invente pas de terme spécifique pour différencier, dans la sexualité, la détermination anatomique de sa représentation sociale ou psychique. Ses successeurs ne se priveront pas de le faire et même de le critiquer en créant un terme particulier – le genre – qui connaîtra un succès considérable à partir de la fin du XX^{e} siècle.

Dérivé du latin *genus*, le terme a toujours été utilisé par le sens commun pour désigner une catégorie quelconque, classe, groupe ou famille, présentant les mêmes signes d'appartenance. Employé comme concept pour la première fois en 1964 par le psychanalyste américain Robert Stoller, spécialiste du transsexualisme, il désigne donc le sentiment de l'identité sexuelle, alors que le sexe définit l'organisation anatomique de la différence entre le mâle et la femelle. À partir de 1975, le terme est utilisé aux États-Unis et dans les travaux universitaires pour étudier les formes de différenciation que le statut et l'existence de la différence des sexes induisent dans une société donnée. De ce point de vue, le genre est une entité morale, politique et culturelle, c'est-à-dire une construction idéologique, alors que le sexe reste une réalité anatomique incontournable.

En 1975, comme le souligne l'historienne Natalie Zemon Davis, la nécessité se fait sentir d'une nouvelle interprétation de l'histoire qui prenne en compte la différence entre hommes et femmes, laquelle aurait été jusque-là « occultée » : « Notre objectif, c'est de découvrir l'étendue des rôles sexuels et du symbolisme sexuel dans différentes sociétés et périodes. » L'historienne Michelle Perrot s'est également appuyée sur cette conception du genre dans ses travaux sur l'histoire des femmes, ainsi que Pierre Bourdieu dans son étude de la domination masculine. Et d'ailleurs, à bien des égards, cette notion est présente dans tous les ouvrages qui traitent de la construction d'une identité, différente de la réalité anatomique : à commencer par ceux

de Simone de Beauvoir qui affirmait en 1949, dans *Le Deuxième Sexe,* qu'on « ne naît pas femme [mais qu']on le devient ».

Dans ce qu'on appelle désormais « les études de genre », notons l'ouvrage de Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe* (1992), qui étudie le passage de la bisexualité platonicienne au modèle de l'unisexualité afin de décrire les variations historiques des catégories de genre et de sexe depuis la pensée grecque jusqu'aux hypothèses de Freud sur la bisexualité, lequel soutient qu'il existe toujours dans l'inconscient humain deux composantes, l'une masculine, l'autre féminine. Comme on le voit, la notion de genre a été largement utilisée avant de devenir un concept et de donner naissance à des études spécifiques.

Dans cette perspective, le livre de la philosophe américaine Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (1990), eut un retentissement mondial, d'abord dans le monde académique international puis dans la société civile. Elle prônait le culte des « états-limites » en affirmant que la différence est toujours floue et que, par exemple, le transsexualisme (conviction d'appartenir à un autre sexe anatomique que le sien) pouvait être une manière, notamment pour la communauté noire, de subvertir l'ordre établi en refusant de se plier à la différence biologique, construite par les Blancs. D'où ensuite une profusion de termes pour désigner les sexualités minoritaires ou « étranges » : les *queer* (du mot anglais « étrange », « peu commun »), les « transgenres » (contraction entre transsexualisme et travestisme). En se répandant dans la société civile, le terme de genre servit à donner une dignité à des minorités autrefois envoyées au bûcher, puis dans les chambres à gaz, et aujourd'hui bannies, emprisonnées, torturées par tous les régimes dictatoriaux, et notamment dans les pays islamiques. Ce fut l'honneur des démocraties de les accepter. Et à ce titre la « théorie *queer* » ou les études de genre ont eu le mérite de faire entendre une « différence radicale ».

C'est donc un délire d'imaginer que les lesbiennes, gays, bisexuels, trans, *queer* (LGBTQ) et autres minorités se réclamant d'un hypothétique « troisième sexe » et que l'on voit défiler depuis des années dans les *Gay Pride* puissent être la cause d'un quelconque danger pour l'ordre familial. Bien au contraire, leur présence témoigne de la tolérance dont est capable un État de droit et de leur désir d'intégration dans la société.

Mais les dérives existent, notamment quand certains

psychanalystes, adeptes des théories LGBTQ, révisent toute l'histoire de l'humanité en fonction d'une grille unique en imaginant parfois, dans des publications sophistiquées, qu'Anna Freud était *queer,* que Freud portait des jarretelles dissimulées dans son pantalon, que Lacan était un bisexuel actif parce qu'il s'habillait de façon extravagante, que Melanie Klein était un homme déguisé en femme et que Winnicott fréquentait des *backrooms*.

Partout où elle s'est implantée, la psychanalyse a été qualifiée péjorativement de « pansexualisme » autant par les religieux que par les psychiatres et les psychologues. D'aucuns affirmaient qu'elle devait son succès à la mentalité viennoise particulièrement lubrique. Le plus étonnant, c'est que ce terme était l'expression, non seulement d'un véritable nationalisme, mais aussi d'une idéologie complotiste, les freudiens étant accusés, comme les Juifs, les sodomites et les francs-maçons de porter atteinte à l'intégrité de la famille et de promouvoir le divorce, la prostitution et l'abaissement de l'autorité patriarcale. En France, pays particulièrement germanophobe, la théorie sexuelle fut assimilée à partir de 1905 à une vision barbare et désordonnée de la sexualité dite « germanique », « teutonne » ou « boche », à laquelle s'opposait la « rationalité cartésienne ». Et de même dans les pays puritains. Dans les pays scandinaves, on accusa au contraire le freudisme de privilégier une approche « latine », et donc décadente, de la sexualité, irrecevable par la « mentalité nordique ». En bref, partout dans le monde, la psychanalyse fut regardée comme une monstrueuse épidémie fabriquée par des conspirateurs sans patrie ni frontières et ayant pour mission de détruire l'ordre établi en abolissant la différence des sexes.

J'ai été frappée de voir réapparaître en France cette thématique de la sexualité dangereuse et corruptrice, lors des manifestations de 2014, consécutives au vote de la loi autorisant le mariage entre personnes du même sexe. Convaincus qu'une prétendue « théorie du genre » était enseignée dans les écoles de la République, les partisans de « La Manif pour Tous », réunis en un comité « Jour de colère », accusèrent le pouvoir socialiste d'être responsable d'un complot fomenté à la tête de l'État par des lobbies transgenres visant à détruire la famille et à abolir la différence des sexes. Selon eux, ce complot aurait eu pour objectif de transformer les garçons en filles, les filles en garçons et les écoles en un vaste lupanar où les professeurs

apprendraient aux élèves les joies de la masturbation collective.

Fort heureusement, dans plusieurs établissements scolaires, les élèves tournèrent en dérision les fantasmes de ces nouvelles ligues en jouant au jeu de la jupe à Toto, du pantalon à Bécassine et du zizi à Julot et à Julie. À l'ère des tablettes et de la Toile, il ne faut tout de même pas prendre les enfants pour des imbéciles. Reste que le sexe, réinventé par Freud au début du XX^e^ siècle, suscite toujours le même effroi, y compris chez certains psychanalystes convaincus, eux aussi, des dangers permanents d'une prétendue abolition de la sacro-sainte différence des sexes.

Voir : Amour. Angoisse. Auto-analyse. Bonaparte, Napoléon. Déconstruction. Désir. *Deuxième Sexe (Le)*. Désir. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Femmes. Folie. Hamlet. *His Majesty the Baby*. Inceste. Injures, outrances & calomnies. Londres. Narcisse. *Origine du monde (L')*. Psyché. Pulsion. Roman familial. Séduction. Terre promise. Vienne. Vinci, Léonard (de). Wolinski, Georges. Worcester.

Schibboleth

Crie-le, le schibboleth, à toute force

Schibboleth est un mot hébreu qui signifie « épi » et qu'on trouve dans *Le Livre des juges* où il est raconté que les gens de Galaad démasquaient ceux d'Ephraïm en leur demandant de répéter ce mot qu'ils prononçaient *sibboleth.* Cette mauvaise prononciation désignait à leurs yeux un adversaire ou un ennemi. D'où le sens figuré : épreuve décisive qui permet de juger la capacité d'une personne à faire partie d'une communauté.

Dans le récit biblique, le mot ne vaut que par la façon dont il est dit, son accentuation, sa sonorité. Il est donc un signifiant pur qui ne traduit aucune signification précise, mais renvoie à un trait privilégié, à la marge de la langue. Il signale une appartenance, il est un code d'entrée dans une société.

Freud utilise ce terme pour distinguer ce qui caractérise l'alliance des fondateurs de la psychanalyse face à d'autres communautés de

savants. L'emploi de cette formule permet de savoir qui est psychanalyste et qui ne l'est pas. Il s'agit d'un mot de passe par lequel une communauté se distingue de ce qui n'est pas elle. Ainsi, les *schibboleths* de la psychanalyse sont-ils des phrases, des concepts, des lieux, des personnages, des codes, des objets (une intaille, une bague, un anneau) qui lui appartiennent en propre. Freud souligne que l'inconscient, au sens d'une autre scène détachée de la conscience (*Le Moi et le Ça,* 1923), est le premier *schibboleth* de la psychanalyse auquel il ajoute celui qui adhère à cette discipline et n'a rien de commun avec un psychologue (« Révision de la doctrine du rêve », 1932). On pourrait nommer *schibboleth* de nombreux termes ou notions : le complexe d'Œdipe ou la sexualité au sens freudien.

Sans aucun doute, les psychanalystes de toutes tendances se reconnaissent comme une communauté, du fait même qu'ils forment une diaspora éparpillée dans tous les pays du monde. Aussi ont-il adopté, pour des revues, des colloques ou des associations, ce mot biblique pour se désigner entre eux, au-delà de leurs querelles, de leurs scissions et des frontières géographiques qui les séparent. Le *schibboleth* touche aux commencements et à la langue d'origine. Pour le mouvement psychanalytique, il renvoie au premier cercle des freudiens viennois dont les membres étaient presque tous des Juifs de l'Empire austro-hongrois. De même qu'il scelle une alliance entre ceux qui n'ont rien en propre – les Juifs –, de même il tisse un lien entre les héritiers du freudisme qui reconnaissent tous Freud comme un père fondateur.

En 1984, Derrida a établi une jonction entre deux utilisations du *schibboleth*, celui des freudiens et celui de Paul Celan qui, dans un poème de 1960, fait de ce terme un cri de ralliement contre toutes les oppressions (*Schibboleth. Pour Paul Celan*) : « Tout homme circoncis par la langue est comme un Juif, comme un poète. Tous ceux qui habitent la langue portent en eux la même blessure, la même marque. »

Voir : Déconstruction. Humour. *Lettre volée* (*La*). Livres. Terre promise. Vienne.

Terre promise

J'ai vu la Terre promise

Contemporain du sionisme, du socialisme, du féminisme, le mouvement psychanalytique – appelé freudisme – était en quête d'une « Terre promise ». Il visait à conquérir cette planète mal connue que l'on nommait inconscient. La Terre promise désirée par Freud et par ses premiers disciples, venus des quatre coins d'un empire déclinant, ne ressemblait à aucun territoire. Elle n'était entourée d'aucun mur et n'avait nul besoin d'affirmer sa souveraineté. Interne à l'homme lui-même, elle était tissée de récits, de mythes, de langage. La Terre promise de Freud, ce sont toujours des villes et non des territoires, ce sont des fragments d'Europe peuplés de personnages romanesques.

Il n'empêche que ce mouvement se donna pour mission de conquérir plusieurs Terres promises : celle de la psychiatrie, celle de la psychologie dont l'enseignement était présent dans toutes les universités. Ces bastions, la psychanalyse devait les conquérir. Et les freudiens, comme les Jésuites, les sionistes ou les hommes de la Révolution française, visaient à transformer de fond en comble la réalité de leur époque. Ils songeaient à fonder une Jérusalem de l'esprit, une Jérusalem qui serait aussi une Nouvelle Athènes.

Aussi bien l'idée de « Terre promise » était-elle présente dans tous leurs fantasmes et leurs projets. Ils étaient tous des Juifs sans Dieu, des Juifs déjudaïsés, issus d'une longue lignée de commerçants, et ils portaient en eux une idée forte : sortir du ghetto, de tous les ghettos. Le rêve d'une Terre promise est toujours lié à un désir de liberté, d'un arrachement à l'esclavage ou à la soumission volontaire : « Je me m'inquiète plus, disait Martin Luther King à la veille de sa mort en

1968, Dieu m'a permis d'atteindre le sommet de la montagne. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y pénètre pas avec vous, mais je veux vous faire savoir, ce soir, que notre peuple atteindra la Terre promise. »

Freud n'ignorait rien du grand mouvement de régénération des Juifs inauguré par Theodor Herzl, son contemporain. Il savait que Napoléon Bonaparte y avait pensé aussi en préparant, lors du siège de Saint-Jean-d'Acre en 1799, une proclamation à la nation juive : « Israélites, nation unique que les conquêtes et la tyrannie ont pu, pendant des milliers d'années, priver de leur terre ancestrale, mais ni de leur nom, ni de leur existence nationale ! » En 1816, à Sainte-Hélène, l'empereur déchu avait déclaré : « Je voulais libérer les Juifs pour en faire des citoyens à part entière. Ils devaient bénéficier des mêmes avantages que les catholiques et les protestants. J'insistais pour qu'ils soient traités en frères puisque nous sommes tous les héritiers du judaïsme. »

Sans avoir jamais renié son identité juive, Freud n'imaginait pas un seul instant que le retour à une terre promise « réelle » pût apporter une solution à la question de l'antisémitisme européen. Freud était un Juif de diaspora et non pas un Juif de territoire. En 1930, il eut l'intuition que la question de la souveraineté sur les Lieux saints serait un jour au centre d'une querelle insoluble entre les trois monothéisme : « Je ne crois pas que la Palestine puisse devenir un État juif ni que le monde chrétien, comme le monde islamique, puissent un jour être prêts à confier leurs lieux saints à des Juifs. » À cet égard, c'est à Philip Roth, dans *Opération Shylock* (1993), que l'on doit la réflexion la plus freudienne qui soit sur la question de la Terre promise, territoire de l'impossible, paradigme infernal des errances d'une condition propre à l'identité juive toujours introuvable.

Si l'idée de Terre promise est bien présente dans l'histoire de la psychanalyse, cela tient au fait que celle-ci ne se confond pas avec un territoire mais beaucoup plus avec une mémoire, un rêve, un fantasme : désir de partir de l'autre côté du miroir, désir d'explorer une *terra incognita*, désir d'être ailleurs parce que « Je est un autre », selon la formule d'Arthur Rimbaud.

Cependant, à partir de 1933, les psychanalystes furent contraints de quitter l'Europe puisque la plupart d'entre eux étaient juifs. Et, à cet égard, la Terre promise dont ils avaient rêvée se transforma en un

véritable territoire. Pour la quasi-totalité d'entre eux, ce fut le monde anglophone : Londres, New York et toutes les villes nord-américaines. Néanmoins, Max Eitingon et Moshe Wulff s'installeront en Palestine, jetant les bases d'une future association psychanalytique israélienne.

Issu d'un milieu catholique de la France profonde, Jacques Lacan rêva lui aussi d'une « Terre promise ». Non pas les territoires de la psychiatrie ou de la psychologie déjà largement investis, mais celui de la philosophie, d'une part, puis du marxisme, et enfin de l'Église catholique, de l'autre.

Parmi les grands interprètes du freudisme, Lacan fut le seul à prendre en compte la pensée philosophique dont Freud s'était écarté pour ancrer sa doctrine dans un modèle biologique. Par son « retour à Freud », qui n'est rien d'autre qu'un rêve de « Terre promise », il effectua, au milieu du XX^e^ siècle (1950-1954), une nouvelle révolution symbolique en s'appuyant sur les travaux de Roman Jakobson et de Claude Lévi-Strauss. Il affirma que l'inconscient « était structuré comme un langage » et inventa un concept de sujet (déterminé par le signifiant) absent de l'œuvre de Freud.

En outre, conscient du fait que le Parti communiste français était en voie de déstalinisation, il eut la conviction qu'il fallait accueillir la jeunesse militante dans les rangs du mouvement psychanalytique. En 1963, aidé par le philosophe marxiste Louis Althusser, il délivra son enseignement à l'École normale supérieure et forma des élèves qui donnèrent une impulsion à son retour à Freud. Et, de même, il partit à la conquête de l'Église catholique.

Telle était donc la troisième « Terre promise » investie par Lacan.

En 2000, j'eus le privilège, grâce à mon élève Guido Liebermann, de me rendre pour la première fois à Jérusalem. Et c'est avec Shlomo Dunour, remarquable professeur d'histoire, que j'ai découvert la « Terre promise ». Juif polonais sioniste et laïc, il s'était exilé durant l'entre-deux-guerres et connaissait chaque lieu, chaque édifice, chaque morceau de terrain, chaque nom, chaque ruelle, chaque pan de mur, chaque habitant juif ou arabe. Ses mots redonnaient vie à ce monde englouti de l'ancienne Europe qui avait vu naître Freud et ses disciples. Et il me raconta comment, incorporé dans l'armée britannique et arborant sur son uniforme l'étoile de David, il avait participé en 1945 à la libération d'un camp d'extermination au grand étonnement de ceux qui, survivants de l'enfer et portant eux aussi une

étoile, blason de l'horreur, l'avaient accueilli comme un frère.

Et là, cinquante-cinq ans plus tard, au milieu d'un peuple qu'il reconnaissait comme le sien tout en sachant que ce qui l'unissait à lui relevait d'un travail incessant de la mémoire, il était anxieux de l'avenir de cette terre de Sion devenue sa seule patrie. Émotion, nostalgie, espoir, humour : jamais je n'ai rencontré un homme qui fût, comme lui, capable de transmettre en quelques heures et avec une infinie lucidité la subjectivité tragique des Juifs européens, des Juifs freudiens. Il parlait un français admirable et possédait, comme Elie Wiesel, la voix suave de ceux qui avaient su conserver dans leurs intonations, et par-delà un exil douloureux, autant le chant funèbre propre au yiddish que l'élégance aristocratique si spécifique de la langue polonaise. Ma « terre promise », ce n'était pas Jérusalem mais Shlomo qui portait d'ailleurs le même prénom que Freud.

« Jérusalem ne s'appartient pas, Jérusalem n'est pas à Jérusalem, Jérusalem est une ville-monde, une ville où le monde entier se donne rendez-vous, périodiquement, pour s'affronter » (Vincent Lemire, *Jérusalem, histoire d'une ville-monde,* 2016).

Voir : Antigone. Beyrouth. Bonaparte, Napoléon. Buenos Aires. Cuernavaca. *Deuxième Sexe (Le)*. Fantasme. Francfort. Hollywood. Humour. Jésuites. Mexico. Miroir. New York. Paris. Psyché. Rebelles. Rome. Roth, Philip. Psychiatrie. Psychothérapie institutionnelle. *Schibboleth*. Topeka. Vienne. Washington. Worcester. Zurich.

Topeka

Hommage aux ancêtres disparus

Topeka est une ville du Kansas située à l'origine sur le territoire des Amérindiens shawnees. Au moment de la guerre de Sécession, elle fut le théâtre de combats sanglants opposant les esclavagistes aux antiesclavagistes.

C'est là que Karl Menninger (1893-1990) fonde en 1926 le plus grand centre de formation psychiatro-psychanalytique du monde, la Menninger Clinic, qui deviendra le lieu de passage obligé de tous les thérapeutes chassés d'Europe par le nazisme. Toute sa vie, Menninger milita pour une approche humaniste de la folie et livra un combat en faveur du droit des enfants et des femmes, de tous les opprimés, quelle que soit la couleur de leur peau. À l'égard des Indiens, il expliquait volontiers que l'Amérique était coupable d'un crime dont elle devait assumer la responsabilité en réparant le mal qu'elle avait commis au nom de la civilisation. D'où l'intérêt qu'il portait à la question des différences culturelles.

Durant les années cinquante, la Menninger School, associée au Winter Hospital, devint la « Mecque de la psychiatrie et de la psychanalyse », comme le dira Henri Ellenberger, historien et psychiatre, qui y fut hébergé. Lieu symptomatique de cette « psychanalyse américaine » que Freud détestait à tort, la clinique Menninger visait un idéal très étranger à celui de la psychanalyse européenne. Toutes sortes de patients – vétérans de la guerre, Indiens en souffrance, malades mentaux, etc. – se mêlaient à des psychanalystes venus des quatre coins du monde. En ce lieu unique dans toute l'histoire de la psychiatrie, de la médecine et de la psychanalyse, il s'agissait d'abord de soigner l'homme malade, de l'adapter à son environnement, de le guérir, si possible, en prenant en charge son corps, son âme, son bonheur. Examiné sous toutes les coutures, radiographié, photographié, enregistré, soumis à d'interminables batteries de tests, le patient devait être la preuve vivante que le savoir médical avait enfin réussi à domestiquer l'inconscient grâce à une technologie adéquate.

C'est à Topeka en 1950 que Georges Devereux, psychanalyste d'origine hongroise aimant par-dessus tout les peuples autochtones et notamment les Indiens des plaines, élevé lui-même au carrefour de multiples cultures et toujours en quête d'une introuvable identité,

mena une cure fameuse avec Jimmy Picard, âgé de trente ans, vétéran de la Second Guerre mondiale, et appartenant à la tribu des Pieds Noirs (Blackfoot). Il raconta le verbatim de cette cure dans un livre magnifique – *Psychothérapie d'un Indien des plaines* – que j'ai préfacé en 1998. Devereux prenait le contrepied de l'idéal adaptatif prôné à la clinique. Et pourtant, il fut soutenu par Menninger.

À mon grand regret, je ne suis jamais allée à Topeka et jamais je ne pourrai visiter la clinique de style gothique qui n'existe plus mais dont on a conservé les traces grâce à quelques documents d'archives. Elle a été remplacée par un hôpital psychiatrique situé à Houston et qui, malgré l'usage du nom de Menninger, n'a plus rien à voir avec « La Mecque » des années cinquante.

Alcoolique, atteint de vertiges et de maux de tête, Jimmy Picard, fils d'un chef guerrier mort alors qu'il avait cinq ans, souffrait à la fois d'un problème lié à son indianité et de troubles psychiques classiques. Pour traiter cet homme, Devereux ajoute à la technique freudienne de la cure une approche dite « ethnique » ou ethnopsychiatrique. Conscient de l'importance accordée par Jimmy au culte des Anciens, il l'encouragea dans la relation transférentielle à l'utiliser comme un « esprit gardien » et le poussa à faire dévier ses pulsions meurtrières vers le cercle infini des glorieux ancêtres, noyau intouchable de l'idéal du moi.

À la mort de Devereux, en 1985, ses cendres furent transférées, comme il l'avait souhaité, dans le cimetière Mohave de Parker au Colorado. Son âme errante rejoignait ainsi celle de ses chers Indiens.

En 2013, Arnaud Desplechin porta à l'écran le récit de cette cure. Bien qu'inspiré par John Ford, il tourna son film en huis clos et comme dans un rêve, afin de mieux reconstituer en studio le décor de la clinique à jamais disparue. Mais surtout, il fit de Devereux, joué par Mathieu Amalric, un personnage aussi névrosé que son patient, interprété par Benicio del Toro. Dans cette rencontre entre un Juif hongrois, exilé sur le continent américain, et cet Indien des plaines en proie à ses tourments, une amitié se tisse qui renvoie chacun d'eux à un héritage commun : celui de l'extermination de leurs peuples respectifs. Manière de rendre hommage à l'esprit gardien du grand ancêtre : Karl Menninger.

Voir : Bardamu, Ferdinand. Bonheur. Budapest. Dernier Indien

(Le). Folie. Guerre. Hollywood. Psychiatrie. Psychothérapie institutionnelle. Rebelles. Rêve. Terre promise. Worcester. Zurich.

V

Vienne

Welcome in Vienna

À la différence de la bourgeoisie française qui détruisit l'ordre féodal en installant une république après avoir exécuté le roi, et de la bourgeoisie anglaise qui instaura une monarchie constitutionnelle suite à la mise à mort d'un souverain, la bourgeoisie autrichienne ne parvint jamais à détruire l'aristocratie des Habsbourg : ni régicide, ni intégration. En conséquence, elle resta inféodée à son avant-dernier empereur François-Joseph – père tutélaire d'un immense empire fait de minorités – sans jamais parvenir à monopoliser le pouvoir. Faute d'avoir pu effectuer un tel parcours, elle renonça à mettre fin à une royauté d'un autre âge afin de mieux en conserver l'apparat. Elle adhéra au libéralisme en tenant le peuple à l'écart de la scène politique.

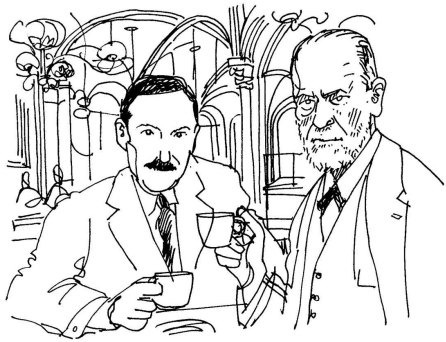
À Vienne, capitale d'un immense royaume dont l'agonie ne cessait de hanter les esprits, même la valse, symbole de la gaieté impériale, s'était transformée, à la fin du XIX^e^ siècle, en une danse crépusculaire, dont Maurice Ravel célébra la grandeur en 1920, dans un magnifique poème symphonique en hommage à Johann Strauss : « J'ai conçu cette œuvre comme une espèce d'apothéose de la valse viennoise à laquelle se mêle dans mon esprit l'impression d'un tournoiement fantastique et fatal. » À Vienne, ville des spirales, des turbulences, des radicalités et des cercles infinis, le meurtre rêvé du père conduit perpétuellement à la revalorisation symbolique de la figure déchue de la paternité : le surmoi freudien.

Comme le souligne l'historien Carl Schorske, les contrecoups de la désintégration progressive de l'Empire austro-hongrois firent de cette

ville le lieu par excellence de la culture « anhistorique » du xx^{e} siècle. Les créateurs modernes brisèrent les liens qui les unissaient encore à la tradition libérale dans laquelle ils avaient été éduqués par leurs pères. À la rationalité, ils opposèrent le sentiment et aux normes sociales, la libération des instincts de vie et de mort. À l'histoire prometteuse d'un avenir radieux ils préférèrent un ailleurs ancré dans les mythes, le rêve, la névrose, la déconstruction du moi, l'intemporalité (*Vienne fin de siècle*, 1980 ; et *De vienne et d'ailleurs*, 2000).

Issu d'une longue lignée de commerçants juifs venus de Galicie, Freud vécut à Vienne pendant soixante-dix-huit ans, de 1860 à 1938. Il était âgé de quatre ans lorsque sa famille s'installa à Leopoldstadt, banlieue populaire de Vienne peuplée de Juifs pauvres qui occupaient parfois des logements insalubres. Comme de nombreux Viennois, il vouait aux gémonies cette ville à laquelle il était tellement attaché qu'il ne la quitta que lorsque sa vie et celle de siens furent menacées par les nazis : « Voilà cinquante ans que je suis ici, dit-il un jour à Jones, et je n'y ai jamais rencontré une idée nouvelle. »

Aussi incroyable que soit cette déclaration, elle témoigne pourtant du fait que Freud ne s'intéressait ni à l'art nouveau, ni aux peintres de la Sécession, ni à l'architecture, ni aux écrivains viennois de cette flamboyante époque : Robert Musil ou Hugo von Hofmannsthal. Il entretenait des relations d'amitié avec Stefan Zweig et redoutait Arthur Schnitzler qui avait poursuivi une carrière médicale identique à la sienne, avant de devenir un écrivain dont les romans, les nouvelles et les essais ressemblaient à une longue analyse critique de la psyché viennoise. On ne s'étonnera donc pas que Freud ait pu le gratifier en 1912 du titre de « confrère » dans l'exploration des phénomènes sexuels. Freud le regardait comme son double et il s'arrangea pour ne jamais le rencontrer.



Ce malentendu entre Freud et la modernité ne cessa de se répéter. En témoigne, en 1921, la visite d'André Breton à la Berggasse. À cette date, le poète français, grand admirateur de la révolution freudienne, se réjouissait à l'idée de rencontrer le maître viennois. Celui-ci le reçut à sa consultation de l'après-midi en le faisant attendre au milieu de ses patients. Breton se trouva alors face à un vieillard sans allure qui ne s'intéressait ni au surréalisme ni au mouvement Dada et qui prononça des banalités sur la jeunesse. Déçu, Breton décrira le « cabinet du Docteur Freud » comme un lieu peuplé « d'appareils à transformer les lapins en chapeau et le déterminisme bleu pour tout buvard. Je ne suis pas fâché d'apprendre que le plus grand psychologue de ce temps habite une maison de médiocre apparence dans un quartier perdu de Vienne » (*Les Pas perdus,* 1924).

Si Freud n'avait guère d'attirance pour la littérature moderne qui pourtant s'inspirait largement de son œuvre, il avait la passion des classiques : la Grèce antique, le XIX^e^ siècle, Goethe, Shakespeare, Cervantès. Et en ce sens, comme le montre Jacques Le Rider dans ses travaux sur la modernité viennoise (*Modernité viennoise et crises de l'identité,* 1990), Freud était beaucoup plus viennois qu'il ne le croyait lui-même. En effet, en mettant au cœur de sa doctrine la question du meurtre du père, il se rattachait à l'histoire de la bourgeoisie juive commerçante de l'Empire austro-hongrois.

À partir de 1850, et pendant trois décennies, les Juifs de l'Europe de l'Est affluèrent à Vienne. L'empereur leur avait accordé le droit de commercer librement. Détachés des servitudes de la religion, ils adoptèrent eux aussi les idéaux du libéralisme. Puis, autour des années 1873-1890, avec la crise économique – dont le père de Freud, Jacob, fut la victime – et la montée en puissance d'un antisémitisme d'autant

plus virulent que les Juifs urbanisés étaient devenus invisibles à force d'assimilation, un tournant s'amorça. Les fils des anciens négociants, soutenus par leurs familles, renoncèrent au commerce pour devenir écrivains, journalistes, médecins, musiciens, savants. Ces Juifs firent de la Vienne des années 1900 le creuset de toutes les angoisses d'une classe patricienne habitée par la certitude de son déclin. Convaincus d'être à l'avant-garde d'un rêve non encore réalisé – celui d'une Europe où se dissoudraient les nationalités –, ils firent briller de mille feux les facettes de leur identité introuvable. D'où la recherche – chez Freud en particulier – d'un futur dont la réalité se projetterait dans le passé

Autrement dit, la psychanalyse, révolution de la subjectivité, fut inventée par des Juifs de la Haskala (mouvement des Lumières juives), au cœur d'une Mitteleuropa marquée par le déclin des Empires centraux et par l'émergence des minorités nationales. À Vienne, métaphoriquement, tout se passait comme à Thèbes (Œdipe) et comme dans le royaume du Danemark (Hamlet). Pour les premiers freudiens, la psychanalyse fut un messianisme de la parole individuelle, beaucoup plus qu'un projet collectif de refonder la société. Changer le monde par des mots revenus de l'enfer d'un exil intérieur, changer la vie en faisant surgir l'inconscient dans la conscience : le ça freudien.

En 1891, Freud s'installa avec toute sa famille au 19 de la Berggasse dans un vaste appartement, et l'année suivante il en loua un second au rez-de-chaussée pour y aménager son bureau. C'est à son domicile que se réunirent les premiers freudiens. Autour du « père », ils formaient un cénacle d'initiés tout en vivant dans un monde déchiré par des conflits familiaux. Aussi commencèrent-ils à pratiquer la psychanalyse avec des patients névrosés qui leur ressemblaient.

Quand Freud quitta Vienne pour Londres en 1938, il emporta avec lui l'histoire des origines de la psychanalyse. La demeure dans laquelle il avait vécu fut déclarée *judenrein* (nettoyée de la juiverie) : véritable tombeau sans sépulture orné d'une croix gammée. Lorsque l'historien Henri Ellenberger se rendit à la Berggasse en 1957, avec l'espoir d'y faire apposer une plaque en souvenir de Freud, la locataire des lieux lui déclara : « C'est ici mais il n'y a rien à voir. Tout a changé. On ne peut rien vous montrer. » En effet, après la Seconde Guerre mondiale, l'oubli de Freud à Vienne fut tel que les guides touristiques ne

mentionnaient même pas son nom : Vienne avait refoulé non seulement la psychanalyse mais le nom de Freud.

C'est dans ce contexte que Lacan fut invité en 1955 à prononcer une conférence à la clinique neuropsychiatrique de Vienne : « La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse. » Il ne s'intéressait guère à Vienne-fin-de-siècle et, en 1965, il qualifiera cette ville détestée de « fonds le plus bas du monde psychanalytique ». La conférence lui permettait, non seulement de prendre acte de l'oubli de Freud dans cette ville, mais de se poser en refondateur d'une psychanalyse moderne qui revaloriserait le nom de Freud et le retour à la « littéralité » du texte freudien et à l'inconscient (le ça) contre les fourvoiements d'une psychologie du moi. Lacan opposait en effet la Vieille Europe, chargée d'une culture des mythes, au nouveau monde d'outre-Atlantique désigné comme « anhistorique » et accusé d'avoir effacé les « principes d'une doctrine » beaucoup plus que « les stigmates d'une provenance ». Il renouait donc avec l'antiaméricanisme de Freud pour faire de Paris la nouvelle Vienne de la seconde moitié du XX^{e} siècle.

À son retour, il raconta que, lors de sa conférence, le pupitre devant lequel il se trouvait s'était mis à parler et qu'il avait eu beaucoup de mal à lui reprendre la parole. Dans cette affaire de pupitre parleur, Lacan semblait rendre hommage à sa jeunesse surréaliste – celle des tables tournante et des sommeils artificiels – comme si son grand appel à la rénovation d'un freudisme européen, dont Vienne serait l'origine historique et Paris la capitale moderne, était fait pour effacer le malentendu qui avait opposé Freud à André Breton.

Pourtant, la psychanalyse parvint à survivre à Vienne au lendemain de la victoire des Alliés grâce à trois grands aristocrates qui avaient refusé toute forme de collaboration avec les nazis : le comte Igor Caruso, le baron Alfred von Winterstein et le comte Wilhelm zu Solms-Rödelheim. Néanmoins, elle fut rapidement concurrencée par les nombreuses écoles de psychothérapie qui obtinrent de l'État une reconnaissance officielle de leur statut, ce qui conduisit les autorités autrichiennes à regarder la psychanalyse comme une thérapie parmi d'autres.

En 1971, l'appartement de Freud fut transformé en un musée qui ne contenait que des photographies, quelques meubles de l'ancienne

salle d'attente ainsi qu'un manteau, une canne et un chapeau. L'association psychanalytique viennoise avait son siège dans le même immeuble. Mais jamais aucun exilé de 1938 ne revint s'installer dans la ville qui avait vu naître la psychanalyse.

Je suis allée de nombreuses fois à Vienne pour des colloques, des commémorations ou des rencontres, et je n'ai jamais manqué de me rendre à la Berggasse où j'ai toujours reçu un accueil chaleureux. L'absence des meubles, des collections, des objets et des bibliothèques – toutes choses transportées à Londres dans l'autre musée – rend plus émouvant encore celui de Vienne, lieu de mémoire des quarante-sept années de la vie de l'homme Freud consacrée à la science, à l'art, à la culture.

Mon ami August Ruhs, psychiatre freudien francophone, esthète lacanien, principal représentant du mouvement psychanalytique viennois de ma génération, m'a toujours dit que la psychanalyse viennoise souffrait d'une « blessure narcissique » irréparable, liée à sa destruction au moment de l'Anschluss. Il s'amuse toujours en me rappelant cette plaisanterie célèbre : « Quelle est la caractéristique du génie viennois ? C'est de regarder Beethoven comme un Autrichien et Freud comme un Allemand. » Chaque fois que je le vois, je constate à quel point, lui aussi, entretient avec Vienne une relation ambivalente. Il déteste la ville impériale à laquelle il oppose celle des rebelles à l'ordre impérial : Oskar Kokoschka, Alfred Kubin, Egon Schiele, etc.

De même que la Berggasse reste un lieu vide, déserté par l'histoire et voué à l'abandon et au tragique, de même il existe cette « autre Vienne », rebelle à toute prise de conscience de son passé. Elle a été superbement décrite par Axel Corti dans *Welcome in Vienna* (1982-1986), trilogie cinématographique inspirée par les souvenirs de Georg Stefan Troller et consacrée à l'anéantissement de l'Autriche entre 1938 et 1944. Cette trilogie prend pour toile de fond plusieurs événements : le massacre des Juifs au cours de la Nuit de cristal, l'exil des survivants vers les États-Unis, leur retour dans une ville en ruines, gouvernée par les vainqueurs. Tourné en noir et blanc, le film raconte l'épopée de gens ordinaires – deux jeunes hommes juifs notamment, Freddy Wolff et Georges Adler – pris dans une tourmente qui les prive à tout jamais de leur patrie d'origine.

Persécutés par les nazis, stigmatisés outre-Atlantique, contraints à devenir autres que ce qu'ils étaient et incorporés enfin dans l'armée

américaine, ils retournent à Vienne en espérant retrouver un véritable *homeland.* Au lieu de quoi, ils assistent à un nouveau désastre. Les Viennois ne songent qu'à oublier le passé et, pire encore, ils réintègrent, à coups de marché noir et de corruption, tous les anciens nazis, devenus pour la plupart les alliés des Américains soucieux de lutter désormais contre les Soviétiques. Communiste de la première heure, Adler pense à construire une société nouvelle mais il découvre alors que les militants staliniens ne lui offrent rien d'autre qu'un destin d'espion. Désespéré, il collabore avec les Viennois à l'occultation du passé nazi de l'Autriche, tandis que son ami Freddy refuse toute compromission au prix de devenir un exilé permanent.

Jamais Vienne ne s'est remise de son passé nazi et jamais aucun membre de la famille de Freud n'a accepté de collaborer à la renaissance de la psychanalyse en Autriche : pas plus à l'édification d'une nouvelle Berggasse qu'à la reconstruction d'un mouvement freudien. Quarante-sept mille Juifs viennois ont été déportés et assassinés entre 1938 et 1944, parmi lesquels les quatre sœurs de Freud. En 1945, Anton Freud, petit-fils de Freud, et Harry, son cousin, tous deux incorporés dans l'armée américaine, participèrent à la traque aux nazis autrichiens, mais ni l'un ni l'autre ne voulurent retrouver la nationalité autrichienne.

Au début du XXI^e^ siècle, la Berggasse fut le théâtre de plusieurs drames. En 2005, le musée Freud devint une fondation privée dont les psychanalystes viennois furent exclus. Trois ans plus tard, à la suite de controverses à propos d'un projet d'exposition sur l'exil de Freud, une historienne, Lydia Marinelli, directrice scientifique, se donna la mort par défenestration.

Il est prévu qu'en 2020 la Berggasse soit rendue conforme à la législation des grands musées européens : accès sans obstacles, installation d'un ascenseur, de vestiaires, de sanitaires, d'un restaurant, d'une bibliothèque numérisée, et pourquoi pas d'un parcours pédagogique permettant à de nombreux visiteurs de découvrir les lieux grâce à des images virtuelles.

Je me demande où l'on posera le manteau, la canne et le chapeau de Freud.

Voir : Antigone. Bardamu, Ferdinand. Bonaparte, Napoléon. Buenos Aires. Désir. Divan. Éros. Famille. Folie. Hamlet blanc, Hamlet

noir. Hitler, Adolf. Humour. Londres. Miroir. New York. Œdipe. Paris. Psyché. Rebelles. Rome. Roth, Philip. Saint-Pétersbourg. Terre promise. Villes. Villes brésiliennes.

Villes

De Vienne à Paris, de New York à Buenos Aires, de Budapest à Zurich, la psychanalyse est partout dans le monde un phénomène urbain issu de l'industrialisation, de l'affaiblissement des croyances religieuses et du déclin du patriarcat traditionnel.

Elle dispense son enseignement, fonde ses associations et crée ses instituts de formation dans de grandes cités dont les habitants sont la plupart du temps séparés de leurs racines, repliés sur un noyau familial restreint et plongés dans l'anonymat et le cosmopolitisme. Propice à l'exploration des profondeurs de l'intime, elle se nourrit d'une conception de la subjectivité qui présuppose la solitude de l'homme face à lui-même.

Le dispositif du divan n'est à cet égard que la traduction clinique de ce détachement : un tête-à-tête avec soi-même face à une altérité réduite à sa plus simple expression. Quant au transfert, concept majeur du vocabulaire freudien, il n'est que la transposition, sur un mode intersubjectif, d'une emprise qui s'est défaite dans la réalité et dont le sujet reconstruit fantasmatiquement la toute-puissance à des fins thérapeutiques.

L'histoire de la psychanalyse est aussi l'histoire d'une géo-psychanalyse dont le territoire archéologique serait celui des villes, toutes semblables et toutes différentes les unes des autres.

D'où le choix pour ce dictionnaire de privilégier des noms de villes aimées. J'aime les villes, j'aime les bruits de la ville, la foule, les cafés, les brasseries, et donc j'aime que la psychanalyse soit partout implantée dans des villes, voire des mégapoles, où l'angoisse va de pair avec l'interrogation du sujet sur lui-même. Explorer son inconscient, c'est toujours se détacher de quelque chose, quitte à en conserver la trace dans l'inconscient : d'un territoire, d'une tribu, d'une famille et donc d'une souveraineté liée à la race, à la nation. C'est aussi rêver d'une ville ou même rêver une ville.

Je ne peux m'empêcher ici de penser au roman d'Italo Calvino *Les Villes invisibles* (1972). L'auteur imagine un dialogue entre Marco Polo et Kubilai Khan, empereur mongol. Le premier, visionnaire, décrit des villes imaginaires, le second, mélancolique, ne parvient pas à visiter celles de son empire. Il y a plusieurs sortes de villes : de l'amour, de la mémoire, du regard, de la mort, des signes. Elles portent en elles les emblèmes les plus divers, des noms de femmes, de déesses, d'animaux, de mythes. Les villes de la psychanalyse figurent toutes dans un atlas, mais elles forment aussi un catalogue infini de concepts qui ressemblent à un *ailleurs*, à une autre scène peuplée d'effets spéciaux comme on en trouve dans la saga de *La Guerre des étoiles* : villes du ça (Paris), du surmoi (Londres), du meurtre du père (Vienne), du moi (New York), de l'auto-analyse (Buenos Aires), de la bisexualité et du partage (Berlin), de la télépathie (Budapest), du multiculturalisme (Mexico), du désir (Rome), de la féminité (Göttingen), du rêve (Saint-Pétersbourg), etc.

Voir : Beyrouth. Budapest. *Conscience de Zeno (La)*. Cuernavaca. Francfort. Göttingen. Guerre. Hitler, Adolf. Hollywood. Salpêtrière. Terre promise. Topeka. Villes brésiliennes. Washington. Worcester. Zurich.

Villes brésiliennes

Cent trente-six couleurs de peau

Beaucoup plus que dans les autres régions du monde, les villes brésiliennes ont été le réceptacle de toutes les contradictions possibles de la psychanalyse. Dans ce pays qui unit plusieurs pays, les villes ont joué un rôle considérable dans l'expansion de tous les courants de la psychanalyse. Chacune d'elles revendique son identité, même si, dans chacune, on retrouve des caractéristiques communes. Dans ces villes – Rio de Janeiro, Bahia, São Paulo, Porto Alegre, Campinas, Belo Horizonte – j'ai reçu un accueil chaleureux, et chaque fois je suis étonnée de la passion avec laquelle, depuis plusieurs générations, les Brésiliens urbains s'intéressent, non seulement à toutes les formes de

psychothérapie et de médecine de l'âme, mais aussi à leur histoire et à l'histoire mondiale de la psychanalyse. Tout se passe comme si leur curiosité envers l'altérité les poussait toujours davantage à comprendre et à écouter les différences culturelles. Une enquête a dénombré au Brésil cent trente-six couleurs de peau : des blanches, des noires, des grises, des vertes, des brûlées, des jaunes, des indéfinissables. Rien n'est plus stimulant que de donner des conférences dans les villes brésiliennes devant un public enthousiaste, attentif, généreux. Dans chaque ville, il existe des dizaines d'associations psychanalytiques, de nombreux instituts d'enseignement et d'initiation à la clinique. Quant aux thérapeutes, ils s'interrogent autant sur les troubles psychiques – collectifs ou individuels – que sur la manière de les aborder dans les milieux sociaux les plus pauvres : les favelas notamment.

Dans chaque ville, je suis chez moi, dans chaque ville et à chaque périple, je retrouve les mêmes amis, mon éditrice Cristina Zahar et mes anciens doctorants devenus professeurs, que je rencontre aussi, au mois de janvier, à Paris. Car c'est pendant notre hiver européen que les Brésiliens se rendent à l'étranger. Ceux que je connais et que j'aime voyagent beaucoup et parlent plusieurs langues – Ana Maria Gageiro, Catarina Koltai, Marco Antonio Jorge, Paulo Ceccarelli –, ils adorent fréquenter les bistrots parisiens, passer des nuits entières à échanger des idées et suivre des séminaires à l'université. Comme beaucoup de Latino-Américains, ils sont élégants et courtois, soucieux de leurs visages et de leurs corps, attentifs à la beauté des peaux, de la plus blanche à la plus colorée. Ils traversent facilement les frontières, apprécient l'esthétique des « passages » si bien décrits par Walter Benjamin. Ils aiment les flâneries, les dîners festifs, les promenades, les cadeaux, le sentiment de soi. J'aime les psychanalystes brésiliens, j'aime leur savoir clinique, leurs qualités thérapeutiques, leur pragmatisme, leur curiosité insatiable, leur capacité à faire vivre la culture freudienne et à se moquer subtilement de l'arrogance avec laquelle leurs homologues français tentent toujours de les coloniser en se prenant pour des maîtres à penser.

Quand un voyageur vient de Buenos Aires ou de Paris pour atterrir dans une ville brésilienne, il éprouve un double sentiment de déjà-vu et d'étrangeté. Certes, les saisons sont à l'envers des nôtres, mais tout se passe aussi comme si chaque ville réunissait un condensé de toutes

les saisons possibles : l'hiver le matin, le printemps à midi, l'été l'après-midi, l'automne, le soir. En conséquence, la cité brésilienne participe, non pas d'un cosmos cosmopolite à la Borges, mais d'un métissage hiérarchisé d'une violence extrême. Les rapports entre le corps et l'intellect y sont de nature anthropophage, coloniale, bisexuelle. Manger l'autre, refouler l'autre, recracher l'autre, c'est-à-dire l'ennemi, l'étranger, l'Indien d'Amazonie, le proche, le métis, le semblable, le miséreux, l'homme, la femme : telle serait la façon dont le Brésil incorpore l'image qu'il se donne de lui-même dans sa relation au monde européen, un monde toujours vécu sur le modèle d'une projection oscillant entre dévotion et rejet.

Si la psychanalyse fut pour les Argentins des villes, et notamment pour les *porteños*, le moyen d'élucider une histoire généalogique portée par des vagues successives d'immigration, et si elle s'implanta à travers une véritable dynastie héroïque de maîtres fondateurs réunissant des exilés et des autochtones, elle demeura pour les villes brésiliennes, comme le souligne la sociologue et psychanalyste Lucia Valladares, l'expression accomplie d'un savoir rationnel, capable tout à la fois de répondre à des interrogations culturelles et de tempérer la démesure d'une société urbaine féodalisée et imprégnée de pensée magique, celle des guérisseurs, des ordonnateurs de transe, ou encore des chefs de sectes charismatiques. Ce savoir mêle d'ailleurs le double héritage du positivisme d'Auguste Comte, qui avait présidé en 1891 à la rédaction de la nouvelle Constitution républicaine, et du culte anthropophage qui parodie la conception freudienne de la loi interdictrice et du désir coupable.

En 1928, dans son *Manifeste anthropophage,* en partie inspiré des manifestes surréalistes, le poète Oswald de Andrade, grand lecteur de Freud, affirme que seule une « dégustation symbolique du colonisateur » permet à la modernité brésilienne de s'affirmer selon un processus de dévoration esthétique consistant, non pas à imiter la civilisation européenne, mais à la manger afin de mieux l'assimiler. Il invite ses contemporains à une révolution « caraïbe » qui déboucherait sur la mort du patriarcat et le retour à un matriarcat originel à travers lequel s'exprimeraient tous les désirs refoulés.

Andrade revendique le nom de Pindorama, ou terre des palmiers, utilisé par les tribus indiennes qui désignaient ainsi leur pays dans la langue tupi-guarani : « Contre la réalité sociale, vêtue et répressive, décrite par Freud, nous voulons la réalité sans complexes, sans folie, sans prostitution et sans pénitenciers. Nous voulons le matriarcat de Pindorama… *Tupi or not Tupi, that Is the question ?* Pourquoi la langue Tupi n'a-t-elle pas subsisté ? C'est sans doute parce que la langue portugaise a été utilisée par le colonisateur, non seulement dans le but de dominer, mais aussi dans celui de maintenir le statut privilégié de l'élite par rapport aux classes défavorisées. Pourtant, le portugais brésilien s'est quand même configuré de manière très différente car il a subi les influences des langues indigènes et africaines, ce qui lui a donné des particularités très différentes de la langue parlée au Portugal… Pour ce qui est de l'identité et de la mixité brésiliennes, seule l'anthropophagie nous unit. »

Au Brésil, la psychanalyse est à la fois le mal et le remède au mal, la raison et la transgression de la raison, la norme et la rébellion contre la norme, la loi du père et l'irruption d'une hétérogénéité maternelle. Tantôt elle se veut soumise à un ordre universel qui la rattache à l'Europe ou à l'autre Amérique, et tantôt elle se pense en rupture avec cet idéal au point de sombrer dans une quête éperdue d'une « brésilianité ». Oserais-je dire qu'elle change de saison à toutes les heures du jour et de la nuit, et que pour cette raison elle nous éblouit, nous, Européens, en nous offrant le spectacle d'une remarquable vivacité. Comme le dit Gilles Lapouge dans son

magnifique *Dictionnaire amoureux du Brésil* (2011) : « Je fréquente ce pays régulièrement, je l'ai peint avec mes souvenirs. Je montre ses images. Je me rappelle ses odeurs et ses orages. Parallèlement, je parcours son histoire dont nous ne connaissons en Europe que des bribes, et qui fut brutale et fastueuse. Je parle également du Brésil d'aujourd'hui partagé entre l'horreur des favelas et l'impatience d'un peuple qui, pour la première fois peut-être, sait qu'il est en charge de son propre avenir. C'est cela, être amoureux d'un pays. »

Ce n'est pas un hasard si l'Université joue pour la psychanalyse un rôle majeur dans ce pays où les écoles psychanalytiques, toutes tendances confondues, ont investi, non pas les départements de médecine, mais ceux de la psychologie, instaurant une osmose complète entre les pratiques cliniques et la transmission de la doctrine et du corpus. Enseignée comme un savoir rationnel, en lieu et place de la psychologie, la psychanalyse a acquis une position cruciale dans la société brésilienne, et surtout dans les universités marquées par une expansion des sciences humaines initiée durant l'entre-deux-guerres par des savants français : Georges Dumas, Fernand Braudel, Claude Lévi-Strauss. En conséquence, elle reste très puissante à une époque (1980-2016) où, en Europe et aux États-Unis, elle a subi de plein fouet le contrecoup d'une crise qui l'a obligée à se développer de plus en plus hors d'un système universitaire dominé par la psychologie comportementale et la psychiatrie biologique.

Les écoles psychanalytiques brésiliennes ont été fondées par des pionniers autochtones, notamment Durval Marcondes (São Paulo), Júlio Porto Carrero (Rio de Janeiro) et bien d'autres encore. Mais aucun d'entre eux ne s'est conduit comme un maître à penser. De sorte que, d'emblée, la psychanalyse fut, dans les villes brésiliennes, une affaire collective qui ne se réclamait d'aucune figure autoritaire. Loin de l'Europe, loin des « maîtres » – de Melanie Klein à Jaques Lacan –, les psychanalystes brésiliens ont toujours favorisé un formidable éclectisme fondé sur des relations horizontales entre les membres du groupe plutôt que sur la soumission à une chefferie. D'où leur puissance clinique beaucoup plus solide depuis le début du XXIe siècle que celle des pays européens, et malgré le souvenir de la sinistre période de la dictature (1964-1984) durant laquelle les militants freudiens rebelles furent persécutés tandis qu'une majorité de leurs collègues prétendaient rester « neutres ». Dans une lettre de 1926

adressée à Durval Marcondes, Freud avait écrit ces mots : « Malheureusement je ne domine pas votre idiome, mais grâce à mes connaissances de la langue espagnole j'ai pu déduire de votre lettre et de votre livre que c'est votre intention de profiter des connaissances acquises en psychanalyse dans les belles-lettres, et, d'une manière générale, d'éveiller l'intérêt de vos compatriotes pour notre science. Je vous suis sincèrement reconnaissant de vos efforts, et je vous souhaite beaucoup de succès. » Il serait étonné aujourd'hui de voir à quel point ce souhait est devenu réalité.

Et je dois dire que j'ai envie de partager l'opinion optimiste de Stefan Zweig, installé à Petropolis où il se donna la mort en 1942 : « La question est de savoir comment les hommes peuvent-ils arriver à vivre en paix sur la terre, en dépit de toutes les différences de races, de classes, de couleurs, de religions et de convictions ? Aucun pays ne l'a résolue d'une façon plus heureuse que le Brésil. D'une façon qui, à mon avis, mérite, non seulement l'attention, mais l'admiration du monde » (*Le Brésil, terre d'avenir*, 1941).

Voir : Berlin. Beyrouth. Budapest. Buenos Aires. *Conscience de Zeno (La)*. Cuernavaca. Dernier Indien (Le). Francfort. Göttingen. Hamlet blanc, Hamlet noir. Hollywood. Jésuites. Londres. Mexico. New York. Paris. Rebelles. Rome. Saint-Pétersbourg. Sexe, genre & transgenres. Terre promise. Topeka. Vienne. Villes. Washington. Worcester. Zurich.

Vinci, Léonard (de)

Un vautour dans la bouche…

Le nom de Léonard de Vinci n'est pas seulement celui du plus grand peintre de la Renaissance, célébré dans le monde entier, il est aussi le nom d'une énigme transformée par Freud, sinon en un cas clinique, du moins en un objet troublant auquel se sont identifiées des générations de psychanalystes. De même que Freud détourne la tragédie d'Œdipe pour en faire le pivot de sa conception du conflit inconscient, de même il fait entrer Léonard dans un labyrinthe interprétatif que plus aucun historien de l'art ne peut méconnaître (*Un*

souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, 1910). En effet, le fameux souvenir de l'oiseau prédateur est devenu une pièce importante de l'étude de la personnalité du peintre, « essentiellement après que Freud lui eut consacré, en 1910, un essai aussi brillant que problématique » (Daniel Arasse, *Léonard de Vinci,* 1997, rééd. 2011).

Lorsque Freud décide d'étudier la vie de Léonard de Vinci, il a déjà une solide connaissance de la peinture de la Renaissance italienne, notamment par la lecture du livre de Jacob Burckhardt amplement annoté (*La Civilisation de la Renaissance,* 1860). En outre, passionné de voyages, il ne cesse chaque année de visiter l'Italie et de franchir les frontières entre le passé et le présent. Mais c'est à Paris en 1886 qu'il a eu l'occasion, pour la première fois, de s'extasier devant les toiles du Vinci : *La Joconde* (1503-1506), *La Vierge aux rochers* (1483-1486) et *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne* (1508).

En 1898, dans une lettre à Wilhelm Fliess, il écrit : « Léonard, à qui on ne connaît aucune aventure galante, fut peut-être le gaucher le plus célèbre. » Il adhère alors aux hypothèses folles de son ami qui affirme que les artistes sont dotés d'une « latéralisation à gauche plus forte et correspondant chez eux à une accentuation du caractère sexué opposé ».

Dans la peinture de la Renaissance italienne, les madones sont pour Freud les modèles d'une maternité sensuelle, et leur omniprésence va de pair avec la disparition de la figure archaïque de Dieu le père. Comme les artistes et écrivains de son temps, Freud place l'homme au cœur de ses recherches. Quant à Léonard de Vinci, reconnu comme un génie par ses contemporains, il vit dans un monde tourmenté, celui des guerres d'Italie, de la déconstruction du christianisme médiéval et des imprécations de Savonarole, un monde en guerre néanmoins tourné vers la découverte de nouvelles terres, au-delà de l'Europe et vers une compréhension neuve des lois de l'univers. Il sert plusieurs maîtres soumis eux-mêmes à la violence de leur temps. À cette époque s'amorce, dans la pensée occidentale, la critique de l'univers fixe fondé sur la synthèse aristotélicienne. Dieu, déjà, n'est plus regardé comme le centre de l'univers. Les vraies forces invisibles que l'artiste doit découvrir, sans se départir encore officiellement de l'iconographie classique de la chrétienté, ce sont celles de la nature et d'une humanité en mouvement qui fait corps avec le monde naturel.

Au début du XX^e^ siècle, les travaux sur Léonard de Vinci sont en pleine expansion et les historiens de l'art s'interrogent sur ce génie qui a donné lieu à de nombreuses légendes et qui cultivait le secret en se passionnant pour les énigmes de l'univers. Obsédé par « l'énigme du caractère de Léonard », Freud a dévoré le livre de Dimitri Merejkovski, *Le Roman de Léonard de Vinci*, publié en 1900 et sous-titré *La résurrection des dieux*. Cet auteur russe avait remporté un succès considérable en présentant Léonard comme un personnage impie, sublime par son humanité mais antéchrist par ses goûts pour les monstres et sa passion pour la dissection des corps : un être étrange, hanté par la dialectique de la beauté et de la laideur, infantile dans sa démesure et son identification aux oiseaux, sorte de prophète métaphysico-religieux sorti tout droit d'un roman de Dostoïevski. Merejkovski continuait à propager la version légendaire d'un sage à longue barbe. Il n'ignorait pas pourtant que le jeune Léonard était un homme d'une grande beauté, imberbe, gracieux, soucieux de son apparence, d'une féminité évidente et portant une chevelure bouclée qui ressemblait à celle de ces jeunes garçons androgynes qu'il dessinait et qui l'entouraient dans son atelier.

C'est dans ce roman que Freud découvre le fameux souvenir d'enfance dont il va transcrire la version italienne : « Il semble que ce soit mon destin d'écrire ainsi sur le milan, car parmi mes plus lointaines impressions d'enfance, il me souvient que du temps où j'étais au berceau, un milan vint m'ouvrir la bouche de sa queue, et à plusieurs reprises me frappa de cette queue sur les lèvres. » On sait que Léonard s'intéressait particulièrement au milan (*nibbio*) parce qu'il avait remarqué la capacité de ce beau rapace à effectuer des descentes en vol plané sans aucun mouvement d'ailes.

Ce souvenir semble aussi inquiétant que cette écriture inversée ou spéculaire qui caractérise les commentaires rédigés par Léonard. S'il est fréquent de retrouver dans des mythes d'origine des histoires d'oiseaux qui se posent sur la bouche d'un enfant au berceau – la chanteuse Barbara en donnera une version nouvelle –, seul Léonard a imaginé la scène d'une queue de rapace pénétrant de façon intrusive l'orifice buccal d'un bébé. Vinci présente ce souvenir comme s'il s'agissait d'une prédiction émanant de la nature. C'est le vol de l'oiseau qui prédestine le héros, et non pas l'envoyé de Dieu, non pas l'ange de l'iconographie chrétienne, mais l'animal.

Ce que Vinci prend pour un souvenir en forme de présage est une reconstruction imaginaire tardive. Vinci a toujours pensé qu'il était prédestiné à devenir un artiste, un homme différent des autres. Sans placer son illustre patient sur un divan, Freud lui invente une vie inconsciente conforme à l'idéologie psychanalytique du début du XX^e^ siècle, mais aussi à ses propres fantasmes : il construit un *Da Vinci Code* qui est en fait un *Da Vinci Freud*. Comme Vinci, Freud se pense prédestiné, et comme lui, il refuse les systèmes métaphysiques. Aussi annexe-t-il le héros Léonard à son système de pensée afin de montrer que les œuvres de celui-ci sont remplies des signes d'une existence qu'il cherche à dissimuler. Freud n'assimile pas le souvenir raconté par Vinci à une prédestination mais à une énigme qu'il prétend décrypter, tel Œdipe répondant à une Sphinge qui lui poserait trois questions : 1 – Quelle est la genèse de l'homosexualité ? 2 – Quel est le statut de l'enfance dans la destinée humaine ? 3 – Qui est la mère ?

Entre janvier et mars 1910, il rédige d'une traite son étude sur le souvenir d'enfance qui sera publiée en mai. Il interprète ce souvenir en transformant le milan (*nibbio*) en un vautour (*Geier*), alors qu'il a consulté le texte italien. Or un vautour n'est pas un milan. Assez effrayant, le vautour possède un long cou et un bec puissant qui lui permettent de fouiller les carcasses. Au contraire, le milan, volatile plus élégant, est pourvu d'un cou rentré, d'un bec peu proéminent et d'une queue plus vaste.

Si Freud commet une telle bévue, c'est parce qu'il tient à assimiler le vautour à une divinité androgyne de l'ancienne Égypte (*Mout*), au point de faire l'hypothèse que Léonard lui-même aurait eu connaissance des mythes et des divinités de l'Ancienne Égypte. Aussi transforme-t-il le récit de la queue frappant les lèvres en une scène de fellation. Selon lui, cette scène serait la réactualisation d'une autre plus ancienne : celle de la succion du sein maternel par l'enfant au berceau. Et du coup, Freud fait l'hypothèse – fausse – que Léonard, enfant illégitime d'un père qui le reconnaît et le traite plutôt bien, aurait été élevé par sa mère pendant ses quatre premières années, puis séparée d'elle pour rejoindre le foyer paternel auprès d'une belle-mère. D'où l'homosexualité du peintre, rangé par Freud dans la catégorie des « invertis inactifs ». Autrement dit, Freud est convaincu que Vinci n'a jamais connu la moindre relation charnelle avec des hommes, hypothèse pour le moins étonnante. Vinci aurait donc été

homosexuel sans être sodomite. Et, dans la foulée, Freud affirme que les garçons élevés exclusivement par des femmes ont tendance à devenir homosexuels. Freud se trompe donc trois fois : il soutient que ser Piero aurait été un père absent, que Léonard aurait été élevé exclusivement par sa mère pendant quatre ans, et que son homosexualité non charnelle résulterait de cette situation.

Un tel refus du caractère charnel de l'homosexualité de Léonard était rendu possible dans la mesure où, contrairement à Michel-Ange, celui-ci était resté très réservé sur sa sexualité. La relation que celui-ci entretenait avec son homosexualité permettait à Freud de bâtir sa séduisante hypothèse. Et pourtant, on peut se demander en quoi cette discrétion serait la preuve que Vinci n'aurait jamais eu de relation charnelle avec des garçons. On peut tout aussi bien imaginer que Vinci était un sodomite actif. On sait qu'il était attiré par des éphèbes qui posaient nus pour lui, et qu'il prenait plaisir à reproduire dans ses dessins et ses toiles leurs visages angéliques et leurs sourires énigmatiques.

En outre, en avril 1476, âgé de 24 ans et encore élève dans l'atelier de Verrochio à Florence, il fut dénoncé puis emprisonné pour sodomie avec d'autres jeunes gens, sur la personne de Jacopo Saltarelli, prostitué notoire. On peut donc supposer qu'après cet épisode il ait préféré rester discret sur ce sujet, même si la sodomie était tolérée à Florence. Certes, Léonard ne parle jamais ouvertement de sa sexualité. Mais il l'évoque de façon énigmatique, dans ses confidences en écriture inversée.

En avril 1490, il recueille chez lui Giacomo Caprotti âgé de 10 ans, garnement loqueteux, inculte et voleur, d'une stupéfiante beauté, qu'il surnomme Salaï (démon en arabe) et avec lequel il se comporte en mère et en éducateur. L'enfant lui sert de modèle et de serviteur, et il fréquente les autres éphèbes de l'atelier du maître. Vinci gardera Salaï auprès de lui toute sa vie. En 1506, il accueille comme élève un jeune noble âgé de 16 ans, Francesco Melzi, l'exact opposé de Salaï. À cette date, Léonard vit donc avec Salaï (26 ans) et Melzi (16 ans) qui sont en perpétuelle rivalité et entourés de bien d'autres jeunes gens.

Freud n'ignore rien de la vie menée par Léonard mais il veut absolument faire entrer son héros dans cette catégorie d'homosexuels qui « ne recherchent pas le pénis de la mère en ayant des relations sexuelles avec les hommes ». Aussi bien affirme-t-il que Vinci devient

une mère en recherchant la compagnie de ces jeunes adolescents, lesquels seraient à l'image de l'enfant qu'il a été pour elle. Thèse séduisante et en partie exacte ! À ceci près qu'elle colle bien plus avec l'hypothèse clinique de Freud sur la genèse de l'homosexualité masculine qu'avec la réalité de la vie sexuelle du Vinci. Sans doute Freud projette-t-il sur le peintre admiré sa propre pratique de l'abstinence commencée en 1895 ? Sans doute aussi veut-il avancer les prémices de sa théorie de la sublimation qui prendra de plus en plus de place dans sa doctrine ?

Et il transforme donc Léonard en un créateur de génie qui aurait sublimé, comme lui, sa pulsion sexuelle en la mettant au service de la civilisation. Mais il le montre aussi sous les traits d'un enfant narcissique s'amusant avec des jouets et des animaux, ou construisant des machines sans jamais parvenir à achever ses œuvres, preuve, selon lui, d'une inhibition sexuelle.

Pour étayer sa démonstration, Freud commente le fameux dessin de Léonard sur la copulation. Il remarque, à juste titre, que celui-ci représente de façon étrange l'organe féminin en le réduisant à une sorte de réceptacle alors qu'il dessine l'homme affublé d'un long pénis. Sur le même dessin, figurent un autre pénis sectionné, un torse d'homme et encore un pénis encombré de canaux. Et Freud commente alors ce que Léonard dit de l'acte sexuel qui lui fait horreur : « L'acte d'accouplement et les membres qui y sont employés sont d'une laideur telle que si ce n'était la beauté des visages et les ornements des acteurs et la pulsion contenue, la nature perdrait l'espèce humaine. » La conjugaison de la laideur et de l'extrême beauté, parfaitement repérée par Freud, est l'une des composantes majeures de l'art du Vinci. Elle correspond aussi à l'interrogation d'une époque : derrière l'homme, derrière l'iconographie sacrée, on ne voit déjà plus le Dieu tout-puissant du monde médiéval, mais un Christ naturalisé, féminisé, immergé dans la nature, les organes, l'anatomie. Derrière l'étrange beauté divine des portraits de Léonard se cache le corps dans tout son mystère et toute sa crudité : des morceaux de corps disséqués. Tel est le monde invisible que Léonard exhibe dans ses dessins et qu'il fait disparaître dans ses toiles peintes, peuplées, elles aussi, d'énigmes : rochers dévastés, paysages flous et inquiétants, scènes de guerre, visages inachevés. Ce monde corporel dissimulé dans la peinture de Léonard est l'exact reflet de celui-là même que Freud veut révéler à

l'orée du XX^e siècle : le monde du psychisme. Aussi se sert-il des énigmes du Vinci pour en dessiner les contours.

Léonard invente des fictions. Et d'ailleurs, ce dessin de la copulation ressemble à s'y méprendre à une sorte de scène primitive au sens freudien. L'origine première de l'être est le pénis porteur de la semence. Léonard reprend ici la thèse médiévale de l'infériorité de l'organe féminin tout en hésitant sur la question de l'origine. L'organe de la femme ou celui de l'homme ? Léonard ne tranche pas, trop intéressé qu'il est par le fonctionnement mécanique des corps.

Dans une réflexion sur l'activité de la verge, il attribue à celle-ci une intelligence naturelle qui ne dépendrait pas de la volonté du sujet. Quand on cherche à la stimuler, dit-il, elle reste au repos, et parfois au contraire elle se dresse sans la moindre autorisation : « Souvent, l'homme dort et elle veille et il arrive que l'homme est éveillé et elle dort. » En bref, Léonard semble connaître parfaitement les activités du pénis, alors qu'il peine à imaginer celles de l'organe féminin.

L'androgynie des personnages léonardesques et cette abolition de la différence de sexes peuvent être interprétées comme la volonté de marquer une absence de frontières entre madones, anges, satyres, personnages féminins ou masculins, profanes ou sacrés. Cet effacement se retrouve aussi dans le sourire énigmatique des femmes et des hommes : dans *L'Ange Incarné* (ou *Ange Annonciation*…), portrait de Salaì exhibant un pénis en érection et un torse nanti d'un sein minuscule ; chez Jean-Baptiste, frère jumeau de Bacchus, chez *Léda et*

le cygne, dans la *Joconde*, bien entendu, et dans le fameux tableau de *Santa Ana Metterza* (*La Vierge à l'Enfant avec sainte Anne*). Sans compter que ce sourire et cette androgynie se retrouvent également dans *La Cène.* Situé à la droite de Jésus, l'apôtre Jean est une réplique des autres personnages androgynes de la peinture du Vinci. Il possède le même sourire, au point que les déchiffreurs d'énigmes, issus de la tradition ésotériste, ont voulu y voir une Marie-Madeleine sortie tout droit d'un évangile apocryphe et dont Vinci aurait été l'adepte. Dans son best-seller de 2003, *Da Vinci Code,* Dan Brown réactualise cette interprétation selon laquelle un groupe de conspirateurs détenteurs d'un secret des Templiers chercherait à détruire l'Église catholique.

Très éloigné de cette transfiguration, Freud se livre néanmoins à un déchiffrement d'énigmes d'un autre genre, n'hésitant pas à faire de la psychanalyse une méthode de révélation des signifiants cachés. Il se trompe en imaginant que Léonard fut le seul peintre de son époque à choisir ce thème de la madone en tierce (*Santa Ana Metterza*) alors que le culte de sainte Anne était très répandu dans les années 1485-1510. Il n'empêche qu'il remarque, à juste titre, que l'enchevêtrement des corps des deux femmes est beaucoup plus prononcé chez Léonard que dans d'autres tableaux et que la hiérarchie des âges est absente. Anne et Marie sont presque identiques, mais c'est Anne qui incarne le mieux l'archétype du personnage au sourire.

Comme tous les commentateurs, Freud cherche à résoudre l'énigme de l'origine de ce sourire, dont il imagine qu'il vient de l'enfance du Vinci : sourire de la mère ou d'un substitut. Freud ne prétend pas résoudre l'énigme mais il songe, évidemment, comme d'autres, à cette idée selon laquelle Léonard se serait représenté lui-même, ce qui lui permet de jeter les bases de sa théorie du narcissisme. En résumé, grâce à Léonard, il répond aux questions posées par sa Sphinge imaginaire sur l'homosexualité, l'enfance et la mère. Et il suppose que plus Léonard avance en âge, plus il est envahi par le souvenir de son enfance : l'oiseau-vautour et le mystérieux sourire. Aussi affirme-t-il que si la psychanalyse est incapable d'expliquer le génie créateur, elle rend compréhensible, à travers le cas Léonard, la raison pour laquelle seul un créateur ayant eu une telle enfance a pu peindre la *Joconde* et la *Sainte Anne en tierce*. Seul un tel créateur, sexuellement inhibé, a pu leur réserver un triste sort – l'inachèvement – tout en leur préférant l'investigation scientifique de

la nature. Avec cette interprétation de la vie et de l'œuvre de Léonard, Freud compose un roman historique d'un genre nouveau dans lequel le héros de la Renaissance occupe la place d'un Œdipe transformé en Narcisse, et il en fait le modèle premier de sa conception de l'homosexualité sublimée. Si Œdipe et Hamlet sont les parangons de la révolte des fils contre le père, Léonard serait plutôt, dans la mythologie psychanalytique, le prototype du héros de la modernité romanesque du XX^e^ siècle, à mi-chemin entre un Freud sublimant sa sexualité et un Proust fréquentant les bordels, tous deux annonciateurs d'une époque tourmentée par le progrès des sciences, par l'affaissement de l'autorité patriarcale et par le culte de l'intériorité du moi.

À partir de 1910, Léonard devient un personnage freudien, un « Homme au vautour », semblable à « L'homme aux loups », affublé d'une scène primitive, immergé dans son inversion imaginaire, ses énigmes, son amour des madones et des copulations graphiques, son écriture spéculaire et ses anges androgynes. Du coup, nombreux seront les psychanalystes atteints d'un véritable syndrome de toxicomanie léonardesque, qui se transformeront, au fil des années, en dépisteurs de signes cherchant sans cesse à capter la grande ombre du rapace égyptien, mère bisexuée à tête d'oiseau.

Toujours obsédé par le vol du vautour, Freud admet l'hypothèse de son disciple Oskar Pfister qui, en 1913, s'amuse au jeu bien connu de « l'image devinette inconsciente ». Il croit apercevoir dans le drapé bleu du manteau de Marie l'image d'un vautour couché avec la tête renversée. Aussi veut-il voir dans cette image cachée la preuve selon laquelle la queue de l'oiseau se déploierait secrètement tout près de la bouche de l'Enfant-Jésus. Reprise par Freud et par des générations de psychanalystes, cette thèse laisse entendre que l'inconscient de Léonard, marqué du sceau de la fellation et du sein maternel, s'inscrirait, tel un oiseau du destin, dans un tableau qui subvertirait le thème bien connu de l'iconographie chrétienne.

Plutôt que de faire surgir un vautour dans le pli d'un manteau entre Marie et Anne, pourquoi ne pas voir que si Freud s'est autant investi dans l'histoire de Léonard, c'est qu'il rêvait de faire surgir dans la vie de tout créateur un désir irrépressible de s'élever dans les airs, au-dessus des autres hommes, façon de lancer un défi permanent à la connaissance universelle, à la nature, à la mort.

Dès sa parution, le livre donna lieu à un véritable scandale, notamment en France. Freud fut accusé d'avoir sali la mémoire de Léonard en faisant de lui un homosexuel. À cette époque, son homosexualité était encore soigneusement dissimulée. Tout un courant négationniste continue d'ailleurs à affirmer que jamais Léonard ne fut attiré par les jeunes hommes et que sa vraie amante, la seule passion de sa vie, était Mona Lisa. D'autres encore affirment que Freud est un escroc. N'a-t-il pas sciemment remplacé le milan par un vautour dans le seul but de travestir le souvenir du grand homme ?

Voir : Animaux. Auto-analyse. Berlin. Enfance. Éros. Famille. Fantasme. Göttingen. Holmes, Sherlock. *Lettre volée* (*La*). Miroir. Narcisse. Œdipe. *Origine du monde* (*L'*). Rome. Saint-Pétersbourg. Sexe, genre & transgenres. Zurich.

W ou le Souvenir d'enfance

Écrire après Auschwitz

J'ai toujours beaucoup aimé Georges Perec qui ne me parla jamais de son analyse mais de Raymond Roussel, l'auteur que j'avais choisi d'étudier, en 1969, pour ma maîtrise de lettres, et de Franz Kafka, son écrivain fétiche. À cette époque, nombreux étaient les écrivains qui affirmaient péremptoirement, au nom d'un sacro-saint engagement d'avant-garde, que la « vraie littérature » commençait avec Mallarmé et Joyce, que tous les écrivains du XIX^e^ siècle – de Balzac à Tolstoï en passant par Hugo et Dumas – ne méritaient plus la moindre considération et que rien n'était plus ridicule que les biographies, les romans historiques ou les auto-biographies. Perec refusait ce genre de querelles entre les anciens et les modernes qui semblaient renouveler, en forme de farce, une éternelle bataille d'Hernani. Je me sentais proche de lui et de ses moqueries envers les avant-gardes. Il venait régulièrement à la librairie La Répétition, comme bon nombre d'oulipiens, membres du groupe Ouvroir de littérature potentielle (OuLiPo) qui se réclamaient de Raymond Queneau (Harry Mathews, Jacques Roubaud, Italo Calvino, etc.). Il mourut à l'âge de 45 ans sans avoir pu écrire tous les livres qu'il projetait d'écrire : « J'ai un cancer, je vais crever. Voilà. »

À la fois ethnologue de la langue, documentaliste des mots, romancier des choses bizarres, historien d'une histoire qui se donnait pour contrainte la règle la plus inattendue, Perec aimait tellement l'écriture qu'il édifiait son œuvre comme un lieu de mémoire réunissant non seulement tous les genres littéraires possibles mais aussi des passages entiers de textes puisés dans les œuvres des autres

écrivains. La construction d'un livre n'était donc que la manière sans cesse renouvelée de puiser partout des citations tantôt transcrites comme telles, tantôt recomposées. Il s'efforçait toujours de ne jamais réécrire deux fois le même livre tout en réécrivant chaque fois le même, à condition qu'il fût, chaque fois, éclairé d'une manière nouvelle. Et c'est pourquoi il aimait les dictionnaires, les listes, les citations, vraies ou fausses, les catalogues, les inventaires de mots, les choses anodines et le principe même de la cure psychanalytique : association libre, bredouillement désordonné, amoncellement de détails.

Perec a suivi trois cures psychanalytiques, la première avec Françoise Dolto à l'âge de 11 ans entre 1947 et 1948, la deuxième, très brève, dix ans plus tard avec Michel de M'Uzan, la troisième, la plus longue, avec Jean-Bertrand Pontalis entre 1971 et 1975. Trois psychanalystes français très différents, tous trois célèbres dans le milieu freudien et excellents cliniciens. Dolto savait interpréter magistralement les dessins d'enfants, de M'Uzan fondait sa pratique sur l'exploration des territoires archaïques de l'inconscient – îles perdues au fond de l'océan –, et Pontalis, brillant esthète, se considérait lui-même comme un écrivain de récits. Menées par trois psychanalystes différents, les trois cures de Perec se déroulèrent à trois âges d'une vie très courte : enfance, jeunesse, maturité. Chacune fut une étape dans ce qui allait devenir, après *Les Mots* de Sartre (1964), l'un des plus grand chefs-d'œuvre de la littérature autobiographique française de la seconde moitié du XX^e^ siècle : *W ou le Souvenir d'enfance* (1975).

Quand il fut adressé à Dolto, le jeune Perec présentait quelques signes d'instabilité scolaire. Distrait et fugueur, il perdait ses crayons. Dolto jugea qu'il « était lui-même perdu ». Il dessinait des « sportifs aux corps rigides et aux faciès inhumains ».

À l'âge de vingt ans, mélancolique et songeant au suicide, il se sent « un mauvais fils » et rêve de devenir écrivain : « Être Chateaubriand ou rien. » Un soir d'ivresse, il sort de son cadre une photographie de son père et tente de griffonner au dos : « Il y a quelque chose de pourri au Royaume du Danemark. » Il décide de ne pas retourner chez Dolto mais chez de M'Uzan. Les choses se passent bien mais « Nom de Dieu quelle salade dans mon propre cerveau ! Je me rends compte que la majorité de mes pensées, des processus mentaux sont complètement

faussés ».

À la suite de cette cure, Perec se rend pour la première fois sur la tombe de son père enterré dans le carré militaire du cimetière de Nogent. Sur la croix de bois sont inscrits trois mots : Perec Icek Judko. « L'impression la plus tenace était celle d'une scène que j'étais en train de jouer, de me rejouer. » C'était bien une scène d'*Hamlet* qu'il jouait en rencontrant ainsi le spectre de son père, engagé volontaire, mort sur le front en 1940.

À l'été 1970, Perec songe à écrire son autobiographie mais il traverse une nouvelle période d'errance : « Je ne suis pas triste, c'est plus grave. Je touche une limite, un mur. Pendant des années, j'ai vécu dans des refuges bancals (ou bancaux) […] Saoul de temps en temps, vidant mon sac, coincé le reste du temps […] » En septembre, il regarde à nouveau une photo de son père, convaincu que celui-ci ressemble à Kafka. En réalité, c'est lui qui croit ressembler à Kafka. En avril 1971, il montre à Mathews deux marques parallèles de coupures au rasoir sur son bras gauche, signe d'une tentative de suicide. Celui-ci lui intime l'ordre de se faire aider (David Bellos, *Georges Perec. Une vie dans les mots,* 1994).

Perec commence alors, avec Pontalis, sa troisième tranche d'analyse. Il met son écriture au service de la cure, note ses rêves, déambule dans Paris, confondant sa poche droite et sa poche gauche. Un bras de fer s'installe entre les deux hommes. Le patient ne supporte pas le silence de son analyste, se méfie, ne parvient pas à démêler le vrai du faux. Mais il est repris par la terreur d'une faillite de la mémoire et transcrit compulsivement des événements anodins. Il rédige sa « Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année 1974 ». À la fin de l'analyse, Pontalis raconte le cas en donnant à Perec le nom de Stéphane. Il se méfie des rêves de ce patient, insomniaque du jour, qui dilue ses angoisses dans les mots et s'adonne à des jeux d'écriture.

La peur d'oublier conduit Perec, entre 1970 et 1974, à écrire enfin son autobiographie, réunissant deux récits qui s'enchevêtrent, tous deux rédigés à la première personne. Le premier, composé en italiques, est une fiction terrifiante qui raconte l'histoire d'un déserteur allemand, Gaspard Winckler, qui a emprunté de faux papiers. À la suite d'une lettre et d'une rencontre avec un étrange « docteur », Otto Apfelstahl, thérapeute pour naufragés, sortant tout

droit de la saga freudienne, il apprend que celui dont il usurpe l'identité est en réalité un sourd-muet, orphelin et disparu en mer. Otto demande au faux Gaspard de l'aider à retrouver ce double de lui-même privé de parole, de mot et d'écoute.

La deuxième partie de ce premier récit en italiques est rédigée à la troisième personne. Elle relate l'histoire d'une île, W, située en Terre de Feu et entièrement vouée au sport et au culte d'une sorte de virilité aryenne. Mais au lieu d'une cité idéale, cette île de l'utopie n'est en réalité qu'un immense camp d'extermination. Les fameux « sportifs aux corps rigides et aux faciès calcinés » dessinés lors de la cure avec Dolto ne sont rien d'autre, dans le récit, que des déportés, contraints par les SS à courir, des jours durant, jusqu'à la mort.

Le deuxième récit, en caractères romains, est une véritable autobiographie dans laquelle Perec évoque l'histoire refoulée de son enfance : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent […] "Je n'ai pas de souvenirs d'enfance" : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. »

Au milieu de ce deuxième récit sont insérés, en caractères gras, deux textes rédigés quinze ans plus tôt (à la suite de la brève cure avec de M'Uzan), et qui ressemblent à la reconstitution d'un roman familial. On y voit surgir, d'un côté, la photo et la tombe du père – Jehudi Isaac, Perets, rebaptisé Icek Judko Perec – et, de l'autre, l'histoire de la vie de la mère (Cyrla Schulevitz) avant sa déportation. Trois phrases résument cette remémoration : « J'imaginais pour mon père plusieurs morts glorieuses […] Je ne vois pas ma mère vieillir […] Elle revit son pays natal avant de mourir. Elle mourut sans avoir compris. »

Dans la partie finale du livre, les deux récits sont réunis : « J'ai oublié les raisons qui, à douze ans, m'ont fait choisir la Terre de Feu pour y installer W : les fascistes de Pinochet se sont chargés de donner à mon fantasme une ultime résonnance : plusieurs îlots de la Terre de

Feu sont aujourd'hui des camps de déportation. » J'ajouterai que jamais Perec ne se réfère au judaïsme mais toujours à une judéité sans autre Terre promise que celle de la littérature et de la psychanalyse. Comme de nombreux enfants d'émigrés, il avait élu domicile dans la langue, sa seule patrie.

Ni auto-analyse, ni autofiction, ni roman, ni mémoires, ce livre est unique dans les annales de la littérature et je n'en ai jamais lu de semblable. Aucun auteur, à ma connaissance, n'a réussi à ce point à mêler en un seul texte plusieurs récits : celui dissimulé d'une cure analytique qui a permis leur émergence, celui de l'extermination des Juifs, qui risque toujours de faire retour sous d'autres formes (la dictature chilienne), celui de la reconstruction d'une généalogie familiale, celui enfin d'un narrateur, sourd et muet lui aussi, qui parvient enfin à écrire l'histoire de ses parents, Juifs polonais, dont l'histoire ne pouvait pas se dire. Rescapé de la Shoah dont il n'a connu que les effets, hanté par la mort, le suicide et la disparition des lettres, des mots et des identités, Perec réussit le tour de force de renouveler tous les enjeux de l'autobiographie classique et de transformer la psychanalyse en une fiction, en affirmant qu'aucune littérature ne saurait se passer d'un retour à l'existence muette d'un souvenir effacé : « Qu'écrire après Auschwitz ? Perec apporte une réponse à cette question : bâtir une œuvre qui fasse confiance aux pouvoirs de la lettre et de la langue et qui sache faire advenir dans le même mouvement la destruction et la reconstruction » (Claude Burgelin, « *W ou le Souvenir d'enfance* de Georges Perec », *Les Temps modernes*, 1975).

Dans un opuscule de 2012, Pontalis rendit un hommage posthume à son ancien patient en pastichant *Je me souviens* (1978), tout au long d'un inventaire perequien – *Avant* – dans lequel il se moquait des nostalgiques du « c'était mieux avant » et dont, suprême dérision, il faisait lui-même partie : « C'était mieux "quand le mot Révolution était porteur d'espoir" ou "quand Lacan […] n'avait pas encore fabriqué de lacaniens" ou encore "quand Sartre n'était pas célèbre" et "quand j'allais danser au Bal nègre, rue Blomet". »

Manière de perpétuer l'art des grandes listes chères à cet écrivain qui regardait la psychanalyse comme une séquence essentielle d'une vie mode d'emploi.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Auto-analyse. Bardamu, Ferdinand. *Conscience de Zeno (La)*. Berlin. Buenos Aires. Descartes, René. Divan. Enfances. Famille. Göttingen. Guerre. Hamlet blanc, Hamlet noir. Hitler, Adolf. Humour. Livres. Œdipe. Paris. Résistance. Rêve. Roman Familial. Roth, Philip. Villes brésiliennes. Vinci, Léonard de.

Washington

Fermer les archives,
c'est laisser le pouvoir à son ennemi

Aussi célèbre que le Bureau ovale ou que le pygargue à tête blanche, figure emblématique de la puissance impériale nord-américaine, la Bibliothèque du Congrès de Washington (*Library of Congress, LoC*) est un des hauts lieux du pouvoir que peut exercer l'archive sur l'histoire d'une doctrine, sur ses praticiens, ses chercheurs et ses représentants.

C'est là que sont déposées les archives de Freud (lettres et manuscrits) ainsi que celles de la majeure partie des psychanalystes dispersés dans de nombreux pays après la Seconde Guerre mondiale. Immense dépôt de savoir, les Sigmund Freud Archives (SFA) ont été créées par un psychanalyste viennois, Kurt Eissler (1908-1998), exilé à New York, et qui passa sa vie à collecter des documents et à réaliser des entretiens avec tous les témoins de la vie de Freud. Pendant des années, il ordonna et classa toute la mémoire d'un monde englouti dont il n'avait connu que les derniers moments. Longtemps, il refusa aux historiens professionnels l'accès à ce fabuleux mémorial et fut à l'origine, durant les années 1980, d'une incroyable querelle qui défraya la chronique et eut pour conséquence de déclencher une bataille mémorable entre les historiens qui voulaient avoir accès aux archives, et notamment les antifreudiens (ou *Freud bashing*). J'ai participé à cette bataille historiographique plus violente que celles que se livraient les chapelles psychanalytiques. Eissler eut le tort de croire qu'en censurant des archives on favorisait la recherche la plus sérieuse. Il n'en n'est rien et, à cet égard, les plus grands ennemis de la psychanalyse permettent à ses historiens de progresser. Jamais la paix

ne reviendra. Et c'est tant mieux.

Grâce à Eissler, tous les chercheurs du début du XXIe siècle peuvent accéder désormais à la quasi-totalité du « trésor », des milliers de documents : témoignages, photographies, télégrammes, etc. Rien n'est plus émouvant que de travailler dans la salle silencieuse du département des Manuscrits où l'on accède seulement après avoir été fouillé et dépouillé de tout ce qui pourrait nuire à leur conservation. Comme dans des vestiaires de salles de sport, chaque chercheur a droit à un casier fermé à clé : il y range ses papiers d'identité, son matériel d'écriture et ses vêtements. Seuls les ordinateurs et les tablettes sont autorisés dans la salle de lecture. Encore faut-il au préalable qu'ils aient subi l'épreuve du scanner. Ni le tabac, ni l'alcool ne sont tolérés. Ni nourriture, ni boisson, ni parole trop vive, ni manifestation d'une quelconque émotion. Les toilettes sont à l'étage supérieur.

En 2014, aidée de mon assistant, Anthony Ballenato, j'ai pu consulter, sans la moindre censure, une partie des archives soigneusement triées par Eissler, et j'ai pris des notes au crayon sur des papiers à rayures fournis par l'administration, comme on le fait dans tous les dépôts de ce genre : j'ai ainsi constitué une archive qui est désormais protégée par une enveloppe jaune sur laquelle figure le logo de la *LoC*. Je n'ai pas pu résister au plaisir de conserver la trace de mon passage en photographiant, non seulement des documents, mais les chariots remplis de cartons beiges, annotés, répertoriés, transportés par des gardiens dont la vigilance ne faiblit jamais. À la demande de la responsable du département, j'ai dédicacé mes propres livres. Quel plaisir j'ai éprouvé à prendre des instantanés de tous ceux qui étaient présents en ce lieu magique ! Anton Kris, notamment, fils d'Ernst Kris, historien de l'art, disciple viennois de Freud, est venu me voir et m'a parlé de ses souvenirs d'enfance. Il est, comme moi, un enfant de la psychanalyse, un héritier de son histoire. Il connaissait ma mère.

Quand on touche aux archives, on se plonge en quelques minutes dans l'intimité d'un récit fait de vies minuscules, de témoignages anonymes et toujours surprenants. Des mots inattendus, des écritures diverses, des encres différentes, des entretiens dactylographiés sur de vieilles machines à rubans, des styles multiples, des souffrances au long cours, en bref, cette bibliothèque unique au monde renferme un corpus sans lequel aucun historien ne saurait immerger dans une

temporalité infinie l'œuvre et la vie d'un homme, de sa famille et de ses disciples.

Jacques Derrida évoquait volontiers « la relation tragique et inquiète » que chacun peut entretenir avec l'archive, ou plutôt avec le spectre de l'archive absolue, avec cette idée folle que l'on pourrait tout archiver. Il existe chez tout historien, chez toute personne passionnée de l'archive une sorte de culte narcissique de l'archive, une captation spéculaire de la narration historique par l'archive, et il faut se faire violence pour ne pas y céder. Pour ma part, j'ai toujours dit que si tout est archivé, si tout est surveillé, noté, jugé, l'histoire comme création n'est plus possible. Elle est alors remplacée par l'archive devenue savoir absolu, miroir de soi. Mais si rien n'est archivé, si tout est effacé ou détruit, l'histoire tend vers le fantasme ou le délire, vers la souveraineté délirante du moi, c'est-à-dire vers une archive réinventée fonctionnant comme un dogme.

À cet égard, la Bibliothèque du Congrès de Washington répond à tous les fantasmes de celui qui veut « toucher l'archive ». On peut s'y noyer quand on ne sait pas comment la parcourir, mais elle reste un lieu incontournable pour qui cherche à décrypter l'univers énigmatique de la psychanalyse.

Voir : Amour. Apocryphes & rumeurs. Déconstruction. Désir. Fantasme. Livres. Narcisse. New York. *Schibboleth*. Vienne. Worcester.

Wolinski, Georges

Femmes sur un divan

Quelque temps avant d'être assassiné, Georges Wolinski m'a offert un magnifique dessin portant en titre : *Psychanalysés, lisez Charlie Hebdo*. On y voit une femme horrible assise sur un siège, la bouche flanquée d'une sorte de petit pénis au milieu des dents : une tête de méduse, un vagin denté. Elle prend des notes en s'adressant méchamment à son patient hilare allongé sur une méridienne en train de lire *Charlie Hebdo :* « Arrêtez de ricaner bêtement, lui dit-elle, et parlez-moi de votre enfance ! »

J'ai toujours adoré les dessins de Wolinski, et j'avais, à sa demande, rédigé un portrait de lui dans le catalogue de l'exposition qui lui avait été consacrée par la Bibliothèque nationale de France en 2012. Il avait en commun avec Reiser, autre caricaturiste génial, une même détestation de la bêtise, et quand il la percevait chez un psychanalyste, il devenait d'autant plus féroce qu'il avait une véritable passion pour l'amour et le sexe et qu'il était doué d'un humour insolent. Comme Lacan, il avait en horreur la « connerie ». Aussi avait-il inventé l'histoire du roi des cons, avec sa tête de galette couronnée et son gros nez en forme de verge molle, fourré partout et partout introduit dans les trous, et plus encore dans la bouche des femmes qui ne ressemblaient en rien à l'horrible psychanalyste hurlant contre son patient.

On a beaucoup dit que Wolinski était un « macho méditerranéen », petit Juif tunisien malade des femmes, obsédé par les femmes, toxicomane des femmes. Et, de fait, il n'a cessé de les dessiner, goulues, échevelées, vêtues de jupettes ou de petites culottes, monstrueuses parfois dans leur avidité, ou coquines avec leurs mimiques démentes ou leur sourire carnassier. Et c'est sans doute dans son autoportrait – *Georges entouré de femmes nues* –, le plus drôle et le plus ironique, qu'il dévoile ce qu'il rêve d'être. On dirait du Ingres revu et corrigé par Buster Keaton. Planté avec ses yeux ronds et son cigare, nœud papillon et smoking noir années cinquante, il trône tel un enfant comblé au milieu de quinze baigneuses allumées, fièrement

assis sur le canapé d'un bordel, sorte de divan freudien en forme de vagin charnu. Ce dessin-là est le miroir inversé de l'autre, et je le ferais volontiers figurer à l'entrée « Divan » de ce *Dictionnaire amoureux*. Il s'agit en effet d'une célébration de tous les fantasmes que suscite l'existence même de cet objet magique : entre le sofa du sultan, le *Diwan* de Goethe et *The Couch* d'Andy Warhol.

D'habitude, le « Ils ne pensent qu'à ça » est attribué aux hommes. Or, Wolinski renverse la proposition, comme d'ailleurs il inverse tous les clichés liés à la sexualité, en montrant des femmes troussant des hommes terrorisés qui ne savent plus quoi faire à force de se voir envahis jusque sur le bout de leur nez. De quoi ridiculiser le puritanisme des féministes sans jamais tomber dans la vulgarité des réactionnaires qui nient l'existence des aspects les plus sombres de la domination masculine. Car, par ses inversions, Georges n'oublie jamais de rendre hommage à *toutes* les femmes : les belles, les jeunes, les laides, les vieilles, les folles. Tous les âges de la vie et tous les territoires du féminin sont présents dans ses dessins qui pourraient illustrer des ouvrages savants sur l'histoire des pratiques sexuelles dans la société française moderne. Fellations, cunnilingus, sodomie, postures multiples : le tout enveloppé d'un halo de romantisme joyeux qui ne saurait faire oublier que la pulsion sexuelle renvoie l'être humain à l'angoisse de sa mort imminente. Telle est l'éthique matérialiste de Wolinski quand il fait dialoguer une femme et un homme : « Toutes les religions sont liguées contre *les femmes* », dit la première. « Je n'ai qu'une seule religion : *La Femme* », répond le second. Tout est dit.

Mais rien n'est plus vibrant chez lui que son humour, issu autant de son expérience tragique de la vie – un père assassiné sous ses yeux, une mère en proie à la maladie, une première femme morte dans un accident de la route –, que de sa conception de la vertu conjugale, un humour juif à couper le souffle puisqu'il a osé dire un jour : « Je veux être incinéré. J'ai dit à ma femme : tu jetteras les cendres dans les toilettes, comme cela je verrai tes fesses tous les jours. »

Voir : Amour. Angoisse. Bonaparte, Napoléon. Désir. *Deuxième Sexe (Le)*. Divan. Éros. Fantasme. Femmes. Humour. Injures, outrances & calomnies. Miroir. *Origine du monde (L')*. Princesse sauvage. Psyché. Roman familial. Roth, Philip. Sexe,

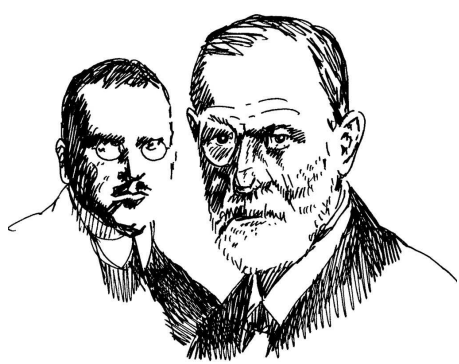
genre & transgenres.

Worcester

Une incroyable rêverie

Worcester est le nom d'une ville du Massachusetts située à une soixantaine de kilomètres de Boston. Fondée par des autochtones amérindiens, elle fut ensuite colonisée par les Anglais.

C'est à l'Université Clark de Worcester fondée en 1887 que Freud et Jung (accompagnés de Ferenczi) furent invités par Granville Stanley Hall, en 1909, à délivrer des conférences. Freud prononça les siennes en allemand, à cinq reprises et sans la moindre note écrite, devant un parterre où figuraient toutes les sommités américaines de la psychologie et de l'anthropologie. Elles firent de lui un héros du Nouveau Monde. Ernest Jones et Abraham Arden Brill (son disciple américain) participèrent à cet événement. Sur la photo de groupe réalisée lors de la cérémonie de remise du titre de docteur *honoris causa,* aucune femme n'est présente. Et pourtant, c'est Emma Goldmann, la célèbre anarchiste, qui donna de cette visite le commentaire le plus vivant et le plus féroce. Elle faillit être expulsée de la salle.



En quelques années, la psychanalyse s'imposa aux États-Unis comme un nouvel idéal du bonheur susceptible d'apporter une

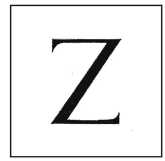
solution à la morale sexuelle de la société libérale. L'homme, disait-on, n'est pas condamné à l'enfer de la névrose et il peut en guérir. Et pourtant ce n'était pas le message de Freud qui, tout en étant clinicien, ne réduisait pas sa doctrine à une méthode thérapeutique. Il était convaincu que lorsque les Américains découvriraient l'importance qu'il donnait à la sexualité, ils abandonneraient la psychanalyse. Il se trompait.

À la fin du XX^e^ siècle, les opposants à la psychanalyse se mirent à réfuter la cure freudienne, non pas en raison de l'importance donnée à la sexualité, mais à cause de son « inefficacité thérapeutique ». Ils lui préférèrent des thérapies biologiques, pharmacologiques ou cognitives, fondées sur une conception expérimentale de l'homme, lesquelles ne furent pas plus efficaces. La psychanalyse ne sauve jamais une vie, elle ne guérit pas l'homme de la condition humaine mais elle sauve des existences au même titre que d'autres thérapies. À condition toutefois que le sujet accepte, au moins consciemment, la validité de la cure qu'il entreprend.

À Worcester, on se souvient pourtant de cet événement. Lors de la célébration du soixante-quinzième anniversaire de la venue de Freud et de Jung, William Koelsch compara ce voyage américain à une « incroyable rêverie » : « Une rêverie devient parfois réalité, et ce que l'Université Clark a rendu possible pour Freud et pour Jung en 1909, valait, à coup sûr, pour ce soixante-quinzième anniversaire de jeter un regard en arrière. J'insiste sur le fait que comme en 1899 et en 1909, une collation vous sera servie à la Bibliothèque. Vous trouverez, dans la salle Wilson des livres rares, une petite exposition de qualité : manuscrits, éditions originales, photos et *memorabilia*, se rapportant à la venue de Freud et de Jung. Certaines de ces pièces n'ont jamais été montrées au public auparavant. Je vous engage donc vivement à vous rendre dans cette salle et, à l'étage, dans la salle des expositions de la Bibliothèque principale. Vous y découvrirez des documents qu'il faut regarder avec attention. »

À Worcester comme à Washington et comme dans l'ensemble du monde anglophone, Freud est devenu un somptueux objet muséographique, ce qui déplaît fortement aux psychanalystes, français notamment, qui n'aiment guère voir ainsi exposée l'histoire de leur doctrine dont ils se sentent dépossédés par les historiens, les universitaires et les conservateurs de musée.

Voir : Cronenberg, David. Hollywood. Livres. Londres. New York. Orgonon. Résistance. Saint-Pétersbourg. Vienne. Washington. Zurich.



Zurich

Faire le tour d'un bateau qui fait le tour d'un lac

On ne dira jamais assez combien Zurich, berceau du protestantisme, du mouvement Dada et ville d'exil pour tant de réfugiés politiques, fut aussi, dès le début du XX^e^ siècle, le centre névralgique de l'implantation de la psychanalyse dans le champ de la médecine mentale. Les paysages alpins, les forêts, le lac, l'éthique terrienne de cette partie somptueuse de la Suisse alémanique offraient aux malades de l'âme un accueil, un repos, une tranquillité et une vie collective qui les éloignaient des pesanteurs du monde urbain. Autant la pratique de la psychanalyse va de pair avec une exploration solitaire de la subjectivité, autant la psychiatrie suppose un travail collectif qui ne peut se dérouler sereinement que dans un lieu approprié – clinique ou sanatorium – où les soignants côtoient en permanence, comme dans un monastère, des patients entièrement pris en charge pendant parfois plusieurs mois ou plusieurs semaines.

De longue date, la population paysanne du Canton avait pris conscience de sa puissance comme classe sociale et obtenu le droit d'accéder à des études universitaires. C'est dans ce contexte que le savoir psychiatrique prit un essor important au cœur de la prestigieuse clinique du Burghölzli située sur la colline boisée du quartier de Riesbach dont les premiers directeurs étaient des aliénistes allemands qui passaient plus de temps, disait-on, avec leur microscope qu'avec leurs patients. Les architectes avaient pris soin de construire la bâtisse le dos tourné au lac afin d'épargner la vue de l'eau aux pensionnaires tentés par le suicide.

Contre cette tradition des médecins allemands, jugée scientiste et

positiviste, Auguste Forel, philanthrope et fondateur d'une ligue antialcoolique, préconisa à partir de 1879 une approche dite dynamique de la folie centrée sur l'écoute de la souffrance du patient, beaucoup plus que sur la classification des symptômes. Quand son élève Eugen Bleuler lui succéda en 1898, il adopta, lui aussi, une approche dynamique fondée sur le déchiffrement du langage des patients et sur la compréhension de leur délire. En d'autres termes, comme Freud, et à la même époque, il rejetait les conceptions normatives de la folie qui ne s'occupaient guère d'améliorer le sort des aliénés.

On comprend alors pourquoi la méthode psychanalytique fut reçue avec enthousiasme par les jeunes psychiatres qui vinrent suivre l'enseignement de Bleuler au cœur de cette magnifique citadelle, laquelle devint, en quelques années, la Terre promise du freudisme. Stupéfait, Freud se réjouit de l'annexion de cette nouvelle Terre promise, et, en 1907, il constata que la plupart de ses élèves et de ses patients venaient à lui en passant par Zurich. Quant à Bleuler, il était envoûté par l'intelligence du maître viennois, tout en restant réservé sur l'extension de la théorie sexuelle et sur la capacité de Freud à soigner des psychotiques.

L'épopée du dynamisme freudo-bleulérien dura pendant des décennies et la forteresse du Burghölzli devint le symbole d'une rencontre réussie entre la psychanalyse et la psychiatrie asilaire, au même titre d'ailleurs que la clinique de Topeka au Kansas. De Karl Abraham à Jacques Lacan en passant par Adolf Meyer, de nombreux praticiens venus de tous les pays du monde se rendirent chacun à leur tour à Zurich pour parfaire leur formation psychiatrique. En 1972, Paul Parin, chirurgien, neurologue et ethnologue d'origine slovène, ancien membre des partisans yougoslaves, y séjourna après avoir fondé à Zurich, avec son épouse et quelques amis, un Séminaire de psychanalyse qui deviendra célèbre pour son orientation culturaliste et hétérodoxe.

C'est en 1900 que Carl Gustav Jung prit ses fonctions au Burghölzli. Il y croisa Sabina Spielrein et Otto Gross et instaura une relation triangulaire avec Freud et Bleuler, tout en développant ses propres approches cliniques qui étaient très différentes de celles des deux hommes. Doué d'une puissante intelligence et d'un réel talent clinique, attiré par le spiritisme, les phénomènes occultes et les états

modifiés de la conscience dont il connaissait l'impact à travers les histoires de revenants racontées par les membres de sa famille maternelle, il ne pouvait en aucun cas demeurer le disciple d'un maître rationaliste qui voulait faire de lui son dauphin. Aussi ne rêvait-il que de fonder sa propre école.

Quelques années plus tard, il quitta la clinique et se sépara de Freud dans la douleur et la violence, sans jamais abandonner le lac au bord duquel il se fit construire, à Küsnacht, une maison conforme à ses désirs. Au fronton de la porte, il inscrivit un adage d'Erasme : « *Vocatus atque non vocatus, Deus aderit* » (« Convoqué ou non convoqué, Dieu est là »). Jung avait découvert ce texte dans sa jeunesse lorsque, au cours d'un état second, il avait cru voir Dieu déféquer au-dessus de la cathédrale de Bâle. Depuis ce jour, il était convaincu que le véritable commencement de la sagesse se trouvait dans la crainte et le respect de Dieu.

Il vécut toute sa vie à Küsnacht, entouré de sa femme qui sera son principal disciple, de ses enfants qui ignoraient tout de la sexualité, de ses chiens non castrés et de ses élèves, parmi lesquels ses amantes. Il devint le fondateur d'une école de psychothérapie qui eut des adeptes dans le monde entier : « La pièce la plus belle et la plus spacieuse de l'étage, écrit Deirdre Bair, biographe de Jung, était la bibliothèque où Jung recevait la plupart de ses patients. Plusieurs portes-fenêtres donnaient sur le lac avec des canapés et des fauteuils confortables, installés devant, de sorte que les patients pouvaient choisir ou non de regarder la vue. »

Voir ou ne pas voir le lac ? Telle est la question

La maison de Küsnacht ne suffisait pas à Jung. C'est pourquoi il fit l'acquisition d'une autre demeure dominée par une tour et située au bord du lac à Bolligen. Il y venait en bateau et y passait des heures, s'adonnant à la méditation et à la sculpture, regardant souvent le mur

pour y voir surgir de curieux personnages : gnomes, lutins, korrigans. Il couvrait les murs d'inscriptions et, en 1935, pour se protéger des curieux et des fidèles qui voulaient le rencontrer, il fit construire un mur autour de la tour. Les divers aménagements de ce lieu du bord de l'eau coïncidèrent avec les années de voyage au cours desquelles, devenu célèbre dans le monde entier, il passait autant de temps à l'étranger que chez lui.

Zurich est donc, avant tout, par son lac, une ville jungienne. Au fil des années, les deux demeures de Jung se sont transformées en lieux de mémoire aussi fréquentés que les deux Freud Museum, celui de Vienne et celui de Londres.

Quant à la célèbre clinique, elle s'appelle désormais Clinique psychiatrique universitaire de Zurich. On y reçoit des patients atteints de toutes les pathologies modernes – *Burn-out,* dépression, états-limites, troubles sexuels, bipolarité, etc. – et auxquels on propose des thérapies multiples : médicaments de l'esprit, thérapies familiales et comportementales, coaching, Gestalt-thérapie (thérapie de groupe), accompagnement, promenades à moto ou à vélo autour du lac, randonnées.

Mais Zurich est aussi une ville freudienne, comme en témoigne, au début du XX^{e} siècle, la présence du pasteur Oskar Pfister, né dans la banlieue de Wiedikon en 1873. Il n'était pas psychiatre et n'appréciait guère les idolâtries jungiennes. Il passa sa vie à soutenir l'analyse profane (pratiquée par des non-médecins) et à lutter autant contre les vieilleries de la théologie abstraite que contre les freudiens orthodoxes

qui lui reprochaient d'être un « homme de Dieu ». Freudien pour les jungiens, jungien pour les freudiens orthodoxes, il pratiquait des thérapies brèves, ce qui déplaisait aux freudiens de Genève.

Il batailla dur avec Freud, pour lui démonter que, loin d'être une simple névrose, la véritable foi, distincte de la religiosité, pouvait être une protection contre la névrose : « En soi la psychanalyse n'est pas plus religieuse qu'irréligieuse, lui dit Freud en 1927, elle est un instrument sans parti dont peuvent user religieux et laïques pourvu que ce soit au service de la délivrance des êtres qui souffrent. »

Freud adorait Pfister. C'est à lui que l'on doit l'invention du vautour dissimulé dans les plis bleus de la tunique de la madone de Léonard de Vinci. Il aimait tellement les souvenirs d'enfance qu'un jour de 1923 il demanda à son ami Albert Schweitzer de s'allonger sur son divan et de lui raconter librement ce qui lui passait par la tête. Pfister nota scrupuleusement les propos du médecin et les lui adressa, ce qui permit à celui-ci de rédiger son autobiographie (*Souvenirs de mon enfance,* 1924-31).

Schweitzer évoquait l'effet qu'avait longtemps produit sur lui la contemplation répétée, à Colmar, de la « figure herculéenne » d'un « nègre au visage triste et méditatif », sculptée au pied d'une statue de Auguste Bartholdi, souvenir qui n'était pas sans rapport avec son choix de partir en Afrique et d'y soigner les souffrances afin d'expier les crimes de la colonisation. Mais son tout premier souvenir était celui du diable dont le visage hirsute lui apparaissait chaque dimanche à l'église en haut de l'orgue. Visible tant que durait le chant, il s'enfuyait dès que le père de l'enfant commençait à prêcher. Quelques années plus tard, Schweitzer comprit que le visage barbu était celui de l'organiste qui lui tournait le dos mais dont il voyait le reflet dans un miroir fixé à l'orgue.

Dommage que Pfister n'ait pas réussi à écrire la biographie de son ami et dommage que Lacan n'ait pas eu connaissance de ce souvenir quand il prononça à Zurich sa conférence sur le stade du miroir.

Voir : Apocryphes & rumeurs. Cronenberg, David. Cuernavaca. Folie. Hollywood. Jésuites. Livres. Londres. Miroir. New York. . Orgonon. Psychiatrie. Psychiatrie dynamique. Rebelles. Salpêtrière. Saint-Pétersbourg. Terre promise. Topeka. Vienne. Villes. Vinci, Léonard de. Washington. Worcester.

Du même auteur

Un discours au réel, Mame, 1973
L'Inconscient et ses lettres, Mame, 1975
Pour une politique de la psychanalyse, Maspero, 1977
La Psychanalyse mère et chienne, avec Henri Deluy, UGE, « 10/18 », 1979
Histoire de la psychanalyse en France, t. 1 (1982, 1986), Fayard, 1994 ; t. 2 (1986), Fayard, 1994 ; rééd. revue et corrigée, Hachette, « La Pochothèque », 2009
Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution, Seuil, 1989 ; rééd. avec une préface d'Élisabeth Badinter, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 2010
Penser la folie. Essais sur Michel Foucault, avec Georges Canguilhem, Jacques Postel, François Bing, Arlette Farge, Claude Quétel, Agostino Pirelli, René Major, Jacques Derrida, Galilée, 1992
Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée, Fayard, 1993 ; rééd. revue et corrigée, Hachette, « La Pochothèque », 2009
Généalogies, Fayard, 1994
Dictionnaire de la psychanalyse (1997, 2000), avec Michel Plon, Fayard, 2006 ; rééd. revue et corrigée, Hachette, « La Pochothèque », 2011 et 2017
Pourquoi la psychanalyse ?, Fayard, 1999 ; rééd., Flammarion, « Champs », 2001
Au-delà du conscient, avec Jean-Pierre Bourgeron et Pierre Morel, Hazan, 2000
L'Analyse, l'archive, Bibliothèque nationale de France, « Conférence del Duca », 2001
De quoi demain… Dialogue, avec Jacques Derrida, Fayard / Galilée, 2001 ; rééd., Flammarion, « Champs », 2003
La Famille en désordre, Fayard, 2002 ; rééd. avec une postface inédite, Le Livre de Poche, « Biblio Essais », 2010
Le Patient, le thérapeute et l'État, Fayard, 2004
Philosophes dans la tourmente, Fayard, 2005 ; rééd. Seuil, « Points Essais », 2011
Pourquoi tant de haine ?, Navarin, 2005
La Part obscure de nous-mêmes. Une histoire des pervers, Albin Michel, 2007 ; rééd. Le Livre de Poche, 2011
Retour sur la question juive, Albin Michel, 2009 ; rééd. Seuil, « Points Essais » avec une postface inédite, 2016
Mais pourquoi tant de haine ?, Seuil, 2010
Lacan, envers et contre tout, Seuil, 2011 ; rééd. Seuil, « Points Essais », 2014
Jacques Lacan, passé présent, avec Alain Badiou, Seuil, 2012
Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre, Seuil, 2014 *;* rééd. Seuil, « Points Essais », 2016
L'inconscient expliqué à mon petit-fils, Seuil, 2015

Dans la même collection

Ouvrages parus

Philippe Alexandre
Dictionnaire amoureux de la politique

Claude Allègre
Dictionnaire amoureux de la science

Metin Arditi
Dictionnaire amoureux de la Suisse

Pierre Assouline
Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature

Jacques Attali
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain Baraton
Dictionnaire amoureux des jardins

Christophe Barbier
Dictionnaire amoureux du théâtre

Jean-Baptiste Baronian
Dictionnaire amoureux de la Belgique

Alain Bauer
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie
Dictionnaire amoureux du crime

Olivier Bellamy
Dictionnaire amoureux du piano

Yves Berger
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Adam Biro
Dictionnaire amoureux de l'humour juif

Denise Bombardier
Dictionnaire amoureux du Québec
Éric Bouhier
Dictionnaire amoureux de San-Antonio

Hervé Bourges

Dictionnaire amoureux de l'Afrique

Jean-Claude Carrière
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean des Cars
Dictionnaire amoureux des trains

Michel Del Castillo
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine de Caunes
Dictionnaire amoureux du rock

Patrick Cauvin
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Jacques Chancel
Dictionnaire amoureux de la télévision

Malek Chebel
Dictionnaire amoureux de l'Algérie
Dictionnaire amoureux de l'islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Jean-Loup Chiflet
Dictionnaire amoureux de l'humour
Dictionnaire amoureux de la langue française

Catherine Clément
Dictionnaire amoureux des dieux et des déesses

Xavier Darcos
Dictionnaire amoureux de la Rome antique
Dictionnaire amoureux de l'école

Bernard Debré
Dictionnaire amoureux de la médecine

Jean-Louis Debré
Dictionnaire amoureux de la République
Alain Decaux
Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier Decoin
Dictionnaire amoureux de la Bible
Dictionnaire amoureux des faits divers

Jean-François Deniau
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Bertrand Dicale

Dictionnaire amoureux de la chanson française

Alain DUAULT
Dictionnaire amoureux de l'opéra

Alain DUCASSE
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Jean-Paul et Raphaël ENTHOVEN
Dictionnaire amoureux de Marcel Proust

Nicolas D'ESTIENNE D'ORVES
Dictionnaire amoureux de Paris

Vladimir FÉDOROVSKI
Dictionnaire amoureux de Saint-Pétersbourg

Dominique FERNANDEZ
Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)
Dictionnaire amoureux de Stendhal

Franck FERRAND
Dictionnaire amoureux de Versailles

José FRÈCHES
Dictionnaire amoureux de la Chine

Max GALLO
Dictionnaire amoureux de l'histoire de France

René GUITTON
Dictionnaire amoureux de l'Orient

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues
Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

HOMERIC
Dictionnaire amoureux du cheval

Serge JULY
Dictionnaire amoureux du journalisme

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE

Dictionnaire amoureux du golf

Mathieu Laine
Dictionnaire amoureux de la liberté

Jack Lang
Dictionnaire amoureux de François Mitterrand

Gilles Lapouge
Dictionnaire amoureux du Brésil

François Laroque
Dictionnaire amoureux de Shakespeare

Michel Le Bris
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Bernard Lecomte
Dictionnaire amoureux des papes

Nicole Le Douarin
Dictionnaire amoureux de la vie

Jean-Yves Leloup
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Évelyne Lever
Dictionnaire amoureux des reines
Paul Lombard
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter Mayle
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian Millau
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Richard Millet
Dictionnaire amoureux de la Méditerranée

Pierre Nahon
Dictionnaire amoureux de l'art moderne et contemporain

Alexandre Najjar
Dictionnaire amoureux du Liban

Henri Pena-Ruiz
Dictionnaire amoureux de la laïcité

Gilles Perrault
Dictionnaire amoureux de la Résistance

Jean-Christian Petitfils

Dictionnaire amoureux de Jésus

Jean-Robert PITTE
Dictionnaire amoureux de la Bourgogne

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Yann QUEFFÉLEC
Dictionnaire amoureux de la Bretagne

Alain REY
Dictionnaire amoureux des dictionnaires
Dictionnaire amoureux du diable

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre
Danièle SALLENAVE
Dictionnaire amoureux de la Loire

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé)
Dictionnaire amoureux du bonheur

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Frédéric THIRIEZ
Dictionnaire amoureux de la montagne

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France
Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH XUAN THUAN

Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

André Tubeuf
Dictionnaire amoureux de la musique

Jean Tulard
Dictionnaire amoureux du cinéma
Dictionnaire amoureux de Napoléon

Mario Vargas Llosa
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique Venner
Dictionnaire amoureux de la chasse
Jacques Vergès
Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal Vernus
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric Vitoux
Dictionnaire amoureux des chats

Jean-Michel Wilmotte
Dictionnaire amoureux de l'architecture

À paraître

Ève Ruggieri
Dictionnaire amoureux de Mozart

Marcel Rufo
Dictionnaire amoureux de l'enfance et de l'adolescence

Index des noms propres

Aberastury Arminda 1, 2

Abe Sada 1, 2, 3, 4

Abetz Otto 1

Abraham 1, 2

Abraham Karl 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Adélaïde (fille de Louis XV) 1

Adler Alfred 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Adler Georges 1, 2

Adorno Gretel 1, 2

Adorno Theodor W. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17

Aimée 1

Voir Anzieu, Marguerite

Albertine (À la recherche du temps perdu) 1

Alceste 1

Alexander Franz 1

Alice (Ridell) (Alice aux pays des merveilles) 1, 2, 3

Alighieri Dante 1

Allen Woody (Konigsberg, Stewart, *alias*) 1, 2

Althotas (Mémoires d'un médecin) 1

Althusser Hélène 1

Althusser Louis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Alvare (*Le Diable amoureux*) 1, 2, 3

Amalric Mathieu 1

Amilcar 1

Andrade Oswald de 1, 2

Andreas Friedrich-Carl 1, 2, 3

Andreas-Salomé Lou 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18

Anne d'Angleterre (reine) 1

Annibal 1, 2

Antigone 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19

Anzieu Didier 1

Anzieu Marguerite (le cas Aimée) 1, 2, 3, 4, 5

Apfelstahl Otto (W ou le Souvenir d'enfance) 1, 2

Apollon 1

Appelfeld Aharon 1

Apulée 1, 2, 3, 4

Aragon Louis 1, 2, 3, 4

Aramis (Les Trois Mousquetaires) 1, 2, 3, 4

Arasse Daniel 1

Ariès Philippe 1

Aristophane 1

Aristote 1

Arpad (*dit* Le petit homme-coq) 1, 2, 3

Artaud Antonin 1, 2

Aschenbach (Les Damnés) 1, 2

Astruc Alexandre 1

Athos (Les Trois Mousquetaires. Vingt ans après) 1, 2

Atrée (Atrée et Thyeste) 1, 2

Aubry Jenny 1, 2

Augustine (patiente Salpêtrière) 1, 2

Aupetit Damien 1

Azouri Chawki 1, 2

Baal Shem Tov Israël 1

Babinski Henri 1

Babinski Joseph 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Bacchus 1

Bacon Francis 1

Baillet Adrien 1

Bair Deirdre 1

Balint Michael 1

Ballenato Anthony 1, 2

Balsamo Joseph (ou Giuseppe) (*alias* Cagliostro) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

Balvet Paul 1

Balzac Honoré de 1, 2, 3, 4

Barbara (Serf Monique, *alias*) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Bardamu Ferdinand (Voyage au bout de la nuit ; Place de l'étoile) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Barkilphedro (L'homme qui rit) 1

Barthes Roland 1, 2, 3, 4, 5

Bartholdi Auguste 1

Bass Alan 1

Bataille Georges 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Bataille Sylvia 1

Batman 1

Baubo (mythe) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Baudelaire Charles 1, 2, 3, 4, 5, 6

Baudry Émilie 1

Bauer Ilse 1

Bazin André 1

Beach Sylvia 1

Beaumarchais Pierre-Augustin Caron de 1

Beausire (La Comtesse de Charny) 1

Beauvoir Simone de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17

Bécassine 1

Beck Julian 1

Beethoven Ludwig von 1

Beirnaert Louis 1, 2, 3, 4

Bellos David 1

Ben-Ammi (Ammon) 1

Benjamin Walter 1, 2, 3, 4, 5, 6

Bennani Jalil 1

Bennent Heinz 1

Benslama Fethi 1, 2

Benvenisti Annica 1

Bergé Pierre 1

Berger Laurent 1

Bergman Ingrid 1

Bergson Henri 1

Bernays Martha 1

Voir Freud, Martha

Bernays Minna 1

Bernheim Hippolyte 1, 2, 3

Berthe 1

Bertin Célia 1, 2, 3

Bertolucci Bernardo 1

Bétourné Olivier 1

Bill (Sur la route) 1, 2

Binet Alfred 1

Binet Erwan 1

Binion Rudolph 1

Binswanger Ludwig 1, 2

Biondetta (Le Diable amoureux) 1, 2, 3

Birnbaum Jean 1

Bismarck Otto von 1

Bjerre Poul 1

Bleuler Eugen 1, 2, 3, 4

Bloch Eduard 1, 2

Bloch Marc 1, 2

Blondel Charles 1

Bloom Claire 1

Boas Franz 1

Bolk Louis 1

Bonaparte Joseph 1, 2, 3

Bonaparte Marie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18

Bonaparte Napoléon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Bonaparte Roland 1

Bond James 1

Bonjour Casimir 1

Bonnafé Lucien 1

Bonomi Carlo 1

Borch-Jacobsen Mikkel 1

Borel Adrien 1

Borges Jorge Luis 1, 2, 3, 4, 5

Borossa Julia 1

Borromée Charles 1

Borromini Francesco 1

Bossi Luc 1

Bottard Marguerite 1

Bouguereau William 1

Boukovski Vladimir 1

Bourdieu Pierre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Bourneville Désirée-Magloire 1

Bovary Emma (Madame Bovary) 1, 2, 3, 4

Bowlby John 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Bragelone Raoul de (Les Trois Mousquetaires. Vingt ans après) 1, 2

Braid James 1

Bramleigh Michael 1

Braudel Fernand 1

Braun Eva 1, 2

Brecht Bertolt 1, 2, 3, 4, 5, 6

Breton André 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Breuer Josef 1, 2, 3

Brill Abraham Arden 1, 2, 3

Brouillet André 1, 2, 3

Brown Dan 1

Bullitt William C. 1, 2, 3

Burckhardt Jacob 1

Burgelin Claude 1

Burlingham Dorothy 1

Burton Tim 1

Butler Judith 1

Cabanés Augustin 1

Cagliostro 1

Voir Balsamo, Joseph

Calvero 1, 2

Calvino Italo 1, 2

Camille (Si j'étais vous) 1

Candolle Delphine de 1

Canetti Elias 1

Canguilhem Georges 1

Caprotti Giacomo (*dit* Salaì) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Carpeaux Louis 1

Carrancá y Trujillo Raúl 1, 2, 3

Carrington Dora 1

Carroll Lewis (Dogson Charles L., *alias*) 1, 2, 3

Caruso (comte) Igor 1, 2

Casanova Giacomo 1

Cassel Vincent 1

Cassou-Noguès Pierre 1

Catherine de Sienne 1

Cavaillès Jean 1

Cazotte Jacques 1, 2

Ceccarelli Paulo 1

Cecily (Études sur l'hystérie) 1

Celan Paul 1, 2

Céline Louis-Ferdinand (Destouches Louis, *alias*) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Céphise 1

Certeau Michel de 1, 2, 3, 4, 5, 6

Cervantès Miguel de 1

Cesbron Gilbert 1

Chapelier fou (Alice au pays des merveilles) 1

Chaplin Charlie (*dit* Charlot) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Charcot (professeur) Jean-Martin 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Charles VI 1

Charny (comtesse de) 1

Chateaubriand François-René de 1, 2, 3

Chauvin Jeanne 1

Chavafambira Charlie (Black Hamlet) 1

Chavafambira John (Black Hamlet) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Chéreau Patrice 1, 2

Chevreuse (duchesse de) 1, 2

Chigi Agostino 1

Chomsky Noam 1

Cifali Mario 1

Cimino Michael 1

Cioffi Noam 1

Cioran Emil 1

Clancharlie Fermain (L'homme qui rit) 1

Claretie Jules 1

Claudius (Hamlet) 1

Clément Catherine 1, 2

Cléopâtre 1

Clèves (princesse de) 1

Clift Montgomery 1

Cohen Sorel 1

Colomb Christophe 1

Comte Auguste 1

Conan Doyle (sir) Arthur 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Condorcet Nicolas de 1

Connery Sean 1, 2

Cooper David 1

Copernic Nicolas 1

Corti Axel 1, 2

Cosette (Les Misérables) 1, 2

Cosini Zeno (La Conscience de Zeno) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Courban Antoine 1

Courbet Gustave 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Couthon Georges 1, 2

Crébillon 1, 2, 3

Créon (Antigone) 1, 2, 3, 4

Crépu Michel 1

Crevel René 1

Crews Frederick 1

Cromwell Oliver 1

Cronenberg David 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Cupidon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Curtis Tony 1

Dalí Salvador 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Daney Serge 1

Dantès Edmond 1

Danton 1

Danvers (Mrs) (Rebecca) 1

D'Artagnan 1

Darwin Charles 1, 2, 3, 4, 5

Dauman Anatole 1

Daumezon Georges 1

David 1

Davis Isaac (Manhattan) 1

Dea (L'homme qui rit) 1, 2

Dean James 1

Debray-Ritzen Pierre 1

Dedalus 1

Degollado Marcial Maciel 1

Delacroix Eugène 1

Delage Yves 1

Deleuze Gilles 1, 2, 3, 4

Del Toro Benicio 1

Deluy Henri 1

Del Zucchi Jacopo 1, 2, 3

Déméter 1, 2

Demjanjuk John 1

Deneuve Catherine 1

Derrida Jacques 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34

Desarthe Gérard 1

Descartes René 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23

Deschamps Baptiste 1, 2

Deschanel Paul 1

Desnos Robert 1

Desplechin Arnaud 1

Destouches Louis (*dit* Céline, Louis-Ferdinand) 1, 2, 3

Deutsch Helene 1, 2

Devereux Georges 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Dexia 1

Voir La Bourdonnay, Élisabeth de

Diafoirus Thomas (Le Malade imaginaire) 1

Diamantis Roger 1

Diatkine René 1

Dickens Charles 1, 2, 3

DiMaggio Joe 1

Dionysos 1

Döblin Alfred 1, 2, 3

Docteur S. (La Conscience de Zeno) 1, 2

Dogson Charles L. (*alias* Carroll Lewis) 1

Dolto Françoise 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Doniphon Tom (L'homme qui tua Liberty Valance) 1, 2, 3, 4, 5

Don Juan 1

Dostoïevski Fedor 1, 2

Doubrovsky Serge 1

Dougherty James 1

Dracula 1

Dreyfus (affaire) 1

Drumont Édouard 1

Dumas Alexandre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Dumas Georges 1, 2, 3

Du Maurier George 1

Dunhill Alfred 1

Dunour Shlomo 1, 2

Dupin Auguste (La Lettre volée) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

Dupin Charles 1

Durkheim Émile 1

Eastman Max 1

Écho 1, 2

Edwarda, Madame 1

Edwardes (docteur) (La Maison du docteur Edwardes) 1

Einstein Albert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Eisenstein Sergueï 1

Eissler Kurt 1, 2, 3, 4, 5

Eitingon Max 1, 2, 3, 4, 5, 6

Eitingon Nahum (Leonid) 1

Eleusis 1

Elizabeth II (reine) 1

Ellenberger Henri 1, 2

Ellis Havelock 1

Enfant-Jésus 1

Érasme 1

Ernst Max 1, 2

Éros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

Erval François 1

Esménard Paul (Si j'étais vous) 1, 2, 3

Especel Fabien (Si j'étais vous) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Essenbeck Martin (Les Damnés) 1, 2

Essenbeck von (famille) (Les Damnés) 1, 2

Étéocle (Antigone) 1

Ève 1

Fanon Frantz 1, 2, 3, 4

Fantine (Les Misérables) 1

Faria (abbé) José Custódio de 1, 2, 3

Fassenbender Michael 1

Faust 1, 2, 3

Favras (marquis de) (La Comtesse de Charny) 1

Federn Ernst 1

Federn Paul 1, 2

Feliciani Lorenza (Mémoires d'un médecin) 1, 2

Fenichel Otto 1, 2, 3, 4

Ferenczi Sándor 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40

Fitzgerald Francis Scott 1

Flaubert Gustave 1, 2, 3, 4

Fliess Wilhelm 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Folamour (docteur) 1, 2

Follin Sven 1

Ford John 1, 2, 3, 4, 5

Forel August 1

Forrester Viviane 1

Forster Elisabeth 1

Foucault Michel 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

Fouque Antoinette 1

Fraenkel Baruch 1

François (pape) 1

Fresnay Pierre 1

Freud Alexander 1

Freud Anna 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19

Freud Anton 1

Freud Emanuel 1

Freud Ernst 1, 2

Freud Harry 1

Freud Jacob 1, 2, 3

Freud Martha 1, 2

Freud Mathilde 1, 2, 3

Freud Philipp 1

Freud Sigmund passim 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537

Fromm Erich 1, 2, 3, 4

Fruges Emmanuel (Si j'étais vous) 1, 2, 3, 4

Fry Roger 1

Gable Clark 1

Gageiro Ana Maria 1

Galilée 1

Gallo Rubén 1

Gandhi 1

Garma Ángel 1

Gartner John 1

Gary Romain 1

Gatian de Clérambault Gaëtan 1, 2

Gavroche 1

Gebsattel Viktor von 1

Georges (Si j'étais vous) 1

Géricault Théodore 1

Gérôme Jean-Léon 1, 2

Gershowitz Jacob (*alias* Gershwin George) 1

Gershwin George 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Gertrude (Hamlet) 1

Gide André 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Ginsberg Allen 1

Ginzburg Carlo 1

Giscard d'Estaing Valéry 1

Glucksmann André 1

Godard Jean-Luc 1, 2

Goddard Paulette 1

Gödel Kurt 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Godin Jean-Guy 1

Goethe Johann Wolfgang von 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Goldmann Emma 1

Gorbatchev Mikhaïl 1

Gorgone 1

Göring Matthias Heinrich 1, 2, 3

Goya Francisco de 1

Graf Herbert (*dit* Le petit Hans) 1

Graf Max 1

Grainville Patrick 1

Grandet Félix (Eugénie Grandet) 1

Granoff Wladimir 1

Gray Dorian (Le Portrait de Dorian Gray) 1, 2

Grèce Alice de 1

Grèce (prince) Georges de 1

Green André 1

Green Julien 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Green Mary 1

Greenson Ralph 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Grégoire (abbé) Henri 1

Grimaldi (famille) 1

Grimm (frères) 1

Groddeck Carl Theodor 1

Groddeck Georg 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Gross Hans 1

Gross Otto 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Groucho Marx 1

Grubrich-Simitis Ilse 1, 2

Guénon René 1

Gueslin André 1, 2

Guilbert Yvette 1

Guiraud Pierre 1

Guitar Johnny 1

Gwynplaine (L'homme qui rit) 1, 2, 3, 4, 5

Habermas Jürgen 1, 2

Habsbourg (famille de) 1, 2, 3, 4

Habsbourg François-Joseph de 1

Habsbourg Maximilien de 1

Hadès 1

Hadewijch d'Anvers 1

Haïm Hafetz 1

Hall Granville Stanley 1

Hamlet 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32

Haneke Michael 1

Hani Chris 1

Hannibal 1

Hargreaves Ronald 1

Harpagon (L'Avare) 1, 2

Hartmann Heinz 1

*Hastings Arthur (*ami d'*Hercule Poirot)* 1

Hawks Howard 1, 2

Hedren Tippi 1

Hegel Georg Wilhelm Friedrich 1, 2, 3, 4, 5, 6

Heidegger Martin 1

Heine Heinrich 1

Héliogabale 1

Hemingway Ernest 1, 2

Hemingway Mariel 1

Henric Jacques 1

Henri IV 1

Hera 1

Hermetet Anne-Rachel 1

Hernani 1, 2

Herzl Theodor 1, 2

Himmler Heinrich 1, 2

Hitchcock Alfred 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Hitler Adolf 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28

Hitler Klara 1, 2

Hoffet Frédéric 1, 2, 3

Hofmannsthal Hugo von 1

Hohenberg Margaret 1

Hokusai Katsushika 1

Hölderlin Friedrich 1, 2, 3

Hollande François 1

Hollitscher Robert 1

Holmes Sherlock 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

Homais Monsieur (Madame Bovary) 1

Homère 1

Homo (L'homme qui rit) 1, 2, 3, 4

Hopkins John 1

Hopper Edward 1

Horkheimer Max 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Horney Karen 1

Höss Rudolf 1

Houellebecq Michel 1

Hug-Hellmut Hermine von 1, 2

Hugo Victor 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Humpty Dumpty (La Traversée du miroir) 1, 2

Husserl Edmund 1

Huston John 1, 2, 3, 4, 5

Huxley Aldous 1

Hyde (Mister) 1

Ibbetson Peter 1

Ingres Jean-Auguste-Dominique 1

Ishi 1, 2, 3, 4, 5

Ishida Kichizo 1, 2

Ivanovitch Lopez Ramón 1

Jaccard Roland 1

Jackson Frank (*alias* Mornard Jacques) 1

Jacob 1

Jacoby Russel 1

Jacques II 1

Jacques Norbert 1

Jacquot Benoît 1, 2

Jakobson Roman 1

Jambet Christian 1

Jay Martin 1

Jean (apôtre) 1

Jean-Baptiste 1

Jeanne la Folle 1

Jéhovah (Témoins de) 1

Jekyll (Docteur) 1

Jésus 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Jinks (Portnoy et son complexe) 1

Jocaste (Antigone ; Odyssée) 1, 2, 3, 4

Joconde (la) 1, 2, 3

Johnson Lyndon B. 1

Joker (le) (Batman) 1

Jones Ernest 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19

Jorge Marco Antonio 1

Joseph 1

Josiane (duchesse) (L'homme qui rit) 1

Jourdan Éric 1

Jouve Pierre Jean 1

Jouvet Louis 1

Joyce James 1, 2, 3, 4

Juarez Benito 1

Julie 1

Julot 1

Jung Carl Gustav 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39

Jung Emma 1

Jupiter 1

Justin Henri 1

Kafka Franz 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Kahlo Frida 1, 2, 3

Kali 1

Kandel Liliane 1

Kanner Sally 1

Kant Emmanuel 1

Kapnist Élisabeth 1

Karénine Anna 1

Kassir Samir 1, 2

Kazan Elia 1, 2

Keaton Buster 1

Keaton Diane 1

Kennedy John Fitzgerald 1

Kennedy Joseph 1

Kennedy Rosemary 1

Kerouac Jack 1

Kerr John 1

Kershaw Jan 1

Keynes John Maynard 1

Khalil-Bey 1

Khan Kubilai 1

Khomeiny Ruhollah 1

Kierkegaard Søren 1

Kinsey Albert 1

Kipling Rudyard 1

Klatzmann Joseph 1

Klein Hans Günther 1, 2

Klein Melanie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25

Knightley Keira 1

Koelsch William 1

Kohut Heinz 1, 2

Kojève Alexandre 1

Kokoschka Oskar 1

Koltai Catarina 1

Konigsberg 1

Voir Allen, Woody

Kraft-Ebing Richard von 1

Kraus Karl 1, 2

Kris Anton 1

Kris Ernst 1, 2

Kris Marianne 1

Kroeber Alfred 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Krokovski (docteur) Edhin (La Montagne magique) 1, 2, 3

Kubin Alfred 1

Kubrick Stanley 1, 2

Kun Béla 1

Labdacides (famille des) (Œdipe à Colone ; Antigone ; Œdipe roi) 1, 2, 3, 4, 5, 6

La Bourdonnay Élisabeth de (*alias* Dexia) 1, 2

Lacan Alfred 1

Lacan Émile 1

Lacan Jacques 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156

Lacan Marc-François 1

Lacan Sibylle 1

Lacouture Jean 1

Laforgue René 1

Laïos 1, 2, 3

Lance Alain 1

Lancelot 1

Landauer Karl 1, 2, 3

Langer Marie 1

Lang Fritz 1, 2, 3, 4

Lanzer Ernst (*dit* L'Homme aux rats) 1

Lapouge Gilles 1

Laqueur Thomas 1

La Rochefoucauld François de 1

Lautréamont (comte de) 1, 2

Lawrence D. H. 1

Le Bernin Gian Lorenzo Bernini, dit 1, 2

Lebovici Serge 1

Leclaire Serge 1, 2, 3

Leclerc Guy 1

Léda 1

Legendre Pierre 1

Leigh Vivien 1

Leiris Michel 1

Lemercier (prêtre) Grégoire 1, 2, 3, 4, 5, 6

Lemire Vincent 1

Lénine Vladimir Ilitch 1

Le Pen (famille) 1

Le Rider Jacques 1, 2

Leroy Maxime 1, 2

Lessing Doris 1

Levinas Emmanuel 1

Lévi-Strauss Claude 1, 2, 3, 4

Lévy Bernard-Henri 1

Lewinsky Monica 1

Liebermann Guido 1

Limanovitch Alberto 1

Lindner Robert Mitchell 1, 2, 3

Liriope 1

Loewenstein Rudolph 1, 2

Lohengrin 1

Lorenz Konrad 1

Loth 1, 2

Louis II de Bavière 1

Louis XIV 1

Louis XV 1

Louis XVI 1, 2, 3, 4

Lowenthal Léo 1, 2

Lucius 1, 2

Lumière Louis 1

Luther King Martin 1

Luxemburg Rosa 1

Mabuse (docteur) 1, 2, 3, 4, 5

Madone 1

Madonia Franca 1, 2

Magritte René 1, 2

Major René 1

Malina Judith 1

Mallarmé Stéphane 1, 2, 3, 4

Malraux André 1

Mannoni Maud 1, 2

Mannoni Octave 1, 2, 3, 4

Mann Thomas 1, 2, 3, 4, 5, 6

Marcondes Durval 1, 2

Marcuse Herbert 1

Maréchal-Le Pen Marion 1

Marie 1

Marie-Madeleine 1

Marie (mère de Jésus) 1, 2, 3

Marinelli Lydia 1

Marnie (Pas de printemps pour Marnie) 1, 2

Marvin Lee 1

Marx Brothers 1

Marx Karl 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Maspero François 1

Masson André 1, 2, 3, 4, 5

Mathews Harry 1, 2

Mauriac François 1, 2, 3, 4

Maurras Charles 1

Mazine Viktor 1, 2, 3

Médioni Franck 1

Méduse 1, 2, 3, 4, 5, 6

Mélenchon Jean-Luc 1

Melman Charles 1, 2

Melville Jean-Pierre 1

Melzi Francesco 1, 2

Méndez Arceo Sergio 1, 2

Meng Heinrich 1

Menninger Karl 1, 2, 3, 4, 5

Méphisto 1

Mercader del Rio Caridad 1

Mercader del Rio Luis 1

Mercader del Rio Ramón 1, 2, 3

Merejkovski Dimitri 1, 2

Méricourt Théroigne de 1, 2

Merleau-Ponty Maurice 1

Mesmer Franz Anton 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Mesurat Adrienne 1

Meyer Adolf 1

Meyer Nicholas 1

Michel-Ange 1, 2, 3, 4

Michelet Jules 1

Miller Alice 1

Miller Arthur 1, 2

Miller Jacques-Alain 1, 2

Mill John Stuart 1

Mineo Sal 1

Minnelli Liza 1

Minnelli Vincente 1

Mirza 1, 2

Mitscherlich Alexander 1

Mitterrand François 1

Moab 1

Modiano Albert 1

Modiano Patrick 1, 2, 3, 4

Moïse 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Molière 1, 2, 3

Mona Lisa 1

Voir *Joconde, la*

Moniz Egas 1, 2

Monnier Adrienne 1

Monroe Marilyn 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Mons Isabelle 1

Monte-Cristo (comte de) 1

Morales Heli 1

Morelli Giovanni 1

Morgenstern Sophie 1

Moriarty (professeur) James 1, 2, 3, 4, 5

Mornard Jacques (*dit* Jackson Franck) 1

Mortensen Viggo 1

Moser Fanny 1

Mountbatten (prince) Philip 1, 2

Mozart Wolfgang Amadeus 1

Müller-Doohm Stefan 1

Murat Laure 1, 2

Murray Eunice 1, 2

Musil Robert 1

M'Uzan Michel de 1, 2, 3, 4

Nabe Marc-Édouard 1

Nabokov Vladimir 1

Naphta (La Montagne magique) 1

Narbonne (comte de) 1

Narcisse 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Nathanson Amalia 1, 2, 3, 4

Nathanson Jacob 1

Némésis 1

Néron 1

Nietzsche Friedrich 1, 2, 3

Nixon Richard 1

Nordmann Léon-Maurice 1

O'Casey Sean 1

Œdipe 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53

Oliver Laurence 1

Onfray Michel 1

Ophélie 1

Oshima Nagisa 1

Ovide 1, 2

Pálos Elma 1

Pálos Gizella 1

Pankejeff Sergueï Constantinovitch (*dit* L'Homme aux loups) 1, 2

Parada Carlos 1

Parin Paul 1

Pâris 1

Paul VI (pape) 1

Pavlov Ivan 1

Paz Octavio 1

Peck Gregory 1

Perec Georges (Peretz, *alias*) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

Perec Icek Judko (ou Peretz Isaac Jehudi) 1, 2

Péri Gabriel 1

Perrault Gilles 1

Perrot Michelle 1

Persée 1

Perséphone 1

Pétain Philippe 1, 2, 3

Pfister Oskar 1, 2, 3, 4, 5

Picard Jimmy 1, 2, 3

Pichon Édouard 1, 2

Pichon-Rivière Enrique 1

Pierre le Grand 1

Pierrot lunaire 1

Pie XII (pape) 1

Pinel Philippe 1, 2, 3, 4, 5

Pingeot Anne 1

Pinochet Augusto 1

Pipik Moishe (Opération Shylock) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Pirodon Eugène Louis 1

Platon 1, 2, 3, 4, 5

Plon Michel 1

Poe Edgar Allan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Poirot Hercule 1

Politzer Georges 1

Pollack Sydney 1

Polo Marco 1

Polybe 1, 2

Polynice (Antigone) 1, 2

Pommier René 1

Pontalis Jean-Bertrand 1, 2, 3, 4, 5

Porot Antoine 1

Portnoy Alexander (Portnoy et son complexe) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Porto Carrero Júlio 1

Poujars (Si j'étais vous) 1, 2, 3

Preminger Otto 1

Proust Marcel 1, 2, 3, 4, 5, 6

Psyché 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20

Puységur (marquis) Armand de 1, 2

Queneau Raymond 1, 2

Quevedo Gustavo 1, 2

Quiroz Cuarón Alfonso 1, 2, 3

Radó Sándor 1

Râmakrishna 1

Ramirez Santiago 1, 2

Rank Otto 1, 2, 3, 4

Raphaël 1

Rath Claus Dieter 1

Raubal Geli 1

Ravel Maurice 1

Raymond Pierre 1

Ray Nicholas 1, 2, 3, 4

Rebecca (La Place de l'étoile) 1, 2, 3, 4

Rees John Rawlings 1

Reichmann Frieda 1

Reich Wilhelm 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

Reine rouge (Alice au pays des merveilles) 1, 2

Reiser 1

Reverchon Blanche 1

Rey-Flaud Henri 1

Rickman John 1, 2, 3

Rilke Rainer Maria 1, 2

Rimbaud Arthur 1, 2, 3, 4

Ritz Jean-Jacques 1

Rivera Diego 1, 2

Rivière Jacques 1

Robert Hubert 1, 2

Robespierre Maximilien de 1

Róheim Géza 1

Rolland Romain 1

Romains Jules 1

Romulus 1, 2

Rosenthal Tatiana 1

Ross Herbert 1

Roth Joseph 1

Roth Philip 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Roubaud Jacques 1

Roudinesco Élisabeth 1, 2, 3

Rousseau Jean-Jacques 1

Roussel Raymond 1

Roustang François 1

Royal Ségolène 1

Rubenfeld Jed 1

Ruhs August 1

Sachs Wulf 1, 2, 3, 4

Sade Donatien Alphonse François de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

saint Anselme 1

Saint-Augustin 1

saint Dominique 1

sainte Anne 1, 2, 3, 4

sainte Thérèse du Bernin 1

Saint-Just Louis Antoine de 1, 2

Salaì 1

Voir Caprotti, Giacomo

Saltarelli Jacopo 1

Samsa Gregor 1

Sapir Edward 1

Sarkozy Nicolas 1

Sartre Jean-Paul 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Saussure Ferdinand de 1

Saussure Raymond de 1

Savatier Thierry 1

Savigneau Josyane 1

Savonarole Jérôme 1

Schiele Egon 1

Schlemilovitch Raphaël (La Place de l'étoile) 1, 2, 3, 4

Schmidt Golo 1

Schmidt Vera 1

Schmitz Ettore 1

Schneider Michel 1, 2, 3

Schnitzler Arthur 1, 2

Schorske Carl 1, 2

Schöttler Peter 1, 2

Schreber Daniel Paul 1

Schröder Gerhard 1

Schubert Franz 1

Schulevitz Cyrla 1

Schur Max 1, 2

Schweitzer Albert 1, 2, 3

Schweitzer Jean-Paul 1

Seillière Ernest 1

Semmelweis Ignace Philippe 1, 2

Serra Maurizio 1

Settembrini (La Montagne magique) 1, 2

Shakespeare William 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Shengold Leonard 1, 2, 3, 4, 5, 6

Signorelli Luca 1

Simmel Ernst 1

Simoën Jean-Claude 1, 2

Sinatra Frank 1, 2

Slocombe Douglas 1

Smilesburger Louis B. (Opération Shylock) 1

Socrate 1, 2

Sokolnicka Eugénie 1

Sollers Philippe 1

Solms-Rödelheim (comte) Wilhelm zu 1

Sophocle 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Soral Alain 1

Sphinge (la) 1, 2, 3, 4

Sphinx (le) 1

Spielberg Steven 1

Spielrein Sabina 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Spielvogel (docteur) (Portnoy et son complexe) 1, 2

Spinoza Baruch 1, 2, 3

Spitzer Robert Leopold 1, 2

Spitz René 1

Staline Joseph 1, 2, 3

Starobinski Jean 1

Steadman Ralph 1

Steiner George 1

Stekel Wilhelm 1, 2

Stewart James 1

Stoddard Hallie (L'homme qui tua Liberty Valance) 1

Stoddard Ransom (L'homme qui tua Liberty Valance) 1, 2, 3

Stoker Bram 1, 2

Stoller Robert 1

Strachey Alix 1, 2, 3, 4

Strachey James 1, 2, 3, 4, 5, 6

Strachey Lytton 1, 2

Stragnell Gregory 1

Strasberg Lee 1

Strauss Johann 1

Strauss-Kahn Dominique 1

Streep Meryl 1

Styx 1

Svevo Italo (Schmitz Ettore, *dit*) 1, 2, 3, 4, 5, 6

Swann Charles (Un amour de Swann) 1

Talleyrand Charles-Maurice 1

Tartuffe 1

Tarzan 1

Taubira Christine 1

Tausk Viktor 1, 2, 3, 4

Tchekhov Anton 1

Terzieff Laurent 1

Thanatos 1

Thénardier (les) (Les Misérables) 1, 2

Thérèse d'Avila (sainte) 1

Thyeste 1, 2

Tirésias 1, 2

Titien 1

Tocqueville Alexis de 1

Tolstoï Léon 1

Tosquelles François 1, 2

Tristan 1

Troller Georg Stefan 1

Trotski Léon 1, 2, 3, 4, 5, 6

Trump Donald 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Tuéni Ghassan 1

Ui Arturo (La Résistible Ascension d'Arturo Ui) 1

Ulysse 1

Ursus (L'homme qui rit) 1, 2, 3, 4

Valance Liberty (L'homme qui tua Liberty Valance) 1, 2, 3, 4

Valéry Paul 1

Valjean Jean (Les Misérables) 1, 2, 3

Valladares Lucia 1

Van Gogh Vincent 1

Van Renterghem Marion 1

Vautrin 1

Velasquez 1

Veneziani Bruno 1, 2, 3

Veneziani Livia 1, 2

Veneziani Olga 1

Vénus 1, 2, 3, 4

Vernant Jean-Pierre 1

Véronèse 1

Vidocq Eugène-François 1, 2, 3

Vierge Marie 1

Vildé Boris 1

Vincent (docteur) Clovis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Vinci Léonard de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76

Vinci Piero da 1

Virgile 1

Visconti Luchino 1

Voisin (docteur) 1

Voltaire François-Marie Arouet, dit 1

Volupté 1

Von Richthofen (sœurs) 1

Wagner-Jauregg Julius 1, 2

Wahl François 1, 2

Wallon Henri 1, 2

Warhol Andy 1, 2

Watson (docteur) John 1, 2, 3, 4, 5

Wayne John 1

Weiss Edoardo 1, 2, 3, 4, 5, 6

Weiss Louise 1, 2

Wells H. G. 1

Werther (Les Souffrances du jeune Werther) 1

Wiesel Elie 1

Wilde Oscar 1

Wilder Billy 1, 2

Wilson David Hildebrand 1, 2

Wilson Joseph Ruggles 1

Wilson Thomas Woodrow 1, 2, 3, 4, 5

Winckler Gaspard (W ou le Souvenir d'enfance) 1, 2

Windsor (famille de) 1, 2

Winnicott Donald Woods 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Winter Jean-Pierre 1, 2

Winterstein (baron) Alfred von 1

Wisdom John Oulton 1, 2

Wittmann Blanche 1, 2, 3, 4

Wolff Freddy 1, 2

Wolinski Georges 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Wood Natalie 1

Woolf Leonard 1, 2, 3, 4

Woolf Virginia 1, 2, 3, 4

Wroblewsky Vincent von 1, 2, 3

Wulff Moshe 1

Yerushalmi Yosef Hayim 1, 2, 3, 4

York Susanna 1

Zahar Cristina 1

Zaretsky Eli 1

Zedong Mao 1

Zemon Davis Natalie 1

Zeno (La Conscience de Zeno) 1

Voir *Cosini, Zeno*

Zeus 1, 2

Ziad George (Opération Skylock) 1

Zilboorg Gregory 1, 2, 3, 4

Zmud Frida 1

Zweig Stefan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr

et sur les réseaux sociaux